— *Hemsterhusiana, 16* —

Lettres de Diotime à François Hemsterhuis

tome III: 1785-1786, 1789-1790

Adélaïde Amélie princesse de Gallitzin

Lettres de Diotime à François Hemsterhuis

tome III: 1785-1786, 1789-1790

édítées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de
Gerrit van der Meer
& Louis Hoffman

Berltsum ~ Van Sluis

2015

Hemsterhusiana, volume 16

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*
Band 3, Band 4, Band 5

ISBN 978-90-816852-9-0

© Jacob van Sluis

http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis

Apple Mac mini
NeoOffice
Apple Chancery • Junicode • Verdana
19 XII 2014

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très regulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, le prince Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, apellée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après le déménagement de la princesse à Munster en août 1779 leurs lettres augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

La plupart de cette correspondance est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek, ULB) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Entretemps les lettres de Hemsterhuis écrites à la princesse ont été transcrites et éditées en dix volumes, avec comme titre : *Ma toute chère Diotime* après quoi nous – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman et Jacob van Sluis – avons pris en mains immédiatement la publication de la partie de la correspondance écrite par la princesse, et celle-ci en trois volumes avec comme titre : *Mon cher Socrate*, étant donné que les deux correspondants s'adressaient mutuellement par les noms de Socrate et Diotime, empruntés à l'antiquité grecque.

Les lettres que reçut la princesse de Hemsterhuis ont été transmises bien classées. Cela était d'autant plus facile étant donné que Hemsterhuis à partir de 1783 numérotait ses lettres. En ce faisant il se montrait de profession le commis qu'il avait été auprès du Conseil d'Etat, le commis qui sait comment administrer la correspondance. Or les lettres écrites par la princesse et qu'il recevait d'elle nous donnent une autre image. Ces lettres-là sont classées de façon plus négligée. Elle ne datait pas toujours ses lettres et ne les munissait pas d'un numérotage suivi. Les lettres ont été reliées en cinq volumes, consignés avec nonchalance quant à l'ordre chronologique : Gallitzin Nachlass, Band 1-5 (collection Gallitzin, volumes 1 à 5). A côté de ces cinq volumes il existe encore une collection de plus de 100 lettres non reliées : Gallitzin Nachlass, Kapsel 17 (collection Gallitzin, boîte 17). De cette collection peu cohérente 40 lettres

disposent d'une date, parfois complète, mais très souvent sans mention de l'année. Ces lettres-là semblent à première vue classées chronologiquement, or en les examinant de façon plus approfondie le classement existant soulève toutes sortes de questions chronologiques. Il fut donc impossible de joindre les lettres peu cohérentes de la boîte 17 entre les lettres des volumes 1 à 5. Tout essai à cet effet serait une interprétation plus ou moins spéculative avec comme grand désavantage que l'information de l'ordre transmis de la boîte 17 – pour autant que celui-ci soit d'importance – se perdrait pour l'usager. Nous avons inséré ces lettres de la boîte 17 dans l'ordre transmis comme une série séparée dans le premier des trois volumes des lettres de la princesse.

Après le décès de Hemsterhuis la princesse s'est rendue à La Haye pour prendre soin de l'héritage. Les lettres que la princesse avait envoyé à Hemsterhuis lui furent transmises dans la dernière année de sa vie et renvoyées à Munster. Plus tard, probablement déjà au début du dix-neuvième siècle, elles ont été reliées ; il est possible que son médecin ordinaire Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) y a apporté la disposition finale et a pris soin de la reliure. On ne sait pas pourquoi les lettres de la boîte 17 ont été transmises séparément – et pourquoi elles n'ont pas non plus été reliées. La collection totale n'est pas complète, car les lettres de la princesse des années 1787 et 1788 n'ont pas été transmises.

Quoi qu'il en soit, les lettres de la princesse à Hemsterhuis ont été transmises avec plus de négligence que celles de Hemsterhuis à la princesse. Cela étonne d'une certaine façon. Car Hemsterhuis semble avoir moins bien classé et administré les lettres reçues par lui que nous aurions pu l'attendre de sa part en tant que commis. La princesse n'a pu ou voulu y apporter une disposition plus détaillée. Cependant les lettres furent suffisamment importantes pour elle pour les conserver.

Si on les compare aux lettres de Hemsterhuis, celles de la princesse sont écrites particulièrement nonchalantes. Son écriture varie beaucoup, parfois propre, mais bien plus souvent écrite avec négligence et en hâte. En plus elle utilise fréquemment des services de secrétaires : Fürstenberg, Sprickmann et ses enfants. Sa propre écriture est souvent assez difficile à déchiffrer. Des mots tels par exemple « cet » et « est » se ressemblent beaucoup ; la même chose est vraie pour les voyelles a/e/o écrites en hâte. La princesse utilisait des abréviations

comme q = que, gl = général, gd = grand. Elle écrivait les mots « homme » et « comme » fréquemment comme « hoe/home » et comme « coe/come », parfois avec et parfois sans un trait d'abréviation traditionnel pour le caractère ou les caractères-m. Son usage de la grammaire de la langue Française n'est pas toujours correct et la construction des phrases peut être embrouillée parce qu'elle écrivait de façon impulsive. En bref, la transcription offerte ici s'est produite après que son intention put se clarifier du texte. Le lecteur doit s'attendre à notre interprétation de par exemple la ponctuation et la construction des phrases et donc à d'autres solutions possibles.

Tout comme avec les lettres de Hemsterhuis nous avons pris dans cette publication en considération les règles suivantes:

- Chaque lettre est précédée d'un entre-titre muni d'un code unique. Ce code se compose d'un chiffre romain et d'un numéro d'ordre. L'entre-titre fait mention en outre de l'écrivain – généralement Diotime, i.e. la princesse – la date et finalement (après le signe =- et un peu moins marqué) le lieu où on l'a trouvé. Ce lieu est toujours la collection Gallitzin avec renvoi au numéro du volume (*Band*, abrégé Bd) avec les pages ou boîte (*Kapsel*, abrégé Kp) avec numéro.
- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne. Nous avons dû, selon notre propre interprétation, compléter nous-mêmes fréquemment la ponctuation.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. La princesse les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais elle n'y était pas conséquente (*meme*, *même*). Nous avons appliqué conséquemment des accents là où une confusion pourrait naître dans les cas de « à/a » et « ou/où ».
  Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.

- Les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets. Nous avons partiellement complété les abréviations et les mots écrits de façon incomplète. Dans le cas des mots souvent utilisés la princesse pratiquait fréquemment une forme raccourcie : coe vs. comme, hoe vs. homme, q vs. que, vs vs. vous, po vs. pour.
- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Comme Hemsterhuis la princesse se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. En se servant de la clef connue, dont Hemsterhuis se servit également, il ne nous a pas toujours été possible de solutionner correctement en cas de la princesse tous les textes en code chiffré.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage dans les lettres.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent d'une main inconnu; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déja, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

La version-web de cette transcription a été conçu de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

Nos remercions Messieurs Jürgen Lenzing et Reinhold Feldmann M.A., conservateurs de la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, de toute leur coopération à la mise à disposition et la numérisation des lettres originales. La

bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Post-scriptum

Peu de temps avant de terminer la transcription de ces lettres provenant de la collection Gallitzin Kapsel 17 et Band 1-5 telles éditées dans le présent ouvrage j'ai découvert davantage de lettres de la princesse Gallitzin à Hemsterhuis :

- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 25: 60 lettres, 1777-1783;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 26: 66 lettres, 1787;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 27: 36 lettres, sans date;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Munster, Bucholz-Nachlass 1155: 13 lettres, la plupart sans date.[1]

Nous n'avons pu faire des transcriptions de ces lettres et n'avons à cette date pas de projets concrets pour le faire.

Jacob van Sluis

1 La transcription d'une lettre de décembre 1775 dans: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gazant te Den Haag, prins Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na de verhuizing van de prinses naar Münster in augustus 1779 werden hun brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Deze correspondentie wordt voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek (ULB) te Münster, binnen de collectie Gallitzin Nachlaß. De brieven van Hemsterhuis aan de prinses geschreven zijn inmiddels getranscribeerd en uitgegeven in tien delen, onder de titel: *Ma toute chère Diotime*. Vervolgens zijn wij – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman en Jacob van Sluis – onmiddellijk verder gegaan met de uitgave van het door de prinses geschreven deel van de correspondentie. Dit resulteert in drie delen: *Mon cher Socrate*. Want de beide briefschrijvers spraken elkaar aan met de aan de Griekse oudheid ontleende namen Socrate en Diotime.

De brieven die de prinses van Hemsterhuis ontving zijn goed geordend overgeleverd. Dit werd vergemakkelijkt doordat Hemsterhuis vanaf 1783 zijn brieven van een nummer voorzag. Hiermee toonde hij zich de klerk, zoals hij die beroepshalve geweest was bij de Raad van State, die weet hoe correspondentie dient te worden geadministreerd. Maar de brieven geschreven door de prinses en door hem ontvangen tonen een ander beeld. Deze brieven zijn veel slordiger geordend. De prinses dateerde haar brieven lang niet altijd en voorzag ze ook niet van een doorlopend nummer. Deze brieven zijn gebonden in vijf banden, met slordigheden in het vastleggen van de chronologische volgorde: Gallitzin Nachlaß, Band 1-5. Naast deze vijf banden is er nog een verzameling van ruim 100 brieven, die niet zijn samengebonden: Gallitzin Nachlaß, Kapsel 17. Van deze losse verzameling hebben 40 een datering, soms exact, maar heel vaak zonder vermelding van het jaar. Deze brieven lijken op het eerste gezicht chronologisch geordend, maar bij nader onderzoek roept de bestaande ordening

allerlei chronologische vragen op. Het was dus onmogelijk om de losse brieven uit Kapsel 17 te voegen tussen de brieven van Band 1-5. Elke poging zou een min of meer speculatieve duiding zijn, met als grote nadeel dat de informatie van de overgeleverde volgorde in Kapsel 17 – voor zover die relevant is – voor de gebruiker verloren zou gaan. We hebben deze brieven uit Kapsel 17 in hun overgeleverde volgorde als een aparte serie in de eerste van de drie banden met de brieven van de prinses opgenomen.

Na het overlijden van Hemsterhuis is de prinses naar Den Haag gereisd om zich over de nalatenschap te ontfermen. De brieven die de prinses aan Hemsterhuis had gezonden waren in zijn laatste levensjaar al aan haar overgedragen en naar Münster verzonden. Later, vermoedelijk in het begin van de negentiende eeuw, zijn ze ingebonden; mogelijk heeft haar lijfarts Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) de uiteindelijke ordening aangebracht en voor het inbinden gezorgd. Waarom de brieven van Kapsel 17 apart zijn overgeleverd – en waarom ze niet zijn gebonden – is onbekend. De gehele verzameling is niet compleet, want de brieven van de prinses over de jaren 1787 en 1788 zijn niet overgeleverd.

Hoe dan ook, de brieven van de prinses aan Hemsterhuis zijn veel slordiger overgeleverd dan de brieven van Hemsterhuis aan de prinses. In zeker opzicht verbaast dat. Want Hemsterhuis heeft blijkbaar de door hem ontvangen brieven minder goed geordend en geadministreerd dan we van hem als klerk hadden kunnen verwachten. De prinses heeft geen nadere ordening kunnen of willen aanbrengen. Wel waren de brieven voor haar belangrijk genoeg om ze te bewaren.

In vergelijking met de brieven van Hemsterhuis zijn de brieven van de prinses bijzonder slordig geschreven. Haar handschrift wisselt sterk, soms netjes, maar veel vaker slordig en in haast geschreven. Ze maakt bovendien veelvuldig gebruik van diensten van secretarissen: Fürstenberg, Sprickmann en haar kinderen. Haar eigen handschrift is vaak bijzonder moeilijk leesbaar. Woorden als bijvoorbeeld “cet” en “est” lijken sterk op elkaar; hetzelfde geldt voor de in haast geschreven klinkers a/e/o. De prinses bediende zich van afkortingen, zoals q= que, gl=general, gd=grand. De woorden “homme” en “comme” schreef ze veelvuldig als “hoe/home” en als “coe/come”, soms met en soms zonder een traditionele afkortingsstreep voor de letter of de letters-m. Haar gebruik van de Franse taal is

grammaticaal niet altijd correct en de zinsopbouw kan verwarrend zijn, omdat ze impulsief schreef. Kortom, de hier geboden transcriptie is ontstaan nadat we uit de tekst haar bedoeling moesten destilleren. De lezer moet bedacht zijn op onze interpretatie van bijvoorbeeld de interpunctie en de zinsbouw en dus op mogelijke alternatieven.

Net zoals bij de brieven van Hemsterhuis zijn hier bij de editie de volgende regels in acht genomen:

- Elke brief wordt voorafgegaan door een tussentitel, met een unieke code. Deze code bestaat uit een Romeins cijfer en een vervolgnummer. De tussentitel vermeld voorts de schrijver – doorgaans Diotime, i.e. de prinses – de datum en tenslotte (na het =-teken en wat minder opvallend) de vindplaats. Deze vindplaats is steeds de Gallitzin-Nachlaß, met verwijzing naar het nummer van de Band met pagina's (afgekort Bd) of Kapsel met nummer (Kp).
- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik. We hebben de interpunctie veelvuldig zelf moeten aanvullen, naar eigen interpretatie.
- Het gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet de prinses vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was zij niet consequent (*meme* naast *même*). Wij hebben wel consequent accenten geplaatst waar verwarring kon ontstaan bij à/a en ou/où.

  Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.
- Onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Voor het aanvullen is gekozen voor het gebruik van superscript, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...]; dit omdat het zo voor de gebruiker eenvoudiger wordt gemaakt om de brieven digitaal te doorzoeken. Afkortingen en onvolledig geschreven woorden zijn deels aangevuld. Bij veelgebruikte woorden gebruikte de prinses vaak een

verkorte vorm: coe → comme, hoe → homme, q → que, vs → vous, po → pour.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Net als Hemsterhuis gebruikte de prinses een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. Met de bekende sleutel, zoals Hemsterhuis die ook gebruikte, lukte het niet altijd om bij de prinses alle teksten in cijferschrift goed op te lossen.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik in de brieven.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak in een onbekend handschrift, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

Wij danken de heren Jürgen Lenzing en Reinhold Feldmann M.A., conservatoren van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij voor het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Postscriptum

Kort voor de afronding van de transcriptie van deze brieven uit Kapsel 17 en uit Band 1-5, zoals hier uitgegeven, vond ik meer brieven van prinses Gallitzin aan Hemsterhuis:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 60 brieven, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 brieven, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 brieven, ongedateerd;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 brieven, meest ongedateerd.[2]

We hebben van deze brieven niet meer transcripties kunnen maken en we hebben daarvoor ook geen concrete plannen.

Jacob van Sluis

2 De transcriptie van een brief uit december 1775 in: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

Lettre III.1 – Diotime, 4 janvier 1785 = Bd 3.213-214

M., le 4 janv. 1785

Mon frère ne fait que de partir, et la poste va partir, ainsi je suis reduite encore à vous annoncer simplement, cher Socrate, le No. 99, n'ayant pas eu un moment hier et dans cette matinée pour vous ecrire.

Je ne me porte pas bien dailleurs depuis quelque jour, mais j'espere que cela passera sans laisser de trace comme je suis accoutumé depuis quelque tems à en eprouver.

Votre dissertation sur le dessein est fort vrai, mais sans detruire le desir que j'ai d'avoir quelque ge tete pour model, car elle repond à tout autre chose que la raison qui me les fait desirer, et qui est de degager leur main, | et de leur apprendre à voir, en leur rendant plus remarquable les fautes. Or je crois que ce sont deux requisites fort essentiel pour être dessinateur.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu vous benisse. Nous vous saluons avec tendresse.

❧

Lettre III.2 – Diotime, 7 janvier 1785 = Bd 3.215-218

Munster, le 7 de janvier 1785

La poste va partir si je tarde encore, et celle d'hier qui devoit m'apporter de vos nouvelles n'est point arrivée encore. Ce sont les chemins, qui dans ces vicissitudes de gelé, de neige et de dégel doivent etre très mauvais. Mon frere est parti mardi passé, n'ayant passé en tout ici que 6 jours. C'est un homme qui depuis 20 ans va courant sa vie orageuse toujours hors d'haleine dans les passions, les intrigues, les scenes les plus violentes pour les nerfs et les sang, et qui n'a pu parvenir à detruire encore un grand fond de bon sens, de droiture et de santé, quoiqu'il y ait bien usé son coeur. |

Mon cher Socrate, c'est une curieuse chose que les prejugés et leur empire; à propos de cela, il y a longtems que je me suis proposé de vous demander le nom

du philosophe anglois[3] qui contient dans sa philosophie le principe, que les auteurs du système de la nature ont pris pour baze de leur système en le citant faussement. Je me souviens de l'avoir lu à Niethuys, avec un traité de sa façon sur le prejugé, extrèmement bien fait et adressé à feu la Reine de Prusse. Je donnerois beaucoup pour ravoir ce livre. Si par hazard vous vous | le rappellez, veuillez me l'indiquer, et si vous l'avez, me l'envoyer par le chariot de poste, ainsi que le Système de la Nature, dont j'ai perdu un exemplaire dans lequel j'avois ecrit au bout toute la {refutation} sur une demie page.

Adieu, cher Socrate, le Grand Homme vous salue, mes enfans vous presentent leurs homages, et Δ vous embrasse et vous benit. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

❧

Lettre III.3 – Diotime, 8 janvier 1785 = Bd 3.219-222

Munster, le 8 janvier 1785

Mon cher Socrate, votre rien, par en juger par l'esprit avec lequel il se manifeste dans votre lettre, enrichiroit encore plusieurs philosophes modernes. Au reste, je ne vous tiens pas quitte de ce que vous auriez à dire encore sur la ge tete. Il est trop humiliant d'entendre dire à son ennemi qu'il nous fait grace lorsqu'il lui reste encore des aunes entre les mains. Pour ce qui est de la question, | que vous me faites pour la seconde fois, que voulez vous que j'y reponde? Il est trop dificile de dire ce qui est sous une surface aussi sujette à l'illusion. Apparance y a-t-il qu'on feroit si ce que voudra l'intent. du moment, sans ce soucier au dépend de quoi.

Question donc ce que voudra l'interet du moment, mais il y a differents membres internes | pour et contre je pense, donc que les interets contrairs qui existent, empecheront que ce que vous demandez ne puisse arriver. L'occation pour faire parvenir l'enigme a manqué jusqu'ici.

3 Thomas Hobbes (1588-1679) – cf. *Ma toute chère Diotime 1785*, lettre 6.3.

Mon frere m'a amusé en effet, mais je crains que la situation où il va rentrer ne l'amuse pas autant. Enfin, fiat voluntas tuas.

Adieu, cher Socrate, votre rien est un infini en | comparaison de ma nulleté les 19/ = Bd 3.20 de l'hiver.

Je ne savois pas comme je le scais à present à fond d'experiance, que l'ame se gele comme le corps. Mais le feu auquel elle se rechauffe n'est point renfermé dans les bois.

Où est Camper à présent? Il y a deja quelque tems que j'ai le plus gr. besoin de lui ecrire pour lui faire une question fort interessante pour ma santé, sans que j'en ai le coeur, de peur d'une de ces reponses à sa façon, dont il m'a toujours honoré depuis que je suis à Munster.

Dieu vous benisse, très cher Socrate.

❧

Lettre III.4 – Diotime, 17 janvier 1785 = *Bd 3.223-226*

Munster, le 17 de janv.

Je suis fort aise que votre robuste imagination ait encore quelques resources en reserve, mon cher Socrate, mais si elles doivent passer pour reussire par les memes mains que celles de Camper: j'ai peur qu'elles n'ayant le don de fletrir tous ce qu'elles touchent, je concois que vos reflexions sur tous cela ne sont pas gaïes.

Nous avons ici depuis 3 jours une nouvelle qu'on dit très authentique de la part d'un assesseur de Wetzlar, qui est frère d'un des matadors à Vienne, que la paix a été signée le 2 à Versailles. Malgré tous ce qu'il semble y avoir d'authentique à cette nouvelle N.B. (j'ai lu moi-même la lettre, il y est dit que les conditions sont que l'Empereur aura l'Escaut libre, mais seulement pour | des vaisseaux marchands mais point pour aller aux Indes Orientales, et point pour des vaisseaux de guere, et que vous lui accordez quelques dedommagemens des fraix faits), malgré cet air de verité dis-je, qui regne dans cette nouvelle, j'ai peine à la croire, puisque vous beaucoup plus près de Paris l'ignorez encore, et ne me parlez au contraire que de l'arrivée de M. etc.

Je vous prie,[4] mon cher Socrate, de me faire copier la Romance Hollandoise, dont vous m'avez parlé dans une de vos precedantes, et de me l'envoyer.

Je suis faché comme vous que la langue alemande ne vous soit familiaire. Je vous y ferois lire des | livres qu'assurément vous ne soupçonnez pas dans le monde et des idées de vous meme qui sont dans ceux de vos oeuvres non imprimés, comme aussi quelques unes dans des livres almands (dans un au moins) qui fut imprimé avant que l'Homme et ses Rapports fut imprimé. J'ai marqué des passages pareils dans ces livres, et vous le dis parceque c'est (à mon gré) la mellieure eloge que je puisse faire de la partie philosophique de ma nation.

Pour la partie poetique vous en avez vu des echantillons, mais assurément pas le mellieur encore, et ce Göthe meme, dont la Romance vous a tant plu, a fait 2 tragedies, | l'une nationale, l'autre l'Iphigenie, sublimes toutes 2 dans leur genre, la 1ere ayant le sublime national, et la seconde si grecque qu'on ne feroit pas difficulté de l'accepter pour une des excellantes pieces de Sophocle. La derniere n'est pas imprimé, mais il m'en a promis le manuscrit que j'attens incessament. En attendant comme j'en ai ouï faire la lecture et que je ne ai lu moi meme une seconde fois que jusqu'au tiers à peu près (ne l'ayant pas eu longtems entre les mains pour la lire en entier) jusqu'à ce que je l'ai relu en entier moimeme, je n'affirme pas mon jugement quant à l'Iphigenie, car je ne puis jamais juger parfaitement d'une rien lorsque je l'entens lire, sans la lire moi meme.

Adieu, cher Socrate, mes lettres vous ont manqués le courier dernier, parcequ'etant malade ce jour je fus obligé de rester plus tard dans mon lit que de coutume, ce qui me mena à l'heure du depart du courier sans que j'eusse rien de préparé pour lui. Je vous prie de prendre des informations un peu exactes au sujet de la Duchesse morte de la petite verole après six inoculations vaines.

❧

4 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 52 (fragment); = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 103 Annexe, p. 337 (fragment).

Lettre III.5 – Diotime, 21 janvier 1785 = Bd 3.227-230

Munster, le 21 janv. 1785

Je n'aurois jamais cru, mon cher Socrate, que le rien puisse être quelque chose, mais vous l'avez tellement enrichi à mes yeux, que je concois mieux actuellement que jamais, qu'un 0 representant d'un rien puisse être = à un infinie. Je serois assurément charmé de connoitre l'objet olympique, qui = à ce rien, a donné lieu à votre belle dissertation, du moins je vous prie de me dire son nom, afin que si jamais je la rencontre quelque part, je puisse mieux savourer encore votre theorie des riens.

Vous êtes plaisant, mon cher Socrate, avec votre surprise de la mauvaise opinion que je vous temoigne avoir de votre ami Camper. C'est à dire de ce qu'après avoir recu de lui autant de reponses picquantes | et grossieres que je lui ai ecrit de lettres depuis quelques tems, de ce qu'après que vous aviez vu vous-même mes lettres, et par où j'allai jusqu'à l'humilité la plus chretienne devant lui et combien peu elles meritoient de telles reponses, que vs avez vues aussi de vos propres yeux. Il est plaisant dis-je, qu'apres tous cela vous soyez ettonné que je craigne un sort pareil pour le futur, ou que vous paroissiez croire que c'est lui faire tort que de l'en soupçonner. Je le crois si fort que je ne puis me resoudre à lui ecrire, tous ce que je puis faire c'est de vous ecrire une lettre ostencible où je vous prierai de me procurer de sa part des lumieres sur l'opium, et pour justifier ma crainte. Souvenez vous | qu'entr-autres douceurs il m'a dit dans sa derniere lettre, qu'il ne m'ecrivoit pas parcequ'il n'avoit rien du tout à me dire, et que nous etions trop differents sur les choses les plus essentiels etc. etc. C'est là le sens au moins, pour les mots je les ai oubliés! Ce qui prouve que ma memoire ne s'etend pas à proportion de celle du Prince qui s'accroit ettonenment de l'etude mineralogique, sur laquelle il m'a donné des leçons pendant son derniers sejour ici, mais j'ai bien peur qu'à son retour il faudra qu'il recomence là où il a comencé l'année derniere, car bien que je jouïsse encore de l'agreable souvenir des mots de mica, de cerveaux marins de pouding, de schorl etc. etc., je ne scais plus | un mot du rang de l'ancienneté de tous ces monstres, science qui avec celle de leur noms m'a paru (d'après mes instruction) s'appeler metalurgie, ou peut-être meme cosmologie. Je scais encore outre cela que Mr. De Luc a absolument

tort dans ce qu'il a dit sur le schorl, et le mica et le pouding etc. etc., et je le crois avec la foi la plus parfaitte, comme je crois que mon mari sent a raison dans toutes ces choses.

Adieu, mon cher Socrate, je me recomande si vous voulez prendre des leçons mineralogiques. Le Grand Homme et mes enfans vous presentent leurs homages, et Δ vous donne sa benediction.

❧

Lettre III.6 – Diotime, 22 janvier 1784 = *Bd 3.231-232*

Munster, 22 de janv. 1785

Je n'ai pas le tems de repondre comme je le voudrois à votre No. 7, mon cher Socrate, qui m'a echauffé la bile. Vous me dites l'avis de Diocles, et la resource qu'il disoit rester aux Grecs, mais cet avis fut-il suivi par les Grecs? On dit que du tems des premiers hommes il n'y eut qu'eux et des troupaux. Il m'est venu dans l'esprit en repensant au systeme de Pytagore que les ames humaines, à force de se betifier pourroient bien ramener ce tems sur la surface de la terre, et pour arrondir l'histoire de la création, le monde finit comme il a commencé.

Ma supplique à Camper [doit] rester pour l'ordinaire prochaine, mais je compte sur votre protection pour me procurer une reponse, fut-elle un peu aigre, une reponse aux | eclaircissemens que je desire de lui sur l'opium et qui interesse infiniment mon bien être en tant que dependant de mes intrumens.

J'attens impatiament le courier d'apres demain, pour savoir si la suite de votre lecture confirmera ce que vous me dites dans celleci.

Adieu, cher Socrate, je vous donne ma benediction de tout mon coeur.

❧

Lettre III.7 – Diotime, 23 & 24 janvier 1785 = *Bd 3.233-236*

Munster, le 23 de janvier

J'ai une grace à vous demander, mon cher Socrate, qu'il vous sera aise de m'accorder, si vous êtes encore aussi souvent (que du tems que je demeurai à La

Haye) dans le cas d'être accablé de brocanteur qui vous apportent de soi disantes antiques.

Je desire que vous ayez la bonté de m'achetter quelques unes de ces pierres gravés modernes qui ayent quelque bonne grace exterieure et puisse tenir lieu à certains non connoisseurs d'une antique. J'ai un couple de cadeaux à faire à des personnes auxquelles assurément une de ces modernes antiques pour peu qu'elle ait un peu bonne mine, feront un prodigieux plaisir et qui n'ont pas un tact profond pour la distinction de l'antique du moderne; entr'autre un professeur d'anatomie, eleve et favori de Camper, qui m'a fait des cadeaux en quantité, et qui | justement vient de s'adresser à moi pour me prier de lui procurer ou faire faire une bonne pierre gravé qu'il puisse porter en bague. Je serois charmée de saisir cette occation de lui faire un plaisir. Je voudrois destiner pour un couple de ces pierre 4 louis environ, que je vous enverrai avec un livre par le chariot de poste. J'y ajouterai une pierre gravé que vous me renverrai par la meme voie en m'en disant votre sentiment.

Le 24 au soir

J'achève celle-ci pour demain, cher Socrate, n'etant pas sure de le pouvoir demain. J'ai recu hier votre No. 6, car Dieu merci les postes sont rentrées dans leur ordre accoutumée. Vous m'avez bien surprise avec la nouvelle | du mariage de Mde Perrenot, lorsque je compare cette nouvelle avec la date et le contenu de la lettre où vous me parlez de la mort de Mr. Perrenot, de l'etat et de l'eternité de la douleur de Mde, et de sa sensibilité, mais surtout lorsque je compare cette lettre avec ce que vous m'avez dit si souvent de sa philosophie. Supposé pourtant que son futur ne soit pas Mr. de *Lichtenberg*,[5] ce qui diminueroit de {beaucoup} mon etonnement à cause de ce que vous m'avez dit de l'ancienneté de cette *inclination*.[6] Mais si je me rappelle tous ce que vous m'avez dit de l'effet premier... je suis interrompue et obligé de finire; je vous benis et vous embrasse, mon cher Socrate. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

5 En chiffres: 15,2,45,46,42,6,50,33,6,5,3.

6 En chiffres: 2,50,59,54,2,27,26,42,2,9,31.

Lettre III.8 – Diotime, 1 février 1785 = *Bd 3.237-238*

Munster, le 1er de fev. 1785

Mon cher Socrate, je n'ai auj que le tems (à la lettre) de vous accuser la reception de votre derniere, et de vous dire que nous somes tous en vie, et en assez bonne santé, que je vous en souhaite autant de tout mon coeur, et que je vous donne ma benediction.

Un des livres,[7] où vous trouverez quantité de vos idées entr'autres, a pour titre (en allemand) Essais de Psychologie par Tetens, 2 gros vol in 8vo.[8]

Un autre, Philosophie de l'Humanité par Herder in 4to.[9]

Un autre ... mais je n'ai pas le tems de m'en rapeller et d'en ecrire davantage auj.

❧

Lettre III.9 – Diotime, 3 février 1785 = *Bd 3.239-242*

Munster, le 3 de fev. 1785

Mon cher Socrate, je vous ecris avant l'arrivé du courier, qui m'apportera j'espere de vos nouvelles, parceque je ne pourrai pas vous ecrire demain matin, ayant des occupations hors de chez moi pour la matinée.

Je souhaite beaucoup que vos affaires se decident bientôt, soit en bien ou en mal, afin que vous soyez libre de recheff de continuer vos ouvrages commencés de vos interessants dialogues.

Ne comptez vous pas repondre | au cartel que vous a envoyé Jacobi au nom de Spinosa? A propos de cela, je vous prie de m'envoyer une copie de ce cartel. Jacobi me l'avoit donné à Geismar, mais comme dans ce tems vous m'en aviez annoncé une copie, je lui ai rendu son exemplaire.

---

7 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 55 (fragment).

8 Johann Johann Nicolas Tetens, *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwickelung* (Leipzig 1777).

9 Johann Gottfried Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (Leipzig 1784).

Il est extremement desireux d'une reponse à ce cartel et m'a souvent reïteré sa requête à ce sujet, pour vous la presenter de sa part.

Voici la mienne à Camper. Si cependant vous vouliez là lui ecrire pour moi, | je le prefererois, et si vous trouvez dans ma lettre le moindre mot qui pourroit le choquer, dans ce cas j'ose exiger de votre amitié que vous lui fassiez de ma part les prieres que je lui fais moi meme dans ma lettre, ou que vous laissiez la chose là tout à fait. Le tems que j'ai mis à l'ecrire m'a oté la plus ge partie de celui dont je pouvois disposer. |

Si vous pouvez ajouter encore quelque chose aux fromages que ce soit, je vous prie un peu de cire d'Espagne rouge; elle est horrible ici.

Mon cher S., je viens de recevoir une lettre où mon frere me presse de vous prier de faire s'il est possible en sorte (par la voie de ceux de vos amis qui peuvent y contribuer), qu'il soit engagé à votre service sous les conditions ci jointes, soit qu'il y ait guerre ou paix. De ces conditions il ne peut se relacher que sur l'article de l'interet pecunier, mais non sur le rang.

N.B. En tant de paix il se borneroit au titre sans appointement. Renvoié moi apres les avoir copié les conditions ecrites de sa main. La Princesse les a deja mais il paroit que cela n'y peut rien. Repondez moi de c. raie sur cet {...}.

Ainsi, me voila forcé à vous dire adieu, mon cher Socrate, ce que je ne puis faire cependant sans vous accorder ma benediction.

❧

Lettre III.10 – Diotime, 7 février 1785 = *Bd 3.243-246*

Munster, le 7 de fev. 1785

Mon cher Socrate, vos nouvelles ont assurément le sel picquant de la surprise; chaque courier en apporte actuellement de plus etrange. De grace apprennez moi si la derniere que vous venez de me mander au sujet des distributions respectives se confirme. Je ne serois pas surprise qu'à la fin il ne se trouve encore quelque chose de reste pour vous et moi, ne fut-ce que le papisme que vous ambitionnez tant, et dans ce cas je vous demande le generalat absolu sur toutes les nonnes possibles, | ou si vous le trouvez bon, faites moi papesse, pour mon sexe.

Mon cher Socrate, comme il me paroit que la fin du monde approche, puisque les choses qui sont predites devoir preceder immediatement la venu de l'Ante Christ {arriva} à peu près. Je vous prie d'arranger nos affaires de maniere que tous ce qui est petit bout grand comme mon pouce de papier, dessiné ou griffonné de votre main, me tombe en partage au cas que votre monarque magnifique qui regne {...} l'existant et le {possi...} plus {mu...} et plus digne de ce sort que le mien, qui est souvent encore gouverné, soit appellée avant le mien dans l'Olympe. |

Pour moi, j'ai pris deja depuis ma ge maladie du mois de mars de l'année passé, mes precautions à cet egard. Je vous conjure de faire ce que je vous demande, car etrangere à La Haye et à vos parents comme je le suis, et dans l'etat où quelque depart precipité pourroit me mettre, comment esperer chercher et obtenir des choses auxquels pourtant je me crois les premiers et peutetre auxquels moi seul je me crois des droits incontestables, si je considere surtout le droit du côté du mellieur usage des choses pour soi et les autres.

N'oubliez pas, mon cher Socrate, | de me procurer au moins une pierre gravé moderne pour mon prof. d'anatomie, il me tient et ne me lache pas qu'il ne l'ait.

N.B. Dites moi quels arrangements vous prendrez pour me satisfaire en egard à vos papiers, petits et grands, car comme ils doivent naturellement augmenter chaque jour, p.a.d. je ne suis pas trop contente de certain coffre qui contient les miens et puis seulement quelque grosse chose de vous. Sans les 100.000 petits brins précieux que vous nomerez peutetre des miseres, et qui pour moi seroient des tresors.

Adieu, cher Socrate, que Dieu vous conserve et vous benisse.

Je vous prie de faire passer l'incluse dans un couvert de votre main en secret.

❧

Lettre III.11 – Diotime, … février 1785 = Bd 3.247-250

Munster, le ... de fev. 1785

Mon cher Socrate. Je viens de recevoir la vôtre avec le Meleagre,[10] et tout moderne qu'il est, je vous avoue qu'il me plait assez pour me faire desirer le garder, pour le faire monter un jour pour un de mes enfans (a). De grace, je vous conjure procurez moi plusieurs pierres dans ce gout-là.

Demain partira par le chariot de poste une bague, dont je vous ai deja parlé, et que je desire que vous voyez, pour en savoir votre sentiment, et 20 ducats comme une petite avance pour des achats de joli pierres modernes. Je vous enverrai de tems en tems une petite somme à cette destination, à mesure que j'aurai de quoi. | Je suis souvent dans le cas d'avoir, soit pour moi ou mes enfans, des obligations à des personnes de merite qu'on ne paye pas avec de l'argent; et pour lors il n'est rien que j'aime tant à donner que quelque chose qui contribue à former le gout. Je vous demande donc en grace comme un des plus grands plaisirs que vous puissiez me faire, de ne point negliger d'occation de m'en procurer. N.B. N'oubliez pas de voir avec la loupe la pierre que je vous envoie; vous verrez aux yeux simples qu'elle n'est pas achevé à beaucoup près.

Vos succès, dites vous dans les lettres, n'est pas flatteur? Mon cher Socrate, permettez moi de vous dire | que si vous pensez ce que vous dites, cela prouve que vous ne regardez pas à l'intensité des adorateurs de votre philosophie. Elle est pour moi presque la mesure du merite d'un autre auteur, et je crois vous avoir parlé encore; il n'y a guere du cas que je fais de quelques uns de nos auteurs almands posterieurs à vos ouvrages, où j'ai trouvé quelques ombres de vos idées. Je remarque comme mesure de leur merite d'y trouver des ombres Diocletiques quoiqu'etant posterieurs à lui, parceque c'est à mes yeux un tout autre degré de merite d'avoir eu en eux ces ombres, comme des individus à eux appartenant, que si c'etoit des ombres reflechis du corps de Diocles, quoique ces derniers | ne laissent que d'avoir leur merite comme suceptibles de grandes verités.

Pour le Grand Homme je scais qu'il ne met rien absolument à côté de vous dans la republique moderne de lettres si ce n'est Leibnitz etc., et j'en connois encore grand et bon nombre faits de la seule ettoffe qui puisse vous comprendre et vous

10 *Ma toute chère Diotime 1785*, lettre 6.11, 7 février 1785.

flatter, comme p.e. Stadion, Jacobi, malgré qu'il paroisse l'avocat de Spinosa. Sachez qu'il ne veut nullement être Spinosiste et qu'en vous chosissant pour le combattre il vous a donné la plus ge marque de respect qu'on puisse donner. Spinose est une epine dans sa tête, un ennemi redoutable, dont il ne sait et dont il ne veut se sauver. En vous adressant donc tous ce que cet ennemi lui oppose d'armes {eut tanquam}, disant: Si vous ne me sauvez, qui me sauvera?

Un adieu {vous} offre, cher Socrate, est tous ce que je puis, ayant donné du nez contre la fin de la 4e page et ne voulant en commencer une 5e par economie, parceque je n'ai pas le tems de la remplir.

J'oubliai de vous dire que le Corps m'a deja ecrit il y a 15 jours, c.a.d. la 1ere poste après celle où vous me dites que c'etoit un secret qui n'etoit scu que de vs, d'elle et de lui et que je devinai Lichtenberg, le nom du futur de Mde Perrenot.

> (a) Je remarque que c'est la loupe qui nous decourse les differens les plus frappantes des antique et des modernes sans loupe. On se figures dans les modernes des ombres des muscles, des veines, des arteres là ou les yeux n'atteignent plus, parcequ'on est habitué a les decouvrir est effectivement par la loupe. Dans les Antiques moyennant quoi. Si le contour et le plus visible de la pierre est bien imité notre imagination {fa} suppleant au reste seul faire d'une moderne un beau tout. C'est le cas du {Meleagre} il est charmant sans loupe, mais dès qu'on y applique la loupe on a un certaine sensation desagréable, qui tient à la sensation qu'inspire un beau visage noble qui dit quelque chose de grossier.

❧

Lettre III.12 – Diotime, 15 février 1785 = *Bd 3.251-254*

Munster, le 15 de fev. {1785}

Mon cher Socrate, vous ne m'avez pas compris au sujet des precautions dont je m'occupois dans la lettre à laquelle la vôtre d'hier N°. ... sert de reponse. Ce n'est pas du coffret avec mes lettres dont je parlai; ce que vous pourriez en faire de mieux ce seroit de les bruler pour être débarassé du soin de les garder, et si je

desire les revoir un jour, ce sera presqu'uniquement pour faire une besogne que je me suis fermement proposé, dès que je serai quitte de l'education de mes enfans. C'est de revoir et d'extraire les 6 vol in 4to de lettres que j'ai actuellement de vous, bien rangés dans ma biblioteque, et dans cette besogne il pourroit arriver que pour eclaircir certains passages analogues à des lettres correspondantes de moi auxquels ils servent de reponse. Il me seroit util de relire les lettres, auxquels se rapportent ces passages. |

Les precautions que je desiroit que vous preniez, c'etoit que vous prissiez la peine de jetter toujours tous les papiers ecrits ou dessinés par vos mains socratiques dans quelque grand coffre, sur lequel seroit mon adresse comme à moi appartenant avec tous ce qu'il renferme, afin que je sois sure que dans le cas malheureux, où je survive à l'un des deux êtres dont je respecte le plus le genie, et auxquels mon existance ici bas est si etroitement unie. Au moins rien de ce qui émane {de lui} ne tombe dans des mains qui ne sauroient en faire profiter et jouïr la posterité, ou en profiter et jouïr eux même. Ainsi vous jugez, mon cher Socrate, que le coffre avec mes lettres ne joue dans ces precautions qu'une role très secondaire.

Je suis faché, mon cher Socrate, que les choux ne soient pas arrivés en bon etat. J'espere que le vin du Rhin rouge vous arrivera aussi à la fin, et que vous le trouverez bon. Il est de la mellieure qualité. |

Pour les schorles et les stalactites etc. etc., je me souviens trop bien de quel oeil vous vites en 1776 mes collections de mouches, de chenilles et de polypes pour oser vous dire combien je les respecte, surtout lorsqu'ils ou elles (car j'ignore leur sexe) sont calcaires.

Que La Minerve Pelagienne – vous {pr...} sous l'ombre des aisles de son {hiv...}

A propos d'Amsterdam, je me rapelle qu'un jour Van Damme me promit pour mes enfans les medailles consulaires, comme une chose de peu de valeur pour lui. Ne pourriez vous l'en faire souvenir? Elles auroient quelque valeur pour mes enfans, relativement à l'histoire.

Adieu, cherissime Socrate, puissiez vous être innondé de felicité.

A propos de felicité, dites moi je vous prie, Mde Perrenot est elle encore en age d'avoir des enfans, quel age a-t-elle environ? Je voudrois qu'elle en eut dans ce

second mariage, 1° à cause de tous les moyens d'education qu'il lui fournit 2° parce que je crois me rappeller que dans une des 1eres lettres où vous m'en parlâtes il y a 4 à 5 ans, vous me dites qu'elle en desiroit infiniment. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.13 – Diotime, 17 février 1785 = Bd 3.255-256

Munster, le 17 de fev. 1785

Mon cher Socrate, après l'incluse que j'ai ecrit dans la plus ge hâte, et qu'à cause de cela je vous supplie de bien examiner avant de l'envoyer, il ne me reste plus que peu d'instans pour vous dire, mon cher Socrate, qu'à un mal de george près je me porte bien, vous saluant et vous embrassant de toute mon ame, avec tous ce qui m'est cher. |

Je vous demande en grace en grace une provision de crayon rouge le plutot possible. Si la male est partie envoye le moi par le chariot de poste.

❧

Lettre III.14 – Diotime, Fürstenberg, 22 février 1785 = Bd 3.257-260

Munster, 1785, ce 22me fevrier

Monsieur,

J'ai très bien reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez l'honneur de m'ecrire en date du 18 de ce courant, et la precedente que j'ai laissé chez Me la Princesse.

Quant à la derniere, la Princesse et moi avons differé d'en parler à Mr. Reder, parce que nous esperons que quelques jours de retardement peuvent nous faire parvenir des eclaircissemens qui presentent la chose sous un meilleur aspect.

Quand à la premiere, l'enigme est deviné. Mon but etoit de derouter, car quand un moyen a été souvent employé, une lettre ouverte dont on ne s'apercoit pas peut le rendre public, quelques fois aussi un heureux essai. C'est pourquoi j'ai

cru qu'il etoit utile d'en avoir deux. En me servant de ce moyen, je mettrai au haut de la page # ou bien de la phrase. |

Je me suis autrefois occupé de cet objet (dans le tems que la caracteristique universelle, l'algebre des qualités, etoit ma marotte), et je crus en avoir trouvé le moyen le plus sur, le plus simple; mais je n'ai pas poussé mon travail à bout; je m'imagine que je m'y remettrai un jour, ayant acquis un peu plus de cette patience qu'un travail aussi sec exige.

Sur vos affaires il me paroit qu'il est plus sage de ne rien dire quand on ne peut pas communiquer ses reveries en plein. Je me suis amusé à faire une table des differences de cette situation à celles que l'histoire grecque fournit:

Peuple sobre, laborieux	Gaté par les distribution, le theatre
Populace sous l'influence des citoyens	Populace qui domine
Caractere que le commerce comme Etat les navigations longues, les connoissances abstraites plus repandues donnant le etc.	Succes eclatant au dehors, guerres mesurés contre des voisins egalement braves, beaucoup plus d'action que de speculation, le genre de philosophie, de beaux arts, des lettres etc. |
Guillaume 2	Pisistrate, Lysandre, Gelon, Denys 1
Pericles, Cleon, Hermagoras etc.	Les Demagogues
Maillebois	Gilippe, Xantippe, [Cleague], Xenophon
vos trouppes [...rées]	L'armée de [Thaleycus]

mais surtout

Les Pamphlets	Les Orateurs

Je ne finirois pas. Monsieur, si je voulois transcrire toute la table des differences que j'ai dans ma tête.

Mais après tout, j'espere, j'attends tout du caractere et du bon sens du gros de la nation.

Mais ce dont je suis souvent inquiet, c'est des individus. La Philosophie devroit mettre à couvert, mais le Genie expose; je ne suis pas sans crainte pour vous, Monsieur.

Ici tout est parfaitement tranquille. Le Projet d'echange me paroit ressemble à un globe de Compression eventé.

Adieu, Monsieur, que Dieu vous conserve. Je desire bien de vous revoir, je vous prie de rendre toujours justice à mon admiration et mon attachement pour vous, Monsieur, votre tres humble et tres obéissant serv.

F. Furstenberg

❧

Lettre III.15 – Diotime, 24 février 1785 = Bd 3.261-264

Le 24 de fev 1785

Le portrait du porteur de celleci est contenu dans l'incluse, mon cher Socrate. Je n'y ajouterai donc rien (car j'ai la miserable sciatique) que le plus essentiel, c.a.d. que je vous l'adresse avant qu'il ait vu ni la Cour, ni mon mari, ni personne, pour recevoir de vous des instructions comment il doit se conduire relativement aux 2 parties pour reussire. Il a une lettre du Pr. Henry pour l'ambassadeur Verac de France. Voilà quelque chose deja. Pour l'autre partie il a des lettres du Prince de Prusse pour la Princesse d'Orange, pour laquelle je lui en ai donné en outre. |

Il sait qu'il peut se fier tout à vous, ainsi daignez lui parler à coeur ouvert sur ce qui peut tourner à son bien. C'est un galant homme et dont le ton plait.

Je vous envoie par lui les 20 ducats et la bague que j'ai desiré que vous vissiez.

Je lui ai dit de ne s'annoncer pour ce qu'il est à La Haye qu'un jour après vous avoir vu et parlé, 1° pour connoitre par avance la marche qu'il doit suivre, 2° pour ne pas vous chargé de l'embarras où ses visites dans le tems actuel pourroient vous mettre, lorsqu'il sera connu comme officier prussien.

La derniere raison n'est qu'une precaution de prudence. Vous seul pouvez sentir si elle a quelque valeur, et en | consequence lui dire naturellement s'il doit continuer à venir chez vous ou non, car je l'ai prevenu en tout cas qu'il seroit possible que cela ne se puisse par la suite.

Adieu, cher Socrate, que Dieu nous benisse, le Grand Homme vous salue de toute son ame. Les enfans de meme. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.16 – Diotime, 8 mars 1785 = *Bd 3.265-268*

Munster, le 8e de mars 1785

Je suis charmé, mon cher Socrate, que la bague vous ait plu, puisque me svoila par là honorée d'une homogeneïté de gout avec vous dans le sacré mystère des Arts.

Je suis en posession actuelle du Ptolomée aussi, dont vous m'avez conseillé l'aquisition, et il me plait tant, que je le porte depuis que je le possède. Dites moi, je vs prie, quel Ptolomée vous croyez essentiel, et quelles sont vos raisons pour le nomer ainsi?

Voici deux lettres de Camper, dans l'une desquelles j'ai trouvé très plaisant qu'il se vante à vous comme d'un effort heroïque de m'avoir écrit poliment et à l'amiable. Je vous enverrai celle qu'il m'a ecrit avec une reponse le courier prochain, pour lui faire mon compl. sur sa nouvelle dignité.

Vous m'avez fait des questions dans une de vos dernieres lettres, relativement à la geometrie de Jacobi. Que voulez vous que je vous dise de l'esprit? | De la quintessence de cette science, il n'en fut certainement jamais dépourvu, et s'il y a à cet egard du changement en lui, c'est plutot du coté des + que des –. Mais quant au langage geometrique je ne sache pas que depuis votre separation il ait fait quelque pas pour se l'approprier, mais enfin et quoiqu'il en puisse etre à cet egard, il desire ardenment une reponse de votre part au sujet de son ecrit Spinosiste, et je vous prie en grace de la lui accorder. Je compte qu'il viendra me voir incessament, comme il m'en a prevenu dans sa derniere lettre.

L'esprit geometrique me fait songer que j'ai oublié de vous comuniquer une espece charmante de demonstration il y a quelque tems. En assisstant à un examen d'un couvent où l'on | eleve de jeunes demoiselles et qui s'est distingué

en introduisant un comencement de geometrie, de calcul, d'histoire naturelle etc., qu'il faut encourager (tout etrangement qu'on s'y prenne) uniquement puisqu'au moins ils rompent la glace en accoutremant le publique à entendre l'un à côté de l'autre, le mot de fille et de geometrie ou de science quelconque. Celui qui gouverne et qui a entrepris ce noble dessein est malheureusement un vieu curé qui avec la mellieure volonté n'a qu'une doze mediocre de bon sens, mais d'autant plus de memoire; il n'est point ettonnant qu'il honore aussi cette qualité de preference dans les autres, et cherche à s'y developper, puisqu'assurément il lui dois tous les +++ qu'il possede. | Enfin, ce grand homme tel que je vous le depeins, etant le conducteur, directeur et examinateur de cette jeunesse, il nous a regalé d'un examen en publique, à commencer par le catechisme; il nous annonça avec complaisance une nouvelle methode de sa façon, pour demontrer l'existance de Dieu par la raison, après qu'on l'a demontrée je ne scais coment encore. Après avoir fait cette annonce, il jetta un regard satisfait et invitant au silence sur toute la societé, puis apostrophant une des ecolieres:

D. – Qui etoit, dit-il, le premier homme?

R. – Adam.

D. – N'est-il pas vrai qu'Adam le premier homme comme tout homme est créé l'image de Dieu?

R. – Oh ouï.

D. – Eh bien, que concluez vous de là?

Voilà, mes petites filles embarassé, ayant aparament oublié la derniere reponse, le regardant d'un air craintif et incertains, et quoi, s'ecria-t-il d'un air triomphant, 1° Adam existe, 2° et Adam existe copie image de la divinité. Or comme il ne sauroit exister de copie que l'original n'existe en meme tems. Il s'en suit que Dieu existe puisqu'Adam sa copie existe. Je crois, mon cher Socrate, que je puis terminer ici ma lettre, après vous avoir donné un sujet aussi riche pour exercer notre esprit geometrique.

A propos, ne vous inquiettez pas trop de Reder; il a ecrit à son frère qu'il s'est fait sommelier dans une auberge à Amsterdam, où il attend l'occation de quelqu'etranger pour aller voyager avec lui, parce qu'on lui avoit deconseillé la mer et qu'il vous a ecrit pour vous communiquer son sort la poste prochaine vs saurez le nom de l'auteur.

Lettre III.17 – Diotime, 11 mars 1785 = *Bd 3.269-270*

Munster, le 11 de mars 1785

Il est bien juste, mon cher Socrate, que Mde Perrenot porte la peine du mauvais tour qu'elle a joué à la plus redoutable partie du genre humain; et je compte bien que le partie des jolis femes n'aura pas assez degeneré de son courage accoutumé en pareil cas, pour en rester là. Il ne servit pas tant mal qu'elle grilla un peu pour degouter ses semblables à user de charmes si triomphantes, et si representantes pour les heroïnes aux armes vulgaires (oo). Je vous prie de lui faire agréer avant que cette petite avanture lui advienne, mon compl. sur ses nouveaux engagemens.

Mon cher Socrate, vous me parlez souvent du tems où nous nous verrons; je suppose toujours que ce sont des propheties concernant la vie future, et en recueillant les diverses leçons, recue en differants tems, j'en cherche en secrets la concordance pour en former dans ma tête un tout. | En examinant par ex. la forme de votre derniere prophties je trouve que la lettre dit: quand nous nous verrons j'aurai bien des choses à vous dire! En cherchant le sens mystique de cette phrase, j'y trouve selon que je suis hypochondrienne ou non en humeur d'esperer ou de desesperer, l'image des plus belles ou des plus laides choses du monde, qui ne sont pas toujours à votre louange.

Dieu veuille, mon cher Socrate, que les crajons rouges soit accompagné selon nos esperances de quelque jolie pierre gravé. Le plaisir que je compte faire à d'autres avec cela m'en fait d'avance. J'aime doublement à prouver à d'autres des plaisirs dans les beaux arts, parceque cela ouvre leur ame à une des sources de jouissances qui contribuent le plus à mon gré à perfectionner l'organe moral.

Adieu, cherissime Socrate, que le Dieu Unique de tous les hommes vous guide.

(oo) Je suis d'avis que si elle echappe à la flamme, elle ne devra son salut à la rareté du cas, parcequ'on ne craindra pas qu'elle soit fort imitée sa methode de plaire.

❧

Lettre III.18 – Diotime, 14 mars 1785 = *Bd 3.271-272*

Munster, le 14 de mars 1785

Vous ne recevrez de moi que deux mots auj., cher Socrate. J'ai reçu votre derniere. Je me porte passablement, et vous aime comme je vous aimerai en toute eternité.

Je ferai de mon mieux pour satisfaire l'ettonnonte pretention de vous faire un dessein de ma pierre, sans savoir dessiner.

Adieu, je vous embrasse, conjointement avec tous ce qui m'est cher. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

❧

Lettre III.19 – Diotime, 18 mars 1785 = *Bd 3.273-280*

Munster, le 18 de mars 1785

Je ne saurois vous rien dire de vos nouveaux amours, mon cher Socrate, n'ayant jamais été en commerce avec elle. Il est vrai que je l'ai entendue toujours traités de folle et ridicule à la Cour et à la ville, tellement qu'on l'invitoit expres aux diners et soupers qu'on donnoit à la Princesse et surtout au Prince, pour en faire le bouffon de ce dernier. Alors elle chantoit et se pretoit à toutes sortes | d'extravaguances. Mais enfin je n'ai rien vu de tous cela par moi meme, m'etant toujours fait excuser de ces soupers bouffons où j'ai souvent été invité, parcequ'il me penoit de voir que la feme d'un aussi galant homme que son mari, fut exposée à jouer un pareil role. Il y avoit pour moi quelque chose de horrible dans la conduite du *Prince d'Orange* [11] à abuser le ridicul de la foiblesse, ou peutetre de la bonhomie | de cette personne pour la sacrifier absolument dans le monde où le ridicul, surtout lorsqu'il va aussi loin {due}, et, soit par le sentiment secret que je le deviens moimeme tous les jours davantage, soit effet des recherches que j'ai fait souvent sur tous ce que l'on appelle et trouve ridicule dans le monde,

11 En chiffres: 56. 23. 9.

recherches qui m'ont menés plusieurs fois à la conviction que (souvent) les ames les plus simples, les plus elevés et les plus riches, sont le plus sujet (sans le savoir) | au ridicule. Lorsque le hazard ne les a pas forcé à acquerir ce tact prompt des convenances locales, et meme dans ce cas encore, soit lorsque ce tact n'est pas exercé, soit encore parce que les objets des soins qu'il faut prendre pour eviter partout le ridicule, sont si minus qu'à moins d'autres plus grandes vues aux quels ces soins pourroient servir d'acheminement, ils repugnent à l'ame de s'en occuper.

On dit ici que *le Duc Louis de Bronswick va entrer au service* [12] de *l'Electeur* [13] ici | *paie* [14] en *secret par Josepb* [15] et *qu'il auroit* [16] la *place du Comte de Lippe*.[17] Informez vous je vous prie ce qu'il y auroit de vrai à cette nouvelle.



Je vous ecris sur une feuille où vous verrez à plusieurs essais effacés, mes, helas, vains efforts pour vous contenter; voici sur un petit papier à part au revers d'un de ces minables essais effacés la vraie mesure de la pierre qui est blanche sur un fond brun noir. |

Si mon paquet n'est pas parti, veuillez y ajouter une ou 2 douzaine de paquets de cure dans ce brosses rouges, et le traité sur les préjugés à ce que je crois par Hobbes, que vous m'avez fait lire une fois à Niethuis.

Adieu, cher Socrate, je sens combien la situation de votre pays doit vous peiner, mais je sens aussi, qu'à l'ombre de votre philosophie il n'est que des peines legeres. Mais (comme vous dites) c'est qu'on n'est pas toujours enveloppé dans son manteau.

Mes enfans vous baisent les mains. |

12 En chiffres: 15,6. 23,4,59. 54,9,4,2,22. 23,55. 53,5,9,27,17: 10,26. 6,50,42,5,6,14. 26,4. 12,6,5,4,2,45,6.

13 En chiffres: 15,'6,54,16,59,42,6,4,5.

14 En chiffres: 56,26,66,29.

15 En chiffres: 12,47,59,14,21,42, 56,52,57 60,9,17,6,56.

16 En chiffres: 36,4,2,15, 26,4,5,9,2,42.

17 En chiffres: 56,15,34,45,32. 23,13. 45,9,65,42,16. 23,6. 54,32. 15,19,56,56,6.

Le Duc Louis va entrer au service de l'Electeur ici, payé en secret par Joseph, et qu'il auroit la place du Comte de la Lippe.[18] |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

❧

Lettre III.20 – Diotime, 22 mars 1785 = *Bd 3.281-282*

Munster, le 22 de mars

Un seul mot, mon cher Socrate. C'est tous ce qu'une forte diharré me permet de vous dire auj. et vous ne m'en avez guere dit davantage dans votre derniere lettre. J'espere que la 1ere que je recevrai de vous aura un peu plus d'embonpoint, car en verité votre maigreur me maigrit par contre coup.

Si vous avez encore quelques exemplairs de L'Homme et ses Rapports, je serai charmé de les avoir, ayant emploié, et j'ose dire bien emploié, ceux que j'ai reçu de vous en dernier lieu, et dont deux exemplaires sont placés ici à l'usage de deux ames vierges, et dont le trefle vous plairoit infiniment. De longtems je n'ai rien vu d'aussi interessant, et si jamais vous revoyez Munster ce ne sera pas ce que vous y verrez avec le moins de plaisir.

Adieu, mon cher Socrate, ma colique m'attire trop vers cette poussiere pour que je puisse être digne de vous entretenir.

❧

Lettre III.21 – Diotime, 25 mars 1785 = *Bd 3.283-286*

Munster, le 25 de mars 1785

Mon cher Socrate, si ma petite philosophie ne m'avoit mené par la grace de Dieu à une bonne doze d'indifference poour les grandes affaires de ce bas monde, une des nouvelles qui m'affligeroient le plus seroit celle d'une paix universelle dans la situation tiède où se trouvent les hommes, parce que je n'imagine rien de

18 Dechiffrage par Hemsterhuis.

plus essentiellement necessaire pour eux que quelques grandes calamités publiques, capables de les reveiller de leur assoupissement et d'unir les individus plus fortement les uns aux autres.

Notre Electeur paroit jusqu'ici s'occuper plus essentiellement du vraï bonheur de ses sujets que la plupart des souverains, | et c'est de bon cœur que je prie Dieu de le guider et soutenir dans ce bon esprit, ne connoissant aucun païs plus susceptible de developpement pour le bien et dans un chemin plus efficiant pour cet objet que l'éveché de Munster. Il y regne encore dans presque tous les etats, même dans celui qui d'ordinaire est partout le plus corrompu, une simplicité de mœurs et un patriotisme et un desir de s'eclairer que je ne vois nulle part dans ce degré.

Je vous suis obligé des billets de lotterie, vous jugez bien qu'en me laissant le choix des repartitions, vous l'avez determiné aimant à partager avec vous tous ce | qui se peut partager. Je prens donc les 4 billets de moitié avec vous et vous enverrai incessament 75 fl ou plus, selon que vous voudrez bien m'en indiquer le prix, que j'ignore au juste, parcequ'il n'est pas toujours le meme à ce que je crois.

Je me rejouïs fort de la reception des pierres et de ce que vous m'envoyez. Selon votre discription l'otriade pourra fort bien servir à payer ma dette au professeur Soemmring.

Dieu veuille que vous voyez bientot Antiochus Theos. Nous lisons justement l'epoque de son regne dans l'histoire, et mes enfans sont doublement rejouïs de voir ou de croire voir sa face.

Vous me faites mal en louant mon miserable dessein, car je crois que vous voulez ou me flatter ou vous moquer | de moi. Je vous jure que je ne vous l'ai envoyé que pour rire et vous faire voir la singularité de votre pretention que je vous fasse un dessein ressemblant d'une belle pierre. Moi, qui ne scais pas dessiner une courbe pure. Dans la foule des biens que vous m'avez fait (avec la mellieure intention du monde, car je scais bien que c'etoit pour m'encourager), deja fait mal quelque fois quelqu'en garde que je crus être contre l'eloge excessif d'un homme tel que vous, parceque je le sentois comme fort exageré. Il m'en est pourtant resté souvent une trop grande idée de mes propres forces, à la quelle les circonstances qui m'avoit mis dans le cas de m'eduquer pour ainsi dire moi meme, et d'oser m'elever à l'idée hardie (non pas d'esperer etre), mais de tendre

au moins vers un ideal qui etoit placé à l'extremité opposé à celle d'où je parlois, ne me faisoit que trop incliner, mais Dieu qui fait tout pour le mieux, {...} bien aussi d'accorder au commençans en leur cachant une partie des difficultés, et leur faisant sentir comme des forces, ce qui pour aux plus avancés me paroit plus que mouvement et passions, c'est à dire foiblesses qu'il faut vaincre pour être vraiment tout cette espèce de confiance en eux meme, qui une plus d'experiance et des vues plus clairs paroitroit insolence, sans quoi combien y en auroit-il d'assez hardie pour entamer la ge affaire, se voyant aussi loin du but qu'il l'est en effet.

Adieu, mon tres cher Socrate, on m'interrompe sans quoi, enfoncé comme je l'etois dans la matinée de nos forces reelles et imaginaire, j'allai entamer une autre feuille.

❧

Lettre III.22 – Diotime, 28 mars 1785 = *Bd 3.287-290*

Munster, le 28 de mars 1785

Mon cher Socrate, avant toute chose je vous repete ce que le Grand Homme vous a dit dans sa derniere lettre. Après cela je vous dirai que la traduction est entierement achevé, qu'il ne lui faut plus que 2 ou 3 soirée de conversation pour limer, changer ou modifier quelques expressions qui m'y deplaisent encore, que cela n'empêche cependant aucunement que vous ne fassiez imprimer l'original, que l'originale et la traduction s'imprime dans le meme tems. | Cela ne fera nulle tort à la derniere, parcequ'assez generale en Allemagne on preferera la derniere surtout, etant avoué par vous, parcequ'ils sont très familiarisé avec les termes de metaphisique dans leur langue et fort peu dans la françoises, où meme vous avez été si souvent obligé d'en créer, vu la pauvreté de cette langue pour exprimer l'invisible. Bon Dieu, que n'ecririez vous pas dans notre langue, plut à Dieu que ce fut celle dont | vous vous servez?

Je viens de recevoir les fromages, la cire, le Système de la nature, le livre holl. et le livre pour Jacobi avec le portrait de Spinoza que je lui enverrai aussitot, mais

je vous prie ne m'envoyez plus de paquets de ce poid par le chariot de poste sans necessité, parceque cette voie est très couteuse.

Je ne scais rien du Comte Stadion depuis sa derniere lettre dont je vous ai parlé, où il me disoit qu'il se proposoit de venir ici au printems, et je m'accuse de n'avoir pas repondu à cette lettre. |

Plut à Dieu qu'il vous determina à nous venir voir, mais c'est une chose que je me suis bien proposé de ne plus esperer. Mon frere me tourmente pour obtenir qu'on tache de faire agréer à Maillebois ses propositions. Indiquez m'en les moyens je vous en prie si vous en savez. Mon frere doit lui être connu avantageusement, ayant été si honoré de ce qu'il y a de plus distingué dans le militaire françois.

Adieu, cher Socrate, c'est par paresse pour ne pas me lever que je me suis servie de cette petite feuille, jugez combien je suis inerte.

❧

Lettre III.23 – Diotime, 1 avril 1785 = *Bd 3.291-294*

Munster, le 1er d'avril 1785

Mon cher Socrate, j'ai reçu avec plaisir et reconnoissance les 2 petites pierres. Le petit amour[19] me paroit fort joli quoique je n'ai pas pu parvenir encore à en tirer un empreinte assez nette pour en juger, et la pierre meme est dificile à voir.

Je compatis moins que je ne le ferois dans toute autre occation au desastre arrivé à votre nez, puisqu'il vous a valu une chose aussi precieuse que la conviction d'une nouvelle verité. On m'en inculqua jadis une morale moyennant le poids sensible d'un bon soufflet, la seule de ces tems peutêtre, que je n'oublierai de ma vie. Cela me prouve que les verités inculqués de cette maniere | sont tout autrement tenaces que celles qui se présentent à nous sous la forme legere de l'esprit, et qui n'agissent que sur lui. Il me semble que cette observation ne seroit pas trop mauvaise pour etablir la présence du corps sur l'ame. Qu'en dites vous? Dans ce cas il faudroit la comuniquer à l'Academie

19 Cupido.

françoise, cela nous {plaroit} peutêtre un jour dans le nombre des illustres quarante.

Mon cher Socrate, je me porte assez bien du côté du corps, et singulierement bien de celui de l'ame; très disposée p.e. à causer avec vous beaucoup ou point du tout. Or le dernier parti malheureusement est celui que la necessité m'impose, parceque le tems est un tiran sans cœur ou sans oreilles. |

Je sens avec une satisfaction indisible qui confirme tous ce que je crois scavoir sur le developpement de l'ame pour l'immortalité, qu'en viellissant je deviens plus heureuse interieurement. (Il etoit pour le moins inutile d'ajouter interieurement en ecrivant à quelqu'un qui scait {aussi} bien que Diocles qu'on ne peut être heureux ou malheureux que là), mais je sens aussi chaque jour davantage qu'on ne l'est qu'à mesure qu'on cherche davantage la source de tout bonheur et qu'on n'en approche qu'à proportion de la peine qu'on prend à la chercher.

Adieu, cherissime Socrate, portez vous bien d'ame et de corps. Continuez à comuniquer aux hommes vos belles lumieres et à aimer votre Δ. Mes enfans vous presentent leurs respects et le Grand Homme vous salue. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

❧

Lettre III.24 – Diotime, 8 avril 1785 = Bd 3.295-298

Munster, le 8 d'avril 1785

Je vous scais bon gré, mon cher Socrate, de vous occuper de la théorie des songes. C'est une de mes matieres psychologiques favorites, sur la quelle je crois pouvoir m'entretenir avec quelque fruit avec vous. J'y ai travaillé souvent et faite bien des observations. Je n'ai presque pas de mellieur moyen pour connoitre à fond les revolutions internes et les developpemens qui se font dans mon ame, et surtout relativement au plus ou moins de harmonie de mes facultés et pour connoitre la regnante. Je vous en parlerai s'il plait à Dieu dès que j'aurai reçu la fin de votre dissertation entamée. Je mettrai exprès les lettres de vous traitant

cette matiere à part, comme j'ai fait au sujet de celles qui traiterent un certain temps de suite des vases. Pour vous faciliter la continuation, je vous rappelle que vous en êtes resté à ce que les spectres qui s'offrent à nous en | songe etoient dus au mouvement accidentel de fibres, mais que l'absurde ne pouvoient naitre de ce mouvement, que p.c. il devoit avoir une autre source. Et c'est donc par la recherche de cette source qu'il faudra comencer dans votre premiere.

Vous n'avez pas reçu de mes nouvelles par le dernier courier puisque des occupations imprévues m'ont fait passer sans le savoir l'heure du depart de la poste.

Mon cher Socrate,[20] vous m'avez dit dans une de vos avant dernieres, que vous aviez decidement resolu de nous venir voir cet été. Si cela est sure (je n'ose plus m'en flatter presque), voici une proposition qui nous fera egalement plaisir à Mr. de Furstenberg et à moi: nous avons le projet d'aller à Geismar comme de coutume dans le mois d'aout, de faire de là un tour à Weimar pour | voir deux de vos grands admirateurs Goethe et Herder, le dernier desquels est un de nos plus gr. metaphysiciens absolument et un de ceux dont je vous ai bien dit qu'il avoit ecrit tant de choses absolument accordantes avec votre philosophie. De là ou avant à Erfurt chez Mr. Dalberg, où nous verrions le Comte Stadion. De là nous passerions à la foire de Leipsic et voir la galerie à Dresden, d'où nous serions de retour ici vers la fin de sept. ou les premiers jours d'oct.

Notre projet seroit que vous vinssiez prendre avec nous les bains de Geismar, specifique à un certain age et pour vos meaux rhumatiques etc. (Mr. de Furstenberg leur doit sa santé uniquement), que de là vous fissiez avec nous la tournée susdite, et nous accompagnant à Munster vous resteriez ensuite encore avec nous tant qu'il vous plairoit. Dites moi je vous prie | avec quelque sureté si vous adoptez ce plan. Nous ferons nos arrangemens en consequence, et Mr. de Furstenberg, qui vous salue, vous en prie avec moi. Ce seroit outre les autres agrémens le tems où nous liberant à cause de notre cure le plus que possible d'affaires, nous pourrions aussi jouïr de vous avec le plus d'aisance et dans la plus gr. etendue.

Le Corps m'ecrit de decider sa venue ici. Je le prierai par le courier present de venir s'il m'en laisse le choix tout de suite, afin de ne pas voir mon sejour à la campagne coupé en deux comme les autres années. Il paroit, Dieu merci, de fort

20 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 57 (fragment).

bonne humeur et fort occupé de ses cailloux, et de toutes les honneurs qu'il reçoit de la part du quinze, vingt Buffons.

Adieu cherissime Socrate, le papier et mon tems est au bout.

❧

Lettre III.25 – Diotime, 11 avril 1785 = Bd 3.299-300

Munster, le 11 d'avril 1785

Depuis quelques jours je ne suis pas bien, mon cher Socrate. Comme je n'ai pas encore trouvé le secret de comuniquer mes idées à distance, sans le secours de ce miserable corps, et qu'il est fievreux et douloureux tellement que je ne puis remuer mon bras sans eprouver une petite correction de sa part, ma lettre d'aujourd'hui s'en ressentira.

Je suis charmé que vous vous soyez rappellé le livre que je desirois, me ressouvenant très bien du plaisir qu'il me fit à Niethuys. Mais en meme tems aussi que les auteurs du Système de la Nature l'ont cités de mauvaise foi, puisqu'en accordant à la matiere le mouvement essentiel, Toland lui refuse si je ne me trompe fort la direction et les susdits auteurs supposent cette direction joint au mouvement pour baze de leur système.

Je doute, mon cher Socrate, que je serai en etat de m'occuper | demain de la lutte des deux plus belles et plus opposées déesses du monde (à moins pourtant que la Venus astre ne soit l'Uranie ce sur quoi j'attens vos lumieres); 1° ma santé, 2° mon ignorance en fait d'observation sur la quelle j'ai vainement attendu depuis plusieurs années votre secours, si oppose.

Je suis charmé, mon cher Socrate, de posseder ce que vous avez cherché et desiré vainement: La Connoissance du Tems de 1784; je l'ai fait venir de Mastricht l'année derniere. Je n'en ai que 3 ou 4 années, en tout il est donc plus juste que vous ayez le seul volume qui vous manque que moi, à qui ils manquent presque tous, et vous allez le recevoir par le chariot de poste.

Adieu, cher Socrate, je vous donne mes benedictions, le Grand Homme y joint les siennes et mes enfans vous presentent leurs respects.

❧

Lettre III.26 – Diotime, 15 avril 1785 = *Bd 3.301-304*

Munster, le 15 d'avril 1785

Mon cher Socrate, je suis charmé de ce que vous me permettez de regarder votre voyage à Geismar du moins comme décidé. Je me flatte que la consideration geometrique du rapport immense qu'il y a entre le tems que nous ne nous somes vus et celui où nous nous verrions si vous borniez au sejour de Geismar notre entrevue, vous engagera à y ajouter de quoi la rendre un peu plus tolerable.

Votre Hécatée me paroit admirable pour l'usage au quel vous la destinez. Je la voudrois ou à la tête de l'ouvrage pour l'annoncer, ou à l'endroit où vous contez l'histoire déplorable des meaux apportés par cette Déesse, car il n'y a rien de tel pour les philosophes metaphysiciens de notre siecle que de leur faire toucher les choses du doigt et de l'oeuil. Cependant j'ai peur que malgré | ses flambeaux et son desordre vous procurerez à la vôtre, telle qu'elle est, plus de sectateurs que d'ennemis, et à commencer par moi; je lui pardonne tous les meaux qu'elle nous fait depuis que vous me l'avez fait voir de mes propres yeux.

Je souhaite et je crains que le Corps ne soit en chemin pour venir ici, n'ayant point eu de ses lettres hier en reponse à celle où, m'ayant exhorté à lui fixer le moment où j'aimerois le mieux le voir ici, je lui dis il y a 8 jours, que ce seroit actuellement avant que je sois transporté avec armes et bagage à la campagne pour n'être pas coupé dans ce sejour si necessaire à ma santé. Il me semble donc qu'il m'auroit repondu s'il n'etoit en chemin. Je le souhaite à cause de mon sejour en campagne et milles autres | raisons; je le crains uniquement parceque ma santé depuis 8 jours est de recheff fort miserable, et je desire toujours un redoublement de force d'esprit et de corps pour ce tems, afin de pouvoir mieux amuser le Prince. Mr. de Furstenberg en desire bien autant. Si vous en avez de reste, je vous prie de nous en faire part. En tout cas vous m'avez fourni par votre belle Hecatée l'amusement d'un demi jour au moins pour un connoisseur comme le Prince.

Jacobi me charge de vous faire beaucoup de remerciemens pour le Spinosa et le livre. J'ai eu ge envie d'en couper tous ce qui y est mathématique, et de le retenir.

Vos phenomenes civiles m'interessent infiniment et j'aime et j'honore vos bourgeois et leur chef. Et je vous admire et vous aime plus encore que tous cela. Les enfans et le Grand Homme vous saluent. |

[Couvert] franco Wezel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.27 – Diotime, 19 avril 1785 = *Bd 3.305-308*

Le 19 d'avril 1785

Je conçois très bien, mon cher Socrate, que l'approche de votre vielliesse vous afflige moins que moi. Quant on a vecu comme vous on la voit comme vous pour soi mais on n'a pas toujours la meme {...}. Sans cette circonstance toute la philosophie du monde peut bien porter l'homme à se donner un exterieur tranquil à l'etourdie meme, mais il faudroit qu'il fut fol pour pouvoir l'être de meme interieurement. Dans votre cas on peut la voir arriver avec son bout, sans desir et sans crainte. Je doute qu'il soit possible de la voir avec la meme indifference dans ce qu'on aime, ce degré de non egoïsme doit être bien rare au moins.

Mes meaux sont d'un genre moins riche en evenemens et moins amusans que les vôtres. C'est tout au contraire une stagnation dans l'imagination produite par des | obstructions dans le bas ventre, qui ne sont varies que coliques, hemeoïdales, qui à la verité produisent aussi du mouvement et des foires, mais d'une espece moins riantes et moins riches en exploitation que les vôtres. Les miennes ressemblent plus à un foire d'auto da fé. Si comme je n'en doute pas on en tenoit pendant ces sortes de fetes pour la comodité des etrangers qu'attirent ce carneval.

Cependant ma force contemplative est dans un mellieur etat que jamais et toute propre à concourir au prix des observations sur les reves lorsqu'il vous plaira ouvrir cette carriere. Et j'ai gagné cet hiver en harmonie interne d'une maniere sensible, ce que par modestie je n'oserois dire, si j'etois sure que ce fut à ma louange. Mais notre theorie m'enseigne qu'on peut se harmoniser | aussi

bien par soustraction que par addition, et je n'ose pas decider encore. Si mon augmentation de bonheur tient de l'espece qui jetta ses richesses dans la mer pour avoir moins de soucis, ou de celui qui à force d'aquisitions arrondit ses possessions, vous en jugerez j'espere dans quelques mois. Mais en tout cas je vous prie de ne pas me comuniquer ce jugement et pour cause. Mes enfans ont fait cet hiver un pas plus grand qu'en 3 autrees années, mais seulement pour des yeux socratiques.

Adieu cher Socrate, que j'aurois de choses à vous ecrire, si ce miserable homme avec son effroyable faux n'etoit là à me faire une grimace si expressive, qu'elle me fait tomber la plume de la main. Le Grand Homme vous salue. L'Electeur se conduit à charmer. Je vous dirai cela une autre fois. |

> Mr. de Furstenberg et moi vous demandons un envoie de 150 livres de bougies à 6 sur la livre le plutôt possible, que nous vous rembourserons à Geismar. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.28 – Diotime, 22 avril 1785 = *Bd 3.309-312*

Munster, le 22 d'avril 1785

Mon cher Socrate, jamais je n'eus une journée plus propre à betifier et stupefier que celle d'auj. Les importuns se sont succedés, et encore de ces importuns qui ont de longues affaires sur les quelles ils viennent vous consulter, sans avoir le talent de vous en donner un ombre d'idées claires, ce qui lorsqu'on s'efforce à vouloir les penetrer ou du moins les ecouter avec un peu d'interet, est une fatigue d'un genre tout particulier, et l'on ne se sauve que du sort du male en question vis à vis de {C.} qu'avec des efforts dignes d'Hercule en personne. Mais pour le coup les miennes sont tellement epuisez que je vais me coucher quoiqu'il ne soit que huit heure, et je vs ecris auj. parceque malgré cela je desespere de pouvoir etre levé demain à tems avant le depart de la poste.

J'ai des nouvelles du Corps, qu'il ne pourra venir ici que dans le mois de juin. | Mais j'attens ici Jacobi incessament apres son depart. Je compte m'etablir d'abord à Angelmodde pour autant de tems qu'il plaira au Corps de m'y laisser.

Je vous rends milles et encore milles graces pour tous ce que vous me destinez, particulierement pour le Lion puisque vous l'avez porté. Ne pourriez vous ajouter à vos generosités quelques lettres sur les Desirs et la Sculpture? Je viens de me ruiner en l'honneur de l'illustre Duchesse de Gotha qui m'a fait persecuter longtems pour avoir mes œuvres. Quoique je proteste avec quelque raison, je crois que je n'avois pas l'honneur de les connoitre. Elle insistoit toujours, enfin elle entendit parler des vôtres, lut meme quelque pages dans l'Aristée qui l'enchanterent tellement, | qu'elles lui firent changer de batterie et me faire attaquer de mon coté fort. Moi precisément parceque je sentois mes forces. J'eus la generosité de me rendre sans combats trop heureuse de rachetter à ce prix mes pauvres enfans encore à naître, et je me depouille en sa faveur des seuls exemplaires de L'Homme etc. et des Desirs qui me restoient, hors ceux sur lesquels vous avez fait graver mon nom, et N.B. dont pourtant on m'a volé les Desirs. Mais j'ai remplacé cet exemplaire d'un autre, relié aussi en vert, mais sans nom et un peu différenment orné.

Mon cher Socrate, si je continuois je vous ecrirai des reves assurement, car c'est les yeux presque clos que je vous benis et vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

❧

Lettre III.29 – Diotime, sans date, 1785 = *Bd 3.313-314*

Mon cher Socrate, je ne vous ecris qu'afin que vous ayez un mot de moi. Depuis vendredi passé j'ai la fievre. A force de quinquina j'espere qu'auj, mauvais jour, elle ne reviendra pas. Mais outre cela Jacobi est là avec sa sœur.

Dieu vous benisse, cher Socrate, et vous tienne en santé.

❧

Lettre III.30 – Fürstenberg, 1 mai 1785 = Bd 3.315-316

Monsieur,

Une douleur sciatique empeche aujourd'huy Me la Princesse de vous; cela va mieux: elle dort. Mais les trois nuits precedentes ont eté horriblement douloureuses. Je n'ai qu'un instant pour ecrire, parceque je me suis couché tard, et ma matinée a eté prise par ceux au quel je devois l'aprèsdiner d'hier que je passai chez la malade. Je vous prie d'en informer le Prince et, de qui l'incluse de votre derniere ecrit.

Vendredi j'etois chargé, Monsieur, de vous dire que Me la Princesse etoit incommodée et sur tout la tete embarassée, et qu'ainsi elle vous donnoit de ses nouvelles par moi. Au moment que je fermai ma lettre on m'interrompit, et j'oubliai cet article essentiel.

Je suis avec les sentiments les plus particuliers et les plus distingues de consideration et d'estime, Monsieur, votre humble et tres obeissant

F. Furstenberg

Munster, ce 1er may [1785]

❧

Lettre III.31 – Diotime, 3 mai 1785 = Bd 3.317-320

Munster, le 3 de may 85

Mon cherissime Socrate. Ce que vous m'annoncez par le chariot de poste pour lundi ou mardi n'est pas encore arrivé auj, mardi à onze h., mais cela peut arriver encore. Vous ne cessez, cher Socrate, de me mettre dans le cas d'avoir des graces à vous rendre, recevez les d'avance pour le bon vin de Cap que j'aurai soin de ne pas mettre au jour, de peur de me suspecter à moi meme mon attraction propre et pure.

Jacobi, qui est chez moi depuis mercredi passé, me charge ainsi que sa sœur de vous dire milles tendresses. Outre un portrait de vous sans perruque que je lui ai donné déjà il y a un an, il en veut un absolument en perruque depuis qu'il l'a vu

chez moi. Or comme je n'en ai qu'un en perruque et une demie douzaine encore sans perruque, n'oserois je vous | en renvoyer un couple pour les faire coiffer. Car outre Jacobi tous ceux qui vous ont vu preferent les perruques. Je voudrois cependant, comme pour milles raisons grecque et moderne je prefere les têtes sans perruque, en garder quelques unes pour ceux qui ne vous connoissent que par vos ouvrages, ou qui ont eu le rare avantage de vous voir sans perruque aussi frequenment que D.

Je suis occupé à faire batir une sale pour la comodité des plaisirs, bals et jeux de mes enfans, qui n'ont plus de place dans mes petits trous. Pour fournir à cette depense je compte vendre ma vaisselle d'argent, consistant en 15 plats de grande moyenne et petite taille, en chandelliers superflus et | autres brimborions semblables. Si vous saviez quelqu'un qui voulut les achetter et s'en servir, j'y gagnerois quelque chose pour la façon, si non, je m'en vais les vendre à l'orfevre au prix de l'argent; et en tout cas il ne faut pas vous donner ge peine pour cela, la differance ne sauroit jamais me valoir la perte de votre tems précieux, et d'ailleurs comme les ouvriers n'attende pas et qu'on est en plein batisse, je ne saurois arreter cette vente au de là de 2 mois. Je devois seulement vous le dire pressé par l'habitude de vous dire tous ce qui se rapporte à mes interets spirituels et terrestres.

Adieu, cher Socrate. Dieu vous conserve en santé, il vous accorde du tems pour nous beatifier de vos ouvrages. Le Grand Homme a un peu de fievre catharale; c'est de chez lui que je vous ecris, et Δ vous embrasse avec tendresse. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.32 – Fürstenberg, 4 mai 1785 = *Bd 3.321-322, 327-328*

Munster 1785, ce 4me may

Monsieur,

Me la Princesse est retablie, mais elle a beaucoup souffert. Et elle a encore le corps et surtout la tête si fatigués que je me suis chargé de vous donner de ses

nouvelles. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous dedommager, mais j'espère que l'ordinaire Me la Princesse sera tout à fait bien.

Le bruit cours ici que la Republique pretend et presse l'Electeur, de faire marcher les bataillons enoncés dans le traité de Subsides. Et que chez vous le parti patriotique changera le secretaire et tout le Conseil d'Etat.

Je finis, Monsieur, ne pensant être avec vous que très long ou très laconique. Le General Sarsfield etoit-il à La Haye?

J'ai l'honneur d'etre avec les sentimens les plus distingués, d'estime sentie et d'attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg

❧

Lettre III.33 – Diotime, 5 mai 1785 = Bd 3.323–326

Munster, le 5e may

Deux mots, cher Socrate, et pas plus, car les Jacobi partent demain ou après; ainsi j'ai dû être avec eux et j'ai eu encore à ecrire au Prince et 2 autres lettres indispensables, en sorte que le moment du depart de la poste est là.

Je n'ai rien reçu par le chariot de poste de ce que vous m'annonciez.

Je me porte cahin caha, et cela ne vaudra quelque chose qu'après la 1ere douzaine de bains froids.

J'ai lu les horreurs de Diderot. Si d'Alembert | ne revient pas d'au-dela du Stix pour recurer le role qu'il lui fait jouer, cela prouve assurément, ou que le passage est bien difficile, ou qu'il a assez bonne opinion des lecteurs pour ne s'en guère inquieter. Mais c'est une piece curieuse à garder, comme exemple de la philosophie moderne. Cela est bien dialogué et plus consequent les 2 ou 3 premieres bagatelles, une fois admis que Diderot n'avoit coutume de raisonner. |

Jacobi vous dit cent mille millards de belles choses, et se recomande instament pour une rep. à sa longue attaque.

Adieu, mon Soc., le Grand Homme vous salue, il est retabli. Dieu nous benisse, l'un par l'autre.

Lettre III.34 – Diotime, 7 mai 1785 = Bd 3.329-332

Angelmodde, le 7 de may

Mon cher Socrate, comme la plus ge partie de votre lettre est du ressort du Prince, ce sera lui qui y repondra, en vous prouvant que vous ne savez rien sur les cristaux de l'Islande, et qu'il n'y a rien de si comun que des cristaux semblables à 3 {et à} 9 refractions etc. etc. Au reste ces nouvelles etudes ont fait merveille sur son esprit, je ne l'ai jamais vu aussi aimable et aussi content.

J'espere, mon cher Socrate, que vous aurez reçu actuellement la montre angloise avec 31 ducats et une petite pierre dans une boette par le chariot de poste. La pierre est un cadeau du Prince dont je ne sens pas le prix. Cependant je n'ai pas voulu la rejetter sans vous | la faire voir puisque l'occation s'en presentoit.

Mr. Reder, enchanté du sort de son frere qu'il vous doit et dont il vient de recevoir de lui meme les nouvelles les plus satisfaisantes, vous présente ses respects et la tres vive reconnoissance.

Ma santé est toujours trainante et languissante. Je veux tacher d'oublier qu'on peut être dans un etat de santé. Je crois que c'est là tous ce qui me reste de mieux à faire, et j'aurai moins de peine qu'une autre. La seule chose que je regrette c'est que je ne puis, tant que j'ai la colique, la diharré, meaux de tête, de bras, de cuisse, de jambe, de cotes et d'yeux, avec un peu | de derangement dans mon cerveau (à ce que je crois) vous achever ma lettre sur les reves, comencée dans un accès de fievre et mené à 6 pages in 4to. J'etois bien mieux pour l'ame pendant cet accès, que je ne le suis actuellement. Ne savez vous pas, mon cher, coment on fait pour s'arracher à un Etat de contemplation qui vous tient comme la glu l'oiseau, et dans une tension perpetuelle jusque pendant le sommeil? C'est une drole de maladie qui m'est resté de ma derniere fievre continue, et qui me rend incapable de m'occuper de science quelconque.

Adieu, cher Socrate, tachez de garder aussi peu de corps que possible. C'est une vilaine drogue. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

❧

Lettre III.35 – Diotime, 9 mai 1785 = Bd 3.333-336

Munster, le 9 de may 1785

Vous êtes en pleine noce, et moi en plein demenagement pour Angelmodde. Ainsi vous avez aussi peu de loisir pour me lire que je n'ai d'esprit pour vous ecrire. Avec cela je suis piqué, cher Socrate, de ce que vous laissez evaporer toutes les belles provisions que j'avois faite pour la dissertation sur les songes. J'oublierai tous ce que j'avois à vous dire la dessu, si vous tardez davantage ou bien je ferai un enfant sans pere ce qui sera ou fort edifiant ou fort scandaleux selon le point de vû que l'on verra {l...}. |

Il est vrai que j'ai fait tant de depense en guerir avec Jacobi, que j'en suis fatiguée à mourir et un pot tout vuide est actuellement le type le plus parfait de mon essence, en apparence à ce que j'espere, car j'ai quelque repugnance à ne me croire que cela tout de bon. Il est vraï que Diderot dit qu'il n'y a de beau que la verité, et à cause de cela que les petits chevrepieds sur les voitures de Duchesse. Eh bien soit; cela ne va pas mal avec un pot vuide. Je suis ravi du savoir du Prince, me flattant qu'il | en remplira mes cavités profondes.

Adieu, cher Socrate, j'espere vous dire vendredi prochain d'Angelmodde quelque chose de plus consolant sur la verité et sur mon essence, car vous n'aimez pas à nager dans le vuide. Dieu vous benisse et vous remplisse de Son Esprit.

Le Grand Homme se porte bien et vs salue. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.36 – Fürstenberg, 11 mai 1785 = Bd 3.337-340

Munster, 1785 ce 11me may
En papier d'Inde

Monsieur,

J'ai autrefois été assez lié avec le Rhingrave, même dans la recherche qu'il fit d'un certain poste. Je l'appuyai dans ce tems autant qu'il etoit dans mon pouvoir. Depuis ce tems je n'ai plus eu de ses nouvelles. Mais comme il debute à présent sur la scene par un role assez brillant, et qu'il m'interesse toujours, je vous serois fort obligé, Monsieur, si vous pouviez me donner de ses nouvelles de son existence politique. Il me parut toujours avoir des grandes parties, mais actuellement comme il a debuté, un connoisseur de votre force peut l'apprecier, ainsi je n'ai garde de prevenir votre jugement. |

Dans les reveries qui me passent encor quelque fois par la tête il m'est venu dans l'Esprit, si ce Rhingrave ne seroit pas un homme propre à être emploié pour amener une coalition, quoique le total soit purement stadthouderien ou antistadthouderien. Cependant il est impossible qu'il n'existe plus de Hollandois, plus d'hommes qui ayent conservé de la consideration, de la confiance fondée sur la vertu dans les deux partis; ces hommes là, s'ils ont de l'energie, ne peuvent être que des hommes très distingués, capables de produire un grand effet, et alors la coalition est possible. (Si je me trompe, Monsieur, jettez mon idée comme le rêve d'un bien intentionné). Il me paroit que le | Rhingrave devroit vouloir y contribuer. Après les grands avantages que l'Etat lui a fait, son propre interêt l'y attache; de plus, il est essentiel pour lui de donner de la solidité, de la suite à un debat aussi brillante. L'entreprise par elle meme est belle et glorieuse, ainsi je me figure qu'il voudra y contribuer.

Vous, Monsieur, en pouvez cependant mieux juger que moi, de ce que dans sa position il voudra, et surtout de ce qu'il pourra, sur quoi mes notions ne peuvent être que tres incomplete et tres obscures.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens d'admiration, que j'ai voué au genie et au {citoien}, Monsieur, votre tres humble et tres obeïssant

F. Furstenberg

Lettre III.37 – Diotime, 17 mai 1785 = Bd 3.341-348

Angelmodde, le 17 de may 1785

Mon cher Socrate, je suis bien aise que vous ayez repris la Theorie des Songes, quoique je sois à sec sur cet article dans ce moment ci, d'autres idées ayant détourné ces dernieres semaines mon attention de dessus cet objet. Mais j'espere que je pourrai vous dire quelque chose à cet egard le courier prochain, car lorsque je suis logé ici il {sait} quand j'ai envie d'ecrire une lettre qui ait un peu d'embonpoint. M'y prendre d'avance par la raison que je ne reçois ici vos lettres que le matin du jour où il faut y repondre, et envoyer ma reponse la veille de maniere qu'elle y soit avant cet heure. Quand à vos grands et petits paquets, le dernier, mon cher Socrate, est arrivé il y a 6 jours. Une indisposition très reelle quoique passagère m'empecha de vous l'ecrire par le dernier courier.

Le Seneque me | me plait infiniment pour donner. Le Lion, lorsque je ne vois pas ceux de votre collection à coté, et pour les masques le travail fait jusqu'ici, le prix pour moi 2 de ces 3 bagues me sont extremement agréables pour le but qui m'engagea à vous en demander, et qui m'engage à vous prier en grace en grace de continuer à m'en acquerir de celles que vous ne trouvez pas absolument laides. Vous ne sauriez croire avec quel plaisir je distribue ces sortes de cadeaux, là où il en faut donner. Quand cela ne donne pas le gout antique, cela en donne du moins un ombre et puis cela met en vogue en espece de gout plus noble que celui de recevoir ou donner toutes les autres especes de cadeaux, puisqu'il me semble les seuls dont un honet homme n'ait point à rougir, lors même que ce n'est pas l'ami qui donne ou qui reçoit. |

Vos 4 Hommes et ses Rapports ont été reçus avec respect et reconnoissance, et un de ces exemplairs placé en bonnes mains. Mais si j'ai été apauvrie de ce côté, j'ai été enrichi inopinément de l'autre, ayant retrouvé dans une armoire un exemplaire bien enveloppé et relié en maroquin avec tout le luxe possible de L'Homme et ses Rapports. Mais quant aux Desirs je suis et reste pauvre. Peut-être n'en suis-je plus digne, puisque la somme de mes Desirs ici bas diminue chaque jour à dire vrai. Cependant c'est plutôt la somme de mes belles esperances, et je crois que mes desirs ont quelquefois la discretion de se tenir à l'ecart, lorsque les 1eres se retirent en arriere.

La medaille de Camper me plait infiniment, elle a ce beau ton d'antiquité, que prend tous ce que vous touchez. Plus encore, à mon gré, que celle pour Mr. de Suffren, | quoique je la trouve extremement belle aussi.

Certainement la societé des Jacobi m'amuse mais sans que son depart m'afflige, car 1° mes affaires d'état, qui souffrent beaucoup de l'interruption que son sejour y cause, d'autant plus que le don de l'education de mes enfans etant tout à fait hors de son genre. Mes enfans ne sauroient profiter seulement de sa présence pour s'enrichir au moins par l'oreille, m'ont accoutumé aux privations du tems desagreable et fatiguant que la jouïssance meme en est troublé. D'avance par la perspective que j'ai à passer avec mes enfans avant d'avoir reparé les pertes et mauvais plis qui sont arrivés pendant ce tems, 2do tout {cher} que me {soit} Jacobi et que je scais le lui être. Il a une tournure de tête qui au bout d'un certain tems me fatigue trop pour que je puisse soutenir sans un veritable melange de douleur sa présence toute la journée. Cela ne va pour moi qu'avec tres peu de personnes, et vous êtes à cet egard pour moi presqu'incomparable. |

Je scais par experiance et par theorie que (les inquietudes à part qui m'appellent à mes enfans et me troublent lorsque je ne m'acquitte pas envers eux, et des heures de solitude qui sont un besoin de mon ame) je puis m'entretenir avec jouissance toute la journée avec vous. Je vous assure qu'on ne peut et ne doit selon tout calcul psychologique pouvoir dire cela que de très peu de personnes, à la longue s'entend, car pour quelques jours cela est arrivéz très frequement.

Notre voyage à Geismar se fait toujours vers le 10 ou 12 d'aout. Il faudra tacher d'y être en meme tems précisement que nous si vous voulez prendre la cure. Car nous n'y restons ordinairement que le tems qu'il faut pour l'achever; ensuite nous comptons faire un petit tour seulement à Weimar, où est Herder, Göthe et Wieland, à Erfurt où est Mr. Dalberg, l'intime de notre Comte Stadion, à Leipsic et Gena, et puis par Francfort sur le Rhin et Düsseldorp à Munster, où nous serons vers les 1ers jours | d'octobre. N.B. si je dois avoir le coffre avec vos papiers, il vaut mieux me l'adresser ici avant ce voyage, car vous jugez qu'il seroit incomode et inutile de transporter ce coffre partout apres soi.

Mon cher Socrate, voici un ge grace que j'ai à vous demander pour quelqu'un q Mr. de Furstenberg et moi aimons à obliger. Il desire une excellante montre angloise, ou, si vous repondez de son excellence, une de votre horloger à La

Haye, sans repetition; on veut y sacrifier 36 jusqu'à 40 ducats, qui sont tout prets pour vous être envoyés. Mais on desire sur toute de l'avoir incessament, puisque l'homme en question qui va se marier (la montre est pour sa future), part en quittant avec elle l'autel pour voyager, et eviter par là les fetes, visites et autres inconveniants d'un nouveau marié. | Vous aimerez cet homme tres fort, lorsque vous le connoitrez, et en serez doublement charmé de l'avoir obligé. Le dehors de la montre est remis à votre gout, une belle simplicité, il met tout le prix de cette montre à ce qu'elle aille bien sans avoir besoin d'être raccomodé et nettoyé sans cesse. N.B. Si son prix alloit meme à un couple de ducats au dela des 36 à 40 il n'y auroit aucune difficulté. Si vous en trouvez une telle, je vous supplie de me l'envoyer tout d'abord par le chariot de poste, avec une notice de son prix. L'argent suivra le 1er jour de poste après sa reception.

Adieu, cher Socrate, si cette lettre n'est pas assez bonne, elle est assez longue au moins. Mr. de Furstenberg, qui est assis là, de l'autre côté d'un gr. feu de cheminé dont je tiens le haut bout, vous salue et vs embrasse avec moi.

❧

Lettre III.38 – Fürstenberg, 18 mai 1785 = *Bd 3.349-352, 357-358*

Monsieur,

J'ai reçu en bon ordre la lettre que vs m'avez fait l'honneur, Monsieur, de m'ecrire en date du 14 de ce courant.

Je suis etonné que mon homme se soit mis dans une si facheuse position. Comme j'ai eu l'honneur de vous dire, mon jugement portoit sur l'idée que j'avois autrefois conçue de ce qu'il pourroit être. Les hommes sont si singulierement modifiés par les evenemens et les circonstances, que reellement on ne peut pas porter de jugemens fixe de ceux dont on n'a pas pu connoitre toutes la consistance à des epreuves reiterées.

J'ai quelques fois tremblé pour les personnes les mieux intentionnées, et je suis consolé de ce qu'elles sont echappé.

J'ai que cet instant, parce que je n'ai pas pu emploier ma matinée , et je dois me rendre aux Etats.

J"ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués que je vous ai voué pr toujours, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.

Furstenberg

Munster 1785, ce 18me may

[Zu 18. Mai 1785]

L'idée de vous ecrire cette lettre me paroit à moi même presque folle. Cependant comme il n'est pas impossible qu'elle puisse vous etre utile (monstrable!). Ma qualité de bon voisin et mon zele pour S.A.R. m'obligent à la faire partir. Je vous prie, Monsieur, de me la considerer avec une partialité pour l'auteur.

❧

Lettre III.39 – Diotime, 20 mai 1785 = Bd 3.353–356

Angelmodde, le 20 may

Je vous ecris de mon lit, mon cher Socrate, avec une fievre moins benigne que vous ne me depeignez la vôtre, et comme elle est quotidienne et sans crise ce n'est pas avec elle qui activera qu'elle se laisse guerir. Ainsi je ne scais encore ce qui en sera. Hier j'avois encore un peu plus de force et vous ecrivis, toujours de mon lit, plusieurs pages sur les reves, mais comme je ne pus achever, je ne vous les envoie pas. D'ailleurs la fievre et ma position en rendirent l'ecriture si inlisible, que j'ai dû | faire copier ces pages. Si Dieu le veux je les continuerai, et vous les enverrai, mais auj plus affoibli qu'hier, et hier plus qu'avant-hier, je ne scais pas encore quand cela s'achevera si cela continue ainsi.

Veuillez dire au Prince ma maladie pour m'excuser de ne pas lui ecrire à part, en le priant s'il ne trouve point de lanterne de m'en faire venir une comme je l'ai decrite, que je desire ardenment être guerie avant son arrivé afin d'être en etat de le recevoir | d'un air frais et antifievreux.

Voila une lettre qui surement ne partiroit pas si je ne sois sure que vous pardonnez tout plutot que le silence.

Adieu, cher S.; Dieu vous preserve de mon existance physique. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.40 – Fürstenberg, 24 mai 1785 = *Bd 3.359-360*

Munster, ce 24me mai 1785

Monsieur,

Je n'ai qu'un instant, Monsieur, pour vous ecrire parce que je dois me rendre aux Etats, pour vous accuser la reception de votre derniere, et pour vous informer qu'une fievre catarrhale dont il n'y a rien à craindre, empeche la Princesse de vous ecrire. Elle doit se tenir toute tranquille, et je crois, que ce soir ou demain matin elle sera bien. L'espoir de vous revoir est une grande fete pour moi, etant, Monsieur, avec sentimens que je vous addressis pour la vie, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.

F. Furstenberg

❧

Lettre III.41 – Mimi de Gallitzin, 27 mai 1785 = *Bd 3.361-362*

Munster, ce 27 may 1785

Monsieur!

Vous vous etonnerez peut être, Monsieur, de me voir tout à coup si diligente à vous ecrire, n'ayant depuis si long temps point eu cet honneur, mais, Monsieur, ce n'est encore que par l'ordre de Maman, qui cependant m'est fort agréable que je vous ecris. Elle m'a chargée de vous dire que, quoi qu'elle se porte beaucoup mieux et que même elle n'est plus allitée, elle ne scauroit encore vous ecrire, mais qu'elle esperoit le faire mardi prochain, que la petite montre avoit fort plu et qu'on l'avoit gardé, que la grande lui plait beaucoup mais que, n'en ayant pas absolument besoin, son argent | ne lui permet pas de la garder, comme vous le

lui conseillez (car la nouvelle salle qu'elle fait batir lui coute beaucoup), qu'elle vous enverra la grande montre apparemment jeudi prochain, dans une boete, avec l'argent pour la petite montre en ducats. L'argent etant prêt, seulement qu'on cherche à l'echanger en ducats.

Le depart de la poste et la crainte de vous incommoder m'obligent de n'ajouter à ma lettre que le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obeissante servante

Marianne Dhorothee Gallitzin

❧

Lettre III.42 – Mimi de Gallitzin, 31 mai 1785 = Bd 3.363-364

Munster, ce 31 may 1785

Monsieur!

Quoique Maman se porte actuellement beaucoup mieux, elle ne scauroit, manque de temps, vous ecrire.

Mitri, occupé à dessiné Homere, vous presente ses respects, ainsi que celle qui a l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obeissante servante

Marianne Dhorothee Gallitzin

❧

Lettre III.43 – Prince Gallitzin, sans date = Bd 3.365-368

[1785?] [Fürst Gallitzin]

Mr. de Buffon, dans le 3. vol de sa Mineralogie, donne une explication satisfaisante de la raison de la double refraction du cristal d'Islande. Ce cristal n'est pas un composé de matières homogenes, mais de deux substances héterogenes entre elles. Ce qui avoit fait la difficulté de l'explication, c'est qu'on avoit imaginé jusqu'ici qu'il n'y avoit que le cristal d'Islande qui eut la propriété de la double réfraction, et il s'en trouve quantité d'autres dans le même cas. Et

lorsque de pareils cristaux se trouvent composés de trois substances ou matieres héterogenes entre elles, ils ont une triple réfraction.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
franco Wezel

❧

Lettre III.44 – Diotime, 2 juin 1785 = *Bd 3.369-372*

Munster, le 2e de juin

Enfin, mon cher Socrate, je me trouve le tems et la santé necessaire pour vous ecrire un petit mot. Je commence par vous renvoyer le billet de lotterie. Quant à notre gain considerable, je vous prie de le garder comme un à compte de ce que je vous dois surement pour des pierres gravées et autres deboursées, que nous reglerons en nous voyant, si en effet je suis enfin destiné à cette benediction. Je vous prie ensuite de m'envoyer par le 1er chariot de poste 4 pieces de petites serrures semblables à celle que le Prince dit que vous avez admiré sur son chapeau, avec la quel il le serre moyennant un cordon. Le marchand chez lequel on les achette s'appelle Besançon dans le Potte, c'est à. d. dans la rue où demeuroit le Duc.

Le Comte Nesselrode a passé ici un couple de jours pour consulter Mr. Hoffmann sur sa santé, ce qui a beaucoup amusé le Prince, et moi par conseq au double et triple. | Mais comme jusqu'ici je n'ai pas encore pu parvenir à me coucher avant minuit, ma santé ne se trouve pas egalement bien de tant de plaisirs, de sorte que je desespere de me remettre entierement cette année ci. Surtout comme l'hiver ne discontinue pas, et la philosophie a beau dire cela n'est pas gaye à mon age, ou sans evenemens l'on n'entrevoit pas une delivrance si prochaine, et je ne suis pas parvenue encore où je tends, c'est à dire à me defaire entierement de ma volonté arbitraire.

Le Grand Homme, Dieu merci, se porte mieux de sa fievre, quoiqu'en gros il se ressente du tems et des veilles aussi.

Mimi a été fort enchanté de la lettre dont vous l'avez honoré, elle vous en fait ses très humbles remerciements. Le Prince vous fait ses compli., le Grand Homme |

vous salue. Pour Diotime: elle n'existe pas; un ombre d'elle, trace de son existance precedante, vous baise les mains avec toute l'humilité que sa nullité lui inspire.

Avec le 1er chariot partira la montre angloise et les ducats. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wezel

❧

Lettre III.45 – Diotime, 9 juin 1785 = Bd 3.373-376

Angelmode, le 9e juin

Mon cher Socrate, c'est dans mon lit toujours malade que j'ai reçu votre lettre à 7 h. du soir, et probablement par la vertue vivifiante de tous ce que me vient de vous elle m'a mise en etat de me lever pour vous repondre debout. Votre dissertation sur les serrures est profonde assurement, mais elle sent un peu votre future etat politique. Pour moi qui voudrois conserver au moins à mes decendans la type quelquonque d'une republique, je me decide neanmoins pour les cordons à serrures.

Il me parroit que la visite des François dans le Luxembourg annonce assez ouvertement le partage si long tems couvé. Grand bien leur fasse. Il est clair que pour nous autres petits individus, nous tendons de plus en plus vers la perfection metaphysique, du moins si nous n'y parvenons pas. | Ce ne sera pas la faute de nos conducteurs, qui nous otent assurement tant qu'ils peuvent les obstacles à la beatitude de l'ame, y sacrifiant la leur le plus franchement possible.

J'ai reçu le rouleau des mains du Prince et vous baise les vôtres pour ce nouveau bienfait.

Les notes pour l'Alexis sont autant de chef d'œuvres dans leur genre. Pour les bougies, je n'en ai pas entendu parler encore, et les montres ne m'ont coutés que 2 ecus environ de port, un peu moins meme, mais je le saurai au juste un autre fois. J'espere que l'Angloise est actuellement entre vos mains avec 31 ducats, et une mauvaise pierre (pour mon gout s'entend, car peutêtre a-t-elle des merites | pour vos yeux perçans, qui daigneront en ce cas éclairer ma foible vue).

Notre depart pour Geismar n'est pas fixé encore. Je vis au jour la journée comme si je n'avois que celui d'auj. à passer sous la lune, tant il me paroit que ma place s'use, et je reccomence à m'occuper d'astronomie (c.à.d. de son ABC, car entr'autre signe de decrepitude je ne me souviens plus auj. de ce que j'ai scu avant hier), afin de me familiariser un peu avec les nouvelles connoissances, qu'il me semble que je suis prêt à faire.

Les amusemens du Prince ici m'embarasseroit fort, si heureusement je n'avois quantité de cailloux et lui des catalogue, dont il s'amuse infiniment à deranger et rearanger l'ordre à l'infini. Je dis à l'infini, | parceque j'ai calculé sur la quantité de mots, contenus dans les 2 vol. in folio de son catalogue, et sur la quantité de fois qu'on peut changer leur rapport local, ce qui me donne un nombre, qu'en comparaison de ma durée aparante je puis bien nommer infini, d'autant plus que je viens de lire dans une piece très philosophique moderne, qu'il n'y a point d'infini que la durée de Dieu meme n'est pas infini, et que ce mot n'exprime qu'une quantité indeterminée pour nous. Voilà comme le monde s'eclaire, tandis que je m'obscurcis au point que je ne scais plus si j'ai une tete à moi en propre ou si comme c'est une {d'empreinte}. Dieu veuille que ce fut la vôtre, ainsi moi sans tete par pitié comme je vous aime malgré votre tete et l'envie qu'elle me donne peutêtre, qu'en la frottant contre l'ombre de la mienne, vous lui rendrez quelqu'existence. Jugez combien cet espoir ajoute au desir que j'ai de vs embrasser.

> Le Grand Homme vs salue. Le Corps veut vs ecrire lui meme sur le schorle etc.; il a trouvé dans Mr. Buffon des choses sur les refractions triples qui vs confondront vous meme.

❧

Lettre III.46 – Diotime, 13 juin 1785 = *Bd 3.377-380*

Munster, le 13 de juin

Ma lettre, mon cher Socrate, sera raccourcie par mes miseres. La fievre toutes les nuits jette sur mes journées une fatigue corporelle et un aneantissement spirituel qui passera j'espere avec elle.

Mais voici de la part du Corps de quoi vous dedomager amplement de mon laconisme. Les nouvelles du Luxembourg ne se sont point confirmés, mais on dit que le Roi d'Espagne s'est rappellé aussi quelques anciennes pretentions sur les Sept Provinces Unies.

Le Prince ne s'est jamais aussi bien porté et je ne l'ai jamais vu aussi content que depuis La Mineralogie.

Au | nom de Dieu, mon cher Socrate, dites moi si elle contient cette vertue secrette et comment il faut faire dans ce cas pour l'apprendre. J'ai beau etudier les catalogues du Prince et puis regarder les cailloux qui se rencontre dans mon chemin, jamais je ne suis encore parvenu à distinguer un schorle d'un feldspat, d'un etc. etc.

Aussi mes meaux ne diminuent-ils point.

Adieu, cherissime Socrate, j'espere qu'en mettant nos infirmités ensembles, nous les porterons mieux si nous n'en guerissons pas. Le Grand Homme vous salue, les enfans vous presentent leurs homages. |

P.S. J'ai remarqué qu'une des voies par lesquels le Corps est parvenu à la santé et au contentement, c'est qu'il a tous le long du jour un gr. in 4to de Buffon devant lui, hors duquel il copie des in folio. Croyez vous que je ferois bien de commencer par là ma cure? |

[Couvert] franco Wezel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.47 – Fürstenberg, 16 juin 1785 = *Bd 3.381-382*

Angelmodde, 1785 ce 16me juin

Monsieur,

Madame la Princesse vient de recevoir, Monsieur, votre lettre no. 47. Comme elle a eu de la fievre pendant la nuit et qu'elle doit se tenir tranquille, elle m'a chargé de vous accuser en même tems la reception des bougies, qu'on ne lui avoit pas mandé de Munster, lorsqu'elles arriverent.

Comme elle fait construire une nouvelle sale dans sa maison, et qu'elle y placera quelques bustes contre les merlons entre les fenetres, elle vous prie, Monsieur, de vouloir lui envoier quelques desseins de consoles pour y placer ces bustes.

Chez nous rien d'extraordinaire. La mauvaise santé du Prince de Hildesheim cause des grands mouvemens à Hannover? et Paderborn. Je n'y suis jusqu'ici pour rien, et j'en doute si cette grande affaire me troublera le sommeil.

Je finis afin que la lettre n'arrive pas trop tard à Munster à la poste.

Etant avec les sentimens, Monsieur, que je vous ai voué pour toujours, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant servit.,

F. Furstenberg

❧

Lettre III.48 – Diotime, 20 juin 1785 = *Bd 3.383-384*

Munster, le 20 de juin 85

Le Prince partant demain matin je crains de n'avoir pas le tems de vous ecrire, mon cher Socrate. Je vous ecris donc deux mots ce soir, quoiqu'il soit tard et que j'aie toute la mineralogie dans les jambes, les bras et partout. Mon Dieu, qu'il y a de mots dans une langue et que cela me rend honteuse de ma pauvreté. Je crois que je deviendrois muette. Si je continuerois encore 8 jours à contempler cette richesse qui est pour moi ce que sont les fruits pour le malheureux Tantale, ou plutot la boisson pour les enragés qui meurent de soif sans pouvoir se resoudre à boire. Au reste le Corps a été aussi aimable qu'il peut l'être. Il est resté plus longtems que de coutume.

Bonsoir, je n'en puis plus, tout tourne autour de moi et mon cerveau nage dans le vuide.

Dieu nous benisse tous. Votre pauvre Δ a grand besoin d'une benediction toute particuliere.

❧

Lettre III.49 – Diotime, 24 juin 1785 = Bd 3.385-388

Munster, le 24 de juin 85

Mon cher Socrate. Sans entrer ici dans la recherche profonde et indeterminable, les quels de vos meaux ou des miens l'importe, je crois que nous pouvons nous consoler provisionellement par la ferme persuation qu'il depend de nous de faire servir nos miseres corporelles comme medcine pour cette partie de nous qui n'est sujette de la viellesse et aux miseres qu'autant que nous le voulons bien.

Votre traité sur la viellesse pouroit être si interessant, que je ne puis que vous presser infiniment de traitter ce sujet qui sans cela ne se trouvera peutêtre pas de bien longtems un autre digne de lui.

Mon cher Socrate, le Grand Homme et moi qui songeons cependant | à envelopper de notre mieux cette écorce pleine de miseres pour la garentir des funestes influences d'Eole. Nous avons vu chez le Prince des draps fin comme de satin françois, qu'il dit se trouver à La Haye chez le marchand La Freille et chez le tailleur Bordas, à 3 fl. Nous vous supplions de nous en envoier tout d'abord des echantillons de toute les sortes de couleurs qui se trouvent, parceque nous voudrions en prendre au moins une piece entre nous, attendu que le Prince croit qu'on ne pourra pas l'avoir toujours, puisqu'il est le produit d'un essais qu'a fait Mr. d'Aubenton pour elever des moutons d'Espagne en France, essais d'où sont nés ces | draps en question.

Le Prince est parti mardi passé. Nous allons retourner à Angelmode, où j'espere preparer par un peu plus de tranquillité ma tête à jouir de la vôtre.

Que Dieu vous benisse et nous tous, afin qu'il n'y ait pour nous ni jeunesse ni viellesse, mais une harmonie eternelle et indestructible.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.50 – Diotime, 26 juin 1785 = Bd 3.389-392

Munster, le 26 de juin 1785

Mon cher Socrate, je viens de recevoir votre No. 50, encore en ville, mais sur le point d'aller à Angelmodde. Je ne m'arrete ici que pour y laisser encore cette lettre ci.

Vous voulez mes ordres sur la lettre du jeune Envie, et je vois que dans l'etat où vous me depeignez votre tête vous ne voudriez pas moins que mon secours, dont vous avez deja jouï efficacement vis à vis de Χιων en pareil occation. Voici donc la reponse que je lui ferois.

> Monsieur!
>
> Toute flatterie qu'est la distinction que vous me faites en m'accordant le beau privilege de fouiller seul dans votre cassette, permettez que la prudence convenable à mon age et à ma philosophie me deffende d'en jouïr, de peur de | m'attirer la jalousie de mes compatriotes dans une république où tout doit tenir à l'egalité. Quant à vos opinions sur le droit naturel, c'est une question trop epineuse pour moi depuis tous ce qu'on a decouvert de nouveau dans le regne animal. Dieu sait tous ce qui se mele de vouloir passer pour animal et meme pour homme. D'ailleurs, j'eprouve trop bien ce que dit que la vue du Corps baise à mesure que la vue de l'ame se developpe et tend à se debarasser de son ecorce, car il m'est arrivé à moi meme de prendre pour un homme une boule de savon soufflée en l'air et de n'être detrompé de mon erreur qu'en la voyant crever devant mes yeux.
>
> J'ai | l'honneur d'être avec toute admiration due à vos grandes entreprises, Monsieur, votre bien etc.

Si cette reponse ne vous convient point, je vous conseille de vous en tenir au vers de Depreaux admirable pour l'occation. J'espere pouvoir vous dire au premier jour du positif sur nos projets, auj. je n'en scais rien encore, le Grand Homme etant allé pour 8 jours à la Campagne.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu nous conserve le peu de cerveau que je scais et que vous feignez d'avoir à moi pour vous | entendre et vous admirer à vous pour

m'instruire moi et d'autres heureux à porté de vous entendre. Je vous baise les mains.

❧

Lettre III.51 – Diotime, 26 juin 1785 = Bd 3.393-394, 399-400

Le 26 de juin 1785

Je n'ai juste que le tems de vous dire, mon cher S., qu'apres information prise, votre chemin pour aller à Geismar le plus court est par Munster et Paderborn ou très peu près. Je vous avertis donc que nous serons en ville tout juste le 15, ne pouvant (pour milles derangements domestiques, batisments, mais toujours malade, qui occupe la chambre des enfans, etc. etc.) y entrer plutôt. Si donc | vous vouliez y être le 15, je dis le quinze d'aout, aussi nous pourrions partir ensemble pour Geismar le 17 ou 18. Voila, mon tres cher Socrate, sur quoi je vous prie de m'en donner avis.

Adieu, le courier, qui doit porter cette lettre à la place aura bien à faire pour arriver, attend, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas reçu plutot la reponse du maitre des postes.

Que Dieu vous benisse et vous protege.

❧

Lettre III.52 – Diotime, 4 & 5 juillet 1785 = Bd 3.395-398

Angelmodde, le 4e de julliet

Le courier precedente à celui ci, votre lettre ne me fut remise que le matin du depart de la poste, et trop tard pour y envoyer ma reponse. Voila la raison de mon silence. Celle du jeudi arrive toujours à Munster le jeudi vers le soir, et repart le vendredi matin, de sorte qu'il est difficile si on n'ecrit pas d'avance de repondre entre deux, lorsqu'on demeure à une lieu et demie de là. Celle du dimanche ne repart que le mardi, cela va mieux.

La raison que je ne vous ai pas envoyé encore le billet de lotterie, c'est qu'il est enfermé à Munster dans une cassette dont je ne puis confier la clef à d'autres pour y fouiller, | de sorte qu'il faut que j'y aille moi-même, chose dont ma santé m'a empeché jusqu'à present. Mais je ne tarderai pas à le faire, et j'espere pour sure vous l'envoyer avec la poste prochaine.

Mr. de Furstenberg n'est pas de retour, ainsi je ne puis rien vous dire de determiné sur nos courses et projets. En attendant je vous parlerai de reves, quoique vous ayez lachement abandonné le champ de bataille avant meme que le combat fut bien entamé.

Le 5e le matin à 8 h.

Mon cher Socrate, je fus interrompue hier par un immense paquet de la part de mon frere, qui demandoit prompte | reponse à corps et à cris. Mes deux freres sont avec moi en negotiation pour me faire prendre sur moi l'education de deux enfans, N.B. un fils d'un an et une fille de 3 an de mon frère ainé, qui par parenthese est un fol et un assez mauvais sujet, que le cadet est bon sujet. Moi je m'en deffends avec raison, 1° parceque ma santé ni ma tête ne sauroit faire face à tant de besogne, ayant encore au moins 6 ans et la partie la plus difficile et importante de l'education de mes propres enfans par devers moi, et 2° parceque je ne scais où prendre les moyens pecuniairs; sans quoi j'aurois pourtant de la peine à resister surtout aux instances de mon frere cadet, qui s'afflige prodigieusement de l'idée qu'il n'y ait pas un Schmettau male en vie qui vaille quelque chose, | et si j'avois seulement 300 ecus de revenues de plus pour ces enfans cela me mettroit en etat de me donner quelque secourer au moins, mais à mes fraix. Cela devient impossible absolument, et je me suis retranchée à accepter la fille à tout hazard, et dans l'espoir que la providence me fournira les moyens pecuniairs et spirituels de porter cette education là à bonne fin. Je tremble cependant, car outre les autres folies le pere est d'une santé miserable par la suite de ses debauches. Au reste il n'est ni bête ni positivement mechant.

Adieu, cher Socrate, le messager doit partir pour arriver à tems avec celle. Priez Dieu pour votre pauvre Δ.

P.S. Donnez moi, je vous prie, la description du parachute.

❧

Lettre III.53 – Diotime, 11 juillet 1785 = *Bd 3.401-404*

Angelmodde, le 11e julliet 1785

Hier, mon cher Socrate, je n'ai point eu de vos nouvelles, à moins que mes gens en ville n'ayent negligés de m'envoyer votre lettre et qu'elle m'arrive encore. Le dernier courier ne vous a rien porté de moi, parce que Marie, qui depuis un an souffre toujours de la poitrine, fut si subitement mal et dangereusement mal, que | cela me mit en confusion et doubla fort desagréablement mes occupations. Je ne crois pas qu'elle vive plus de 8 jours.

Je compte toujours absolument sur le bonheur de vous voir à Geismar vers la mie d'aout, et j'espere pouvoir fixer en peu de jours un peu plus precisément le moment de notre depart. Dieu sait coment je ferai au reste pour avoir quelqu'un qui | me serve en chemin, car supposé meme que Marie vecut (elle à une hydropisie de poitrine), elle ne sauroit être assez remise vers ce tems pour me permettre de risquer un voyage avec elle. Je suis actuellement toute seule et avec toutes les occupations que j'ai, celles de linge etc. est de trop de beaucoup. Aussi je finis faute de tems et de repos et | me sentant parfaitement indigne de causer au Socrate.

Dieu vous benisse, cherissime Socrate, le Grand Homme est de retour et vous salue, ainsi q mes enfans.

❧

Lettre III.54 – Diotime, 13 juillet 1785 = *Bd 3.405-410*

Angelmodde, le 13 de julliet

Lorsque vous m'annonçates il y a quelques mois que vous aviez pris enfin tout de bon la resolution de m'accorder le sensible plaisir de vous avoir, vous me demandâtes d'en determiner le tems et lieu, et comme vous ajoutiez que ce tems et lieu vous etoit absolument egal, je traçai le plan de notre entrevue d'après mon interet le plus pressant, c'est à dire q je fixai celui où j'etois le plus en liberté de jouir de votre présence, celui depuis notre sejour à Geismar et ensuite, parce que ayant été successivement malade tout l'hiver jusqu'au mois de juin, et ayant eu

tout ce mois là le Corps, empechements absolument invincible à toutes mes occupations avec et pour mes enfans, je ne voyois plus que le peu de semaines entre son depart et le mien pour reparer les pertes de toute le reste de l'année.

Depuis quelques couriers vous m'avez encore fait des questions sur notre entrevue, et comme après y avoir repondu comme je viens de le dire, je croyois qu'elles ne pouvoient plus regarder | que le moment de notre depart pour Geismar. Je vous ai dit qu'ordinairement il tomboit sur la mie d'aout, mais que le Grand Homme absent, je devois remettre à son retour et quand il l'auroit fixé, le pouvoir de vous en nomer le jour determiné. Voila, cher Socrate, coment je croiois avoir satisfait à vos questions et arrangé nos petites affaires.

Je vois par le Nro 54 que j'ai reçu en dernier lieu, que vous compteriez venir ici peu de jours avant notre depart et faire p.c. ce voyage avec nous. Or quelque satisfaisant qu'il seroit pour moi de vous voir ce peu de jours plutot, les circonstances embarassantes et penibles où je me trouve me forcent de remettre cette entrevu au terme deja fixé, c.à.d. à Geismar, puisque 1° ma maison etant à moitié renversée à cause de la nouvelle sale qu'on y batit et qui ne sera achevé que vers le comencement ou la mie septembre, je ne puis entrer en ville pour y loger. Quasi moment meme de notre depart en passant, et seulement pour empaquetter, | et alors meme il faudra que nous campions tous à peu près dans la meme chambre; 2° pour surcroit d'embarras et de chagrin, Marie, que je vous ai annoncé fort malade dans ma derniere, est toujours entre la vie et la mort depuis ce tems, de sorte qu'outre toutes mes autres affaires je suis continuellement en route entre mes enfans ici et Marie à Munster, considerant comme un devoir de l'assister dans ces moments difficiles. Je suis obligé de veiller meme souvent, et Dieu sait combien durera cet etat violent, car l'hydropisie de poitrine qu'elle a est un mal perfide qui peut trainer et tuer d'un instant imprevu à l'autre; 3° me voilà donc à la veille de mon depart sans feme de chambre. La seule femelle que j'ai dans ma maison outre Marie c'est une servante de cuisine, que je suis occupé à dresser pour la mettre en etat de m'accompagner. | En attendant, tout, jusqu'au service, roule sur moi et tout chez moi, linge, cuisine, maison, etc. etc., tout est dans le desordre le plus parfait. Vous voyez par consequent que ce n'est pas là la situation la plus couleur de rose et la plus favorable pour recevoir et revoir un ami si cher.

Après tant d'années de privation, veuillez donc, cherissime Socrate, agreer notre 1er arrangement, moyennant lequel nous partiront d'ici vers le 15 d'aout, et vous en meme tems de La Haye pour vous rendre directement à Geismar, où nous serons pour vous recevoir, car nous n'avons qu'une journée et demie à faire pour nous y rendre; et selon mon calcul il vous feroit 24 heures de plus.

Quant à ce que vous dites d'y passer avec nous quelques jours, d'aller ensuite en passer autant pour voir Cassel, et vs en retournez, vous sentez bien que je prens ce propos comme une pure | façon de parler. Si j'etois plus disposé à la gaieté je dirois, pour une plaisanterie: vous ne vous deplacez, je le scais, ni pour jouir des murs de Cassel et de l'aimable Landgrave, ni pour ne passer avec nous que quelques jours. Je compte au contraire bien fort que vous y resterez autant que nous, c.à.d. 3 semaines, et que vous nous accompagnerez ensuite à Munster, où nous trouverons les batiemens en ordre et le sort de Marie decidé bien avant selon toute apparance, et où vous resterez tant que vous jugerez à propos et agréable d'y rester.

Voici le billet de lotterie que j'ai rapporté hier de ma derniere course à Munster. Quant au comencement de ma lettre sur les songes, elle existe comme je vous l'ai dit, mais après les details que je viens de vous faire, il seroit superflu | de vous dire pourquoi il me seroit bien impossible de l'achever actuellement. Mais comme c'est vous qui avez entamé cette c'est aisé. Je ne vois pas pourquoi elle vous seroit necessaire pour continuer ce sujet, puisque vous ne m'en avez rien ecrit encore qui y exige reponse. Quoiqu'il en soit, puisqu'il est grace au ciel decidé que nous nous verrons bientot. Tous cela s'arrangera de soi meme. Si avant votre depart vous trouvez moyen de me procurer encore quelques pierres gravées à donner, je vous en serai fortement obligé. C'est un gr. plaisir et souvent un gr. sauve-embarras pour moi que d'avoir un telle chose à donner.

Adieu, mon cher Socrate, vous cencevez difficilement combien je suis {depeché} de l'idée de vous revoir. Adieu, adieu.

Je vous ecris auj. quoique la poste ne part qu'après demain, ne prevoiant pas un moment de {repos} pour demain.

❧

Lettre III.55 – Diotime, 19 juillet 1785 = Bd 3.411-412

Angelmodde, le 19 de juillet

Je suis malade d'un groissime rhume, mon cher Socrate; n'attendez donc rien de raisonnable de moi.

Marie, contre toutes les opinions et apparances se retablit, mais à vue de pays peut-être auroit-il été plus avantageux pour son bonheur de passer, resignée comme elle l'etoit, à la mort, dans la sphere des bienheureux, car les medecins croyent qu'elle ne ratrappera jamais sa santé.

Bien des graces, mon cher Socrate, de votre relation historique et philosophique au sujet des areonautes. J'ai eprouvé tour à tour tous les sentimens et sensations, dont vous me faites le recit. Mais je ne conçois pas que (choisissant la nuit pour faire route) ils ayent | pu se resoudre à se priver de la sensation sublime de perdre la terre de vue, quoique je conçoive fort bien que la nuit soit plus avantageuse que le jour pour connoitre la direction de sa marche.

Le Grand Homme vous dit un million de belles et bonnes choses, nous parlons journellement du plaisir prochain de vous revoir, et anticipons ainsi sur notre jouïssance.

Dieu vous protege et vous benisse en attendant, cher Socrate! Δ vous embrasse avec tendresse.

❧

Lettre III.56 – Diotime, 22 juillet 1785 = Bd 3.413-416

Angelmodde, le 22 de julliet

Contre tout apparance et toutes les opinions des medcins Marie comence à se remettre, cher Socrate; mais pourtant elle ne peut m'accompagner en voyage, car sa poitrine restera probablement ruiné et elle ne vivra pas longtems.

Je ne puis rien vous dire de certain avant le courier prochain sur la route la plus directe de La Haye à Geismar, parcequ'il me faut prendre des informations. Mais s'il est necessaire que vs passiez Coesfeld (ce que je ne crois pas), il vaudroit autant passer Munster et continuer votre route avec nous. Ce seroit autant de

gagné pour nous voir plutot, et en n'arrivant à Munster que la veille ou l'avant-veille de notre depart, vous pourriez laisser tout emballé et vous arranger et vous accomoder tant bien q mal de la confusion où tout se trouvera chez moi dans ce moment, pourvu que vous me pardonniez la mienne dans un moment où, | chargé seule de milles details domestiques, je ne suis pas mon moi accoutumé, et ne me jugez que dans les moments de repos. Nous ne partirons guere avant le vingt, mais si je ne trouve pas pour vous une route plus court et plus directe que celle par Munster, vous me permettrez de vous fixer le jour où je pourrai m'arranger à vous y recevoir, ce qui effectivement demande des arrengemens, parceque pour les raisons que je vous ai detaillé je dois chercher à ne quitter la campagne pour entrer dans le taudis de la ville que le plus tard possible, c'est à dire 2 ou 3 jours au plus avant notre depart effectif. Dites moi vite si vous êtes content de cet arrengement.

Mon rhume ne m'a pas quitté non plus que ma betise en tant qu'il en est la source; pour celle que | la nature m'a devolu j'en ai pris mon parti.

Je ne crois pas un mot de votre voyage en Almagne l'année prochaine, mais d'autant plus fermement à celui que vous ferez avec nous cette année, qui sera court. Et je suis sure que vous ne voudriez pas que je crusse autrement. Si on peut trouver à La Haye la Grammaire philosophique de Dumarsais,[21] je vous prie de me l'apporter, et quelques pierres gravés s'il est possible. Vous ne sauriez croire quelle beatitude j'ai deja produit par le moyen de quelqu'une de celles que vous m'avez aquis cette année.

Adieu, cher Socrate, que toutes les benedictions celestes puisse vous environner.

L'adresse à Geismar est à Hoff Geismar, par Cassel, ou bien à Cassel poste restante, d'où nous les faisons chercher une ou 2 fois la semaine. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

21 César Chesneau Dumarsais (1676-1756).

Lettre III.57 – Diotime, 28 juillet 1785 = Bd 3.417-418

Angelmodde, le 28 au soir, 1785

Come c'est demain matin depart de la poste je n'ose risquer d'attendre que la vôtre, qui n'arrive que ce soir à Munster, me soit remise, pour vous dire au moins quelques mots. Car Dieu sait si j'ai le tems d'en dire davantage. Mais je m'en console à mesure que j'approche du moment de vous dire face à face.

Ma santé est precisément assez bonne depuis 3 jours que l'été comence à naitre chez nous, et pour qu'il me soit possible d'être debout toute la journée. J'espere qu'il aura une bonne influence sur la vôtre. La seule chose qui me console de la perte totale de ma santé c'est que je me suis entierement corrigé de {l'affaire} fatiguant de la chercher et d'esperer ou de vouloir la trouver. Je l'envisageai ci devant dans ma folie comme un etat naturel à l'homme, et auquel j'avois p.c. droit à pretendre. Mais je sens avec plaisir | que renoncer à cette folle pretention c'est renoncer à ce que l'etat de maladie a proprement de plus fatiguant et de plus dure. Car c'est une guerre perpetuelle entre le desir et le pouvoir, et depuis qu'avec cela j'ai renoncé aussi à milles idées de lumieres etendues et de grandeurs sublunaires, N.B. d'esprit pourtant, pour mes enfans et moi, idées qui proprement me rendaient l'etat de maladie le plus penible en contrariant sans cesse directement ces vues. Et me voila, grace au ciel comme ce matelot hollandois dont Kindsberg me conta, que sur le point de se noyer dans un naufrage il s'écria douloureusement: ah, ce qui me fache le plus c'est un Reider que j'ai dans ma poche et dont je ne puis jouïr. Eh bien, lui cria un compagnon d'infortune à ses cotés, jette le. Ma foi tu as raison, reprit il. Il le jette aussitot à la mer et depuis ce moment attend tranquillement la mort, lorsqu'il fut inopinément sauvé.

Adieu, cher Socrate.

❧

Lettre III.58 – Diotime, 1 août 1785 = Bd 3.419-422

Angelmode, le 1er d'aout 1785

Mon cher Socrate, de peur de manquer votre adresse d'une syllabe et de manquer par là à vos ordres précis, je me servirai de celle que vous m'envoyez,

pour vous dire que c'est toujours au 17 de ce mois qu'est fixé notre depart, sans pourtant pouvoir cependant laver corps pour corps que cela ne puisse trainer jusqu'au 18. Attendu que les vicissitudes humaines ne permettent guere de telles cautions, nous serons en partant le 17 à Geismar le 19, et si peut-être le 18 à Geismar le 20 selon toutes les probabilités humaines.

Quelques journées chaudes ont raccomodé ma santé assez pour oser me flatter (si cela dure) de vous presenter une face aussi sereine que l'est mon cœur, et qu'il le sera surtout lorsque sa serenité actuelle interne sera multiplié du plaisir de vous revoir. | Je crois que cela me rendra tellement radieuse, que je vous ferai oublier la Belle + – et votre belle compagne de voyage. Je me flatte que nous vous ferons oublier ou du moins supporter le tableau triste politique qui vous occupe. Du moins je vous assure que ce ne sera pas moi qui travaillerai à vous le rappeller, car je ne connois guere de côté de l'humanité que j'aime moins à regarder (sans necessité) que celui de notre politique moderne, surtout lorsqu'il me vient dans l'esprit la signification qu'avoit ce mot chez les Anciens, dans la Republique, dans les Loix de Platon, etc. etc. Cela me modifie tout, comme si je voyois le batailleur sacré ou les 10 milles à Marathon, ce coté d'un corps prussien ou imperial.

Cher Socrate, comme vous ne me dites pas où | et si je pourrai vous adresser encore une lettre après celle-ci que vous attendez jeudi, je vois avec douleur et plaisir que c'est la derniere que je vous ecrirai. Il ne me faut pas moins que l'assurance de vous embrasser le 20 ou au plus tard le 21 à Geismar, pour me consoler de l'idée de ne plus converser avec vous d'ici à ce tems. Je me flatte cependant que, comme mon adresse reste fixe et connue jusqu'au 17, je ne resterai pas sans nouvelles de votre part tout ce tems.

Que Dieu vous benisse et vous conserve à la satisfaction et aux vœux de votre

Δ

Le Grand Homme vous dit milles choses.

❧

Lettre III.59 – Diotime, 5 août 1785 = Bd 3.423-426

Angelmodde, le 5 d'aout 1785

Le vendredi matin

En ge hâte (car c'est à une heure et demie du depart de la poste) je vous ecris ces lignes, cher Socrate, pour vous dire que c'est par un malentendu de votre derniere lettre que j'ai addressé mardi passé ma reponse sous l'adresse que vous m'envoyâtes, car votre lettre sans marquer la date de votre depart disoit simplement que vous attendiez ma reponse jeudi, c.à.d. selon moi hier au soir, aux lieux indiqués. Si donc vous voulez recevoir dans ces memes lieux une lettre de moi, il faut me renvoyer l'adresse dont je n'ai pas gardé copie.

Je suis charmé que vous ne dites point de mal de votre santé. Cela me fait esperer que vs en êtes moins mecontent. Ce n'est pas seulement comme loi naturelle physique que je considere | les meaux physiques en les regardant comme une correction utile, mais c'est surtout en qualité d'exercice pour l'ame. Je scais trop les obligations que je leur ai de ce coté là pour ne pas les reconnoitre. Je ne crois une separation reelle de ces 2 essences possibles que par la volonté, et coment y consentiroit elle, si forcé par le mal elle n'aprenoit à se detourner d'un objet si rempli d'epines pour se replier sur ses richesses plus vraïs, plus reels, mais moins sensibles, sans exercisse à se les rendre tels. Or tout exercisse pour tout but quelconque à venir presente des epines avant les roses, il faut donc des motifs un peu violent pour les entreprendre tot et avec vigueur, et pour les continuer avant que les roses egalent au moins les epines. Vous voyez par là, mon cher Socrate, que mon amour pour les meaux physiques sous la lune n'est | guere desinteressé, car je doute que jamais homme ait eu plus de motifs continues de prendre son parti, et de changer en amour une haine chez moi très naturellement violente contre ces sortes de meaux, haine fondé en parti sur une furieuse antipatie contre toute chaine qui resserre mon activité, et en parti sur une delicatesse extreme dans le systeme nerveux, qui en me rendant tres sensible à la douleur double et triple pour moi la douleur.

Il fait un vent très froid dans ce moment ci, qui influe sur l'opturité de celle ci tant, parcequ'il arrete ma transpiration en soufflant au travers des murs de mon château, qu'en me presentant la triste perspective d'un tems peu favorable pour

après demain, jour de naissance du Grand Homme, pour lequel nous preparons une fete champetre, dont toute la reussite depend de cet être fragile.

Adieu, cher Socrate, je vais rever | pour trouver s'il est possible le beau coté de ce vilain vent, car du moins je suis parvenu à en croire fermement un à tous les evenemens qui nous viennent d'au dessu de la lune, meme lorsqu'il se derobe opiniatrement à mes yeux. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.60 – Diotime, 12 août 1785 = Bd 3.427-430, 437-438

Munster, le 12 d'aout 1785

Je suis rentré pour 2 jours, cher Socrate, faire mes preparatifs de voyage, une besogne que je fais ordinairement avec une double tristesse, 1° parcequ'elle n'est pas fort amusante par elle-meme, 2° parceque je ne quitte Angelmodde qu'avec le plus grand regret, et que rien ne m'en dedommage. Cette fois ci, mon cher Socrate, l'idée de vous revoir fait evanouire tous ces nuages, et ne me laisse voir que mon cher Socrate au bout de ces preparatifs, jugez si c'est avec plaisir que je les fais.

Notre depart est toujours fixé au 17 au soir ou pour le 18 à l'aube du jour. Dans l'un et l'autre cas nous serons le 19 à Paderborn, plutot ou plus tard dans la journée, et le 20 à Geismar, qui n'est qu'à 16 lieues de Paderborn.

Si nous n'etions si près de nous revoir et moi si pressé de mon tems, je vous ferois la description de | la fête que je vous avois annoncée et qui reellement à été charmante.

Ma santé se remet au mieux aussi, pour la decence je puis cependant paroitre à côté de vous et vous effacer même à Geismar.

Je vous felicite d'avoir eprouvé le sort de Socrate et de tous les gens de bien, non tant parcequ'il vous est commun avec eux que parce que le premier moment de la sensation immediate de l'injustice exepte (qu'on ne peut non plus empecher l'organe morale de sentir douloureusement, qu'on peut empecher

l'intellect de sentir desagréablement l'absurde, le confus, le monotone) etc. etc., et il y a quelque chose de picquant dans le moment qui suit. C'est je ne scais quel contraste qui donne naissance à une certaine paix interne, qui tient à un état étranger sous la lune.

Adieu, cherissime Socrate, voici Dieu merci la derniere {...} vous dire le reste. |

P.M.

1° Mr. Hemsterhuis n'oubliera pas de m'envoyer le plutot possible

A. une lanterne

B. les vases et ce qui doit se mettre sur les {armes}

C. si nous avons gagné à la lotterie quelqu'argent après s'être payé lui meme cependant des 80 ecus que je reconnois lui devoir, et en outre de la lanterne, du paul jones et du drap, qu'il aura dans ce cas la bonté de m'acheter autrement. J'aime mieux attendre que j'aie de l'argent.

D. un peu de papier fort à dessiner.

E. quelques plumes taillés par Mr. Schulz.

F. l'Analyse par Simson qu'il a eu la bonté de me promettre.

2° en parlant de moi au Corps il ne lui dira pas en distraction que je me porte parfaitement bien,

A. parceque Dieu sait et lui aussi que cela n'est pas vraï,

B. parceque le Corps me trouvant presque toujours malade lorsqu'il vient ici, croiroit à la fin que c'est sa presence qui me rend malade. Mais il peut bien dire qu'en voyage j'etois tres bien, en conformité de ce que j'ai ecrit. Mais pour qu'il ne vienne pas au Corps l'envie de prolonger ses sejours comme il l'a fait l'année passée deja, il ne manquera pas de lui parler beaucoup de la quantité de besogne, dont je suis accablée plus que jamais à cause de la petite Amelie.

N.B. Ce n'est pas avarice, mais pour proportioner ma lettre à la taille de votre couvert dont mon esprit econome de tems aime à profiter que j'ai coupé la feuille blanc.

❧

Lettre III.61 – Diotime, … novembre 1785 = Bd 3.431-432

Munster, le ... de 9bre 1785 • No 1

Mon cher Socrate, je ne scais si mon amitié pour vous s'est accrue encore, ou bien si mes souffrances internes m'ont rendus plus sensiblee, mais il est sure que votre depart m'a plus affecté cette fois ci que toutes les autres, et cependant je sens que je suis moins que jamais faite pour jouir de mes amis et pour leur procurer quelque jouissance, à mesure que les affaires m'accablent et que les agréables illusions de la jeunesse, qui dans la sensation de son orgueilleuse vigueur se croit capable de tout, sont remplacés par des realités moins flatteuses.

Je deviens de plus en plus machine, physiquement et moralement incapable de diriger mon attention des côtés qui font qu'on plait, et la concience de cette situation produit dans une ame aimante un genre de hypocondrie des plus lugubres et des plus propres à decourager, qui ne trouve son contrepoison que dans la perspective sure d'un future où tous ce qui s'aime se verra se sentira un jour plus immediatement, de sorte que ce qui est source de souffrance auj., deviendra | pour lors source de jouïssance et de bonheur. Jusqu'à là il faut supporter determinément les suites facheuses des impressions d'un exterieur trompeur, lorsqu'on n'en peut faire voir et sentir les ressorts secrets en transportant dans son essence les autres, pour les mettre entierement à notre place.

Je fus fort souffrante du corps, mon cher Socrate, hier et je le suis egalement auj. Je vais songer à prevenir serieusement une maladie d'hiver, dont je me sens menacée pour eviter de m'occuper du tableau de votre eloignement perpetuel. Hier je me suis mise incapable de faire autre chose à ranger des papiers, et j'en ai tant brulé que mon poel en a été chaufé sans bois; p.c. auj je ne ferai probablement pas autre chose que de vous écrire, afin d'être sure d'avoir demain quelque chose à vous envoyer. J'espere que vous en faites autant. Je termine celleci, parceque veritablement je ne puis ecrire davantage.

Que Dieu vous benisse et vous conserve, non pour l'amour de vous, car ce seroit un pauvre bonheur, mais pour votre

Δ

Lettre III.62 – Diotime, 2 décembre 1785 = Bd 3.433–436

Munster, le 2 dec. 1785 • N° 2

Votre lettre de Coesfeld,[22] cher Socrate, m'a fait plaisir par elle meme, mais peine par sa date, qui me fait prevoir 1° que vous serez 6 jours en chemin, et 2° coe un corrollaire assez naturel, que je n'aurai des nouvelles de votre arrivée à La Haye que jeudi prochain.

J'ai bien fait votre comission à Druffel, que je vis le lendemain et encore hier assez longtems pour philosopher avec lui en long et en large à votre santé. Pour Buchholz, permettez que j'attend vos ordres ulterieurs avant de lui rendre les apophtêgmes sur son compte, qui accompagnent votre salutation.

Je ne crois pas avoir passé depuis des années une journée aussi noir que le fut le lendemain et sur lendemain de votre depart. Des meaux physiques qui tenoient mon ame à peu pres dans la situation où fut Mr. Mars et Mde Venus par les soins du Vulcain | livrerent pied et poing lié mon ame à la passive existance d'une imagination pauvre, dont l'idée predominante etoit que vous rouliez par un miserable chemin, entouré de vents et d'orages.

Des affaires desagréables où l'on eut fort besoin de moi dans la famille de Galen et de Kettler me tirerent de cette apathie, de sorte que hier et auj. je me sens derecheff aussi à l'aise qu'on peut l'être dans un pays etranger, tel que l'est ce pauvre petit globe à notre essence.

Le Grand Homme est parti pour Paderborn pour assister à un Gr. Chapitre où doit se decider un procès que cet eveché a avec la famille de Lippe Detmold de la valeur d'un million à peu près, somme de quelque consideration pour un aussi petit etat.

Je finis, mon cher Socrate, comme toujours non parceque je le veux, mais parcequ'il faut, mon sort etant de courir sans cesse la poste. Il faut tout interrompre brusquement lorsqu'on vient me dire: les chevaux sont {mis}. | Vous savez cela fraichement par experience.

Dieu vous benisse et puissiez vous ne trouvez votre maison meublé que de roses sans epines, de reseda, de heliotropes etc. etc. A propos de heliotrope, je

22 *Ma toute chère Diotime, 1785*, lettre 6.65c.

voudrois bien en avoir quelque jour un couple de pots avec une instruction pour la maniere de les traitter, afin de les conserver en parfaite santé et longue vie. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye. |
fco Wesel

❧

Lettre III.63 – Diotime, 6 décembre 1785 = Bd 3.439-442

Munster, le 6e dec. 1785 • No 3

Votre lettre daté de La Haye du 2 dec., mon cher Socrate, fut veritablement pour moi une surprise agréable, d'un côté parcequ'assurément je ne comptois pas, à calculer d'apres vos lettres de Bokholz et de Coesfeld, que vous puissiez arriver avant le vendredi, d'un autre côté cependant je me suis un peu effrayé des dangers auxquels on est plus exposé dans votre pays factice que dans aucun autre en voyageant de nuit, et je n'ai pas manqué de prendre cette affaire ad notum pour l'occation, si jamais nous faisons encore quelque voyage ensemble, afin de me regler sur vos exemples plutot que sur vos beaux sermons. Il y a longtems qu'on dit qu'il est plus aisé de prêcher que de faire; quoiqu'il en soit, vous êtes heureusement au lieu de votre destination, et je suis moins severe que vous, respectant sur toute | la precieuse liberté de l'home, qui n'est deja que trop souvent attaqué par les evenemens, et les hommes sans qu'il soit necessaire que l'ami nous rappelle qu'il est bon de la gêner.

Depuis ma derniere lettre ma santé a changé entierement de face; je me porte si bien que je me sens entierement vivante deja à 5 h. du matin, et comme forcé par cette sensation vivifiante que j'eprouve si rarement, à m'elancer hors de mon lit au lieu d'en sortir une jambe après l'autre, comme cela se fait dans l'etat de vegetation que je suis dans l'habitude de connoitre. Je crois que le vin d'acier et le plus gr. repos de cervelet (fort util de tems en tems) que votre absence et celle de Mr. de Furstenberg m'ont occationné, y ont contribués, tant il est vrai qu'il n'eut point de mal sans quelque bien.

L'hiver jusqu'ici ne s'annonce | chez nous qu'avec benignité; Dieu veuille que cela dure, car les grands froids sont mes ennemis les plus redoutables.

Je sens (je ne songe pas) que l'amitié, mon cher Socrate, s'annoblit par l'age, et j'aurois gr. envie de vous repondre avec Davus: istaec commemoratio quasi exprobatio est immemoris benefici, ho mihi molestum est.[23]

J'ai fait un abregé modifié de vos compl. à Mr. Buchholz qui a passé avant hier soir trois heures chez moi, et qui l'a pris trop bien pour me donner beaucoup d'espoir d'amendement, pour si tot s'entend, car je suis presqu'assuré que cela viendra avec le tems. Quant à Druffel que j'eus hier au soir, il va son bon train; tout deux vous sentent chacun à leur maniere. Le Grand Homme revient ce soir. Tout ce qui m'interesse est bien, lui inclusivement aussi loin au moins que je le scais par ses lettres.

Adieu, cher Socrate. A propos, j'ai trouvé pour les colonnes ionique un activité | un peu plus digne d'être disciple d'Appolon que le a vous connu. Il sait bien ses 3e ordres d'architecture (dont l'autre lorsque j'examinai ne connoissoit pas meme le module, pas meme coment on decrit un cercle) et c'est lui qui a travaillé les ornemens dans le château.

Adieu, cher Socrate, les enfans sont là, qui me rapellent fort à propos que vous n'êtes pas là vis à vis de moi, sur le throne, que je ne vous parle que figurativement; en verité je l'avois presqu'oublié, et cependant le tems coure, il est 10 heures. Adieu, adieu, adieu.

❧

Lettre III.64 – Diotime, 9 décembre 1785 = Bd 3.443-446

Munster, le 9e Xbre 1785 • N° 4

Il est fort naturel, mon cher S., que vos amis soyent charmés de vous revoir et tout aussi naturel que cela vous occupe beaucoup, surtout les 1ers jours; c'est pourquoi je vous prie de ne pas vous gêner pour m'ecrire six pages. J'aime mieux apprendre en 2 lignes que vous vous portez bien que de contribuer à votre malaise.

Quand aux recherches que vous me chargez de faire au sujet des lettres de Mde M., je vous jure que je n'en connois aucune, de possible hors celles que j'ai deja

23 Terentius, *Andria*, acte I, scène 1, 43-44.

fait de bouche avec le Maitre de Poste de Cassel et parla avec celui de Geismar, qui a remis tous ce qu'il a reçu pour nous après notre depart à celui de Cassel. Je ne puis donc que faire ecrire au susdit pour lui demander si depuis que nous somes à Munster les 4 lettres de Md. M. sont arrivés. Ce que vous seroit arrivé | à cet egard avec un si gr. nombre de lettre seroit si etrange et si unique, que la perte de vos 6 lettres devroit s'être fait par des voies indecouvrables. Personne de nous n'a perdu une seule lettre de quelque pays que ce fut, moi inclusivement pas une seule du Prince, toutes addressées à Geismar et puis à Cassel post restante, et qui sont toutes arrivés par le meme voie, p.c. que celles de Mesd. M. et du T., et quant à celles addresséz à Munster. Je ne sais aucun exemple qu'il s'en fut perdue une entre ici et La Haye. En general cela ne m'est arrivé à moi qu'avec le Mq. de Serent.

J'ai encore reçue la semaine derniere les 2 seules lettres qui me manquoit de notre course, de 2 persones d'ici et qui après avoir été successivement à Dresde, Leipzig et Weimar me suivre, sont arrivés ici sans accidant. Que vous avez | perdu en Allmagne la facilité d'ecrire, cela se concevroit en quelque façon, puis que vous n'y avez pas exercé cette faculté. Mais que vous ayez perdu parmis nous celle de parler, au moins en françois, cela le seroit davantage, car il me paroit que surtout nos genis savants et bonnes tetes ont scu mieux reconnoitre que ceux de votre propre patrie combien il etoit interessant de vous laisser exercer cette faculté.

Votre alternative, mon cher S., m'a paru fort peu edifiante pour un philosophe, reellement je dirois presqu'étrange. Je conçois fort bien qu'apres avoir vecu quelque tems ici, on s'apperçoive et sente que la mort n'est pas un si grand mal qu'on le dit, surtout pour celui qui a posé le but de ses actions au de là des bornes de la planete qu'il habite; mais cela etant il me paroit que la serenité de l'ame doit s'accroitre à mesure qu'on en approche, et que le plus gr. sujet de degout dans cette vie seroit precisément d'etre isolé et sans occation d'y exercer nos facultés, et d'y faire du bien. | Or il ma paroit que c'est précisement au sein des richesses. Lorsque vous meme vous vous sentez important à tant d'amis et d'amies qui vous le temoignent par leur reception, que vous voyez cette lugubre alternative vous portant bien avec cela, ce qui n'est pas un petit assaisonnement, car nous avons beau vouloir ne nous occuper qu'avec le nous ame, le corps ne

lache pas une ligne de ses droits, et s'il ne sauroit nous empêcher de voir au millieu des tenebres la valeur des spectres qu'il offre à nos yeux, du moins suit-il lorsqu'il se met de mauvais humeur fermer le passage aux sensations agréables actuels et aux facultés qui nous les procurent.

Ma santé continue à être bonne encore, je n'ai point envoié au Prince de merde d'oie et en general rien que ce qu'il me marque avoir reçu. Quant aux 81 fl. je vous prie de les garder à compte des 80 (et je ne scais sur le champ combien) ecus que je vous dois encore.

Mr. de Furstenberg, qui est de retour, vous fait mille complim.

Adieu, cher S., soyez heureux, que Dieu vous conduise et vous donne ce qui peut y contribuer. Je vous embrasse, avec mes enfans.

❧

Lettre III.65 – Diotime, 13 décembre 1785 = *Bd 3.447-450*

Munster, le 13 Xbre 1785 • N°. 5

Votre derniere lettre, mon cher S., m'a fait beaucoup plus de plaisir que l'avant derniere, puisqu'elle porte un caractere de gayeté qui me tranquilise au sujet de l'alternative. Je suivrai assurément vos ordres relativement aux pieces d'yvoir et aux vases que vs voulez bien m'envoyer. J'aurai soin de les bien garantir des injures de l'air et des professeurs.

Il est très vraï que la Westphalie ne fourmille pas en connoisseurs ou meme en gens qui ont pour le devenir des bases en eux. Cependant je crois que c'est un peu trop dire que de refuser ces facultés à tous le monde, excepté à Mr. de Furstenberg, | pour se former connaissence. N.B. j'entends par là non un connoisseur par preceptes, mais un par gout. Il faut voir beaucoup, or comme il n'y a rien à voir ici il est naturel qu'il ne s'en forme pas, d'autant que les talent pour cela sont rare partout. Et j'en connois presqu'aussi peu en Hollande, où au moins il y a à voir par ci par là qu'ici, quoique je l'ignore pas qu'il y ait chez vous beaucoup de gens à collection. Mais tous les possesseurs les plus fameux de telles collections que j'ai vu là, si j'en excepte Van Dam, etoit des gens du plus mauvais gout, qui ne connoissoient que le monde des artistes, dont ils possedoient | les

ouvrages pour les avoir apris par cœur, aussi bien à peu près que leur servante qui les faisoient voir dans l'absence du maitre, et qui preferoient ordinairement ce qu'ils {possedoient} de plus mauvais. Tel etoit Brancam qui prisoit sur toute chose les Xaveri et les preferoit aux Rembrands, Rubens etc. etc. et surtout aux tableaux italiens, que les Hollandois ne savent pas sentir du tout. Tel etoit Bishop ou Bishoff et un fameux possesseur d'un Cabinet de desseins à Amsterdam et tels etoient plusieurs autres que j'ai vu.

Pour ce qui est de personnes à disposition, je crois que Druffel en a incontestablement, et Sprickmann peutêtre, dans le petit nombre de ceux qui me sont connus ici. | Peutêtre meme que Calson n'en est pas entierement depourvu. Dès que j'aurai reponse de Cassel au sujet de vos lettres, je vous la comuniquerai.

J'ai des lettres de mon frere ainé qui me mande que ma cure a fait des merveilles sur sa santé, et qui me charge de le rappeller à votre souvenir. Tout au reste est ici en bon etat, et ma santé de meme. Mr. de Furstenberg, mes enfans, Mess. Druffel et Buchholz et Sprickmann, tous vous saluent et se reccomandent à vos bonnes graces, mon cher Socrate, avec Diotime, qui prie Dieu qu'il vous guide et vous conserve.

❧

Lettre III.66 – Diotime, 16 décembre 1785 = *Bd 3.451-454*

Munster, le 16 Xbre 1785 • N°. 6

Il est vrai, mon cher S., que le mot homogenéïté n'est pas doux dans certaine bouche, mais pour en diminuer l'amertume il faut songer que l'intention est bonne presque toujours dans celui qui vous fait l'honneur de vous en accorder avec lui.

Ce que vous dites sur l'odorat, mon cher, me paroit clair pour toute personne. Tous ce qui se peut dire du developpement d'un sens se peut dire de l'autre à ce qu'il me paroit, au moins subjectivement; car dans l'objectif il y a des differences, tant pour la quantité que pour la qualité. Ce que vous dites de la differante sensation ou plutot des differantes sensations qui vous rappellent le son et l'odeur, vient je crois de ce que le 1er est plus palpable que l'autre. Le 1er a pour

ainsi dire | un lien, une direction. Je sens distinctivement que tel son vient d'un tel coté. L'odeur m'environne, je ne scais ni un lien ni sa direction si je ne m'aide des yeux. Songez à l'effet de l'harmonica, dont le son a ce rapport avec les odeurs qu'il semble venir de tout les côtés et surtout d'enhaut. Vous trouverez que son effet est plutot semblable à celui du heliotrope qu'à celui d'un autre son.

Je suis faché du retard de la lanterne. La grandeur n'y fait rien, je puis en tout cas la suspendre dans la sale et mettre celle qui est dans la sale dans le museum, pour lequel elle n'est pas trop gr., tandis qu'elle est un peu trop petite pour la sale. Le museum a environ 12 pied de hauteur. Quant aux autres beautés que vous me destinez, | mon cher S., j'attendrai votre bon plaisir aussi patienment que la passion pour mon museum pourra me le permettre.

Le Duc de Weimar passe l'hiver à Berlin.

Ma santé et celle de tous ce qui m'est cher sont très bonne. Dieu veuille que vous ayez de bonnes nouvelles de Camper; faites m'en part aussitot je vous prie.

J'examinerai l'œil de l'ange en tems et lieu, et vs en rendrai compte.

L'algebre me paroit bon, mais pour les grands problemes il en faut d'autres equations du 3e et 4e degrés. C'est ce que vous savez, vous qui êtes mathematicien.

Adieu, cher Socrate, Dieu vous benisse et vous guide, ainsi q votre

Δ

❧

Lettre III.67 – Diotime, 20 décembre 1785 = *Bd 3.455-458*

Munster, le 20 Xbre 1785 • N°. 7

Fort aise, mon cher S., de vous savoir debarassé de vos idées confuses. C'est une cruelle maladie et peutêtre le plus grand mal d'un Roi {détroné}. Que vous êtes bon, mon cher S., de ne pas vous borner seulement aux soins pour mon ame, mais de vous occuper meme de mon corps. Je porterai assurément cet habit pour l'amour de vous et à la condition que vous y mettez, je vous prie de mettre dans le ballot qui doit venir par Zwoll, 30 à 40 livres de bougies à 4 la livre. Pour la

lampe merveilleuse, je vous ai une vraïe obligation d'avoir songé à moi. Car si elle donne ce que Camper en promet, elle est pour moi sans prix.

J'ai de vous les 2 Vanhuisens de Ploos, et une petite piece encore, tous 3 avec sa dedicasse à vous. Mais rien de plus, ni n'en ai jamais eu davantage que je n'en ai, car cela est tellement gardé, que je defie le voleur le plus raffiné d'y mettre la main. Ils sont à votre service si vous | les voulez pour completter le reste. Je suis, je ne puis vous dire combien charmé de ce que vous les ayez conquis sur Me. de Varel, car c'est un vrai chagrin de savoir ces sortes de choses dans des mains barbares.

Le moment après le depart de ma derniere lettre arriva la Bacchante de {port} dans l'etat de santé le plus parfait et belle, belle au dela encore de ce qu'elle parut à Leipzig, de la maniere desavantageuse dont elle etoit placé. Depuis vendredi qu'elle arriva, je ne tiens pas sur ma chaire, à chaque instant je fais une pelerinage autour d'elle. C'est sublimement beau et pour moi la Venus de Medicis n'est qu'une misere à côté, parceque je n'aime | pas la maniere montrante dont elle cache son pêché originel, et en general il y a quelque chose de si physique dans l'attitude et chaque courbure de chaque muscle de cette Venus, qu'elle ne me rappelle jamais la feme en qualité de creature raisonnable, mais simplement en qualité d'animal. C'est l'idéal du sexe comme sexe, ou si vous voulez la Déesse des animeaux.

2 jours appres arriva de Dusseldorff l'Apollon, qui y etoit arrivé cassé, et que le Comte Nesselrode, parceque l'epreuve etoit si belle et que les brisures ne regardoit que l'arriere tete et le pied d'estal, avoit fait raccomoder parfaitement; il est de toute beauté, plus divin de beaucoup q le medaillon, qui n'est à côté du buste que le sexe masculin, comme le Venus represente le nôtre. |

Hier[24] il m'est arrivé une lettre excellante de Göthe avec un dessein original de lui qui est superbe. Aussi une lettre de Mde Stein, fort bonne avec un dessein de sa façon, copié d'apres Oeser, charmant. Voyez, mon cher, quelle demie semaine heureuse pour mon museum, et la partie de mon ame qui y loge!

Les armoirs de ce museum y sont entrés peint et secs samedi matin et l'ornent très bien, les temples et la Dalida y font merveilleusement bien.

24 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 92 (fragment).

Adieu, mon cher Socr. J'aurois bien à dire encore, mais le papier s'en va à sa fin, le tems y est deja. N'oubliez pas quelques plumes de Schulz. Je me porte extraordinairement bien, vous aime et vous embrasse cordialement. L'algebre est bon, comme je l'ai ecrit dans ma derniere.

❧

Lettre III.68 – Diotime, 23 décembre 1785 = Bd 3.459-460

Le 23 Xbre 1785 • N°. 8

Comme j'ai celebré hier la fête de Mitri je me suis tellement fatiguée, que j'ai dormi ne me reveillant qu'une seule fois jusqu'à 7 h ½ du matin, c'est presque chez moi sans exemple. Cela abrege tellement ma matinée, que je ne saurois vous ecrire qu'à peu de lignes, mon cher Socrate, que je me porte bien, et que je vous prie de considerer que, si vous tardez avec la caisse qui contiendra la lanterne et qui doit venir par le canal, les gelées nous surprendrons et pour lors tout est dit jusqu'au printems. Je serois contente de renoncer au reste si seulement je possedai la lanterne.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse, vous aime et vous benis.

❧

Lettre III.69 – Diotime, 27 décembre 1785 = Bd 3.461-462

Munster, le 27 Xbre 1785 • N°. 9

Mon cher S. Je n'ai reçu de vous autant qu'il m'en souvient que l'exemplaire contenant les 2 dialogues, reliés en maroquin verd. Durant votre dernier sejour auprès de moi des manuscipts du Simon et de l'Alexis, que j'ai reçus successivement de vous. J'en possede apres une recherche exacte 7 reliés outre le sus nomé, savoir encore 3 Simons et un Alexis en maroquin verd, puis 2 Alexis et un Simon relié en brun, dont un des Alexis est precedé d'un Adresse à Md la Princesse de Gallitzin, l'autre Alexis et le Simon sans adresse quelconque. Je ne saurois me rappeller les dates où j'ai reçu ces 7 exemplairs, mais je scais que je les

ai reçus successivement, la plupart occationellement dans des caisses qui contenoient autre chose. | Si vous en desirez de retour, vous n'avez qu'à m'indiquer quant, comment et lesquels.

Je me fais une vraie fete, mon cher S., de l'arrivée de la caisse d'Amsterdam.

Vous avez devinez mes arrangemens quant à la Bacchante, mais la plu part du tems je la place sur une table au milieu du museum pour jouir de tous ses profils presqu'egalement beaux.

Ma santé depuis 8 jours a decliné; cependant cela est encore supportable. Je suis accablé d'affaires auj et ne puis que vous reiterer l'eternelle repetition des sentimens inalterables de votre Δ.

❧

Lettre III.70 – Diotime, 30 décembre 1785 = Bd 3.463-468

Munster, le 30 de Xbre 1785 • N°. 10

Mon cher Socrate, votre caisse est arrivé avec tous ce qu'elle contient tres heureusement, et toutes ces belles choses brillent actuellement, en parti sur ma cheminée, en partie dans mon museum. Le vase d'argent me plait hors que je le trouve un peu trop chargé; la tasse d'onix est charmante ainsi que les 2 petits vases non. La Fulvie est belle dans son genre et la Venus avec l'Adonis ont pour moi de belles parties. Je les ai placé dans un profit sur mes armoires, où vu d'en bas elles paroissent belles entierement. Le Pyrame a po moi des charmes aussi. La feme de Mijris seule ne veut pas me plaire et ce qui y contribue | le plus, ce sont 1° ses tetons qui ressemblent à des petits patés placés sur son sein qui semblent ne pas tenir au corps, et 2° son emplacement comme bas relief sur un pied d'estal. Ce second point me cause une sensation curieusement disharmonieuse. D'abord ce sein appuié sur le pied d'estal et puis, dès que je vois le pied d'estal j'ai une tendance à promener mon œil autour, et parvenu tout à coup un peu de coté ce dos coupé me cause le genre de douleur le plus plaisante. Il me paroit qu'on me scie en deux entre le dos et la poitrine depuis la tete jusqu'au pieds. Je l'ai cependant tellement | placé sur ma cheminé que par impossible je ne saurois satisfaire ma tendance, ce qui diminue un peu ma

douleur entre le dos et la poitrine. Cependant je ne puis revenir de la curieuse idée de ce buste, sans ce bout de trone qui ordinairement paroit sous l'enchancrure de la poitrine dans les bustes, et de ce buste comme bas relief placé sur un pied d'estal. La sensation que ce total me donne, en cette qualité s'entend, independament de la douleur physique dont j'ai parlé, approche un peu de celle que me donnoit le monstre rouge, qui etoit placé sur le Quesnoi, que j'ai detaché de son pied d'estal suivant vos ordres, et j'y ai trouvé l'an 1632. Au reste je vous reïtere ici, cherissime Socrate, mes tendres | remerciemens de toutes les beautés dont vous vous depouillez en ma faveur.

Le prix de la caisse ne s'est monté qu'à deux ecus et 4 gros, ce qui fait 4 florins d'Hollande tout juste. Le velour de coton me servira je crois de robe de chambre, non qu'il ne soit assez beau pour un habit meme de fete pour moi, mais comme il est de 2 couleurs je crains de trop attirer les regards, puisque je n'en ai jamais vu ici dans ce genre. Les boutons sont trop beaux pour moi, je les garderai pour le 1er habit de galla que je me ferai faire à l'occation de qq voyage. La feme d'yvoire de votre façon m'interesse beaucoup.

J'avois Druffel et l'Ange chez moi lorsque votre caisse arrive. Ils ont partagés mon jubilé et m'ont chargé de les rapeler à votre souvenir. Il y a de la verité dans votre œil. Quoiqu'il en soit, Druffel et l'Ange sont chacun dans leur genre deux ames extraordinaires dont je fais un grand cas.

Adieu cherissime Socrate, recevez mes benedictions et celles de Furstenberg et de mes enfans. |

> Je r'ouvre ma lettre pour vous dire que je viens de trouver un point de vu où la tête de la feme de Miris me plait beaucoup, mais c'est en couvrant les choses susdites. Dites moi je vous prie (car je l'ai oublié) en quoi les 2 freres Quesnoi ont été si malheureux et si les enfants et le grouppe en question | sont du meme frere, ce que je ne puis croire, non q l'un et l'autre ne soit beau, mais c'est d'un ton si différant!
>
> Ma Bacchante me rendra encore folle; elle est sublime et cela de tant de côtés! Q je voudrois pouvoir vs l'envoyer pour un couple d'heures seulement.

Lettre III.71 – Diotime, 3 janvier 1786 = Bd 4.1-4

Munster, le 3 jan. 86 • no. 1

Le froid, mon cher Socrate, me met tellement aux abois, qu'il ne faut attendre de moi tant qu'il dure que des idées glacés.

Le phenomene pourquoi les veillards se rappellent si facilement les evenemens de leur jeunesse et plus difficilement à mesure que le tems où ils se sont passés est plus proche d'eux, me paroit certainement en parti physique et en parti moral, et si j'avois le tems auj. je vous en dirais mes idées; mais ce sera pour vendredie | prochain s'il plait à Dieu qu'il plaise à ma santé qui est très chiffonnée depuis 15 jours.

Coment se porte le Prince? Voila plusieurs jours de postes que je n'ai eu de ses nouvelles.

L'Electeur est parti mercredi passé pour Bonn. Il a dit-on déclaré à plusieurs qu'il ne cherchoit pas l'eveché de Paderborn, mais qu'il l'accepteroit s'il lui etoit offert. Je ne scais ce qu'il y a de vrai au bruit, car pour faire des recherches la dessus j'ai trop d'affaires plus importantes et la politique m'ennuie trop. Mon univers et ma | politique c'est l'inscription du temple de Delphie, et mes enfans.

On le cherche pr lui suces tres douteux eneclivant des mots detaches[25] P.E. *Paderborn on expose le chife*[26] voilà ce que j'avois à vous dire par rapport à vous dont les affaires m'interessent un peu plus. Il y a eu ici la veille du depart de l'Electeur un petit demelé entre lui et une partie des Etats. Il voulut les ouvrir lui meme, et manqua à une | formalité en envoyant à la sale des Etats où il etoit comme toujours assemblés son fourier de la Cour, leur faire dire par sa bouche de se rendre à le sale à la Cour, pour ouvrir là les Etats. Tandis qu'il auroit dû (dit-on) leur faire annonce ce changement par un rescrit de sa chancellerie. Quoiqu'il en soit, les Etats firent attendre l'Electeur 2 heures pour deliberer entr'eux. Le Grand Chapitre et une petite partie du corps de la noblesse furent d'avis d'envoyer une deputation au chateau. La majeure du corps de noblesse à laquelle

25 En chiffres: 49,50, 54,58. 59,64,61,{...},57,45,46,38. 81,5. 15,13,19: 17,10,73,45,47,22. 42,35,16,17. 23,9,30,83,32,24,63. {29,31,38,45,15,2,8,26,27,42}. 23,55,51. 65,9,42,11. 74,58,42,34,59,64,21,11.

26 En chiffres: 56,52,23,38,18,33,9,5,27. 43,27. 61,63,81,9,11,32. 15,58. 45,64,19,1,61.

se joignirent les villes l'emporta et les Etats allerent enfin au chateau; tous cela donna un peu d'humeur et beaucoup de dites et redites parmis lesquels le bon est que c'est moi qui passe pour être cause de tous cela, ayant comme instigée Mess. De Furstenberg et De Kettler, qui etoit les 1ers votans pour l'avis de la deputation, l'un au Chapitre, l'autre au corps de nobles. On ajoute que ce sont les idées grecs et romaines, {ou on ajoute ...go} dont ma tête est remplie, qui me font desirer de ces sources partout. Adieu cher Socrate. |

Je reçois l'incluse et la joïns pour les belles choses qu'elle contient pour vous.

❧

Lettre III.72 – Diotime, 5 janvier 1786 = *Bd 4.5-8*

Munster, le 5 de janvier au soir 1786

Je vous ecris d'avance, mon cher Socrate, ayant un moment à moi, et n'etant pas sure d'en avoir un demain, puisque c'est la fete des Rois, ge fête pour mes enfans à cause de la fêve, et les fêtes chez nous comencent le matin et durent autant que le jour, ce qui ne laisse que d'être un peu fatiguant.

La joueuse[27] d'osselet et les bustes sont arrivés hier de Weimar en parfaitte santé. Les bustes sont comme vs savez, le vôtre sans comparaison mellieur que celui de Mr. de Furstenberg quoique pas trop bon non plus, du moins chacun le reconnoit au lieu que personne n'a jusqu'ici reconnu celui de Mr. de Furstenberg que lorsque j'ai tourné le profil gauche, le moins mauvais de tous. Mais la joueuse a reussi à ravir. Le gyps en est superbe et il y a mis un leger vernis qui fait merveilles; je suis si amoureuse de mes 2 statues que (entre nous soit dit) | je n'ai pu resister à l'ettonnante folie de les baiser. Je ne puis m'empecher de les toucher, surtout la main gauche de la Bacchante, et j'ai alors la sensation de toucher dans la main vivante de cette charmante creature. Reellement je crois que si je devenois aveugle, ma passion pour ces 2 statues ne diminueroit pas, et que je me dedomagerois assez complettement de la vue par le touché. Je sens

27 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 96 (fragment).

aussi combien on pourroit perfectionner ce sens, puisque je suis deja parvenu à me routiner tellement, que le soir dans l'obscurité je jouis de mes statues par ce sens au deffaut de la vue. Je me garderois bien de vous dire toutes ces belles choses, mon cher S., si mes belles filles etoient des beaux garçons.

Lundi, 9 de janvier 1786

J'en etois là jeudi passé au soir, lorsque Mr. de | Furstenberg vint m'interrompre. Le lendemain j'etois assez malade pour ne pouvoir quitter le lit avant une heure. Et comme je n'avois pas dormi de la nuit, je dormis un peu dans le courant de la matinée, d'où il deriva que l'heure de la poste se passa sans que j'achevai ma lettre. Depuis ce jour je suis toujours souffrante, et surtout aujourd'hui de la tete, tellement que je ne puis supporter ni de lire ni d'ecrire. Je dois pourtant vous faire part que j'ai fait faire une robe de taftas verd à ma belle Bacchante, parceque je remarquai que la fumée et la poussiere comencoit à agir sur elle et à faire paroitre sur son epiderme divin des taches sales et jaunâtres, qu'on ne pouvoit tenter d'essuyer sans agrandir la tache. | Cette robe fait que j'en jouïs un peu moins souvent malgré moi, car souvent je n'ai que le tems qu'il faudroit pour la deshabiller avec les précautions requises. Dieu vous benisse, cher S. et vous preserve de douleurs de tête semblables aux miennes.

La lanterne est ce que je desire sans comparaison le plus pour le moment.

Je prie instament Mr. Schulz, auquel j'ai fait un si beau present, de m'ecrire une demie douzaines de beaux ABC de lettres capitales et comunes en allmand aussi bien qu'en francois.

❧

Lettre III.73 – Diotime, 13 janvier 1786 = *Bd 4.9-12*

Munster, le 13 j. 1786

Mon cher Socrate, j'ai passé la soirée chez Buchholz assez tard. J'ai recu tard aussi votre lettre, ainsi je ne puis vous dire que peu de mots, toujours je veux les dire parceque je n'aime pas à laisser passer de poste sans me rappeller à votre souvenir, et vous apprendre que j'habite encore la meme planete, pour le

mouvement de laquelle j'ai epuisé mes poulmons tout recenment | contre Buchholz, qui est encore chevalier pieux du systeme de Ptolomée. Or vous qui conoissez actuellement la valeur d'une dispute contre lui, et encore mieux ce que c'est que de demontrer un tel systeme sans mathematique, vous m'avouerez aisement que je meriterai mieux une place parmis les astres si je parviens à le convaincre que Arlas pour avoir grogné {envers aura} pendant quelques tems.

Je n'ai pas ouï parler jusqu'ici | de l'histoire de Mlle de Metternich dont vous parlez, et en general je tache d'entendre aussi peu de politique que possible si ce n'est de celles des Grecs comme on m'en accuse, non sans quelque fondement.

Ma santé va un peu, mais guere mieux. Le Grand Homme se porte bien et vous salue, ainsi que mes enfans et l'ange et Druffel.

Je serai fort aise de voir arriver la lanterne. Mais suppose qu'elle n'arrive pas aussitot que je le desire, vous n'en serez pas moins, mon cher S., que j'aime et embrasse de tout mon cœur.

❧

Lettre III.74 – Diotime, 17 janvier 1786 = Bd 4.13-14

Munster, le 17 de janv. 86

Une forte colique, mon cher Socrate, m'empeche de vous dire au de là de ce peu de lignes. Cette colique me dure deja depuis hier au soir. D'ailleurs j'etois mieux depuis 4 à 5 jours. Si le drap fin que vous me destinez n'est pas parti, je vous supplie de le garder, car je vous avoue que pour la 1ere fois je me trouve dans un etrange embarras d'argent, hors d'etat de satisfaire pour le moment ce que je dois encore pour mes batimens, bien moins de payer de nouveaux achats. Et si j'accepte avec plaisir de vous des choses de l'art q vous possedez deja et que par des raisons que vous m'avez dit et que je sens vous | aimez tant à me donner, il n'en est pas de meme, je vous l'avouerois, de choses qui n'appartient point à cette classe, dont je puis si bien me passer, que vous devez payer, et que je ne prevois pas pouvoir vous rembourser de sitot.

Adieu, cher Socrate, que Dieu vous benisse et vous guide.

❧

Lettre III.75 – Diotime, 20 janvier 1786 = *Bd 4.15-16*

Munster, le 20 de janv. 1786

Mon cher Socrate! Je ne fais que me lever et il est 11 heure. Il ne me reste que le tems de vous dire que ce n'est point de paresse, mais un comencement de sciatique qui m'a retenu au lit.

J'ai trouvé dans son tems les 2 billets de lotterie et croyoit vous l'avoir dit.

Je ne trouve aucune similitude entre ce qu'on dit à Socrate au sujet de la Polyxene dans le Simon, et ce que je vous ai dit du toucher. Car, il est concevable qu'on puisse se faire une idée d'un contour, d'un total par le touché, et ce n'est meme que par abus et negligence de ce sens, ou plutot parceque l'habitude a lié un plus grand nombre d'idées coexistances à celui de la vû, que nous nous servons preferablement de lui meme pour les idées de contour au lieu | au lieu qu'il est impossible de voir dans un regard quelconque coexister des evenements et caracters aussi opposés que l'espace de dix années de la guerre de Troie en renferme.

J'espere chasser ma sciatique à force d'opium entierement, puisque je l'ai deja diminué par ce moyen. Dieu vous en preserve, mon cher S., ainsi que de tout ce qui est mal à vos yeux. Tous ce qui m'environne vous saluent inclusivement Mess. Druffel et Bucholz.

Amelie devient plus charmante de jour en jour; elle est gaie actuellement et fort active. Elle eppelle et comence à ecrire ces lettres, et elle developpe une sensibilité et une apperception tout à fait singuliere.

❧

Lettre III.76 – Diotime, 24 janvier 1786 = *Bd 4.17-20*

Le 24 janv. 1786

Malgré vos predictions decourageantes, mon cher S., j'espere de meriter parmis les astres la place elu à un apotre zele du soleil et de sa dignité.

J'ai deja poussé mes victoires jusque là que Buchholz est actuellement occupé à la lecture d'un gros in quarto sur l'astronomie, La Lande demande un peu plus

de geometrie qu'il n'en possede, ainsi à sa requisition de lui donner un livre propre à achever mon ouvrage, je lui ai donné l'Astronomie de Mounier, d'où j'avois tiré mes demonstrations palpables meme sans beaucoup de geometrie.

Au reste votre psychologie est plus comprehensible que vous ne paroissez le croire, et meme pour ceux qui sont moins initiés que moi dans les secrets de votre language. |

Vous ne reconnoitriez plus Amelie, mon cher S. Elle n'est plus pleureuse. Elle est devenu tellement jaseuse, qui malgré sa passion pour le manger elle nous a declaré hier qu'elle aimeroit mieux ne pas manger de toute la journée que de ne point parler. Il se developpe en elle une sensibilité tout à fait singuliere pour son age, et une faculté d'apperception et de raison plus rare encore; si cela continue ce sera un enfant extraordinaire.

Mr. de Furstenberg, qui vous salue, et moi nous somes egalement curieux d'une lampe dont vous m'avez parlé dans une de vos lettres. Camper je crois l'avoit rapporté de Londres, et vous nous faisiez esperer d'en faire venir. Si elles repondoient à votre attente, nous vous prions, mon cher S., de vous rappeller cette promesse comme d'une | chose qui nous interesse.

Je verrai arriver avec plaisir le pieddestal de la Fulvie et l'autre statue d'ivoire, qui complettera ma simetterie car j'ai placé la Venus et l'Adonis aux 2 cotés d'un des temples où elles font un effet merveilleux qui augmentera lorsqu'il y en aura 2 aussi aux 2 cotés de l'autre temple; la colonne ionique est achevé et l'Alexandre placé dessus y fait un très grand effet.

L'encrier eternel m'interesse aussi, d'autant plus que Mr. Haase vient de me casser mon bel ancrier anglois de cristal, si je n'ai pas esperance de recevoir bientot un encrier comme celui dont vous m'avez parlé et q vous jugiez de mellieure invention. Je vous prie de m'en envoyer le plutot possible | un de cristal comme celui q Haase vient de me casser q à mon grand chagrin; je n'aime pas à perdre les meubles d'usage, aux quels je suis accoutumés.

Adieu, mon cher Socrate, portez vous bien si vous le pouvez. C'est à tout prendre un grand agrément, quoiqu'il soit vrai qu'on puisse tirer un gr. parti aussi de l'etat contraire. Je dois bien plus à mes heures de souffrances qu'à celles où je me portai bien. L'abus est plus propre aux dernieres qu'aux premieres.

De cette preferance vous jugerez aisément que celle où je vous ecris est dans la classe de celles dont on n'abuse pas.

❧

Lettre III.77 – Diotime, 26 janvier 1786 = Bd 4.21-24

Munster, le 26 janv. 1786

La colique la plus tenace, mon cher Socrate, me rend indigne et incapable de tout entretien philosophique; je soupire apres la fin de l'hiver, me flattant de l'espérance au moins d'etre dans la belle saison plus propre à vous entretenir d'autre chose que de mes miseres. Mais sous la lune il y en a tant, qu'on n'echappe à l'eau que pour tomber dans le feu. C'est aussi ce qui m'a determiné à me faire pretresse du soleil | haïe, haïe, la colique!

Voyez si cette miserable lune ne ressemble pas à ces courtisannes, qui en charmant les yeux aportent la douleur et la mort à quiconque s'expose à ses influences.

Haïe! Haïe! Mon cher Socrate, je veux desormais hair la lune et me mettre sous vos drapeaux, pret à rompre une lame contre quiconque osera ne pas vous croire.

Adieu, je m'en vais me chauffer, me frotter, et faire tous ce que je pourrois contre cette miserable fille de la lune. Si j'en triomphe | vous entendez mardi prochain des accents plus fières, plus philosophiques. Je demontrerai alors que tout est bien, ce que j'aurois quelque peine à faire auj.

❧

Lettre III.78 – Diotime, 31 janvier 1786 = Bd 4.25-28

Munster, le 31 janv. 1786

Votre saison doit être bien differante de la nôtre, mon cher Socrate, s'il gele chez vous, car chez nous il n'en est pas question depuis 4 semaines. L'air est aussi doux qu'en printems, et il pleut frequenment.

Le livre de Runkenius me fera plaisir, ainsi que sa harangue sur Philip de Macedoine, que vous ne m'avez point donné. Je suis toujours tres curieuse de votre philosophie, mon cher S., mais je l'attens avec un redoublement de curiosité pour apprendre ce que vous appellez de la grosse philosophie. Cela peut se rapporter à sa solidité aussi bien qu'à sa concevabilité pour les ames plus grossieres, et dans les deux sens ce sera du bon pour moi.

Les Mess. dont vous vous souvenez dans votre lettre se portent tous bien chacun à leur maniere, et vous remercient de votre souvenir. | Cependant je ne puis pas encore vous donner des nouvelles fort consolantes sur l'amendement de l'ange, la foiblesse reciproque de nos santés ayant mis de longues intervals dans nos entrevues; je scais seulement que Lemonnier est chez lui avec tout le ciel, mais s'il reside sur ou sous sa table, c'est ce que j'ignore. Dès que ma santé me le permettra j'irai chez lui par surprise, pour voir de mes propres yeux coment il est traité. Pour Mr. Haase, il etudie le Grec à force depuis 15 jours; je serois tenté de me flatter que la maniere dont nous etudions l'histoire grecque a reveillé cette ame lethargique, si je pouvois en appercevoir d'autres signes que le dictionnaire grecque ouvert sur sa table et l'ardeur, non ce n'est pas le mot, la labeur avec laquelle il apprend par cœur 10 mots | grecs chaque jour. Sprickmann[28] seroit sans contredit dans la classe la plus illustre et figureroit à côté des Göthe, Dalberg etc. si son ame n'etoit enfermé dans une peau surnumeraire, qui ne la touche pas proprement mais qui est à l'ame ce que la matrice est à l'enfant. Il sent obscurement qu'il est empeché de cette peau, et ne scait comment en sortir. Cette sensation d'un mellieur en lui qu'il ne peut encore realiser, lui donne un malaise qui donne un ton d'humeur à tous ce qu'il dit et fait, surtout en présence de ses homogenes, dont il se sent obscurement homogène sans pouvoir realiser sa sensation. C'est le tableau le plus vraï que je puisse vous donner de sa situation habituelle. | Mais le terme de la grossesse de la nature avec lui arrivera la matrice s'ouvrira (je doute cependant si ce sera sous la lune) et il en sortira un etre que les Göthe, Dalberg etc. reconnoitront pour etre des leurs.

Druffel est comme vous savez, mais plus frequenment sombre (a). Cela est dans l'ordre, il comence à se sentir la fievre de la gloire de tems en tems sans le savoir, il est frappé particulierement des passages des poetes qui parlent d'un jeune

28 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 101 (fragment).

homme qui fut enlevé à la fleur de sa carriere, mais avec toute sa gloire etc. Cela est bon aussi, car il faut avoir passé par là pour parvenir à la méprisée. Pour mes enfans je n'en parle pas encore. Ce n'est encore que du marbre. Sera-t-il Dieu, table ou cuvette? Dieu le sait, c'est à lui que je les reccomande avec mon cher Socrate. Portez vous bien du coté de l'ame, souffrez votre corps, et n'oubliez jamais Δ.

(a) Alors il vient chez moi. Et s'en retourne toujours en abjurant sa melancholie, ses sombres idées et son apparant découragement.

❧

Lettre III.79 – Diotime, 6 février 1786 = Bd 4.29-32

Munster, le 6 de fev. 1786

Mon cher Socrate, j'ai manqué à vous ecrire par la derniere poste, parceque j'avois la colique, et toujours dans l'esperance qu'elle alloit cesser je suis arrivé à l'heure où il etoit trop tard sans avoir vu mon espoir rempli. Cette colique m'a tracassée pendant 15 jours, je n'en suis liberée que depuis deux; et j'aurois ge envie de vous dire que je ne suis bonne qu'à la metaphysique aussi (en tant qu'elle n'est qu'abstraction), car il est vraï que je ne suis jamais plus disposée à l'abstraction que lorsque je ne suis bonne à rien, ce qui ne fait pas justement son eloge, et en effet elle ne sauroit durer longtems sans causer une ge disharmonie, surtout parce que l'homme est depouillé alors de sa mellieure piece, de celle qui probablement le fera bienheureux quelque jour. Il seroit difficile de faire de propos delibéré les experiances q. vs. dites sur | la pesenteur, puisque les tromperies prévues ne reussissent guere. Mais le hazard m'en a fait faire assez dans ma vie, et surtout avec les verres de fougere, qui (avec les apparances d'un verre commun) sont d'une legereté egale à celle des plumes. Lorsque non avertie on prend en main un verre à boire pareille. La sensation est très remarquable, et la main arrivant à la bouche beaucoup plutot qu'on ne l'avoit prevu donne un embarras très plaisant. Enfin le resultat de ces experiances fut comme chez vous que la maladresse consistoit à employer plus ou moins de force, ou à embrasser plus ou moins d'etendue, qu'il n'en falloit pour le but.

Je n'ai pas le tems de reflechir aux autres experiances que j'ai fait frequenment aussi et entrautre en extraisant des cors aux pieds de mes enfans, car j'ai le talent de les extraire si delicatement | jusqua la racine, qu'il n'en reste rien, et qu'il ne sort pas une goutte de sang. Mais je ne le fais jamais sans suer de fatigue par la contention qui je me donne en retenant ma force, car vous savez que la moindre blessure dans ces cas a des suites facheuses.

Adieu, mon cher Socrate, j'ai envoyé mon Haase pour 8 jours chez ses parents à 10 lieux d'ici pour l'{a...}. Ainsi j'ai sans interruption 3 enfans autour de moi. Ce tems n'est pas propre pour la reflexion. Dieu nous benisse et nous conduise. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frc Wesel

❧

Lettre III.80 – Diotime, 10 février 1786 = *Bd 4.33-36*

Munster, le 10 de fev.

Mon cher Socrate, je vous fais mes remerciemens les plus vifs de toutes les belles choses que vous me destinez et que vous preparez avec tant de soins et de peines. Si jamais mes enfans et petits enfans se trouvent doués de quelque tact pour le beau, de ce tact qui est d'une si ge influence dans la composition d'un être, ils sauront qu'ils en doivent la plus ge partie à vos bontés.

Pour les nombres que vous me demandez, ce sont les suivants parmis les quels on peut choisir {*el* [29] et *atilbr* [30] ou *deligiil* [31] ou *prpad* [32]} en combinant ces nombres comme il faut la somme requise doit se trouver. Je n'ai pu la trouver cependant encore, ni par l'arithmetique universelle de Newton, | ni dans aucun autre de mes livres tout à fait; seulement des parties. Quelque fois il est si important et si difficile de se prouver des lumieres, {surs} dans ces calculs, qu'on doit en chercher de tout côté, et la concentration des differens rayons produit

29 En chiffres: 6,15.
30 En chiffres: 26,42,2,54,33,5.
31 En chiffres: 23,16,54,19,3,41,33,60,15.
32 En chiffres: 56,14,56,52,23.

quelque fois la lumiere qu'on cherche. Je suis fort aise que vous ayez retrouvé le precieux livre de Simpson, car on ne le trouve à aucun prix. A ce que j'ai entendu dire au 1er gouverneur ou directeur du philantropin sur l'inutilité des punitions, puisqu'il ne se comettoit aucune faute parmis les enfans sous sa direction, et puis cependant qu'on punissoit des petites querelles et batailles parmis les garçons par des coups, tandis qu'on laisse impunis ce qui est la meme chose tandis qu'on ignore des vices, comme le mensonge, | la malice, les tracasseries et clabaudins et pire peutetre, ne m'a pas donné une grande idée de cet etablissement. Mr. le directeur pourtant produit le meme soir un livre de mathematique, dont il disoit qu'on se servoit chez eux, que j'ai parcouru, tandis que Mr. de Furstenberg continuoit à parler avec lui. Et je l'ai trouvé pitoyable, des demonstration de geometrie, parti mechanique, parti algebraïques, mais nulle geometrie reelle.

Mes admirables enfans, comme il vs plait les nommer, vous presentent leur respects. Ils seroient plus admirables si la nature ne s'etoient trompé de sexe en eux. Je vous conjure, mon cher, de me pretter le secours de vos lumieres sur l'operation que fit jadis la déesse Isis sur Iphis, et par quels genre de sacrifice on pourroit l'engager à la réïterer sur mes 2 enfans. |

Mon frere m'ecrit hier encore, que malgré les bruits qui courent le Roi de Prusse se porte à merveille.

Ma santé est assez bonne, malgré l'absence de mon habile premier ministre Haase et le plus d'affaires mechaniques que cela me donne.

Mr. de Furstenberg se porte bien aussi et vous prie de ne pas oublier ses cylindres pour une machine à copier, si cela se peut sans vs donner de l'incomodité.

Agréez mes tendresses, mon cher Socrate, et veuillez me dire si ma lettre a été remise ou non à la Princesse d'Orange.

❧

Lettre III.81 – Diotime, 13 février 1786 = Bd 4.37-44

Munster, le 13e de fev. 1786

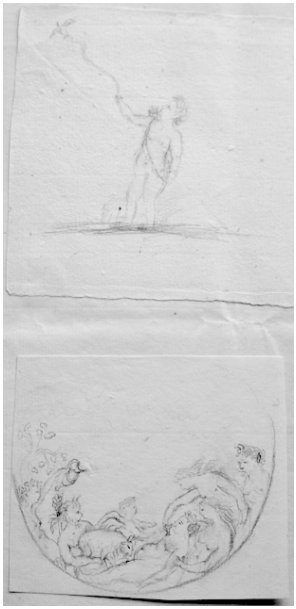
Des orages, des vents furieux, le plus beau calme, du tonnere, des eclaires, de la gele, de la chaleur, de la pluie, de la neige, nous avons de tous cela tour à la tour dans le meme jour comme chez vous, mon cher Socrate. J'en augure quelque bouleversement dans ce bas monde, et comme les pauvres sont ceux qui aiment toujours le mieux ces sortes de choses, parcequ'ils n'ont rien à perdre et tout à gagner, je crois que nous n'avons qu'à nous en rejouir.

La nuit passée[33] j'eus un des songes non justement de la classe la plus sublime, mais du moins de la plus ressemblante possible à la veille, par sa precision et sa clareté. Pour vous en conter tous les details ce seroit trop long. J'abregerai donc en vous disant que j'etois à Geismar dans une assez vilaine chambre que je connoissois parfaitement (quoique dans le fait je ne l'aïe jamais vue); c'etoit une espece de salon, où on avoit mis notre bagage (N.B. nous etions à empaqueture et sur le point de partir). Il y avoit pour | tout meuble une longue table de bois et derriere contre le mure un canapé sur le quel etoit assis Madame de Galen d'ici à se reposer et voir emballer en attendant q tout fut prêt. En entrant dans cette sale j'y vis à terre 3 chalonille ou petit coffre forts, fort propres, dont l'un etoit ouvert et à demi depaquetté; des belles nipes qu'on venoit d'en faire sortir etoit ça et là epars par terre. Ah ha m'ecrirai-je tout de suite, comme si je m'y etois attendu: voila les ballots de Hemsterhuys arrivés. Je continue de deballer cette 1ere chalonille. Ce sont des bracelets et des colliers de diaments, de perles, de rubis etc., mais toujours des bracelets et des colliers. Impatienté de ne trouver que des choses inutiles pour moi, j'entame la seconde chalonille: je n'y trouve que des instrumens de mathématiques superbes, tant en jaspe et or, mais superieurement travaillés. Entr'autre il m'en tombe un sous les yeux fort singuliere, la base etoit une plate d'un demi pied de long environ, | du plus bel agate orientale en forme d'elipse. Sur cette plate s'eleve sur un des foyers de l'elipse une verge d'or portant comme une longue aiguille de montre aussi d'or, mais le taille est si singulierement construit que la verge perpendiculaire etoit

33 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 113 Annexe, p. 372-373 (fragment).

enchassé dans une roue qui tenoit dans la plate d'agate si artistement, qu'en tournant elle faisoit allonger et racourcir l'aiguille horisontale selon qu'en tournant elle venoit à se diriger vers la plus longue ou la plus courte partie de la grande axe de l'elipse et decrivoit de cette maniere sans quitter son foyer une elipse parfaite autour de la plaque eliptique d'agathe. En rêve j'en compris parfaitement le mechanisme que je ne comprens plus actuellement. Même l'usage de la machine dès que Mde de Galen eut trouvé une petite carte sur la quelle vous aviez noté les noms des choses que contenoit ce coffret et qu'elle m'eut lue que cette machine s'appelloit ...mêtre, au moment de mon reveil je savois encore le nom, un nom fort baroque, que je n'ai | jamais entendu eveillé, qui finissoit par mêtre, et que j'ai oublié ensuite, m'etant rendormie pour la 2e fois. Quoiqu'il en soit, dès qu'elle me lut ce nom, je m'ecrirai: aha, je scais ce que c'est, c'est l'instrument le plus curieux et le plus utile en mathematique (et en effet, je le savois, c.à.d. je croiois en savoir l'usage et tout dès que j'entendis le nom) et j'etois dans la plus ge joie de le posseder. Lorsque jettant par hazard la vu sur le 3e coffret que (je ne scais qui avoit aparament ouvert en attendant et comencé à depaqueter aussi) je vis (sur un papier ouvert dans le quel la chose avoit été enveloppé) en frissonnant d'extase le plus superbe camée que j'aie jamais vu eveillée. La pierre etoit environ de cette grandeur[34] et forme, fond azur; la couche, dont les figures eleves etoit travaillés, etoit d'une sorte de blanc comme je n'en ai aussi jamais vu eveillé. Je le nomerois blanc sale ou grisâtre très clair, si cela pouvoit vous en donner une idée. Mais elle ne seroit pas belle cette idée, et mon blanc etoit superbe. | Elle representoit un grouppe en forme de demie lune, couronné de nuages, unique pour la beauté, qui en gros ne sortira jamais de ma memoire. C'etoit une bacchanale en repos. Silene, la principale figure, etoit au millieu avec la tete la plus naïve, à peu pres celle de Haze si vous multiplie sa naïveté par cent millions et y ajoutez tous ce qu'un homme ne sauroit imaginer eveillé, mais bien en place de quantité de genie et de feu. Il etoit couché avec un air balbutiant d'yvresse sur le giron d'une bachante qui soutenoit un peu sa tête. Sa maniere d'être couché avec son gros ventre etoit si parfaitement pesante et lourde, qu'il me sembloit voir dans cette pierre la bacchante et la terre comprimé sous lui. Et les nuages qui faisoit voir que ce

34 Un cercle autour de ce mot.



repos avoit lieu en plein air, etoit d'une beauté inexprimable. C'est tous ce que je me rappelle des details de ce camée distinctement, et qu'il y avoit encore beaucoup d'autres figures couchés, les uns tout à fait, les autres à demie, mais de tous cela nul detail quoiqu'en reve je les avois tous comme avalés avec | une avidité et un desir si actif que je me reveillai au millieu de mon attentive admiration. Il ne m'a resté hors ce que j'ai décrit, que le contour grossier du total du grouppe, que j'ai composé ici joint sur un petit chiffon. Mais je vous supplie de ne pas gater mon superbe camée ideal en considerant les details de ce miserable barbouillage. Voyez le seulement de loin et en gros le contour, c'est à dire la ligne bornant le grouppe de tout coté, et sur ce contour externe à peu près composez en un vous meme, je vous en conjure. Je vous offre la moitié de mon Royaume si vous me retracez un peu des calces que la cruelle Dasse des pavots m'a enlevé.

Je me porte bien avec tous ce qui m'est cher, excepté mon frere qui n'est pas trop bien.

Adieu, cher Socrate, recevez mes benedictions avec celles de Mr. de Furstenberg, de mes enfans, et de tous ce qui vous connoit ici. |

❧

Lettre III.82 – Diotime, 17 février 1786 = *Bd 4.45-50*

Munster, le 17 de fev. 86

Je crois decidament que ma destinée sur ce globe me borne desormais à l'exercisse de la seule faculté de la patience, mon cher Socrate. Je vegette sans cesse entre la colique et les rhumatismes, que je tiens encore passablement en respect au moyen de l'opium, mais de travaille quelconque! il n'en faut pas parler à ma tete, elle est nulle absolument, et lorsque la reflexion que mes facultés

diminuent à proportion que mes enfans ont plus besoin de moi, et que je n'ai qu'une tête à mettre aux places et aux moments où je manque, alors mon ame s'enveloppe d'un nuage, | d'où je me retire le plus vite que je puis. Non en me disant que tous cela n'est pas vraï, car qui peu mieux savoir que moi combien cela est vrai, mais en reflechissant qu'il est impossible que Dieu ait fait dependre le sort des hommes de leurs semblables absolument que s'il semble avoir commis le soin du developpement des hommes à des hommes. C'est sans doute pour exercer leur facultés dans l'occupation la plus riche pour l'exercisse des vertues de tout genre, et le lier par des liens reciproques des bienfaits et de la reconnoissance, mais sans laisser pour cela dependre le developpement absolu et le bonheur futur des eleves | de la bonne ou mauvaise tête de leur educateurs et des environnants uniquement. Je crois que ceux qui ont été negligé sans leur faute et avec la volonté ou le desir d'être perfectionné, ont reçu en nuissant les facultés et l'energie, au moyen des quels ils peuvent se saisir des circonstances qu'ils rencontrent favorables à leurs developpement, et si la neglection de leur jeunesse repand sur toute leur vie la difficulté d'apprendre. Cette difficulté sera en quelque façon compensée par l'originalité, excessivement rare, et une vigueur plus grande dans tous ce qui s'est developpé, en vaincant ces grandes difficultés. Quant aux enfans qui avec | des facultés sont excessivement sujet aux passions, et ceux dont la faculté de determiner sa volonté par elle meme est foible, il est très vraï qu'il faut que je m'assois sur le Syrius pour en {voir} la meme chose, parceque chaque arte produisant des effets tres visibles sur ces ames foibles ou irritables. On a peine à s'empêcher de se flatter que ce sont des modifications restantes, sans songer qu'en d'eterminant le foible je n'ai fait qu'affoiblir encore sa volonté determiné, tandis que je ne devois proprement travailler qu'à celle, et voilà un travaille qui sans le secours d'un peu de ce feu que Promethé vola dans l'Olympe, n'est pas du ressort de l'homme, mais enfin ces effets visibles et continuels qui se produisent par chaque acte sur l'un et | l'autre de ces classes, font qu'il ne faut pas être placé moins haut que le Syrius pour voir que tous ensembles ils sont d'un merite très bornés si on ne parvient à la source, ici à l'irritabilité de l'un et l'inertie de l'autre. Mais mon cher Socrate, avec la colique et la sciatique on ne monte pas souvent la haut. Au reste je ne voudrois avoit dit qu'à vous ce que je dis ici sur ce chapitre. Si cette opinion entroit dans des ames

qui ne se laissent mener que par les mots devoir, ciel et enfer, sans avoir cette propension | naturelle et indestructible vers le beau et le parfait en tout genre, ils en concluent très faussement, que par consequent il est inutile de s'occuper à developper ses semblables, ou fol au moins de sacrifier à cela la plus petite de nos comodités.

Voudriez vous, mon cher Socrate, me donner quelques details sur le fameux procès, bien decidé en pour et en contre, chez vous c'est curieux au possible.

Adieu, portez vous bien sur votre Syrius, en depit de la sciatique et de la politique, ce sera un des beaux triomphes de la philosophie.

❧

Lettre III.83 – Diotime, 21 février 1786 = *Bd 4.51-52*

Le 21 de fev. 1786

Mon cher Socrate, je ne vous ai pas ecrit par la derniere poste parceque j'etois dans mon lit, malade, et je ne vous ecrirai par la meme raison qu'un seul mot auj. Malgré toutes mes precautions je suis accablé de sciatiques. Mon amour propre seul pouvoit me donner la force de vaincre la douleur assez pour vous ecrire l'incomprehensible, l'admirable verité que c'est mon beau genie seul, qui a créé la sublime production que je vs ai envoié. Plaisanterie à part (car la plaisanterie ne sauroit marcher longtems à coté de la sciatique), la chose est comme je vous l'ai ecrit; de mon grouppe en reve je n'ai retenu que le Silene au millieu, et les nuages. J'ai ajouté le reste comme j'ai pu pour rendre le contour entier du grouppe qui me restoit obscurement dans l'esprit, mais la composition je l'ai fait eveiller tant bien ou mal qu'elle est; je sens qu'entre vos mains il pourroit devenir bon, mais | je sens aussi que c'est se moquer de la pauvre Diotime que d'en dire les merveilles que vous la dites. Envoyé moi bientot ce dessein, revu, corrigé et dessiné de votre façon.

Adieu, la sciatique m'arrache à {...}.

❧

Lettre III.84 – Diotime, 24 février 1786 = Bd 4.53-56

Munster, le 24 fev. 1786

C'est encore de mon lit que je vous ecris, mon cher S. J'esperois vainement que la sciatique ne se plairoit pas à faire un aussi long sejour chez moi, elle m'a trouvé des charmes qui l'attachent à moi d'une maniere à ce qu'il paroit indestructible.

Je me flattois trouver hier dans votre lettre un dessein de mon camée qui helas me tourmente du tourment de Tantale, et d'un desir que vous seul êtes en etat de satisfaire. Faites donc en sorte, mon cher Socrate, que je voie bientot l'objet de mes amours tracé par vos saintes mains. Je vous assure qu'il n'est copie de rien, car c'est en racontant mon reve tout d'abord après m'être levé à mes enfans que voulant leur donner une idée de la pierre je l'ai griffonnée en leur presence, mais lorsque vous me | parlez des touches et finesses de mon dessein qui vous y fait reconnoitre que son original devroit être du tems d'Alexandre. Permettez que je croie que vous voulez faire sur moi l'experience qu'il est le maximum d'absurdité que l'amour propre de l'homme puisse avaler lorsqu'on le flatte, car je veux mourir s'il y a dans mon dessein un seul bras ou une seule jambe à sa place, et meme s'il ne seroit necessaire d'ecrire à côté: ce trait represente un bras, celui-ci une jambe, etc. pour en être sure. Ah, si je savois faire des bras et des jambes, et les placer avec la main comme je les grouppe dans mon imagination, je vous assure que je tacherois de meriter les belles choses q vous dites la dessu. Mais malheureusement je n'ai qu'un talent passif, c'est mon imagination, et celui là ne sert qu'à desesperer ma maladroite main. | Je crois que je donnerois tous ce que je possède en fait d'arts, et grace à vos bontés ce n'est pas peu dire, pour savoir dessiner comme vous.

J'ai reçu le paquet le jour où je vs ecrivis ma derniere en fort bon etat et avec un plaisir que vous seul pouvez bien comprendre. J'ai beaucoup consideré le Dos de votre façon, il est superbe et sent son original, celui de la Veturia.

L'encrier me fait tant de plaisir que je n'ai pu me refuser celui de m'en servir, du moins jusqu'à l'arrivée de l'etternel, car il a outre ses agremens de grandes comodités. Je ne me lasse pas de voir la tasse hetrusque. J'ai employé les 2 petites consoles, les ayant attachés à la muraille sous les enfans de Quesnoi et placé

dessu les 2 petits grouppes d'enfans de votre façon. | Le papier à dessiné m'est très agréable, et meme la cire d'Espagne est venu très à propos, car comme on n'en trouve point ici de comparable, j'ai partagé ordinairement ce que j'en avois reçu avec Mr. de Furstenberg et ma provision tiroit à sa fin. Millions de graces donc, cher S., pour tous vos bienfaits. Votre figure d'yvoir decore avec la Fulvie, le temple de Minerve comme l'Adonis et la Venus l'autre temple. Nous attendons avec ge impatience les crayons rouges et la lanterne.

Je suis surpris que vous n'ayez point reçu 2 tonneaux de vin, c'est surement encore un malentendu, car il y en avoit 2 de comendé, l'un pour vous, l'autre pour Van der Aa.

Je me reccomande à Mr. Schultz pour quelques exemples encore de petite ecriture, c.à.d. d'une tâche mediocre, comme elle peut servir comunement.

Adieu, je vous baise les mains.

❧

Lettre III.85 – Diotime, 2 mars 1786 = *Bd 4.57-58*

Munster, le 2e de mars 1786

A 10 h. du soir

Je viens de recevoir votre No. 17, mon cher Socrate, et me hate d'y repondre un mot ce soir encore, parceque je ne suis pas sure de ma matinée.

Depuis cette forte attaque de sciatique j'ai gardé constament une colique très douloureuse, surtout pendant la matinée, et ce fut elle qui me fit manquer le courier passé. Je l'ai au moment où je vous ecris en faisant des grimaces epouvantable, et votre sciatique ne pouvoit venir plus apropos pour exiter ma simpathie et achever de m'accabler avec tous cela.

Votre dessein m'a fait plaisir, mais je vous supplie en grace de le faire une seconde fois en crayon; les touches du crayon sont bien plus moelleuses et plus agreables que celles de la plume, et je ne scais ce que je ne ferois pas pour obtenir de vous le bienfait d'être remis le plus pres que possible de la situation où je fus pendant mon rêve. Or c'est un bienfait que je ne puis esperer que de vous.

Je feuilleterai les livres que vous | vous m'indiquez le plutot qu'il me sera possible; si je ne l'ai pas fait encore, songez je vous supplie à tous ce que j'ai affaire dans les courts moments que la sciatique et la colique me laissent de libre. Croyez vous[35] bien que je n'ai encore repondu ni à Mr. Lavater, ni meme à Goethe, c'est pourtant vraï à la lettre.

Je suis fort content du trio dans lequel vous avez daigné me placer; mais je crois pourtant, quoique par les circonstances de tact des arts n'ayent peutetre pas pu se developper tout entier en lui, que Furstenberg et peutetre même Dalberg n'auroit pas mal figuré dans une republique grecque.

Adieu, cher Socrate, pour ce soir et aparament jusqu'au courier prochain, car si la colique me permet de me lever demain avant le depart de la poste, je dois repondre encore au Prince. Eh bien, voila donc les gardes hollandaises, masqués du cachet de LL. HH. PP., ce que m'ecrit le Corps?

❧

Lettre III.86 – Diotime, 13 mars 1786 = *Bd 4.63-64*

Munster, le 13 de mars

Je vous ecris un mot ce soir, mon cher Socrate, parceque j'ai à prendre ensuite une dose d'opium, qui ne me permettera pas d'être demain matin levé pour vous ecrire, et ma chambre à couché est si froide et vous savez qu'en outre elle est sans poel, qu'il n'est pas possible d'y ecrire.

Votre algebre me rend tres curieuse des lettres de jeudi prochain.

Je ne vous dis rien de ma santé pour ne pas augmenter vos meaux. La dose d'opium et plus encore l'extreme abregé forcé de celle ci vous en dit assez. Cependant j'espere comme il degel que le post nubila phoebus aura bientôt lieu pour vous et moi.

Bon soir, cherissime Socrate, je vous aime beaucoup plus que je ne puis vs le dire.

❧

35 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 106 (fragment).

Lettre III.87 – Diotime, 16 mars 1786 = Bd 4.59-62

Munster, le 16 de mars 86

Puisque ma multiplication en a produit une nouvelle dans vos meaux, mon cher Socrate, j'aime mieux ne plus parler de ces vilainies, peutetre que semblables à tous les méchants ils diminueront leurs attaques à proportion qu'ils nous verront resolus à ne nous en point occuper, ou du moins à en faire le semblant.

Je crois comme vous qu'on pourroit trouver les data par les quels un homme appartient à telle ou telle perihelie, et je vous conjure de faire sur cela une dissertation comme si cela devoit apartenir à l'Homme et ses Rapports, car comme egalement je suis très resolue de le faire reimprimer, afin d'y ajouter le manuscript eclaircissant et qui contient de si excellentes choses encore. On pourroit y ajoutter cette dissertation comme note du passage, | où vous parlez des perihelies differantes.

J'attens l'encrier, et plus encore les crayons avec ge impatience; ceux ci parceque mes enfans en manquent, le premier parceque j'adore tous ce qui me donne seulement une esperence obscure de me faciliter l'ecrire, chose qui tous les jours me devient plus difficile. Je chercherai la raison de ce phenomene desagreable et vous la dirai dès que je la saurai, cela ne tient pas seulement au phisique, mais il m'en reste moralement et à ma tete d'ecrire et vous avez la cruauté de me faire des questions, qui demanderoit une main, de papier in folio petite ecriture pour y repondre categoriquement, contentez vous donc de savoir, jusqu'à ce que vous les voyez et inspiriez vous meme que l'ange, Sprickmann, Amelie et Druffel se porte bien chacun à sa maniere. Jacobi m'ecrit dans sa derniere lettre | encore de vous dire milles choses et de le tranquiliser, si je le puis, sur la crainte qu'il a toujours encore de vous avoir faché en imprimant votre lettre,[36] ajoutant que vos bonnes graces lui importent beaucoup.

Quant à mon camée, je vis en reve très distinctement Silene, la physionomie la plus naïve que j'aie jamais vue eveillée, son ventre etc. etc. que moi. J'en ai fait dans mon dessein une chose dont avec un peu de bonté on peut faire aussi bien un Bacchus qu'un Silene, ou que le cheval de Troie, cela ne vous ettonnera pas

36 I.e. *La lettre sur l'atheisme*.

en songeant à mes grands talents pour l'obscure en ce genre. Cela donne aux amateurs des arts la meme comodité que la lune donne aux siens, qui par son obscure lumiere forme des objets si admirables qu'ils sont egalement ce qui plait l'imagination plus ou moins riche, et fleurie de chacun. Par cette raison j'aimerois assez faire parvenir | toujours mes oeuvres à vous seul en nature, et au publique par une discription de votre façon. Nous pourrions de cette maniere etablir un journal des arts, et y faire revivre l'ancienne Grece à peu de fraix. Reponse s'il vous plait, afin que je taïle mes crayons et que j'achette surtout une bonne provision de gomme elastique.

Savez vous bien qu'Amelie est un des enfans les plus riches que j'ai vue? Je vous en ferai quelque jour le tableau.

Le Corps ne m'ecrit de recheff que des lettres remplis de ses brouilleries. Il est brouillé avec la Grande Comtesse, il est brouillé par elle (dit-il) avec la Perp., la plus agréable de ses amies, il est brouillé (dit-il) avec la Dankelmann à cause de tous les bons conseiles qu'il a donné pour la Comtesse et qu'on ne veut pas suivre, et en le faisant martyre de la vérité il est brouillé ... le papier me manque.

Adieu cher Socrates, je prie Dieu pour votre bienetre tous les jours. Le Grand Homme vs salue.

> Dites moi je vous prie, mon cher Socrate, n'est il pas etrange que dans la soustraction algebrique il faille pour avoir le vrai sens des choses changer les signes negatifs en positifs etc.
> Le frere de Mr. de Furstenberg vient d'être elu Coadjuteur de Hildesheim. On ne sait pas encore qui sera elu pour Paderborn, ce sera apparament l'Electeur de Cologne.

❧

Lettre III.88 – Diotime, 21 mars 1786 = *Bd 4.65-70*

Le 21 de mars 1786

C'est de mon lit que je vous ecris cette fois ci, ce qui ne va pas trop bien, mais c'est pour ne pas manquer de postes de suite. C'est cet horrible tems qui me cloue dans mon lit, sans être autrement qualifié à devoir m'y tenir absolument.

Mais quand on a une quantité de petits ennemies la revolte n'est pas eloignée, et ligués ensembles, il vous font voir bientot un grand ennemi bien redoutable. Et voila précisément la disposition où se trouvent mes sujets. Ils ne veuillent plus du gouvernement monarchique absolument, N.B. pour le despotique il y a longtems que je n'ose plus y songer, ils n'ont en tete que de republiquain (aparament pour être à la mode) et le democratique. Surtout ces fantaisies leur donnent de l'humeur, lorsque je veux leur precher mes droits et leur devoir.

Lorsque je dis à ma tete de penser et à mon estomac de digerer, c'est l'estomac qui se met à faire des speculations, et la tete qui pretend faire son office je crois, et l'une et l'autre me font rudement sentir leur incapacité | pour le role qu'ils ont trouvés bons de se donner à eux meme par pure esprit de contradiction, qu'ils nomment esprit de liberté; et ce n'est là qu'un petit echantillon des desordres de mon pauvre patrimoine terrestre, car vous jugez bien que mes autres sujets suivent l'exemple de deux personnages aussi considerables, et tous ce qui s'en suit enfin, pour prevenir leur perte totale.

Il a été trouvé bon par des personnes graves et bien versées dans l'art de la ge politique et des gouvernements que je l'ai tienne etroitement enfermée, tant que durera cet esprit de licence et d'effervescence qui peut fort bien n'être qu'un effet passager de l'exemple, l'esprit de revolte s'etant emparé des grands empires. Les saisons entr'autres semblent vouloir absolument secouer le joug d'Appollon. Il avoit renporté une victoire qui paroissoit decisive il y a 8 jours, et forcé la Demoiselle guirlandée de fleurs, quoique larmoyant pitoyablement comme une petite capricieuse qu'elle est, à venir | faire son devoir; elle ceda pour le moment à la force, fit meme pendant 2 jours si bien bonne mine que je cru tout en ordre dans l'empire d'Appollon. Point du tout, ce n'etoit que ruse, la fine pucelle profitant de la journée du dimanche, où Appollon, aparament trompé lui meme, etoit allé se divertir ailleurs, de meme que Mde sa sœur, et s'en est enfuï à tire d'ailes.

Le lourd et paresseux hiver, qui dans ce tems n'avoit pas fait grand chemin encore pour s'eloigner, ne demandoit pas mieux que de reprendre son git, et le voila plus etabli que jamais. J'attens avec curiosité et impatience la fin de tous cela.

C'est une curieuse année du coté de la politique. A propos de cela, comme à propos de {botte}, il n'importe, avez vous jamais songé à vous bien deffinir 1° ce que c'est que cette simplicité touchante qui accompagne presque toujours le grand et le beau dans les gens les plus differants, dans le stile, dans les arts, dans les actions et caracteres des hommes, etc. etc.; 2do d'où il | vient que le mal qui l'exprime sert aussi à exprimer la betise et l'ignorance, et 3° pourquoi chez les modernes elle est si rare (plus rare pourtant encore parmis une nation que parmis l'autre), et pourquoi chez les Grecs et dans quelques livres de l'Ancien Testament comme Ruth, Tobias etc. on la trouve sous la forme la plus belle. J'ai passé hier une nuit delicieuse à faire ces recherches, ne pouvant dormir, et n'etant pas assez souffrante cependant pour en être distrait.

Adieu, cher Socrate, je vous souhaite pour le present surtout chose une autre tems, car enfin sans un peu de ce feu alerte de l'Olympe dont Promethée anima l'homme, l'homme se desanimera la fin.

Je crains que des rouleaux de metal ne fassent un poids un peu fort considerable par la poste, et je vous supplie de garder des choses comme cela, qui d'ailleurs ne pressent pas à l'avenir, pour la barque. Mon economie, mon cher Socrate, est cette année ci une vertue forcé par les circonstances de pauvreté et de dettes où je me trouve pour la 1ere fois, ce qui n'est pas une sensation agreable | pour ne pas ecrire ce fois la meme chose et menager ma pauvre tete. J'ai prié le meme de vous dire pourquoi vs ne relevez celleci qu'aujourd'hui.

Veuillez faire parvenir l'incluse, c'est une recomandation dont on m'a prié concernant l'officier de Marine Guding, que le Fiscal a bien voulu placer, et qui craint de se trouver à mepris dans la reductions. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande

❧

Lettre III.89 – Diotime, 24 mars 1786 = *Bd 4.71-74*

Munster, le 24 mars 1786

Mon cher Socrate. Si vous avez ri de la reponse que vous avez lu, vous ririez tous les jours de postes, car notre correspondance de tout cet hiver n'a pas encore

roulé sur d'autres sujets que sur les guerres civiles entre Mde P., la Grande Comtesse et puis c'est Mde Dankelmann, et puis Melle Bound. et Melle Heinneken. Mais le pire fut qu'à la fin il ne demandoit pas moins que mon intervention entr lui et Mde R., et puis je devois de but en blanc ecrire à la Grande Comtesse pour lui reprocher tout de sorte de vilainies qu'elle doit avoir dites et faites contre le Corps et Mde P., et Mr. Magis, et Melle Magis qui est grosse de je ne sais qui. Enfin je ne savois coment | me tirer de tous cela, toute mon esperance fut qu'en representant au Corps la necessité de me montrer à la Comtesse comme chargée d'affaire de sa part. Il prefereroit de me dispenser de cette charge, ce qu'il vient de faire en effet par l'incluse que je vous envoie pour vous faire rire encore une fois, et vous donne une legere idée de notre corespondance. Et puis il me reproche comme vous le verrez, de ne pas relire ses lettres, et de ne pas repondre à toutes les articles qu'elles contiennent. Voudriez vous y repondre pour moi, mon cher Socrate? Puisque vous avez le bonheur d'être nouveau, mais votre imagination doit être belle et fin comme vos lettres le prouvent aussi.

Je vous ai prié dans une de mes precedentes de me marquer l'histoire de ce singulier | proces, qui jugé tout differenment par deux tribunaux differants le fut bien par chacun. Si quelque jour vous en avez le tems, vous me ferez plaisir de le faire.

J'ai reçu mercredi dernier effectivement votre caisse. J'ai été touchée en l'ouvrant, et je le suis en vous l'ecrivant, de tous vos soins pour mes plaisirs. Les 4 petits vases me plaisent si fort que je ne puis m'empecher de m'en servir comme goblet pour boire. Le vase de pierre me plait infiniment pour la matiere. Quant à la forme, je vous dirai une autre fois l'effet qu'elle me fait, car c'est un effet composé que jusqu'ici je ne puis encore me bien determiner. Mais de grace, dites moi coment il est fait. Je suppose que c'est au tour, mais l'instrument qui l'a evuidé doit necessairement être courbé et à ressort. |

La peinture hetrusque est toute charmante, est elle faite en Englterre, et par qui? Mr. de Furstenberg est tres content des rouleaux, et vous en fait des remerciements en vous priant de vouloir lui en faire savoir le prix. L'encrier est tres agréable, la porcelaine en est du mellieure gout, mais je trouve l'encre pale

et verdatre. Enfin, mon cher Socrate, je vous rends milles et milles graces pour tous vos bienfaits en tout genre.

Vous pouvez faire usage de ma lettre en ecrivant à Jacobi assurément. On le chicane et le persecute, mais il vient de paroitre aussi une petite brochure en sa faveur qui vaut mieux que tous ce qu'on a ecri à son detriment.

Adieu, cher Socrate, je suis dans une situation de santé où il est plus difficile de se supporter que dans une ge maladie.

> Renvoyez moi cette belle incluse du Prince afin que je puisse la bien relire dans mes moments de recreation philosophiques.

❧

Lettre III.90 – Diotime, 30 mars 1786 = *Bd 4.75-78*

Munster, le 30 de mars 1786

Mon cher Socrate, je vous ecris auj. avant d'avoir reçue votre lettre encore, parceque je ne suis plus sure d'une seule de mes matinées, un mal de tete constant depuis ma fievre catharale me rendant absolument inutile et me reduit à l'essence de la seule vertue passive de la patience.

Je viens[37] de recevoir de Jacobi une lettre, où il me mande qu'il vient de mettre sous presse une reponse à un ouvrage de Mendelson, qu'il a donné au public sous le titre d'appelle aux amis de Lessing, où Jacobi est fort mal traité, et cela avec une mauvaise foi, qui repond assez au tableau que Blankenburg nous a donné du caractere de cet homme d'après la maniere dont il avoit agi furtivement dans l'affaire des amours du pauvre et foible Leuchsenring avec la juive. Dans cette reponse de Jacobi vous paroitrez d'une maniere à ce qu'il me dit, dont vous aurez satisfaction et contentement.

Je suis tombé, mon cher Socrate, dans une hypochondrie physique, dont mon moral | se ressent durement, et le tems me coupe le seule remede, l'exercisse. J'etudie aux moyens de m'en procurer, sans m'exposer à quelque rechute de

37 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 116, p. 382 (fragment).

fievre, mais ma tête bouchée pour toute autres idees et sensation que la douleur et les brouillards, n'est guere inventive.

L'affaire[38] de *Paderborn est aussi*[39] bien que {*de eidee*[40] en *fateuudu freuedi*[41]} notre *Furstenberg*,[42] ce qui me semble parler en faveur du systeme du philosophe Panglos, une ge et consolante verité theoretique pour une hypochondre. Je souhaite que vous ayez lieu de vous y confirmer dans votre patrie, et que vos animaux politiques s'en ressentent, ainsi que le Grande Comtesse, | des forfaits de la quelle j'ai en verité la tete rompue. Vous feriez une œuvre meritoire en allant chez elle lui faire etudier la vraie philosophie dans l'Homme et ses Rapports, le Sophile, l'Aristée etc. etc., et la transportant ainsi sur le Sirius vous la mettriez au moins à cette distance à l'abri des armes de funeste invention moderne, dont les coups portent si loin. Vive les Anciens, qui finissoit tout de suite leurs demelés par quelques grosses injures en face et tout au pire par des coups de poingts vigoureux. Mais qui est ce qui a des poings auj? Dieu veuille fortifier les nôtres pour les tristes moments où la philosophie nous abandonne, faute d'un logement comode. Avouez cependant qu'elle est un peu sensuelle et adonné à la molesse, ne s'accomodant que d'habitations gracieuses et bien parfumées, et votre gout pour l'architecture, les jambons et les patés delicieux se sent pas mal de son ecole.

Adieu, cherissime Socrate, je vous benis et vous aime. |

P.S. Je fais amende honorable à l'encre etternelle; elle devient tres noir avec le tems sur le papier. |
Le 31, je viens de me decider d'aller pour l'exercisse de mon corps et de mon ame lundi prochain à Dusseldorf; j'y serai mardi soir, j'y resterai mercredi, jeudi et vendrdedi. J'en repars samedi pour être de retour ici le dimanche des Rameaux; ainsi adressez moi la reponse à celleci directement à Dusseldorf chez Jacobi, mais la suivante à celleci directement à Munster, où je serai le dimanche

38 En chiffres: 79,72,1,76,72,41,5,6.

39 En chiffres: 56,34,23,6,5,71,9,57,31. 61,11, 83. 72,62,48,12,41.

40 En chiffres: 74,61. 55,41,75,6,47.

41 En chiffres: 1,72,85,6,24,37,75,62, 1,5,6,37,58,74,61.

42 En chiffres: 76,62,5,48,83,6,27,33,55,57,3.

des Rameaux. N'en parlez à personne encore, jusqu'à je l'ai ecrit la poste prochaine au Corps. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

❧

Lettre III.91 – Diotime, 2 avril 1786 = *Bd 4.79-80*

Munster, le 2 d'avril

A 3½ le matin

Je pars dans l'instant, cher Socrate, et vous laisse ces lignes pour vous dire qu'à mon hypochondrie près je pars en assez bonne santé.

Dimanche prochain je serai ici, où vous voudrez bien m'addresser votre reponse à celleci.

Adieu, cherissime Socrate, je vous aime, je vous benis et vous embrasse.

Dites moi de grace s'il y auroit santé et profit de mettre dans la nouvelle lotterie qu'on vient de publier chez vous.

❧

Lettre III.92 – Diotime, 7 avril 1786 = *Bd 4.81-84*

Dusseldorff, le 7e d'avril 1786

J'ai reçu hier soir ici votre lettre, mon cher Socrate, qui m'a fait grand plaisir. Mais j'ai des raisons de vous supplier de me dire ce que vous entendez par le possible et l'impossible auquel Leibniz auroit assujetti la divinité, tandis que le possible et l'impossible ne sont que des ombres de facultés, etc.

Jacobi s'est chargé de vous envoyer tous ce qui appartient d'essentiel à sa querelle litteraire et nous parlerons de cela lorsque vous l'aurez lu.

J'ai pris avec lui des arrangemens pour l'impression de vos œuvres, en françois et en allmand, à Gotha où il a des relations avec les beaux caracteres de

Burmingham, et lui ai accordé de retraduire l'Alexis, de la traduction du quel je n'etois pas | entierement content, parcequ'on ne sauroit lui disputer d'être une des mellieures plumes de l'Allmagne; mais comme il pretend quelque fois vous mieux comprendre que je ne vous comprens et qu'il est vrai qu'il vous comprend souvent autrement, et que vous m'avez donné le droit de penser que c'est moi qui vous entend bien, je ne lui remettrai ce Dialogue à traduire que lorsque vous m'aurez legitimé par ecrit pour le seul juge du vraï sens de vos ouvrages, et voici coment cela se peut faire.

Vous m'ecrirez une lettre comme si je ne vous avez pas nomé le traducteur, mais comme si je vous avois seulement ecrit que je comptais le faire traduire par la mellieure plume de l'Allmagne, et vous me direz qu'assurement vous serez flatté ou charmé d'être traduit par | la mellieure plume de l'Allemagne, mais à la condition seule, que ce sera sous mon seul jugement sur lequel vous compromettrez uniquement pour le vraï sens de votre philosophie, declarant que j'en avois la clef parfaitement etc. Il est vraï, mon cher S., que je possede deja de vous plusieurs lettres qui contient l'equivalant de cette declaration, mais comme elles sont remplis d'autres matieres non montrables, j'en voudrois une montrable dans l'occation. Car vous savez que tout excellant qu'est notre cher Jacobi, il faut des precautions avec lui lorsqu'il s'agit de litterature de philosophie, et des explications et comentairs qu'il a donné et a souvent donné à la vôtre. Car je ne saurois vous cacher que fonctierement il y voit encore toujours non le spinosisme parfait, car il sent | comme vous le verrez dans sa derniere deffence de la difference entre la maniere dont vous envisagez la Divinité l'un et l'autre, et s'unit à vous sur cet article publiquement, mais des grandes parties de Spinosisme et Dieu sait comme il arronge cela. Au reste il est fort occupé à se mettre bien dans vos bones graces. Il vous honore et vous admire et il viendra à Munster vous voir et vous parler lorsque vs y serez, ou peutetre à Geismar si vs y venez.

Je repars d'ici dimanche, ayant assez bien rempli mon but relativement à ma santé, à laquelle cette petite distraction et surtout le mouvement a fait du bien. J'ai revu hier la gallerie avec plaisir, mais je n'ai plus le tems de vous en parler. Adieu, cher Socrate, je me divertis beaucoup avec les aimables gens d'ici, mais plus je vois les hommes et mieux je sens qu'il n'y a qu'un Furstenberg et qu'un Hemsterhuis pour moi dans ce monde.

N.B. Les traductions ne seront imprimés qu'apres que vous les aurez lus et approuvés, cela s'entend.

❧

Lettre III.93 – Diotime, 14 avril 1786 = *Bd 4.85-88*

Munster, le 14 d'avril

J'ai ecrit au Prince, mon cher Socrate, coment j'ai fait une partie seulement du voyage à pied, ainsi il est inutile de me repetter ici. Nous arrivames chez nos penates mardi passé à 6 heure du soir, moi parfaitement restauré. Je jouïs d'une santé dont j'avois oublié la possibilité.

Je comprends fort bien votre explication, et je compris ainsi vos expressions avant meme que vous me les eussiez expliqué. Voici la lettre en question. Je vous prie en grace de me la renvoyer saine et sauve et promptement, car je n'aime pas qu'il manque un No. dans l'ordre des precieux cahiers que je possede.

J'ai trouvé ici une lettre de Blankenbourg | que voici, faites vous l'expliquer. Je n'entends rien aux manuscripts que je dois avoir reçu de vous avec la charge de les lui comuniquer. Il dependra du tems et de mes facultés actives. Si je vous demanderais la permission de reïmprimer aussi tout de suite l'Homme et ses Rapports avec les remarques en Mss que j'ai de vous, et les Desirs avec telles notes que vous voudriez y mettre encore, ou si nous comencerons par les Dialogues en Mss seuls, de grace achevé donc celui sur le Militaire, qui est attendu avec enthousiasme par ceux à qui j'en ai parlé jusqu'ici.

Jacobi ne vous croit plus Spinosiste, ni en gros ni en parti. Il vous voit seulement par ci par là des | sentimens et assertions conformes aux siennes, et tout comme sans être de sa secte. Il le respecte infiniment, il vous respecte d'autant plus qu'il est de la vôtre en partie. Je l'ai trouvé à merveille de corps et d'esprit, sans la moindre solicitude.

Adieu, cherissime Socrate, je fais des vœux pour qu'il vous soit accordé un bien être semblable à celui dont je jouie depuis que je me porte bien.

P.S. Je ne vous envoie pas notre lettre cette fois ci, parceque la poste va partir et que je dois la chercher. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre III.94 – Diotime, 20 avril 1786 = Bd 4.89-92

Munster, le 20 d'avril 1786

Mon cherissime Socrate. J'ai été privé le jour de poste dernier par une courte mais forte maladie du plaisir de vous ecrire. J'eus une perte de sang (comme celle du mois dernier dont les suites m'engagerent à faire le voyage de Dusseldorff pour me defaire de l'horrible hypochondrie, suite de la foiblesse extreme où ces pertes me laissent). Celleci m'affoiblit au point que j'eus 2 ou 3 foiblesses et que je fus pendant 2 fois 24 h. couchée sans bouger.

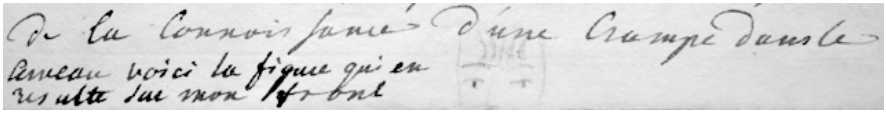
La foiblesse de ma tete fut cause que je ne me rappellai pas bien que c'etoit jour de poste, sans quoi j'aurois chargé quelqu'autre de vous donner de mes nouvelles. Je suis actuellement sur pied, mais les suites de ces pertes dans ma tete sont plus longues et plus durables que dans mes bras et dans mes jambes; enfin il vaut mieux ne pas parler d'une | etat de santé qui, à mon age et avec mes occupations n'est pas gaïe à considerer, ni en face ni en perspective, et je vous prie de n'y penser vous meme qu'autant de tems qu'il faut pour excuser ce, plus encore que d'ordinaire, horrible griffonage.

Je ne vous conseille pas d'envoyer les manuscripts d'Alexis et du Simon à present à Blankenbourg puisqu'il a tant attendu. Il me paroit qu'il vaut mieux qu'il attende encore que la traduction paroisse de peur d'accident. Voici une lettre, mon cher Socrate, que je vous supplie de faire parvenir promptement et surement. Voici encore une lettre de Mde Dirking. Comme vous paroissez avoir part à l'etablissement de ce fils ainé, vous pourrez mieux savoir aussi que moi les moyens de remplir le desir de la mere. Veuillez m'en dire un mot, car elle me persecute horriblement, et si vous saviez ce qu'est dans mon etat de santé une affaire ou une comission, de plus vous aurez | pitié de moi sans effort; et quelque peu flatteur que soit ce sentiment, je suis reduite à la seule ambition de l'inspirer.

Je voudrois que le Corps eut assez de pitié de moi pour ne pas faire son sejour ici aussi long que l'année passé, car de toutes les affaires une des plus difficiles pour moi est celle de l'amuser.

Cher S., sans l'horrible crampe au cerveau qui me tourmente, je vous dirai le reve qu'elle a produit cette nuit; il vous regarde, et vous l'aurez assurément un autre jour. Je le compte parmis mes reves remarquables, tant pour la clareté que pour la singularité, quoiqu'au reste il ne soit pas aussi interessant que mon songe greque de Niethuis, mon songe d'il y a 2 ans et celui de l'année.

Adieu, cher Socrate, puisse le ciel vous preserver de la connoissance d'une crampe dans le cerveau. Voici la figure qui en resulte sur mon front.



❧

Lettre III.95 – Diotime, 27 avril 1786 = *Bd 4.93-96*

Angelmodde, le 27 d'avril 1786

Plaignez moi, mon cher Socrate, plutot que de me savoir mauvais gré d'avoir manqué à une de mes occupations favorites le dernier jour de poste, car je vous jure que j'etois trop malade pour savoir meme dans quel jour de la semaine ou du mois j'avois à souffrir, et je ne suis auj. qu'autant mieux qu'il le faut pour savoir qu'il est jeudi 27 avril. Je ne suis plus qu'une masse inerte dont la value se borne à savoir supporter son existance sans murmurer.

Voici les eclaircissemens pour Mr. le Fiscal Van der Hope au sujet de Mr. Gudinger que je vous prie de lui remettre.

Jacobi vient de m'envoyer son livre. Dans la 1ere note, seconde page, du quel se trouve deja annoncé qu'il va traduire et donner au public | votre Alexis en Almand et François, et qu'une nouvelle edition de l' Homme et ses Rapports avec des nouvelles notes de votre part suivra dans le courant de cette année. Je n'ai pas été avertie d'avance de cette annonce et n'y ai aucune part. Cependant je serai très aise assurément si vous voulez arranger l'Homme et ses Rapports en consequence,

et me permettre de le publier, car pour celui là il ne sauroit l'être sans cela, puisque personne, que je sache, ne possede les eclaircissements que moi. Du moins moi, je ne les ai jamais prettés à personne, quoique j'en aie bien parlé comme d'une piece digne de la curiosité du public eclairé et socratiquement philosoph.

Le reve que je vous promis dernierement fut le suivant. Je vis un peu de machine en forme de table mechanique si artistement composée, qu'elle representoit tous les mouvemens celestes de la maniere la plus simple. Le tout etoit couronné par un grouppe charmant représentant le Prince Guillaume d'Orange fils, un scepter à la main lequel scepter il appuyoit sur une figure vous représentant au parfait, et qui etoit si animée que je la vis (en reve) tres distinctement conduire et diriger ce scepter. Cette machine etoit publiquement dediée au Prince Guillaume d'Orange et à Mr. François Hemsterhuys en comun. Vous la considerates avec moi et me dites en propre terme: il est bien singulier que cet homme (c'est à dire l'artiste) m'ait choisi moi pour directeur de scepter d'Orange, tandis qu'il est pourtant du Regiment des Bourgeois appellés Wartensleben, | et que par consèquence il auroit dû selon toute bonne politique choisir quelqu'un dans son corps pour cette œuvre importante.

Pour moi je trouvai l'idée admirable et y vis alors des choses sublimes, sublimes que je ne scais ou ne vois plus que confusement aujourd'hui, ce qui me fache le plus. Ce que vous me dites à cette occation encore un apophtegeme que (ce qui est rare) je trouvai encore admirable à mon reveil et si admirable, que me faisant une forte impression je crus inutile de l'ecrire pour le retenir jusqu'au depart de la poste; et mes crampes et douleurs de tete violentes en m'empechant d'ecrire, alors effacerent en meme tems le souvenir de cette sentence tellement qu'au moins pour le moment je ne saurois me la rappeler.

Adieu, cherissime Socrate, que Dieu vous benisse, vous conserve et vous preserve de mes meaux. Amelie est inoculée depuis avant hier.

❧

Lettre III.96 – Diotime, 1 mai 1786 = *Bd 4.97-100*

Angelmodde, le 1 de may 1786

Mon cher Socrate. Auj. 1er de may j'ai vu au son du rossignol tomber des gros flocons de neige sur des arbres chargés de fleurs et de glace, et cela m'a paru plus picquant encore que le bouton d'epingle de l'illustre Prince de Galles, dont vous avez bien fait de m'expliquer l'inscription, puisqu'assurément mon pauvre genie, retreci encore par les griffes dont vous avez vu le dessein non exagerée dans mon avant derniere, n'en seroit pas venu à bout dans milles ans.

Vous me faites fremir en m'annonçant la volubilité de votre faculté raisonnante, car je scais par maintes experiences tristes, qu'il n'y a rien au monde de si incommode pour les pauvres adversairs. On a beau se sentir dans l'evidence contre ces atheletes, on n'en est pas plus avancé d'une ligne, ils vous montrent des etoiles en plein midi sans telescope, et sans les voir vous êtes obligés de convenir qu'il semble en effet que vous les voyez. Au nom de Socrate, cachez moi cette Meduse, car enfin que vous servira de m'avoir petrifié, à vaincre sans honneur, on triomphe sans gloire, | et qui voudra ou qui osera être votre disciple à ce prix, encore si vous etiez mineralogiste, resteroit l'espoir de briller dans votre cabinet comme les Romains faisoient briller parmis les astres leurs empereurs apres les avoir assassinés. Songez d'ailleurs que le profond et riche apophtegme, tiré d'Aristote, que vous citez dans une autre lettre, n'est ou ne paroit pas aussi favorable aux heros dans ce genre que notre siecle philosophique; et qu'en fait de protection un Hercule avec sa massue vaut mieux que les armées qu'il a terrassées.

Mon cher Socrate, vous parlez à votre aise d'observatoirs et d'observations, mais vous oubliez que je suis à Angelmodde, et que le telescope que vous nous avez promis est encore chez vous ou à Londres. D'ailleurs, comme l'astronomie n'avoit pas pris il y a quelques années chez mes Latoïdes, apparament d'une etoffe plus grossiere que les Latoïdes des Grecs, il me faut la recomencer avec eux tout de bon, et c'est à quoi je suis occuppé. | Or quand je dis qu'elle n'avoit pas pris chez eux, je ne veux pas dire que je ne leur en avoit pas labouré les theromes dans le cerveau. Mais autre chose est de se laisser fourrer un corps dans la bouche et le gozier et de l'avaller ainsi sans le macher, ou de le prendre

avec volupté, de le macher et de le savourer. Les medecins disent que dans le 1er cas il passe par les boyaux avec toutes les matieres terrestres qui ne s'assimilent pas avec le corps humain, et que dans le dernier il se convertit au moyen de la digestion en chair, en os, en nerfs etc. etc. etc. En general l'emprunté est au propre, comme le savoir à l'avoir; et malheureusement on peut bien pretter à quelqu'un ce dont il manque, mais on ne peut pas faire en sorte que ce qui lui est pretté lui appartienne en propre, tant qu'il n'est que pretté. Or pour faire en sorte que l'emprunté devienne possession de proprieté, il faut quelque chose que Dieu seul est en etat de donner | par miracle à quiconque ne l'a pas reçu de la nature. Si cela n'etoit pas, nous n'aurions pas des milliards de livres sages mediocre et mauvais sans trace d'originalité.

Mon cher Socrate, je suis après à corriger quelques fautes de françois dans l'Alexis et le Simon. Je vous les enverrai dès que cela sera fait pour être revu et recorrigés par vous.

Adieu, mon cherissime Socrate. Je vous enverrai par le chariot de poste ma belle montre, don precieux de votre main, qui après être allé merveilleusement bien sans interruption jusqu'à présent, s'est arreté tout à coup il [y] a quelque jours, sans vouloir faire un pas en depit de mon eloquence persuasive; et elle m'est trop chere pour la confier à l'horloger d'ici, quoique la considerant il ait dit qu'il ne s'agissoit que de la nettoyer. Mais pour la nettoyer il faut la demonter, et en un mot je n'ose la confier qu'à vous-même. Mais de grace faites que je la reçoive bientot en retour.

❧

Lettre III.97 – Diotime, 2 mai 1786 = Bd 4.101-102

Angelmodde, le 2 de may 1786

Mon cher Socrate, je suis dans la triste necessité de me contenter auj d'une lettre, en verité peu proportionné à la quantité de choses que j'aurois à vous dire; c'est toujours le cas de la poste du jeudi qui demande reponse le lendemain matin, et ajoutez à cela que souvent je ne reçois les lettres ici que le lendemain! Mais à cela du moins je mettrai ordre. Votre lettre m'a un peu tranquilisé sur

votre santé du moins en tant qu'influente sur votre tete, et y brille une vivacité d'esprit et de bile, qui marque le bon etat de votre tête et de votre circulation. Et je suis charmé que vous l'ayez dechargé cette bile; cela m'assure que vous vous porterez bientot parfaitement bien, et pour vous encourager à user du meme remede à l'avenir, je vous citerai (entre nous cependant) l'exemple de la femme de Sprickmann, cette d'ailleurs très bonne personne. Comme à son mari l'incomodité qu'il ne trouve aucun | chambre dans sa maison quelqu'eloigné de sa cuisine qu'il puisse être, où il soit à l'abri des clameurs exité par les querelles de sa moitié avec ses servantes et n'en a guere pu garder aucune au dela de six mois ou par phenomene un an, un jour l'impatience l'a pris et il lui a manifesté un desir serieux de voir finir ces bacchanales, sur quoi Madame lui a representé avec véhémence que c'etoit là le seul exercisse qui adoucissoit une hypochondrie presque continuel à laquelle (par oisivité) elle pencha, qu'elle avoit remarqué constament qu'après un peu de vacarme elle se porte bien, et que dans le cas contraire elle se portoit toujours mal.

Il est certain, mon cher Socrate, qu'il m'a paru souvent que je me soulageroit et ferois un bien infini à ma circulation en me delivrant de quelque bon coups de poingts qui trembloient dans ma main, et qui, obligé de rentrer dans mon corps lorsqu'ils etoient deja à la surface, s'y vengoient cruellement sur mes entrailles. Voilà de la bonne philosophie en peu de paroles, et applicable aussi bien que clair et comprehensible pour des cervelets de tout poil et mesure.

Mr. de Furstenberg vous salue et Δ vous embrasse de cœur.

> Le Corps arrive demain, alors j'aurai de quoi faire des experience pour la theorie de bonheur derivent du Contentant.

❧

Lettre III.98 – Diotime, 5 mai 1786 = *Bd 4.103-106*

Angelmodde, le 5e may

J'aurois tout lieu d'être en colère contre vous, mon cher Socrate, si tout de bon vous aviez interrompu votre dissertation au sujet qu'amena la lettre de Mylord Stanhope par compassion pour moi, mais je ne suis pas la dupe du motif que

vous alleguez, et je ne vois au travers que votre paresse, car vous savez très bien que vos dissertations font ma mellieure nourriture, et que le sujet en question est pour moi un des plus interessants. Ce que vous dites sur mon songe me paroit fort juste au dernier article près, car ce qui me frappa le plus dans celui là et dans tous ceux que je nome remarquable, c'est precisément d'y trouver à mon reveil encore si non de la rime du moins de la raison à un degré presqu'égal à ce que j'y en trouvai pendant mon sommeil.

Je partage d'une maniere tres active le tourment que vous cause l'idée des livres perdus | des deux Hipparques. Je voudrois que vous voulussiez suppleer à celui où il s'agissoit de ce qui etoit mâle de femelle chez les Dieux, et c'est une entreprise que je ne crois nullement absurde d'après mes idées sur les 2 sexes ou plutot d'apres nos idées, et d'après les données que les Anciens nous ont laissez sur leur mytologie; pensez y je vous en prie, puis vous donnerez ce livre sous le nom de Hipparque comme s'etant retrouvé, et comme les auteurs qui sont mort depuis un certain nombre de siecles, trouvent ordinairement des oreilles plus favorablement disposés à recevoir leur verités et meme leur mensonges que les contemporains. Ce seroit là un vehicule excellent pour introduire dans notre siecle des idées plus justes sur les propriétés particulieres à chaque sexe et sur leurs vraïs rapports entr'eux. | Et puis songez que ce seroit là un des monumens les plus meritoires, exigés à l'amitié que vous avez pour une amie née parmi ce sexe opprimé et negligé, et qui desire avec passion de le voir à sa place précise, ni au dessus ni au dessous.

Ma santé va très bien ici, et meme sans le secours de l'opium. Mes enfans de meme, Amelie inclusiv, quoiqu'un 3e jour de l'innoculation.

Adieu, cher Socrate, que toutes les benedictions celestes vous accompagnent par tout.

P.S. Dans la caisse je voudrois s'il fut possible une 30aine de livres de bougies à 4 la livre, et 25 livres de chocolat sans vanille. Mais, mon cher Socrate, je vous conjure avec la note des Debonnes, car vous jugez que dailleurs je perds en vous à qui m'addresses dans mes petits besoins. Je vous demande aussi quelques pacquets de cure dents de la fois. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.99 – Diotime, 8 mai 1786 = *Bd 4.107-110*

Angelmodde, le 8e de may

Mon cher Socrate, je suis obligé de profiter du depart de quelqu'un qui va en ville pour envoyer cette lettre à la poste, ce qui l'abregera contre mon gré, car la nuit passé, ne pouvant dormir, je pensai beaucoup encore au livre perdu sur le sexe male et femel dans l'Olympe, et coment vous deviez dedomager le public de cette perte. Et je serois charmé d'avoir le tems de vous en dire un mot. Veuille l'Olympe vous inspirer le desir d'entreprendre cet ouvrage. Diotime mourreroit contente si cette affaire fut traité par vous devant le public.

Je vous felicite du Rudbek, me souvenant combien vous l'avez toujours desiré, et souhaitant qu'il me reste assez de tems à ma disposition dans cette vie pour emporter dans l'autre des connoissances plus exactes des planetes qu'aparament | je dois parcourir encore, pour pouvoir faire usage du précieux livre que vs me destinez. Certainement au moins mon attraction pour les astres ne me permettera pas de negliger les moments qui me seront laissés pour m'en occuper. Ne fut-ce que pour mieux perfectionner notre homogeneïté.

Envoyez moi les notes qui vous restent à faire sur l'Alexis le plutot possible, car Jacobi m'ecrit que je dois recevoir au 1er jour les 1ers essais de sa traduction. Vous pouvez compter que de maniere ou d'autre celle du Simon paroitra dans le meme tems, ainsi que l'original.

Je me porte tres bien, et Amelie au 10e jour (car je me suis trompé de 2 jour le dernier jour de poste) de sa derniere inoculation se porte à merveille. C'est un enfant que je prie Dieu de conserver pour l'ornement de son sexe, et la justification de ma theorie sur cela. | Je vous jure que c'est une fille rare, comme vous êtes un philosophe rare, que Dieu veuille conserver encore longtems pour l'instruction des hommes.

Adieu cherissime Socrate, je vous assure que l'Uranie celeste n'a pas à se plaindre de moi, et vous le savez bien. A propos, que devient votre voyage en Frise? |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.100 – Diotime, 11 mai 1786 = Bd 4.111-116, 121-122

Angelmodde, le 11 de may

Je vous ecris ce soir, cher Socrate, sans avoir encore reçu vos lettres, parceque la mienne doit être à la poste demain matin de bonne heure, et que j'ai dans ce moment ci un quart d'heure à moi dont je ne suis pas sure demain matin.

Amelie a passé l'epoque de la petite verole sans en avoir pris d'autres que les 3 boutons aux 3 places inoculées, et sans avoir éprouvée le moindre malaise. Ma santé continue à se fortifier ici à merveille, et tous ce qui m'environne se porte de meme. Dieu veuille que vos lettres m'apportent les memes nouvelles de la vôtre, et celle que vous songez serieusement à l'ouvrage que j'ai reccomandé à vos bontés et à votre genie. Il me paroit que l'Olympe vous fournit très heureusement les qualités et buts distinctes des 2 sexes, Jupiter gouvernant cette Olympe par ses foudres, Mars comme cooperateur du gouvernement par la force, | Vulcain comme artisan de ces foudres et armes, Appollon d'un autre coté comme le Dieu des Arts qui doivent leur naissance à une imagination intuitive et capable de fortes impressions du visible, tangible etc., Esculape comme le Dieu d'une science qui doit sa naissance à la meme faculté autrement dirigée, Pluton et Neptune egalement despote, l'un aux enfers, l'autre sur le vaste occean. Je me tais sur Mercure, Bacchus et d'autres dont vous verrez aisément combien ils sont tournés en dehors, n'ayant que le tems d'esquisser.

Je passe aux femelles; aucune Deesse si non en exception Bellone qui au fond n'est qu'une Deesse fort moderne, ne nous est peinte despote, c.à.d. dirigeant par la force. La hargneuse Junon meme se plaint souvent de ne pouvoir rien contre ceux qui sont protegés par Minerve ou quelqu'autre divinité; son fort c'est d'être

hargneuse, jalouse et envieuse. Qu'elle me pardonne genereusement si je lui fait tort, car il est vraï que je ne l'aime guere, | parcequ'avec la Deesse de Cythere prise ensemble et la bavarde Iris, elle me peignent toutes les imperfections dominante et propres à notre sexe. Comme la celeste Venus, Minerve, Diane et Latone en rassemblent les perfections, je passe ici une immense dissertation qui devroit expliquer ce que je veux dire par ce parallelle et toutes les propriétés de chaque sexe qui en resultent, et usant d'une liberté permise avec vous seule, j'en conclu par un saut immense entr'autre que votre sexe a des proprietés plus propres pour gouverner par la force, c'est à dire pour faire produire des actions, c'est à dire pour gouverner les hommes en tant que membres du tout appellé Société, et le nôtre pour gouverner l'individu, ou ce qui est la meme chose pour produire et modifier des volontés particulieres.

Que les hommes savent mieux jouïr de ce monde et les femes mieux le quitter, que les hommes sont plus faits pour les arts et les | femmes plus pour l'abstraction et pour les sciences, oui, mon cher S., riez tant qu'il vous plaira. Tout absurde que cela doive paroitre à cause que le contraire se manifeste et s'est toujours manifesté, c'est à dire, quoique votre sexe ait été jusqu'ici en possession du monopole des sciences, et qu'on ait laissé au moins aux femes la liberté de se former aux arts, en quoi par parenthese elles ont pourtant rarement reussi jusqu'à un certain point, moins encore à y creer. Je soutiens sous l'egide de Minerve au cas qu'on veuille m'attaquer q les femes sont plus faites pour les sciences que les hommes, et que si on a vu toujours le contraire, cela vient de la maniere absurdement opposée de leur education. Mais si vous dites mot de toute cette lettre à qui que ce soit (au cas pourtant que vous y compreniez quelque chose), je me brouille avec vous pour la vie. Dieu vous benisse. |

Encore un mot et j'ai fini.

Tous les Dieux et les Deesses, nous les voyons toujours soumis en dernier ressort à un Etre qu'ils appellent le Destin. Un Etre qui p.c. doit appartenir à l'Olympe. Savez vous ce que c'est? C'est un Etre qui s'etant à force de travaille dans toutes les differantes planetes qu'il a parcouru, defait des imperfections propres à chaque sexe parcequ'il etoit tour à tour, feme dans l'une et homme dans l'autre, et ayant acquis les perfections propres à chaque sexe en particulier, s'eleve jusqu'à une organisation hermaphrodite qui, reunissant les beaux coté des deux

sexes, fut au dessu de l'un et de l'autre, et c'est ce que je nous souhaite à nous. Tournez. |

J'ai un livre à vous remettre de la part de Jacobi. C'est sa derniere reponse à la lettre de Mendelson, addressée aux amis de Lessing. Je vous l'enverrai par le chariot de poste. A propos de ce que j'ai ecrit, il me vient dans l'esprit que Jesus Christ, interrogé par le Pharisien sur un cas très captieux d'une feme qui avoit eu 7 freres consecuitivement pour mari, la feme duquel elle seroit dans l'autre monde. Il reponds que dans l'autre monde il n'y auroit ni sexe ni mariage. Cela est bien heureux, mon cher Socrate, n'est ce pas? |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.101 – Diotime, 13 mai 1786 = *Bd 4.117-120*

Angelmodde, le 13 de may

Mon cher Socrate. Les Rois et les Reines ont été inventés tout expres pour créer des vuides sans penser à ce qui doit y entrer. Ils ne font autre chose leur vie durante, c'est le but de leur guerre. C'est leur occupation en tems de paix, et il faut que votre imagination soit bien pleine pour ne pouvoir permettre l'entrée à une verité si maigre. Je serois bien charmé, supposez que vous vouliez lui faire place, en en faisant sortire quelques idées que vous voulussiez vous defaire par preferance de l'allée qui vous sont restés de la sensation du rapport de la culotte et de la coiffure en ma faveur, car ces choses ne peuvent se comuniquer par discription. Il ne me reste donc aucun espoir d'en jouir si vous n'avez la generosité de me faire le cadeau de l'essence meme de ces idées. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.102 – Diotime, 18 mai 1786 = *Bd 4.123-124*

Angelmodde, le 18 de may 1786

Mon cher Socrate, je reçois votre lettre si tard que je n'ai que le tems de vous en accuser la reception, et de vous dire que je me porte si bien, que j'espererois que cela pourrait durer si je n'apprennois dans ce moment-ci par la meme poste que le Corps sera ici au comencement de juin et que pour comble de douleur il paroit desirer être reçu en ville. Ce sont 3 à 4 des plus belles semaines de la plus belle des saisons de perdus pour moi, et pour ma santé; il est dure d'avoir à desirer que si belles semaines fussent deja passéz.

Amelie a eu la petite verole, mais avec une telle benignité qu'elle n'a pas eu un seul jour de malaise.

Adieu, mon cher S., bien malgré moi adieu, mais Mr. chique doit emporter cette lettre en ville et la poste n'attend pas mon et son bon plaisir. Que Dieu vous benisse à proportion de mes voeux pour vous.

❧

Lettre III.103 – Diotime, 22 mai 1786 = *Bd 4.125-128*

Angelmodde, le 22 de may

Bien loin de soupçonner de la folie dans vous, mon cher Socrate, lorsque je n'entends point l'une ou l'autre de vos idées, accoutumée à les avaler rondement comme un oeuf fraix, je comence dès lors à prendre des inquietudes pour la mienne, et je ne demande des eclaircissemens que parceque je m'attends toujours avec assurance à du neuf, marqué au coin du genie.

Pour les coeffures je conçois qu'elles peuvent en fournir de tout genre, et Dieu sait si (comme le Corps m'a deja assuré l'année passé qu'on fabrique dans je ne scais plus quel lieu des hommes sans le concours des sexes) on ne viendra pas à bout de faire de la cervelle et du cervelet à revendre pour remplir les creux immenses en question; et c'est lorsque ce secret sera trouvé que la theorie des facultés deviendra surtout interessante, et en vogue. Sans doute puisque la proportion et | du melange et la pesenteur specifique propre à chaque individu

en depend et devra determiner le peu des cervelles en un mot, puisque ce sera une branche du commerce. Cette ame du monde {modifié} par votre Hécatée. C'est alors que l'empire de la mode, gouverné jusqu'ici par la Reine de France et ses semblables, nous fera voir beau jeu, car sans doute on vendra des cervelles à la Reine des cervelles à la Du Bari etc. etc. Il faudra des modeles pour en faire, et Dieu sait ce que deviendront ces dames, si elles n'expieront pas leur celebrité sous le scalpel du cruel anatomiste. C'est alors que nous aurons des graces à rendre au ciel de preserver le genre humain de la mode des cervelles philosophiques, afin que la vôtre reste en sureté!

Pour ce qui est du Corps, mon cher S., vos voeux helas sont inutils. Depuis plusieurs années il ne reste pas moins de 3 semaines, et quelque fois plus, faites en donc plutot pour mon cervelet pendant ce tems, et parlez moi souvent de la patience | d'une maniere à m'echauffer le coeur pour cette utile vertue. Il m'annonce depuis longtems une caisse avec des livres à lui, mais je n'en entends point parler. J'espere qu'il a encore le gout des permutations, cette source inepuisable d'occupation qui seule a la proprieté singuliere de produire quelque chose de (presque) rien, et de faire paroitre des richesses immenses au sein de la pauvreté.

A propos de coeffures, mon cher Socrate, et des biens et des meaux qui pourroient s'en suivre pour les cerveaux et les cervelles, il faut que je vous dise que mes inquietudes sur le sort futur de la vôtre, sont les fruits de certains pronostiques et enigmes singulieres.

J'ai emporté de Munster ici dans mon cabinet 3 bustes en platre, la vôtre, celle de Mr. de Furstenberg et celle d'une feme Sabine, fort belle. Or chaque fois qu'après être sorti de mon cabinet j'y rentre, je trouve (et toujours sur votre tete) ou mon bonnet de nuit ou quelques | de mes drapeaux, deja cent fois j'ai grondé Marie, je lui ai fait promettre de vous epargner, et si absolument elle ne peut resister de faire d'un de ces bustes en tete à peruque ou à bonnets, de se servir du moins de Mde la Sabine, sur la tete de laquelle ces choses font une disharmonie moins choquant. Elle promet, mais bientôt attiré à vous par je ne scais quel instinct irresistible, je retrouve votre belle face homerique metamorphosée en quelque vielle, edentée et hargneuse. Ce qui me frappe ici, c'est 1° le sort qui ramene toujours ces choses sur votre tete quoiqu'elles soient toutes 3 l'une à coté

de l'autre, et 2° l'infuence singuliere et puissante d'un bonnet qui a le pouvoir de transformer une tete qui sans elle porte le caractere de la sereine philosophe, d'un penser profond et d'un regard tout entierement vers l'invisible le plus sublime en un caractere de physionomie bavard hargneux et presqu'acariatre. Mon cher Socrate, voila qui est pour moi un probleme insolvable sans votre secours, pour le sentir, comme {... modelez} sur un de vos medaillons en cire une dormeuse ou bonnet de nuit de femme, et dites moi ensuite ce que vs en pensez.

Dieu vous preserve, cher Socrate, de toute funeste influence. Adieu.

❧

Lettre III.104 – Diotime, 24 mai 1786 = *Bd 4.129-132*

Angelmodde, le 24 de may 1786

Mon cher Socrate. Votre sciatique est d'une espece pour laquelle je n'ai pas de mesure en moi si elle ressemble tellement à la volupté. Ainsi je me tais, me bornant à faire des vœux contr'elle en tant qu'elle peut mener à un imperfection quelconque dans l'harmonie de votre economie physique, et vous souhaitant des occations plus douces de faire des decouvertes nouvelles sur la nature de la douleur et du plaisir. Quant à la maniere dont vous dépeignez les effets de l'opium, je m'y retrouve mieux, avec la seule differance qu'en attrapant par hazard la dose précisement convenable un degré d'irritation, et en general à l'etat actuel du corps, on peut se procurer des moments delicieux et uniques de vraï harmonie entre le corps et l'ame, chose rare dans l'etat naturel, mais ces moments nous donnent la sensation (impossible à acquerir par la simple reflexion) d'une organisation | possible peut-être dans quelqu'autre planete sans Hécatée.

Pour mes meaux, ils ont changés de nature depuis environ un an d'un seul coté, c'est de celui de la conviction que j'ai acquise de leur utilité infinie pour la composition de notre total (que je ne puis me resoudre à nomer un). Pour son utilité, je n'ai pas encore de termes pour la bien exprimer, mais je scais bien qu'elle consiste chez moi en l'effet qu'elle a produit de ne plus me faire chercher (ici) le bonheur, mais plutot le contentement, qui differe autant du bonheur que

l'occupation. On le travaille libre pour obtenir un but, different du but meme qu'on cherche à obtenir par ce travail. Je vois ici à la campagne l'homme du champ travailler, labourer, semer, piocher etc. etc. chaque jour à la sueur de son front, mais gaiement le maître dans l'esperance de la recolte, le serviteur dans l'esperance qu'après 6 jours de travailler viendra le dimanche et qu'après un demi jour de travailler viendre l'heure du repos. Lorsque je les vois à table ou au dimanche, je les vois assis silencieusement, | ou autour d'une table, ou lorsqu'ils ont bien remplis leur pense, ils deviennent lourds et tristes, et le dimanche, autour du feu, à s'ennuier. Voila le bonheur qu'on cherche ici bas. Le contentement est dans le ce meme laboureur pendant qu'il travaille dans l'espoir de se rendre lourd et triste à table, ou ennuié le dimanche auprès de son feu. Le bonheur vraï n'est ni à table, ni au coin du feu, il est couvert pour nous d'un voile profonde et connoissable ou plutot devinable seulement par les elans de l'ame vers le travaille, et par le contentement qu'elle trouve sur le chemin comme moyen. Car l'harmonie parfaite ne sauroit se trouver selon notre modification actuel dans aucun genre de repos, ce requisit essentiel pour toute jouïssance vraï, tandis que la paresse, ce vice physique, et l'orgueïl, ce vice morale qui derive proprement de nos bornes physiques, sont ou étés et serons en guerre à jamais parmis les composés de notre | espece. Or les meaux physiques qui enchainent le phylosophe comme le plus ignorant laïque comme les contrepoisons les plus actifs de l'un et l'autre de ces vices destructifs sont en meme tems les remedes les plus efficaces à ce qu'il me paroit, pour conserver la partie la plus precieuse de nous de {viel} <u>essentiels</u>, c.à.d. attaquant sa nature pure.

J'ai un grand desir de posseder une lampe merveilleuse telle que vs la decrivez, et gr. envie d'ecrire à Magellan de m'en envoyer une avec les indications necessaires pour s'en servir, qu'en dites vous?

Ma santé va un peu mieux depuis 2 jours, et j'attens le Corps avec resignation, sentant tres bien <u>qu'un</u> est moins <u>que douze</u>, et <u>4</u> moins que <u>52.</u> Voila un service que les mathematiques m'ont rendus.

Adieu, cherissime Socrate, decrivez moi de grace coment va votre delicieuse sciatique.

❧

Lettre III.105 – Diotime, 28 mai 1786 = Bd 4.133-140

Angelmodde, le 28 de may 1786

Mon cher Socrate! J'avoue que votre recit m'a fait fremir à cause de la conclusion qui condamne notre philosophie à être enterrée vivante. Mais enfin comme il ne s'agit de rien moins que d'être enterrée, permettez qu'avant de la tenir convaincu. Je fasse encore quelques questions en sa faveur et au prejudice de sa rivale la creatrice des cervelets (invention qui à côté des balons arostatiques à laquelle elle ressemble doit immortaliser notre siecle). Vous dites qu'après l'operation la patiente ne sentit rien, mais pour pouvoir en bonne logique en conclure en faveur du cervelet de nouvelle invention et de son administrateur, il faudroit savoir si la Dame sentit quelque chose avant l'operation, car dans le cas negatif vous me permettez de laisser vivre encore notre philosophie, et d'attribuer l'insensibilité de la Dame à son heureux naturel. | D'ailleurs n'en deplaise à votre erudition et savoir. Il me semble que vous jugez avec une prevention sensible en sa faveur en voulant la faire passer pour nouvelle; il est vraï que je ne me rappelle pas de l'avoir vu de mon tems ettallé à des yeux profanes, car elle l'a été aux vôtres, mais j'ai de grandes soupçons qu'il existe depuis longtems quelque confrairie etendue qui comunique ensemble d'un pays à l'autre ayant pour objet la modification des cervelets, et Dieu sait si ce n'est pas là le gr. mystère de celle qui occupe à la sueur de son front le pauvre Leuschenring. Quoiqu'il en soit, voici un anecdote qui fonde mes soupçons et que je n'ai apprise que depuis q je suis en Allmagne. Vous savez qu'il existe il y a plusieurs années une secte larmoyante dont etoit entr'autre Mde de la Fite et son amie Me de la Roche etc. etc. etc. Or c'est la naissance de cette secte que j'ai apprise et que je vais vous devoiler.

C'est Hannovre à qui elle doit le jour, et nommément à Mr. Zimmermann, ce medecin, jouissant d'un gr credit parmis un certain nombre de dames de cette ville qui forment le parti Zimmermannien. | Un autre medecin dont j'ai oublié le nom et que je veux nomer X, ennemi de Zimmermann, en avoit un autre parmis le secte des dames. Ces deux grands hommes et principalement X s'attachoit comme de raison sur toute chose à suivre dans ses ordonnances la regle sure de prescrire le contraire de ce que faisoit l'autre. Or Zimmermann avoit conseillé un

beau jour aux dames de son partie une nouvelle espece de chapeaux només caleches pour conserver leur belle peau contre les injures du soleil. C'est une machine immense de taftas, tres legere, et environnée de voiles et mysteres de gaze, mais il leur reccomanda sur tout de n'en porter que de blanches par la raison de la reflexion des rayons du soleil sur cette couleur. Les dames du parti X voulant bien conserver leur teint aussi, se servir egalement de ces calêches, mais sans paroitre vouloir le faire pour le meme but, car à l'opposite du Zimmermannien qui comme vous le voyez par l'invention des caleches tiroit sur le molle, le delicat et le tendre, les dames Xiennes affectoient | en tout à l'instar de leur chef le fort et le dure. Elles renioient Dieu, par exemple, rioient avec Voltaire et compagnie des sottises de l'immortalité, de la metaphysique, sentoient parfaitement que la reconnoissance, l'amitié, l'amour filial, maternel et conjugal etoient des contes de ma Mere l'Oïe, voyoient plaie, bosse et sang sans s'emouvoir, crioient avec des voies fortes et se paroient d'un air robuste et {homace} et de couleurs tranchantes, comme couleur de feu, bleu turque, tandis que les autres s'evanouïssoient en voyant un papillon en danger de se bruler l'ailes s'attendrissoient au seul nom de mere, de fille, d'amie dont elles en avoient toujours par douzaine, qui toutes allarmoient sans cesse leurs fibres delicats et tendres par l'idée des dangers qu'elles pouvoient courir dans la sphere des possibles, lorsqu'elles ne se voyoit pas, avoient des nerfs comme des cheveux, parloient tant bas, ne pouvoient entendre une flutte sans en être affectés jusqu'aux convulsions, et ne pouvoit supporter que les couleurs les plus tendres comme lila, couleur de champaitre. X donc ordonna à ses fortes, quoiqu'elles | ne vouloient pas renoncer aux caleches, de n'en porter que de noirs, afin de n'être pas confondue, et repondre à leur noble origine en paroissant craindre les attaques de l'astre du jour. Dès lors le parti blanc fut nomé celui des sensibles, et le noir les fortes. Ces 2 parties ont longtems soutenus les guerres les plus cruelles et les plus destructives pour s'affirmer l'un aux depends de l'autre, mais apres bien des variations de fortune ils se sont peu à peu mangés l'un l'autre et il n'en est resté que le souvenir et des caleches de toutes sortes de couleur.

Je ne vous conte ici, mon cher Socrate, que ce qui a percé dans le public, mais vous sentez bien que cette affaire doit avoir des racines plus profondes, voilés à ses yeux; et je suis presqu'assurée que le fond de ce mystere etoient quelque

fabrique de cervelets et de leur modification, qui s'operoit dès lors, et peutetre de bien plus loin encore, dans les tenebres. J'oubliois une circonstance remarquable surtout pour nous, parcequ'elle favorise une idee que nous avons eu | de longtems sur les effets qu'on pourroit produire par le moyen des odeurs et des couleurs. C'est que le parti sensible portoient en été des bouquets tout et uniquement composé d'herbages et fleurs des champs comme le thim, la marjolaine, le pied d'alouette, le muget, le miroir de Venus, les bleds, les bluettes etc. On nommoit ces bouquets empfindsame Strausse, ce qui veut dire: des bouquets sensibles, tandis que les fortes n'en portoit que de jonquille, de tournesol, d'astres, de tulipes, de romarin, de fleur d'orange etc. Enfin, mon cher Socrate, reflechissez bien à tous ce que je viens de vous dire avant de prononcer sur cette matiere importante. Ajoutez la reflexion que depuis une 20aine d'années toutes les modes d'un côté tendent d'extenuer le cervelet sans ajouter à son poids, que de l'autre toute les inventions, livres et etablissemens semblent tendre au meme but. Dixi, et je prie Dieu de veiller sur nos cervelets pour les preserver de toute maligne influence, ce à quoi j'ai de fortes raisons, car j'ai senti souvent cet hiver un certain bruit sourd à la droit de mon cervelet et une certaine lueur à la gauche, lorsque ma sciatique et | tous mes autres meaux m'obligerent au frequent usage de l'opium, et ces avis salutairs ne m'ont pas abandonnés entierement, quoiqu'ici je me porte infiniment mieux qu'en ville.

Adieu, cher Socrate, faites en autant si vous voulez que je me porte encore mieux. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.106 – Diotime, 4 juin 1786 = *Bd 4.141-142*

Angelmodde, le 4 de juin 1786

Mon cher Socrate, pardonnez si vous ne recevez auj. q 2 mots; Mr. Mikel est là qui attend ma lettre pour l'emporter à Munster à la poste, et hier de tout le jour je n'eus que le tems à la lettre de garder mes 3 enfans contre les influences d'un

air infecté, et à ecouter des histoires de Mde A. et de Mr B., de Mdelle C. etc. etc.

Mr. de Furstenberg, qui les avoit ecouté avant hier tout le jour n'en pouvant plus, etoit allé se reposer hier à Munster. Les commerages et les tons decisifs sont pis que jamais, priez pour moi, St. Socrate!

Ma santé comence deja à decliner, j'ai dû prendre hier soir de l'opium. Le Prince est arrivé samedi passé apres le diner ici en parfaite santé.

Adieu, cher Socrate. Votre tete desiné à la plume me rappelle le passage du Simon. Je vois à l'air un peu stupide du petit homme, q Prometé n'a pas commis son vol encore, car non seulement je ne fuis pas sur le pied de les montrer, mais Dieu merci maitresse absolu de tout ici, il est impossible qu'elle tomboit dans d'autres mains q les miennes.

Que Dieu vous benisse et vous preserve de tout air epais et infecté. Je vs prie ou m'ecrivez pas des lettres composés no etre vus, j'y perds et cela ne sert a rien ro.

❧

Lettre III.107 – Diotime, 8 juin 1786 = *Bd 4.143-148*

Angelmodde, le 8 de juin

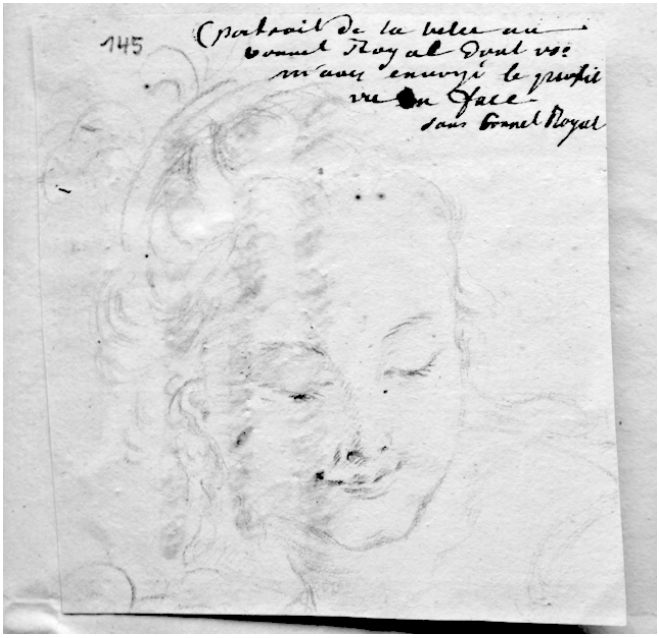
J'ai la tête trop occuppée des affaires importantes de la Grande Comtesse, de Mr. de Liano, de Mde de Rosendaal, de Mdelle Dankelmann, de Mdelle Henriette, de Mdelle Heinenort, de Mr. Mayer etc. etc. etc. etc. pour qu'il y puisse monter des idées digne de vous être offerte; toutes mes idées propres, mon cher Socrate, sont ou éttouffées, ou anéantis sous le poids énorme de toute ces choses, et pour comble de bonheur, pour achever de m'enrichir, le Corps vient de m'annoncer avec un air transporté de joie, qui? Le Comte Gabriel Golofkin pour le 16 ou 17 de ce mois.

Mon cher, abregeons. Je n'ai point encore repondu à Blankenbourg, car je n'en ai eu le tems ni l'esprit. Mimi est à la chasse, à son retour nous nous mettrons à l'ouvrage pour le calcul de sa tête x 16, et nous attendrons le Bonnet Royal avec impatience.

Voici, mon cher S. un echantillon d'une lettre telle que vous êtes apparament destiné, d'en recevoir d'ici à quelque semaine, à moins que vous n'aimiez mieux que je me taise tout à fait, car de vous offrir du mellieur, cela est au dessu de mes facultés. |

Mr. de Furstenberg, autant qu'une forte lethargie et tournagement de tête (provenant de la meme source que l'extinction de mes idées) le lui permet, vous salue et vous embrasse. Diotime en feroit de meme, mais pour moi, mon cher Socrate, je ne suis pas seulement digne de baiser la poussiere de ses pieds, ainsi je n'oserois vous proposer mes embrassemens de peur de vous innoculer La Grande Comtesse, Melle Heinenort, Mr. Liano, Mde de Rozendal, Mr. Mayer etc. etc. etc. etc. |

(portrait de la belle au bonnet Royal, dont vous m'avez envoyé le profil, vu en face sous bonnet Royal) |



[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fco Wesel

❧

Lettre III.108 – Diotime, 11 juin 1786 = *Bd 4.149-152*

Angelmodde, le 11 de juin 1786

Mon cher Socrate! Vous êtes un vuide, je suis un vuide parfait, il faudroit donc un tiers bien plein pour nous remplir tout deux.

Je viens de recevoir une lettre de Dusseldorff qui m'apprend que Jacobi part demain pour Londres. Il n'y est question ni du tems qu'il compte y rester, ni de vos œuvres, de la traduction desquels il m'avoit marqué dans une precedente qu'il alloit m'envoyer un echantillon.

Le ton du Corps a beaucoup changé en bien depuis une attaque de dispute qu'il eut avec Mr. de Furstenberg, ou ne parut pas de la façon la plus avantageuse, tellement q les enfans en furent tres frappés et commencerent à voir des vuides aussi, où jusqu'ici ils avoient cru voir des pleins. Depuis ce tems meme, excepté hier soir où j'eus à soutenir sur ce sujet une seance de plusieurs heures, il a été moins question de la Grande Comtesse, de Mr. Liano, de Mesd. {Bonnd. vend.} perp. etc. etc. etc. etc.

Mr. de Furstenberg est reparti hier pour Paderborn, | où l'election effective de Mr. son frere exige sa presence pour une 12aine de jours. Le Prince compte partir le 20.

Reellement, mon cher Socrate, (et non pour plaisanterie) je dois être extraordinairement vuide d'idées, car je sens pour la 1ere fois de ma vie qu'eussai-je 12 heures de tems, je n'aurois rien, mais rien à la lettre à vous ecrire. Cela me frappe desagréablement, et notez que je ne me porte pas physiquement mal, que je n'ai ni crampe, ni rien de ce qui fait sentir qu'on est, excepté la resistance de ma main qui se traine sur le papier et la sensation qu'elle ne trace qu'un ABC varié et combiné au hazard. Mon Dieu, mon cher Socrate, priez pour moi, cette reflexion ou plutot cette experiance me donne de l'hypochondrie; dites moi de grace que devient notre magazin d'idées dans une telle situation, car j'ai des experiances moins fortes à la verité, mais pourtant analogue où après un certain tems elles se reproduisent, prevue qu'elles | n'ont pas été hors de l'ame.

Je finis pour retourner à mon cher etat de vuide parfait, car la reflexion sur ce vuide est pire que le vuide et coment n'y pas reflechir, lorsque c'est de vous que

mon vuide s'approche. Aimez moi si vous le pouvez dans l'espoir que je retrouverai quelque jour ce que je viens de perdre.

Votre tres humble D. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.109 – Diotime, 15 juin 1786 = *Bd 4.153-154*

Angelmodde, le 15 de juin 1786

Le soir à 6 et ½

Mon cher Socrate. Je n'ai que le tems de vous accuser la reception de votre caisse avec la montre, les curedent et les 3 charmants petits livres, et de vous en faire mes remerciements infinies.

Nous demenageons ce soir encore pour partir demain (à la pointe du jour à cause de la chaleur) pour Munster, où nous irons recevoir l'aimable Comte Gabriel, pour faire plaisir au Prince qui prefere ce sejour à celui de la campagne. Il n'a rien dit de positif sur son depart, mais je suppose que ce sera vers le 21 ou 22 que nous le perderons.

Je viens de recevoir encore une lettre de Jacobi, qui me dit qu'il compte être de retour | à Dusseldorff à la fin du mois prochain, et achever chemin faisant la traduction de l'Alexis.

Adieu, tres cher Socrate, j'aime mieux vous ecrire et je scais que vous aimez mieux recevoir de moi peu que rien.

L'election unanime du frere de Mr. de Furstenberg comme Coadjuteur de Paderborn s'est passé le 12 sans opposition quelconque.

Dieu veuille que votre santé soit bientot entierement remise.

❧

Lettre III.110 – Diotime, 20 juin 1786 = *Bd 4.155-156*

Munster, le 20 de juin 1786

Je vous prie, mon cher Socrate, de m'excuser encore ce jour de poste ci relativement à l'extreme pauvreté de ma lettre. Le depart du Corps est retardé jusqu'au 23 et moi ici en ville depuis vendredi le 16 pour l'amuser, la campagne n'etant pas autant à son gout. Du reste tout va assez bien, grace à mes forces qui sont en beaucoup mellieur etat que les autres années. Je supporte veilles et vuides sans d'echec considerable dans mon physique. Mon côté intellectuel et moral seul s'en ressent, mais en bien, car je n'en suis que plus à la mode, gonflé et vuide.

Mr. de Furstenberg est parti derecheff | pour Paderborn, comme je crois vs l'avoir dit, et ne revient que le jour du depart du Corps.

Dieu veuille que je reçoive enfin de mellieures nouvelles de votre santé, puisque le tems est si beau, je l'espere.

Adieu, cherissime Socrate, quand je pense à vous mon vuide se remplit et se retrecit en meme tems.

❧

Lettre III.111 – Diotime, 23 juin 1786 = *Bd 4.157-158*

Vendredi 23 de juin 1786

Le Prince vient de partir, mon cher Socrate, et moi, je suis si fatiguée et malade de tout le tintamare passé et present, m'etant levé fort matin après m'être couché très tard à cause du Comte Gabriel, qui a soupé ici et qu'il a fallu conduire à son auberge et à la porte cette nuit, que je suis absolument hors d'etat de vous ecrire autre chose, si ce n'est que j'existe encore un peu, en verité pas beaucoup.

Le livre de Jacobi pour vous va partir par le chariot de poste et moi ce soir pour Angelmodde, où j'espere retrouver le calme et la santé, que tant de jours passés à la comedie et en conversations au dessus de ma portée ont troublés et derangés. Au reste, le Prince a paru fort content pendant son sejour, et si gracieux qu'il m'a fait cadeau d'une mouchette et d'un fusil contre quelques cadeaux que | j'ai eu

l'honneur de lui offrir. Je scais qu'il vous en a fait aussi une presse et d'autre choses que je ne me rappelle plus, mais vous ne vous en êtes pas vanté à moi de peur de me rendre jalouse.

Le Prince et le Comte Gabriel vont ensembles tant qu'ils pourront jusqu'à Geismar ou Cassel ou Hanau, enfin tant qu'ils se plairont ensemble, et puis le dernier s'en va à Berlin et le Prince sonder des mines dans le pays de Nassau.

Adieu, mon cher Socrate, je suis la plus hebetée et la plus nulle, quoique la plus affidée de vos admiratrices. Mr. de Furstenberg revient aujourd'hui.

❧

Lettre III.112 – Diotime, 25 juin 1786 = *Bd 4.159-162*

Angelmodde, le 25 de juin 1786

Je suis charmée, mon cher Socrate, que vous reconnoissiez enfin la reciprocité de nos droits, car à dire vraï, je commençai à me lasser de votre avidité à demander des indulgences, sans en accorder jamais à quelqu'un qui en avoit infiniment plus besoin que vous.

Je ne puis vous dire encore ce que produira l'abandon où je me trouve, trop frappé encore de la nouveauté du silence qui sucede au bruit confus, mais trop occupée encore à raccomoder les vitres cassés, les meubles endomagés, et à ranger enfin comme on est dans le cas de le faire les lendemains de fêtes. Je ne pourrai vous rendre un compte exacte des traces qu'elle a laissé que lorsque tout sera revu, compté, et remis à sa place.

En attendant la sciatique qui s'etoit manifestée | les 4 derniers jours de cette fête, semble vouloir m'abandonner aussi après 6 bains froids que j'ai pris depuis avant hier soir, que je suis venu me replacer moi meme sur les bords de la Werze avec Mr. de Furstenberg, revenu quelques heures après le depart du Corps.

Agréez ma reconnoissance infinie comme vos bontés, mon cher Socrate, pour tous vos bienfaits nouveaux; bon Dieu, si vous ne cessez de me decorer il faudra bientot convertir une partie de mon jardin en galerie pour les placer! Pour les vases que j'attens déja avec impatience, et que je ne manquerai pas d'aller recevoir moi même à Munster, il y a encore de la place assez sur mes

bibliotheques, qui bientot en seront garnis entierement, tout autant qu'il y en a | dans les deux chambres. Je suppose que la lanterne que vous m'annoncez en est destiné pour le cabinet, ou bien si c'est la lampe angloise peutêtre. Je prierai le Corps de m'envoyer la description de la maniere de s'en servir, car il sait la faire arreter.

Je viens de recevoir une chaise d'exercisse d'Engleterre que j'ai fait venir à cause des infirmités dont je suis à ce qu'il paroit destiné à être la victime constenment tous les hivers, et qui m'empechent de sortir. Le Prince l'a vu et fut si content du genre d'exercisse qu'elle donne ainsi que de sa comodité, qu'il paroit resolu d'en faire venir une. Je voudrois que vous en fissiez autant; c'est un espece de tabouret de cuire creux en dedans, rembouré seulement là où on est assis, et rempli du reste par un ressort composé. Ce tabouret est mobile entre deux quadres latereaux qui | servent d'appui aux deux mains. En s'appuyant sur ces quadres des 2 mains on se donne le mouvement plus ou moins fort à volonté, mais toujours doux du trot. Je serois fort aise de vous savoir en possession d'une telle machine. Magellan me l'a procuré et envoyé très bien conditionnée.

Le Prince m'a dit que Mde de Varel vous avoit enfin rendu les desseins pour lesquels vous etiez en negotiation, cela est-il vraï? Mr Rort m'a envoyé son catalogue. Aussi je rougis de vous dire que je n'ai point repondu à Blankenbourg, mais bien plus encore que je n'ai repondu ni à Goethe, ni à Md. de Stein, ni à deux gracieuses lettres de Lavater.[43] Enfin je sens que lorsqu'on devient coupable en apparence jusqu'à un certain point sans avoir l'ombre de tort au fond, cela donne un endurcissement d'un genre qui demanderoit pour être bien depeint. Une feuille nouvelle et un tems nouveau qu'helas je n'ai pas, mais comptez que je tacherai de me ramollir, et tirez en la consequense, naturelle à que je vous suis, lorsque je ne manque de jour de poste qu'à la derniere extremité. Adieu, cherissime Socrate, à tout jamais votre

Δ

❧

43 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 114 (fragment).

Lettre III.113 – Diotime, 4 juillet 1786 = *Bd 4.163-164*

Angelmodde, le 4 de juillet 1786

C'est bien malgré moi et par une suite des plaisirs passés, mon cher Socrate, que j'au dû me refuser au plaisir de vous ecrire la poste derniere. Depuis le depart du Corps et de l'aimable Comte, ma santé deja affoiblie (par le trop peu de sommeil que j'ai pris durant ces 3 semaines, ne pouvant jamais me coucher avant minuit et obligé cependant à être levé de bonne heure) est devenue de plus en plus mauvaise, jusqu'à ce qu'enfin j'ai eu 4 à 5 jours de fievre et de rhumatisme universel, qui me mit hors de possibilité d'ecrire vendredi passé. Hier et auj. j'ai dormi pour tout le tems passé, ce qui me remet beaucoup, mais en meme tems m'a oté le tems que j'aurois voulu employer à vous ecrire.

Il est tems que cette lettre parte pour Munster toute pauvre qu'elle est. Je scais que vous la | recevrez avec indulgence puisqu'elle vous rend compte au moins de mon etat phisique. Quant à celui de mon ame, je n'en suis pas mécontent, je vis comme bien d'honet gens dans les combats du bon moi, contre le mauvais moi, et je crois que proprement ce travail de l'homme vaut bien les travaux des messieurs de la societé, sans en excepter celui de vos greffiers et pensionnairs, voir meme celui du Stadhouder!

Adieu, mon tres cher Socrate; j'ai expedié par le chariot de poste un livre pour vous que je vous envoie parceque j'aimerois fort que vous voulussiez le lire pour l'amour de moi et m'en dire votre sentiment. Il n'est pas de Jacobi, mais il contient le resultat assez précis de la discussion de Jacobi et de Mendelssohn, accompagné de commentairs et reflexions de l'auteur.

Adieu encore une fois. J'ai peur que la lettre n'arrive trop tard.

❧

Lettre III.114 – Diotime, 7 juillet 1786 = *Bd 4.165-168*

Angelmodde, le 7e juillet 1786

Il ne m'est pas possible, mon cher Socrate, de vous dire combien je suis occupée auj, car il faudroit du tems pour cela et c'est précisément ce qui me manque.

Ma santé ne vaut pas grand chose, mais c'est un effet accoutumé d'un tems pluvieux, accompagné du vent de Nord.

Le Prince vient de m'ecrire de Gottingue et me demande sur toute de choses les nouvelles que vous m'avez donné du mariage de Mdelle Henriette, car il ne doute pas que ces sortes de nouvelles ne prenne une ge place dans notre correspondence, et à ma honte et à la vôtre je suis obligé de lui dire que vs ne me parlez point du tout d'une chose si importante.

Je suis infiniment | curieuse de la lampe, et jamais invention n'aura été plus avantageuse pour moi, pauvre aveugle, qui suis cependant obligé de travailler beaucoup à la chandelle. En verité, mon cher Socrate, vous m'obligeriez en me permettant d'ecrire à Magellan, qui doit egalement m'envoyer une caisse dans un mois, de m'envoyer une telle lampe et de l'huile de spermaceti. J'attendrai votre reponse, et je vous jure que je regarde cette permission comme une faveur, 1° afin que vous gardiez cette belle invention pour vous meme, et 2do pour l'avoir surement vers le tems des jours courts. Or Magellan est tres expeditif, je l'ai trouvé tel dans toutes ses comissions, et pour le mechanisme, la manoeuvre des experiences, fort adroit.

N.B. Le Corps m'a | assuré qu'il illumoit la lampe avec facilité et qu'elle jettoit un eclat de lumiere surprenante, mais que vous ne vouliez ou ne saviez faire la manœuvre qu'il faut pour que cela reussisse.

Adieu, cherissime Socrate, je vous embrasse du fond de mon ame.

Jacobi m'ecrit qu'il se plait fort en Engleterre, où il est heureusement arrivé, par Calais et Dover. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.115 – Diotime, 9 juillet 1786 = *Bd 4.169-172*

Angelmodde, le 9e de julliet

Mon cher Socrate, quelque impolie que je doive vous paroitre en formant quelques doutes sur votre veracité, je me vois dans la dure necessité de n'avoir à

choisir qu'entre deux meaux, et de douter s'il est plus impolie de vous croire le plus bete de la Republique ou un peu menteur. Pour me tirer de ce cruel embarras j'ose vous prier de me faire une definition exacte de ce que vous entendez par le mot Bête. Ce sera un repis pour moi, et peutetre verrai-je jour en attendant à me tirer de ce pas difficile.

Pour ce qui est de la politique, vous avez raison de me faire des excuses de m'en parler, car hors les animaux politiques je dois faire divorce à tous ce qui vient de cette source pour eviter hypochondrie | et, ce qui bien pis est, misantropie, à laquelle hors de cette atmosphere, je n'ai Dieu merci aucune pente. J'ai pourtant lu, il y a quelques 8 à 15 jours une machine qui sans porter la livraïe de la politique est trempé dans ce pot au noir, d'une maniere qu'on ne sauroit meconnoitre. C'est un livret de Mirabeau qui traite de Cagliostro et de Lavater,[44] mis de pair pour la charlatanerie, mais où le dernier est traité pour surcroit d'impie, de voluptueux, de galant, etc. etc. C'est une abomination qui porte le voile de la philosophie berlinoise; on voit clairement que Le Mirabeau a vendu sa plume à la clique soidisante philosophique de cette ville, qui a Nicolaï[45] pour cheff, et | pour but essentiel de persécuter le christianisme sous le nom de la superstition, afin de chasser ensuite peu à peu (en accoutumant d'abord le peuple à leur Dieu philosophique et à son temple qui n'aura plus rien de ce qui frappe les sens) le Dieu veritable du sein et du cervelet des hommes, et le remplacer insensiblement par les Dieux vivants de la terre. Et voila une partie des raisons du bruït qu'ils ont fait sur le danger des machinistes, magnetistes et tous les istes du monde, qui selon eux sont tous atteins du criptojesuitisme.

Il y en a encore d'autres que je ne puis confier à la plume. Enfin les soidisants deffenseurs de la tolerance, et braves chevalliers, attaquants de toutes ces sectes dangereuses, pourroient bien être la secte la plus dangereuse, | et c'est un grand bien que la dispute de Jacobi les ait forcés à se demasquer en parti; ils me paroissent comme les grands qui sous pretexte de deffendre leurs peuples des attaques possibles, tiennent en tems de paix des armées sur pied, qui les ruinent.

---

44 *Lettre du comte de Mirabeau à *** sur M. Mr. de Cagliostro et Lavater. Avec un apendix, ou eclaircissemens sur les theistes de Boheme, et la persecution qu'ils ont eprouvee en 1783* (Berlin 1786).

45 Christoph Friedrich Nicolai (1733-1811).

Je vous prie, mon cher Socrate, de vouloir ou ecrire d'abord ou aller chez Boas et de le prier de ma part de me faire une petite note calculée de la valeur qu'il a mis à la guinée en fl d'Hollande; la raison est que le Prince m'a fait retirer de mes revenus du mois de juin 527 fl 13 s, pour payer le memoire des deboursés de Magellan pour moi, lequel memoire fait la somme de 41 guinee, 11 schilling, 11 sols, ce qui ne sauroit ce me semble faire 527 fl 13 s. Mais independenment de cette raison, j'en ai une plus essentielle pour desirer savoir à combien on a compté la guinee, car comme la plupart des comissions arrivés d'Angleterre sont pour d'autres d'ici; il faut en me faisant rembourser, que je sache à combien je dois me faire payer la guinee.

Je n'ai plus que ce petit bout, mon cher Socrate, pour vous assurer des voeux et benedictions de Δ.

> Je vous supplie de me procurer une prompte reponse au sujet des guinées, car ayant payé et n'etant pas remboursée il manque d'argent.

❧

Lettre III.116 – Diotime, 13 juillet 1786 = *Bd 4.173-176*

Angelmodde, le 13 de julliet 1786

Mon cher Socrate. Le vent du nord souffle avec importunité dans mes os et surtout dans mes poulmons et ma cervelle, tellement qu'il en resulte un double rhume; je suis charmée des changemens que vous m'annoncez, par le moyen de cette lune que vous avez tant calomnié que vous ne meritez guere ses bienfaits.

J'ai été fort surprise de lire dans votre lettre mes grands eloges de Magellan, si je vous en ai dit autre chose, si non qu'il est assez bon pour la main d'œuvre dans les experiences, pour achetter des chaises d'exercisse, des chapeaux et ettoffes angloises, les bien emballer etc. Il faut assurément que j'ai fait de la {prou} sans le savoir, car c'est en concience tous ce qui m'est connu | de son merite, dont la 1ere partie m'a été connu à La Haye sous vos yeux, et vous trouviez alors comme moi, qu'il manoeuvroit assez adroitement. Je me rappelle meme qu'à cette occation vous m'avez conté que de 2 Musschenbroek qu'il y a eu,

l'un etoit sans cervelle mais avec d'habile mains, l'autre sans main possedant une bonne cervelle, et qu'à eux 2 il faisoit un tout tres util. Peutetre avec votre cervelle et la main du Magellan il en resultera, au moins quant à la lampe, un tout lumineux, à l'egard de laquelle j'userai de votre permission et de vos conseilles. J'ai donné sur le champ mes ordres pour qu'il soit cherché un couple de chaines de montre telles que vous les desirez, par terre et par mer.

Je me flatte que le 1er chariot de poste | pourra satisfaire à la flamme amoureuse de Mr. le secretaire. Je vous remercie de ce que vous m'aidez à satisfaire la flamme curieuse du Corps à l'egard de Mesd de R., mais quel sera donc ce factum? Car ce sera là la premiere question qui me sera faite de sa part.

Adieu, mon cher Socrate, Mde de Ketteler qui m'a prise toute l'apres midi vous a volé une aune au moins d'ecriture, que je dois garder dans ma cervelle enrhumé, faute de tems, et peutetre lui en devez vous quelque remerciemens, car les rhumes se comuniquent aisément.

J'ai lu il y a quelque jours dans votre petit Aristée avec volupté, et compte en lire une grande partie avec mes enfans au 1er jour, ainsi que dans la Lettre sur la Sculpture, parceque nous somes sur le chapitre du beau. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.117 – Diotime, 17 juillet 1786 = *Bd 4.177-180*

Angelmodde, le 17 de julliet 1786

Mon cher Socrate. Le livre en question n'est pas de Herder; je suis extremement charmée, mon cher S., des 3 recherches que vous me promettez, assurément vous ne sauriez m'ecrire sur une matiere plus interessante, ainsi je vous supplie de me tenir votre parole à cet egard. Certainement je suis de votre avis, que malgré l'excellence de bien des choses contenues dans ce livre il y a des choses à dire, et entr'autre que l'auteur y admet à ce qu'il me paroit 3 sortes de sens différent du mot croire, ce qui ne laisse pas que d'en rendre la lecture plus difficile qu'elle ne le seroit d'ailleurs, vue la noblesse et la simplicité du stile qui

me frappe, surtout dans la derniere partie de cet ouvrage. Je n'ai pas le titre précis du livre sur Cagliostro et Lavater présent à la memoire, mais c'est une brochure dont le titre ne nomme que le 1er; il vient d'en paroitre un autre sous le titre d'Observations philosophiques sur les principes adoptés par l'Empereur dans les matieres ecclesiastiques, | qui n'amusera pas S.M. Joseph. Je vous conseille cependant de lire cette brochure dans un genre tout different, et que les ecrits philosophiques emanant de secte berlinoise et de ceux qui les combattent. Ce n'est qu'un developpement assez adroit à ce qu'il me paroit, de vues que tout le monde ne paroit pas soupçonner encore en Allmagne.

J'ai parlé hier un homme de lettre de Berlin, et fort galant, homme connu de Mr. de Furstenberg et de moi depuis 5 à 6 ans deja, qui a achevé de nous convaincre que toutes ces rumeurs du criptojesuitisme, qui ont mis les Berlinois en mouvement, les uns de bonne foi, les autres dans d'autres vues, ont eu pour source les tres mysterieuses Leuzenring, votre intime ami qui N.B. depuis qu'il nous a quitté jusqu'à l'heure où je vous parle n'a pas encore quitté Zürich, où il rôde nuit et jour autour de la porte de Lavater, qu'il prend et qu'il donne pour un maitre chef des martinistes et tous ce qui finit en -istes | pour l'epier, tandis que Lavater, le plus grand antiseciste possible se divertit tranquilement des veilles sueurs et peines que prend cet honet homme et dont il sait parfaitement être l'objet unique; j'ai vu là dessu un tableau ecrit par Lavater à un de ses intimes amis qui est un cheff d'œuvre dramatique. Que tout cela, mon cher S., reste entre nous, je vous en prie, puisque ce sont des faits que je ne dois qu'à la confience. Pour l'auteur du livre vous ne le connoissez pas, et je ne le scais aussi que sous confidence; il importe à lui meme et à Furstenberg qu'il ne soit pas connu de si tot; si donc quelqu'un en soupçonne Herder ou quelqu'autre auteur connu, je vous prie de ne le pas contrarier ni affirmer, dis se laisser le monde dans le doute encore.

Pardonnez moi, mon cher S., de ne vous avoir pas envoié le billet de lotterie encore; il est à Munster et j'ai cru que la chose ne pressoit pas assez pour m'obliger à y aller, tandis que je ne me porte pas mieux. Pour le billet du Corps il me paroit qu'il m'est tres inutile comme piece justificative, quelque pauvre que soit ma tete; il y a juste encore assez d'etoffe pour me faire distinguer la nuit du jour.

Adieu, je vs embrasse de tout mon ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.118 – Diotime, 20 juillet 1786 = Bd 4.181-182

Angelmodde, le 20 julliet

Mon cher Socrate, je suis extremement triste pour avoir perdu de ma montre mon cachet représentant mon papillon. Il y a 8 jours que je m'apperçus, voulant cachetter une lettre que le cordon auquel il tenoit etoit dechiré et q le cachet manquoit. J'envoiai partout où j'avois été promener les 2 jours auparavant, c.à.d. à une heure et ½ au moins aux environs d'Angelmodde. Je le fis annoncer au prêche et dans la gazette, ce tout inutilement; il est perdu et reste perdu, et cela m'afflige aussi fortement qu'evenement de cette nature puisse affliger. Au nom d'Apollon, indiquez moi le moyen | de reparer promptement ma perte, à quel prix (en mon pouvoir) que ce soit. Je ne puis vous parler d'autre chose auj., etant par dessu mon chagrin, hors d'haleine d'occupations.

Dites moi si vous êtes content des chaines de montre. Sans cela je tacherai d'en procurer d'autres.

Adieu, cherissime Socrate, malgré mon chagrin je sens combien je vous aime.

P.S. La caisse est arrivée à Munster.

❧

Lettre III.119 – Diotime, 23-24 juillet 1786 = Bd 4.183-186

Angelmodde, le 23 de julliet

Mon cher Socrate. Votre lettre est veritablement très courte, mais, si j'ose le dire, elles le sont toutes dans l'année 1786; je crois en avoir une de 6 pages, un couple de 4, le reste de 2, 2+½ ou 3 au plus. Je n'ai point manqué le jour de poste où vous manquez de lettre, ainsi je suppose que vous l'aurez reçu encore.

J'ai oublié de vous dire alors que j'ai lue à mes enfans votre lettre sur la Sculpture, que non seulement ils l'ont comprise, mais qu'elle leur a fait tant de plaisir, qu'ils ne purent se resoudre à en interrompre la lecture la 1ere fois, ce que je jugeai cependant à propos de faire, parcequ'avec ce que nous avions causé entre deux, cette lecture avoit deja durée 3 heures environ. Nous l'achevames le lendemain à leur grande | satisfaction. Je compte à present que nous en somes là pouvoir leur lire quelques parties de l'Aristée, l'Alexis et le Simon bientot avec fruit.

Mon cachet est et reste perdu. De grace ayez pitié de moi, j'en ai des empreïntes encore assez que je vous enverrai avec le billet de lotterie, dès que je pourrai aller à Munster.

Voici une lettre pour Camper, reponse à l'incluse de lui par la quelle il me reccomanda l'homme en question. Mr. de Furstenberg, en leur donnant à souper a invité en meme tems le proff. d'Utrecht, nommé Hennert, qui par hazard se trouva à la meme auberge, et qui lui plut en qualité de mathematicien. N.B. et pour être exactement vraï je dois vous dire que tout en faisant semblant de continuer ma lettre tout d'une piece.

C'est auj. le 24 à 8 heures du soir, et cette remarque est importante, parceque j'ai à vous annoncer mon cachet retrouvé. Comment? C'est ce que je ne scais pas encore, je scai seulement que Mr. de Furstenberg, qui est allé ce | matin à Munster pour assister à un chapitre general me l'a envoyé ce midi sans plus, car il l'a envoyé etant au chapitre à sa maison pour m'être envoyé tout de suite, d'où je soupçonne ce que j'avois soupçonné d'abord, qu'il l'a defait de ma montre comme cela lui est arrivé plusieurs fois pour cachetter quelques lettres, n'ayant pas le sien, qu'il aura eu ce jour là. L'habit qu'il met allant à ces occations, et que l'oubliant ensuite dans cette poche, il l'aura retrouvé etant au chapitre. Quoiqu'il en soit, je suis fort contente de l'avoir retrouvé et de pouvoir vous annoncer encore cette bonne fortune.

Adieu, mon cher Socrate, on m'appelle à souper, et cette lettre doit partir demain de bonne heure; il faut donc la fermer encore ce soir. Dites moi, je vous prie, comment vous vous portez à présent; dans vos dernieres lettre il n'est pas question de cet article interessant pour Δ. Ne l'oubliez plus et agréez mes benedictions et mes tendresses. |

P.S. Ne manquez pas, je vous prie, de lire d'un œil critique ma lettre à Camper avant de la lui envoyer, et cachettez là d'un cachet quelconque, supposé cependant qu'il ne s'y trouve rien qui puisse me faire des affaires avec lui, ce que je crains toujours depuis que tant de lettres de ma part, ecrites dans l'esprit le plus respectueux et le plus innocent ont été mal pris de sa part. Si meme l'adresse n'est pas bien comme je le soupçonne, je vous supplie d'y faire un autre couvert, et de lui dire plutôt que je vous l'ai envoyé ouverte de peur qu'il ne prenne l'ignorance de ses titres pour une negligence coupable etc.

❧

Lettre III.120 – Diotime, 28 juillet 1786 = *Bd 4.187-188*

Angelmodde, le 28 julliet

Mon cher Socrate, c'est pour ne pas manquer à vos ordres que je vous ecris, car le tems me manque tellement auj. que je n'ai à la lettre q celui de vous dire qu'à un peu de sciatique près je me porte bien, avec tous ce qui m'appartient.

Je n'ai pas pretendu dire du mal de Leuchsenring, mais seulement que par hazard il en peut faire, moyennant son caractere soupçonneux et finassant; du reste vous vous trompez, le croyant mal avec Nicolaï. Ils sont au mieux, et c'est de Leuchsenring, que Nicolaï tire les nouvelles qu'il debite, auquel on sait bien qu'il y a quelque base, mais qui sont infiniment | grossis par la loupe au travers, de la quelle Leuchsenring. voit; ainsi Nicolaï n'a jamais dit ni ecrit du mal de Leuchsenring.

Adieu, cher Socrate, en ge hate.

❧

Lettre III.121 – Diotime, 1 août 1786 = *Bd 4.189-192*

Angelmodde, le 1er d'aout 86

Mon cher Socrate! Je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez pris, mais non pas de n'avoir pas dit tous ce que vous aviez à dire sur ce sujet, et je

vous supplie très instament de ne pas me frustrer du reste. Quant à ce que vous dites de la verité de l'histoire, j'aurois quelques petites exceptions à faire par rapport à moi, pour qui sa mesure de vraï est bien moins dans la consideration des 3 points que vous dites, que par son caractere interne, et c'est un article sur le quel je crois deja vous avoir parlé une autre fois. Lorsque je lis Herodote par exemple, il m'est egal de savoir quel etoit cet homme, quel chemin a pris son histoire jusqu'à nous, et enfin qu'elle contient quelques faits peu vraisemblables, quelques autres qui paroissent absurdes, etc. Je sens avec autant d'evidence qu'il a existé, qu'il a ecrit le livre d'histoire en question, et qu'il a ecrit l'exacte verité, c.à.d. qu'il a vu effectivement ce qu'il dit avoir vu et entendu raconter effectivement les faits qu'il dit avoir ouï dire que je sens la verité de votre existance et que vous avez | ecrit la lettre contenant la dissertation en question, sans pouvoir pourtant le demontrer à un autre s'il ne me croit. Je comparerois volontier cette façon de sentir la verité d'un fait, d'un homme, d'un caractere à la maniere dont on sent si un dessein, un tableau est copie ou original, et encore mieux, si un tableau representant une tete est le portrait d'un individu existant ou qui a existé, ou si c'est un ideal, et dans ceci comme dans bien d'autres choses. Il y a encore dans l'homme des facultés qui, en parti parcequ'il y en a trop peu qui s'etudient eux meme d'où il resulte que des milliers de manieres d'être et de modifications en lui n'ont pu encore recevoir de caracteristiques dans la langue generale, et en parti aussi parceque toutes les facultés qui sont dans l'homme sublunaire meme, ne se developpent pas egalement chez tous. Je suis convaincu qu'il y en a plusieurs, qui chez des milliers d'hommes restent pour la vie entiere confondus dans le fond tenebreux des sensations et modifications obscures sans aquerir meme le degré de force necessaire pour le distinguer les uns des autres, | que dis-je, je suis persuadée qu'il n'existe pas un seul homme sur terre qui ne possede dans ce fuseau de sensations et modifications obscures, que je respecte étrangement depuis quelque tems, et pour cause, des tresors de decouvertes nouvelles à faire sur l'homme, quoique dans notre siecle philosophique on croie avoir decouvert la dessu le fond du sac. Et un des cotés par le quel je respecte la faculté de croire, c'est comme moyen unique de parvenir à la comunications de faits qui puissent mener à des experiences au moyen des quels ce croire devient savoir. Je ne scais si vous me comprenez, posez que je vous dise, mon cher S.,

essayez de vous faire enterrer dans la terre dans votre jardin jusqu'au menton, et restez dans cette position 24 heures. Vous ferez par ce moyen une decouverte en vous que vous ne ferez pas d'ailleurs comme être dans une position si incomode 24 h. n'est pas agréable, et comme ce qui est souvent infiniment pire pour l'homme, | cette experience semble sortir de l'ordre d'agir ordinaire, exposer à quelque ridicule, vous n'en ferez rien si vous n'avez pas vis à vis de moi la faculté qu'avoit Alexandre vis à vis de son medcin, en quoi pour le dire en passant il me paroit plus beau que lorsque je considere en lui le vainqueur de l'Asie.

Mais si vous me croyez, certainement en philosophe socratique vous passerez sur l'incomodité et le ridicule, et ferez l'essai qui vous promet de vous enrichir.

Mon cher Socrate, la foi comme devoir servir de baze à toute verité d'un côté, et la foi honnie et bonnie absolument de l'autre, concourent egalement à decrediter un des plus futil moyens de developpemens à l'ame.

Adieu, cher Socrate, demain je vais à Munster savourer vos bienfaits. Certainement je ne l'ai pu plutot, et la raison c'est que j'ai eu plus de 15 jours la sciatique. Adieu.

> Je ne vous parle pas des 3 significations que vous donnez à savoir, croire et douter, parceque ma lettre seroit trop longue, mais en passant je remarquerai ici que quand je vois la montagne à travers la vapeur je ne crois pas, mais il me paroit que c'est une montagne. Le croire ou la foi me semble impliquer uniquement l'assentiment qu'on donne à un fait sur le rapport d'autrui, assentiment qui differt trop de ce que j'eprouve. Lorsqu'il me paroit que je vois une montagne. Car ici que un soit une ou non, j'ai toujours une sensation directe qui ressemble à celle d'une montagne.

❧

Lettre III.122 – Diotime, 4 août 1786 = *Bd 4.193-194, 199-200*

Angelmodde, le 4e d'aout 1786

J'ai jouï avant hier avec volupté de vos bienfaits, mon cher Socrate. Le beau vase de Pierre surtout, que j'ai placé fort haut, fait un effet admirable; il y a je ne scais

quoi de plus antique, de plus sacré, attaché à la pierre dans la plus belle imitation des formes. Mais en terre, ne dedomage pas, les petits vases de terre me font pour moi une jouïssance journailliere très ge, comme je les ai sur ma table, et me ferai de tems en tems la fete de boire, hors de celui du dernier envoie, qui me plait le plus de tous, et qui est dans le gout que la figure suivant ne doit vous rappeller q par rapport aux ornemens qui peutetre vous en rappelleront tout le reste, car quant à l'elegante forme je suis bien incapable de vous la rendre en 8 jours de travail, bien moins en 5 minutes qui me restent pour vous ecrire afin que ma lettre puisse être apporté à Munster par Mr. Mikel. | Le pied vous en aura paru un peu trop lourd en comparaison du corps du vase, si vous y avez fait attention, mais N.B. le corps dans mon griffonage ne vaut rien du tout. Il y en a deux de cette espece quant aux ornemens et en apparance aussi de la meme forme, mais fort differant quant on les considere bien, car l'un est la perfection meme dans ce genre, et le pied excepté quant au contour, l'autre la perfection si on vouloit y appliquer une mesure fort peu; mais pour l'œil de l'ame grossierement manqué.





La lanterne est parfaitement bien aussi, ainsi que le reste dont je vous rends milles graces, particulierement encore du livre de Simson. En à compte de tous ce que je vous dois, j'ai chargé le Prince de vous remettre à son retour les 6 guinées qu'il m'a fait payer de trop, et il m'a deja repondu qu'il le feroit.

Monsieur Mikel, botté et eperonné, me presse de finir, en vous benissant du fond de mon ame.

❧

Lettre III.123 – Diotime, 7 août 1786 = Bd 4.195-198

Angelmodde, le 7e d'aout 1786

Je suis bien de votre avis, mon cher Socrate, lorsque vous supposez qu'aparament nous ne disputons que sur des mots, pourvu que vous m'accordez

qu'il me paroit n'est pas la meme chose que je crois. Ce que je ne saurois voir d'un œil tranquile non plus q si on m'enlevoit le necessaire, la langue (la françoise surtout) n'est deja que trop pauvre sans que nous l'appauvrissions en rangeant sous la meme denomination 2 choses dissemblables. C'est surtout ce que je trouve à redire au livre des Resultats, lequel (si on avale cette pillule) ne sauroit manquer d'avoir raison concernant la source ou le point d'appuie de toute verité, puisqu'entr'autre il range sous la denomination de croire, toute evidence provenant des sensations directes.

Mon cher Socrate! Hier nous celebrames le jour de naissance de Mr. de Furstenberg par une fête champêtre, qui dura depuis l'aube du jour jusqu'à 3 heures | après minuit, ce qui a mis tellement mes facultés jouissantes à bas, que je ne suis guere faite pour la metaphysique aujourd'hui: je m'endors sur ma chaise, même la plume à la main, et ce qu'elle continue d'ecrire machinalement, ce sont des reves tout pures.

Les deux machines dont j'ai rempli les vuides que laissoient les cordons de cannes dans la botte sont plus estimables par leur solide utilité que par leur elegance. Ce sont des visses qu'on peut placer partout où l'on veut pour y suspendre sa montre ou tous ce qu'on auroit envie de suspendre. J'en ai à cet usage partout à côté de mon lit et de ma table à ecrire. J'ai bien | craint que les chaines de montre ne seroient pas de votre gout, mais j'etois sure aussi que vous aimez l'equité d'agréer la raison solide qui m'empeche de vous en envoyer un autre. C'est qu'il y en avoit pour le moment aucun autre à avoir ici. Dès que je pourrai m'en procurer un, semblable à votre beau dessein, soyez sure que je m'en emparerai avec toute l'avidité d'une concience, qui me [fait] sentir souvent combien en fait du doux devoir de l'amitié de se procurer des jouïssances l'un à l'autre, je suis en reste avec vous.

Adieu, mon très cher Socrate, je vous embrasse avec autant de force que j'en ai. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.124 – Diotime, 11 août 1786 = Bd 4.201-204

Munster, le 11e d'aout 1786

Je suis venu ici, mon cher Socrate, pour affaire comptant, chercher en meme tems les billets de lotterie, et ne voila-t-il pas que j'ai oublié la clef du seul coffre où je les soupçonne d'être s'ils ne sont pas à Angelmodde meme; ce qui ne seroit pas impossible, car en venant ici je me suis rappellé qu'avant d'aller m'etablir à Angelmodde j'ai fait (ce que je fais tous les ans) un arrengement total de tous mes papiers, cachettant ce qui doit l'être et addressant chaque paquet à qui il appartient. Je scais pour sure avoir mis alors vos 2 billets de lotterie dans une feuille de papier blanc, bien plissé, ecrivant dessu ce que c'etoit, | et il est probable que sachant qu'ils serviront cet été je les aurai mis parmis les papiers qui sont allés à Angelmodde, ce que je verrai ce soir; si non, je retournerai ici, quand je pourrai cependant, puisque la perte ne seroit que de 6 florins. Elle ne vaut pas je crois l'irritation que causent toujours des chercheries pareilles.

Mon cher Socrate, la caracteristique des nuances de {c...} et fort bien imaginé et fort adequate à ce qu'il me paroit à l'exception du sentir et savoir = + 00 = 0.

Il me paroit que savoir est un genre, dont sentir est une espece toute particuliere, très différente du savoir à priori et du savoir à posteriori, et que confondant ensemble ces 2 choses pour les diviser sous la denomination de a par x le croire participe à l'obscure confusion que cela cause au lieu que les differentes especes de valeur du croire, meme si chaque espece de savoir sus mentionné avoit son signe, en deviendra | plus determiné.

Quant aux enfans, je ne suis pas d'avis que l'exercisse des similitudes et analogies eloignés leur soyent si utiles, par la raison que la pente naturelle des jeunes gens va presque toujours un peu trop de ce côté, ce qui nuit extremement au jugement en favorisant; je l'avoue, l'esprit proprement dit, en allmand den Wiz, le deffaut le plus ordinaire de la jeunesse, est de s'attacher beaucoup aux ressemblances, et pas assez aux differances beaucoup plus difficiles à appercevoir, et beaucoup plus utiles pour perfectionner le jugement, baze de toute perfection humaine. J'aime bien mieux les exercer à la recherche des pieds de vases. Si vous en avez un qui joïnt à la beauté du corps de celui dont je vous ai parlé dans mon avant derniere un beau pied, je serois curieuse de le voir. |

Quant aux reves, si vous y travaillez personnellement, je crois, ne pourra vous y être plus utile que je m'en suis faite depuis bien longtems, que par la singularité de ceux qui me viennent, et par la faculté que j'ai lorsque je prend de l'opium, d'observer les reves dans leur formation premiere. Quant aux 30 questions non repondues qui doivent decorer une 20taine de vos lettres, vous vous trompez assez, car j'ai actuellement toujours vos lettres devant moi lorsque je vous reponds, pour pouvoir le faire article par article. Je ne vais ni à Geismar, ni nulle autre part cette année faute d'argent. Je suis encore occupée à payer mes dettes de l'année derniere, occupation necessaire pour quiconque n'aime pas la dependance, et qui a la perspective de diminuer de resources semblables à mesure que {....} et les maladies augmentent, ce qui sera mon cas.

Adieu, cherissime Socrate, que le Dieu tout present nous eclaire, nous anime et nous protege.

❧

Lettre III.125 – Diotime, 13 août 1786 = *Bd 4.205-212*

Angelmodde, le 13 d'aout 1786

Mon très cher Socrate! Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez bien vous occupper d'une lunette d'observation pour moi. C'est une piece qui en effet manque encore essentiellement à notre museum, et comme vous en possedez plus que tout le reste de la Hollande pris ensemble, j'accepte avec reconnoissance celle dont vous voudrez bien vous passer en notre faveur.

Permettez moi,[46] mon cher Socrate, de croire que vous n'avez fait que feuilletter le livre des Resultats ou que vous n'en comprenez pas bien l'Allmand (ce qui m'ettonneroit moins q le contraire, vu qu'elle n'est pas d'un stile facile pour quelqu'un qui ne possede pas dans toute perfection la langue allmande), si vous imaginez tout de bon que l'auteur n'y est pas de bonne foi. Au reste je dois à la verité de vous dire que le relisant une seconde fois, j'ai vu clairement que je me suis | trompé à la 1ere lecture un peu fugitive, en lui attribuant 3 definitions differantes du croire. Ce qui reste vraï, c'est qu'il ne prend nulle part le mot

46 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 122, p. 409 (fragment).

croire ou glauben dans l'acception comme dans laquelle il signifie adopter un fait sur la parole d'un autre. Il en a etendu furieusement le sens, car il l'explique dans un endroit de son livre par l'adopter le temoignage de nos sens internes et externes. Dans un autre endroit c'est l'experience et dans un autre encore l'evidence des sens. Or ces trois explications, qui m'ont paru differante au 1er d'abord par les expressions differantes dont il les a orné, sont comme vous le voyez une et la meme chose, c'est à dire adopter pour vraï le temoignage de nos sens, internes et externes, ou les temoignages unanimes des sens des autres, lors qu'il parle de l'espece de conviction fondée sur des faits recueillis dans les annales du monde. En un mot, il a pris ici l'adoption sur des temoignages dans un sens abstrait et collectif pour | l'opposer à la demonstration à priori, sur laquelle Mendelson se vante (assurément on ne sauroit plus mal à propos) d'avoir fondé sa conviction et celle de ses disciples, de l'existance de Dieu, dont l'auteur des Resultats dit qu'il ne sauroit y avoir de demonstration a priori, parcequ'une demonstration a priori ne sauroit avoir pour objet que des rapports, et que pour demontrer quoique ce soit sur des rapports il faut connoitre les choses en rapport ou leur existance auparavant. L'existance même d'une chose ne sauroit donc être demontré a priori. Il faut donc reconnoitre l'existance d'un Dieu par une autre voie, et cette voie c'est la voie du croire, des Glaubens dans le sens etendu, et le prend, si vous avez la bonté, mon cher Socrate, de relire ce livre avec cet eclaircissement, je crois que vous le trouverez consequent d'un bout à l'autre.

Je vous avoue, mon cher Socrate, que si je conçois comment on peut croire, ou sentir, telles | ou telles choses que d'autres ne croyent ou ne sentent point, je ne conçois nullement coment on prend la resolution de croire. Peutetre Mr. Feit a t-il pris la resolution d'agir comme s'il croyoit, c'est ce que je conçois parfaitement bien, et sur le comment? de quoi je voudrois avoir le tems de disserter plus longuement, mais prendre la resolution de vouloir croire, bon Dieu! Voilà pour moi un nouveau genre d'etude, car je ne saurois rejetter de ce qu'un homme sage a pu faire ou penser comme ridicule ou inutile uniquement, parceque moi, je ne le conçois pas.

Pour les 3 raisons, mon cher Socrate, qui font que cette methode (comme vs la nommez) ne sauroit vous servir, permettez que je les regarde comme superflues.

Pour la 1ere, elle ne me dit proprement rien, car en avoir ou n'en avoir pas besoin ne sauroit produire ou empêcher le croire dans tout autre tete que celle d'un être sans conscience de ce qui se passe en lui. Je crois ou je ne crois pas | est une maniere d'être resultant de mon rapport à un certain ordre de choses, de faits, de sensations ou de personnes, resultat où je suis passive dans quelque sens que je prends le mot croire. Je le prens dans l'acception comune, c'est à dire s'en fier au rapport d'autrui comme il doit l'être ici, où il s'agit de la methode de Mr. Feit; alors votre besoin ou non besoin peut bien produire cet effet, que vous etudiez ou n'etudiez pas avec soin le livre qui contient les temoignages, faits, préscriptions et promesses auquels Mr. Feit s'est fié, ou auxquels il croit. Si cependant vous l'etudiez, il ne depend plus de vous, mais uniquement des caracteres internes et externes de verité qu'il a relativement à votre maniere de sentir, qu'il en resulte pour vous l'effet de croire ou de ne pas croire ces temoignages, ces faits, ces prescriptions et ces promesses. A la verité il auroit pu en resulter un 3e effet, c'est le doute. Mais cet effet est tout aussi determiné que les 2 autres, et je ne vois pas mieux coment le besoin peut par un acte determiné de la velleïté convertir le doute en croire que le non croire en croire, autrement que par de nouvelles lumieres ou de nouvelle perceptions de choses ou d'idées non appercues à une 1ere ou seconde lecture. Quand à la seconde raison, que Dieu ne sauroit exiger de vous etc., cela suit tout naturellement | puisqu'il ne peut exiger de nous que des efforts pour perfectionner continuellement nos rapports à lui selon la methode la plus efficiante par rapport à notre volonté. Or il est clair que se proposer de croire ce qu'on ne croit pas, ou ce dont on doute, est une methode peu capable de mettre en mouvement notre volonté, si elle n'y est mise par quelqu'autre comme methode.

3° Votre Education Libre. Permettez moi de vous dire apres longues reflexions et experiences sur cet objet, que relativement à cet ordre d'opinions qui ne sont pas de l'essor des demonstrations mathematiques, je ne puis voir aucune education au monde libre, là où un enfant fut environné de parents d'amis qu'il cherissoit et consideroit, et l'enfant me paroitra toujours avoir été moins libres dans son assentiment, dans ses prejugés pour ou contre etc., à proportion que son inclination, sa tendresse, son respect naturel pour les parents et ses amis furent soutenus par l'amour, le respect et l'aprobation que le public accordoit à

ces parents ou à ces amis. L'education dans le sens le plus libre seroit peutetre celle, où l'enfant environné jusqu'à l'âge de la raison par des personnes qui à mesure qu'il se developperoit se feroit toujours | connoitre à lui sous un point de vu plus defavorable, tellement qu'il en naitroit dans l'enfant un especе de degout d'adopter leur maniere d'être ou de voir, situation N.B. que je connois en partie, ou bien celle où l'on auroit environné l'enfant de gens à opinions si absurdes et si confuses que, parvenu à l'age de la raison avec un peu de ressort naturel et ne pouvant absolument rien faire de ce cahos qu'il auroit sucé petit à petit, il fut forcé de recomencer lui meme, situation que je connois aussi par exp. Faudroit il en conclure que par consequent il seroit du devoir des parents d'environner leurs enfans de personnes haïssables, ou bien, de leur remplir expres la tete d'un tel cahos? L'absoluté revoltante de cette conclusion me mene directement à une autre; c'est que l'influence des opinions et manieres de voir des parents sur les enfans, puisqu'elle est reellement plus forte à proportion que les parents et les enfans valent mieux et se trouvent entr'eux dans un rapport plus parfait. Doit être entrée dans le plan et dans l'ordre que le createur trouva pour nous le mellieur, que notre liberté consiste dans le pouvoir de vouloir suivre chacun les verités qui selon l'expression | de l'excellent Diocles sont placés sur la partie de la colonne tournée de son côté, et notre merite a agir conformement à ces verités, mais que notre liberté ne s'etend pas jusques au choix du coté qui doit être tourné vers nous, de nous en particulier, et il s'en suivroit ce me semble assez clairement que l'auteur des Resultats l'a fort bien vu lorsqu'il considere l'histoire comme une des sources les plus importentes des verités qui ne peuvent être demontrées a priori, parceque supposé meme que sur certains faits le degré de conviction dut resulter du calcul de probabilité, l'histoire même avec ces faits douteux n'en seroient pas moins l'histoire des opinions, et par consequent une source aussi pure de lumieres dans leur abstraction, que toute autre source, donné par l'auteur de la nature à chaque homme en particulier.

Voila, mon cher Socrate, une lettre qui auroit été plus courte si j'avois eu plus de tems. Vous ne serez pas fort ettonné si vous y trouvez des obscurités, puisqu'il s'agit de choses qui meme avec tout le loisir possible sont difficiles à comuniquer avec clarté. Je souhaite fort que vous suiviez mon exemple quant à la longeur. Lorsque je vous ecris 8 pages dans ma situation, assurement pour faire balance

egale, vous me devez le quarré. Par consequent je me flatte de n'en pas recevoir moins de {vous}.

Adieu, cherissime Socrate.

❧

Lettre III.126 – Diotime, 20 août 1786 = *Bd 4.213-214*

Angelmodde, le 20 d'aout 1786

Voici Mr. Druffel, mon cher Socrate, qui vous présentera celleci. Je scais que vous en faites cas, vous savez celui que j'en fais aussi, ainsi il est inutile d'ajouter d'autre reccomendation. Il est allé en Hollande pour 3 semaines avec Mde sa mere et Mr. son frere pour affaires de commerce, qu'ils ont à Amsterdam. Il se fait une fete de vous voir.

Comme je vous ecrirai probablement encore 2 lettres avant que cela arrive, je n'ajouterai rien à celleci.

❧

Lettre III.127 – Diotime, 22 août 1786 = *Bd 4.215-218*

Angelmodde, le 22 d'aout 1786

Le dernier jour de courier s'est passé, mon cher Socrate, bien malgré moi sans m'entretenir avec vous. J'avois un mal de george et dans toutes les jointures, qui me menaçoient de quelque maladie plus considerable si je n'etois venu au secours avec des sudorifiques qui me retinrent au lit toute la matinée du vendredi, et qui ont très bien chasséz les preparatifs de guerre qu'ils faisoient dans mon pauvre corps.

Vous me demandez s'il n'y a point de remede au mal qui m'empeche d'accompagner Mr. de Furstenberg à Geismar. Mon cher S., contre le manque d'espèce il n'y en a guere que la chose qui manque, car je ne saurois regarder comme remede les emprunts, puisque c'est précisément pour eviter le mal, c.à.d. les dettes que je sacrifie ce voyage. Que quiconque aime l'independence et la paix

doit fuir sagement, car se sentir troublé pour quelque cause respectable qui en vaille la | peine, c'est un trouble qui porte en quelque maniere avec soi les germes d'un repos {facile} et sa consolation, mais s'exposer à être troubler pour de l'argent me paroit un genre de destruction semblable à celui de cet amiral qui se vit mangé vivant par des crapeaux.

Il est parti ce matin Mr. de Furstenberg et ce n'est pas sans serrement de cœur que je l'ai vu partir seul, aussi ne restera-t-il à Geismar q 15 jours. Si j'avois été persuadée que ces bains fussent indispensablement necessairs à ma santé, j'y aurois été cependant à ses fraix plutot que de manquer à ce devoir, mais je suis fort en doute la dessus, et crois qu'il est bon de m'eclaircir de ces doutes en essayant cette année les bains froids de riviere sans interruption.

Mr. Druffel est parti hier pour Amsterdam avec sa mere et son frere, qui y ont des affaires de commerce | pour quelques semaines. Quant à lui, il profite simplement de cette occation de voir ce pays, et de vous faire sa cour. Vous aurez la bonté de lui remettre l'incluse quand vous le verrez, mais non en présence de Mde sa mere, avec la quelle il se trouve dans un rapport genant à force de tendresse de sa part. Il vous supplie de vouloir ecrire d'abord un mot à Van Dam en sa faveur, afin que se presentant à sa porte sous son nom pour voir ses medailles, il ne soit pas refusé. Menez le à Niethuys si cela se peut, en allant à Schewling en voiture. Le detour ne sera pas grand, et peutetre seroit il faisable de lui donner à diner là. Les diners faits par Mde de Haan l'accomoderoit à merveille.

Voici encore une lettre po. Camper, à laquelle une très gracieuse reponse à sa derniere m'a encouragée. Elle m'a fait outre sa valeur intrinseque tout le plaisir de la nouveauté, | ne contenant ni pointe ni epigrame. Vous l'aurez dès que je m'inserai imbué; il me dit lui meme aussi qu'il compte me venir voir le printems prochain, ce qui me rejouït fort.

Adieu cher Socrate, j'attens impatienment votre plan pour le travail sur les songes, vous benissant et vous embrassant de tout mon cœur.

❧

Lettre III.128 – Diotime, 25 août 1786 = *Bd 4.219-220*

Angelmodde, le 25 d'aout 1786

Il n'est plus l'illustre Fréderic, le plus grand des Rois de notre tems. Mon frère m'ecrit qu'il est mort en philosophe comme il a vecu, le 17 à 3 h. du matin, n'ayant demandé personne, entouré seulement de ses 3 domestiques. Depuis longtems il se sentoit mourir comme on le sait par ses propos et demarches; depuis 3 mois il souffroit beaucoup, mais jamais il n'est sorti de sa bouche un mot de plaintes.

L'arrivée et le depart de la poste du jeudi au vendredi laisse si peu de distance, ici à la campagne surtout où il se perd encore des heures à porter les lettres de la ville et à la ville, qu'il m'est impossible de repondre auj. à la belle lettre que vous m'avez ecrit hier, et sur la quelle vous me devez cependant encore 34 pages; j'y repondrai assurément, parceque j'ai des choses à repondre, mais je doute que ce soit avant vendredi prochain, parceque j'ai des affaires qui ne me laissent aucune marge pour demain, dimanche et lundi.

Après un fort rhumatisme aux cuisses qui les a rendus comme immobile, mais très douloureux pendant 2 jours, savoir mardi et mercredi. Je me trouvai mieux hier, et bien aujourd'hui.

Dieu vous benisse, cher Socrate, {...} votre santé, et aimez bien votre Δ.

Tachez je vous en prie de faire parvenir l'incluse au plus vite.

❧

Lettre III.129 – Diotime, 28 août 1786 = *Bd 4.221-224*

Munster, le 28 d'aout 1786

C'est avec grand plaisir, mon cher Socrate, que j'emploie quelques moments de mon jour de naissance à en faire homage à un des êtres qui a le plus contribué à me faire renaître et à meler de roses parmis les epines de ma vie. C'est ici que j'ai reçu hier votre Nro 64, et mon chiffre etant resté à Angelmodde où je compte retourner tout à l'heure après avoir laissé cette lettre ci à la poste, je n'ai encore pu la lire en entier.

Vos reflexions contenus dans le supplement, mon cher S., peuvent être juste en general, mais non sans exception. Au reste le Grand Homme n'a pas lu votre derniere lettre, parcequ'il etoit deja à Geismar lorsque je l'ai reçu, et quand il l'auroit lu, je vous assure que ce seroit sans aucune consequence, ni pour lui, ni pour vous. Il est des plus tolerants et chretien, il conçoit parfaitement qu'on | puisse ne l'être pas, au reste nous ne parlons guere sur ce sujet, mais pour d'autres raisons que celles que vous alleguez. En general j'ai vu, parmis les vraïs Chretiens, c.à.d. parmis ceux qui savent pourquoi ils le sont, et qui ont des tetes vraiment philosophiques, beaucoup plus de tolerance pour les Deïstes que je n'ai vu parmis ceux ci de tolerance pour les Chretiens, et je crois en entrevoir la raison. Je ne parle pas des Chretiens perroquets, qui disent qu'un deïste est mille fois pire qu'un atheïste. Point de raison, Monseigneur! q Dieu vs a fait là une belle grace. Quoiqu'il en soit, je voudrois bien avoir le tems de discuter cet article plus longuement, et de vous dire tous ce que j'en scais, mais enfin ce qui est retardé n'est pas perdu pour cela.

Jacobi est de retour à Dusselsorff depuis 15 jours. J'avois oublié de vous le dire. Il n'a point passé par la Hollande come | vous jugez, sans quoi il auroit passé et n'auroit meme passé que par vous.

Mr. de Furstenberg, quoiqu'il ne s'arrete q 15 jours à Geismar ne revient pourtant q vers le 14 de sept. à cause du Grand Chapitre qui l'oblige à passer quelques jours à Paderborn.

Voulez vous bien croire, mon cher Socrate, que ce Haaze, mon secretaire, qui vous a remis quelque fois la bile, se developpe tellement avantageusement, qu'il est devenu pour moi un objet interessant et reellement agréable; eh! bien, je vous proteste que cela est vrai, vous ne le reconnoitriez pas, bien entendu si vous pouviez causer avec lui librement, ce qui sera bientot faisable, vu qu'il est tres appliqué à apprendre le françois. Il m'a souvent fait suer dans ma vie à grosse goute, mais enfin il m'en reccompense, c'est un fait.

Adieu, mon très cher Socrate, mon tems est passé. Mes enfans m'attendent. Si Druffel est avec vous, saluez le de ma part, et agreez mes tendresses et benedictions. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre III.130 – Diotime, 1 septembre 1786 = *Bd 4.225-230*

Angelmodde, le 1er de sept. 1786

Tous ce que vous me dites, mon cher Socrate, relativement au feu Roi, je l'ecrivis samedie dernier à Mr. de Furstenberg, inclusivement de ce que vous dites sur son sort futur. J'aurois cru relire ma lettre, si les reflexions qui suivent, relativement à Gustave Adolph et au Roi Guillaume ne m'avoit durement rappellés qu'il ne sauroit se trouver des reflexions semblables dans une lettre sortie de mon cerveau. Vos projets d'envois, mon cher Socrate, m'effrayent, en m'indiquant des situations où je m'inquiette de vous supposer.

Vous viendrez chez Diotime quand il vous plaira, sure d'être reçu avec grand plaisir, surtout si vous vouliez passer chez elle quelques mois de l'hiver depuis decembre, parceque jusques là, obligé de camper ici à la campagne pour des raisons essentielles de santé, de repos, d'etude etc. etc., où il y a pour nous tous qu'une seule piece habitable dans la mauvaise saison où l'on puisse faire du feu, N.B. rien qu'un feu de cheminé très petit. Or cette saison, qui exige du feu, a deja | commencé helas, depuis 8 jours; il est vraï que je pourrois vous loger où logea le Prince, mais c'est tout autre chose au cœur de l'été ou dans l'humide automne. Ces sortes de cabanes alors ne sont habitables qu'au depend de la santé, car il n'y en a pas une seule à plusieurs lieux à la ronde contenant une piece aussi solide (et dont cependant j'ai dû faire solidifier encore les ouvertures et avenues au vent par des volets, et des ecrans par tout pour le rendre practicable) que l'est notre chambre comune dont je parlai plus haut. Dans le mois prochain d'ailleurs je dois payer quelques visites de chasse, que je dois depuis plusieurs années, qu'on m'accable d'invitations à la campagne et de reproches, à des seigneurs et dames de Munster. J'avalerai cette pilule dans une tourné, ne comptant rester qu'un jour ou deux chez chacun. Pour adoucir mon sort Mr. de Furstenberg m'a promis de m'accompagner partout, ainsi je depends | pour le tems où cela se fera, de son loisir. Ce seroit donc si cela vous etoit egale une grande satisfaction pour moi de vous voir pour mes ettrennes, et je ne doute pas que le plaisir d'être ensemble ne seroient encore util pendant l'hiver, en ce qu'augmentant nos jouïssances, il diminueroit ou nous aidroit à supporter plus facilement les meaux

auxquels nous somes tout deux plus sujets pendant cette saison que pendant tout le reste de l'année.

Je suis grosse d'une continuation de reponse à plusieurs de vos lettres encore, mon cher Socrate, et j'espere en accoucher au premier jour. Pour auj. 3 pages deja presque remplis ont pris le tems que je puis y emploïer. Je me bornerai donc à vous repetter en reponse à votre feuille volante, que vous êtes parfaitement libre d'ecrire tous ce que vous pensez, 1° parceque je reponds du mot que vous crainderiez de faire, soit à l'individu, soit au rapport de Furstenberg avec vous, | 2° parceque, s'il voit la plupart de vos lettres, ce n'est que lorsque je les lui donne; il n'est pas question entre nous de la moindre gene à cet egard, et si vous connoisez mes principes, mon cher, vous devez savoir qu'il entre essentiellement dans ceux que l'amitié m'impose de ne pas confondre la confiance illimitée que j'accorde pour ce qui me regarde moi seul avec la confiance au sujet des autres. L'une est baze essentielle, l'autre seroit trahison de l'amour. Comptez donc que personne ne voit ou ne verra de vos lettres que ce que vous en feriez voir vous meme, et comme sur le sujet que vous traitez vous vous abandonnez avec raison, ce me semble à mon tact, qui seul sur les lieux et avec la connoissance que je dois avoir de la maniere de penser de mes amis peut juger de l'effet de ces choses sur eux, que je ne leur fais et ferois voir que ce qui n'en peut faire aucun nuisible. Or en regard à Mr. de Furstenberg comptez que rien de pareil ne sauroit alterer ni ses opinions ni ses sentimens pour vous, et reellement | je vous crois sur cette matiere quelques prejugés provenant de l'espece des Chretiens, que vous avez frequenté, plutot que de vos reflexions sur le christianisme. Quant à moi, qui en connois et en ai connu beaucoup assez intimement de l'un et l'autre secte chretiens, et deïstes, je ne vois aucune différance parmis le peuple, des uns et des autres, et parmis les hommes superieurs de l'un et l'autre secte quant à ce qui concerne la faculté de voir à vu d'orienter leur maniere de voir et de sentir la divinité etc. etc., car il me paroit evident que ces facultés tiennent à l'homme, et que l'idée des uns qui croyent que Dieu a envoié sur terre un Rayon de Sa divinité sous la forme humaine, pour enseigner aux hommes une morale sublime, ou des autres qui ne croyent pas à cet envoie et sentent cependant un tel rayon dans Socrate et ses pareils ne sauroit rien changer absolument au reste | de leur facultés et encore.

Voici Mikel qui part et qui m'oblige d'interompre brusquement ma lettre, car il est onze h. et un quart, et elle doit être à la poste à midi.

Adieu donc, à la hâte.

❧

Lettre III.131 – Diotime, 4 septembre 1786 = Bd 4.231-234

Angelmodde, le 4 de sept. 1786

Votre Nro 70, mon cher Socrate, m'a fait un immense plaisir. En general je puis bien dire au sujet de vos lettres que, les vitesses etant (presque toujours) egales, vos lettres ont pour moi en raison des masses, ou plutot des superficies. Je vous felicite d'avoir perdu votre cachet, puisque ce n'etoit qu'à ce prix que vous pouviez jouïr du plaisir de le retrouver, et puisque c'est le sort de nos plaisirs sous la lune que de devoir être precedé de quelques peines; ne seroit-il pas raisonable de se feliciter l'un l'autre à l'occation de chaque peine? Mais, me dira quelqu'un, supposons que Socr. n'eut pas retrouvé son cachet? Eh bien, il auroit eu le plaisir d'eprouver la force de sa philosophie dans une occation digne d'un heros, et de devenir plus prudent pour le futur par la trace plus profonde que lui eut laissé la raison de sa perte, au lieu que l'ayant retrouvé il y a d'autant | plus d'aparance qu'il le reperdera quelque jour, ce qui outre la raison précedente de la trace plus profonde eut été impossible pour ainsi dire. S'il ne l'avoit pas retrouvé par une autre raison, qu'il m'est permis de taire, ayant l'avantage de m'adresser à une tete faite comme la vôtre.

Je ne scais, mon cher Socrate, si, à la profondeur de ma philosophie vous ne vous appercevez pas que je n'ai point dormi cette nuit? Non que je fusse malade, mais un ouragan etrange, dont un seul coup moins fort, renversa dimanche passé tout un immense moulin et fracassa la jambe au meunier qui en est mort. Un tel ouragan, mais plus fort et plus soutenu, car il dura depuis 2 h. jusqu'à 5 dans toute sa force, secoua tellement notre cabane et avec elle mon lit et ma personne, que après avoir philosophé sur les possibles futures pendant une heure, je jugeai à propos de me lever et de m'habiller à 3 h. pour être en etat d'eveiller d'emporter et de chasser les autres dans les champs au premier craquement

menaçant ruine que j'entendrois. Pourtant à cinq h. 5 h. et demi l'ouragan terrible diminua et fit place à un vent qui en soi meme merite bien encore le titre d'ouragan, mais qui en comparaison de son respectable precédente n'est qu'un doux zephir, et qui dure encore. Comme depuis un tems on n'entend parler et qu'on ne lit dans les gazettes que des discriptions d'abimes qui se sont ouverts pour engloutir, défoudres qui sont descendus pour consumer, et d'ouragans qui se sont elevés pour raser et deraciner par tout, j'ai cru que notre tour etoit venu cette nuit, et ma faculté de penser ne sert pas, peu exercée et frottée contre l'organe moral, dans tous les plans que je formai tour à tour, et où je finissoit toujours par quelqu'embarras, trouvant auprès de presque chacun dans la maison quelque bonne raison pour qu'il dut être sauvé le premier. | Je serois curieuse de savoir ce qui en seroit arrivé si j'eusse été surprise dans ma deliberation; pourtant j'aime mieux n'avoir pas à en faire l'essai, mais du moins vous ne serez pas surpris si apres de telles fatigues vous me voyez en ce jour revetue d'un philosophie en lambeau et qui demande la charité. Je n'ai jamais vu ma figure vis à vis de ma figure, mais j'ai senti une fois bien distinctement mon corps devant (dans toute la force materielle du terme) devant mon ame, faisant la moue et bien duement tancée et {...ée} par mon ame, et je ne troquerois pas cette sensation indescritable contre tous les tresors que S.M. Joseph à daigné oter aux moines et agreer pour elle meme. Ce fut dans un reve à Niethuys, dans les plus beaux tems de la Grece.

Adieu, mon cher S., je n'ai effectivement plus rien à mettre dans la caisse que je sache, mais quand cela seroit, je n'oseroit tant que je ne saurai pas le montant de mes dettes vis à vis de vous, par dessu les 80 ecus que je vs dois du voyage. Parlez au Prince à vous donner des comissions.

❧

Lettre III.132 – Diotime, 7 septembre 1786 = Bd 4.235-238

Angelmodde, le 7 de sept. 1786

Mon cher Socrate, je vous jure que le tems ne m'en fera pas accroire relativement à son innocence, car personne aparament n'a plus que moi à se

plaindre de lui. Mais si quelqu'un a à s'en louer s'est bien vous, puisque sans lui vous auriez à chaque jour de poste une demie douzaine de pages au moins de dissertations à digerer de ma part.

Je ne scais ce qui dans ma lettre a pu si fort affecter Druffel si ce n'est, outre quelques pages de comissions, quelques lignes qui concernoit précisement les brides et bridon que je crois qu'il doit mettre à quelques unes de ses facultés trop preponderantes. Quant aux idées partielles qui predominent chez lui, il y en a quelques unes dans sa tete dont je souhaite qu'elles gardent toujours voie preponderente en chapitre chez lui. | Je ne connois ni Mde sa mere, ni Mr. son frere autrement que de vue, craignant infiniment les nouvelles connoissances dans la ville que j'occupe, à cause de l'impitoyable Tems, qui ne me vole deja que trop sans qu'il ait besoin de compagnons.

Mr. de Furstenberg ne revient ici q le 15 ou le 16.

Camper m'a ecrit une lettre de 8 pages, d'une tendresse et d'une gaieté tout nouvelle pour moi, et où il appelle Furstenberg le Grand Homme.

Pour le Corps il est vrai qu'il m'a laissé l'histoire de St. Domingue à ma priere. Quant à la nouvelle qu'il vous a donné sur Hoffmann, il vient de m'en demander lui meme la poste derniere, où il me pria de lui dire s'il revient ici ou non? Ma reponse fut: je n'en scais rien. D'apres quoi vous pourrez peser la valeur intrinseque de votre nouvelle et à dire vraï, personne n'en fait rien ni lui meme, comme j'ai de fortes raison de soupçonner. |

Le voyage de Londres a un peu fait languir la traduction, mais elle va s'achever à ce qu'on m'a assuré alors, à son retour avec diligence

Dieu veuille que vous ne soyez plus chargé d'ouvrages comme celui que vous prevoyez avoir à faire, car je me souviens douloureusement des inquiétudes qu'il me causa il y a 3 ans, pour votre santé et votre repos, qui en furent fort attaqués l'un et l'autre. Pour ma {santé} je me porte depuis 15 jours prodigieusement bien; je voudrois que vous me vissiez, vous me prendriez pour la jeune Hébé, au teint de Lys et de roses. C'est une sensation nouvelle pour moi que cette santé positive. Je l'attribue aux bains de riviere actuellement très froid, et à l'air pur de l'automne qui me fait toujours plus de bien q les 3 autres saisons prise ensembles.

Adieu, cherissime Socrate, j'ai ce soir plus de sommeil que de philosophie pour avoir chassé ce matin et fait hier un voyage à cheval et ma lettre doit etre fermée ce soir pour partir demain de grand matin par occasion. Adieu, je vous embrasse en reve.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre III.133 – Diotime, 11 septembre 1786 = *Bd 4.239-242*

Angelmodde, le 11e de sept. 1786

Mon cher Socrate. Votre depart m'ôte le courage de vous ecrire longuement, je ne puis cependant me resoudre à ne point vous ecrire du tout, puisque j'ai un moment de reste, et que ma santé me le permet auj encore, ce dont je doute pour vendredi prochain, car j'ai jouï d'une si bonne santé depuis 15 jours que je n'ose plus me flatter que cela dure. D'autant plus que le tems critique pour ma santé est à la porte, et le tems excessivement humide qu'il fait ne le favorise guere. Enfin, l'experience de 15 jours de santé positive m'est precieuse; quand je ne devrois plus en jouïr de ma vie, je conserverai le souvenir au moins de ce que c'est que harmonie entre l'ame et le corps, ce que je n'ai guere scu encore, car dans le tems que mon corps fut apparament en bonne etat, mon ame dormoit encore dans plusieurs de ses parties au moins. |

Au fond, mon cher Socrate, il faut avouer que Dieu a fort bien arrangé les choses en permettant cette guerre intestine entre l'ame et le corps, parmis les êtres surtout dont les facultés sont d'une certaine force et richesse. Je crois que si le cas de l'harmonie entre l'ame et le corps avoit souvent lieu chez ceux là, le cas de Satan qui par orgueil chuta des cieux dans les enfers, ou celui de Phaeton qui auroit lieu plus souvent; mais heureusement il entre dans les loix immuables de la nature que des grands et riches facultés, dans l'imparfaitte et bornée nature humaine detruisent ou affoiblissent le plus souvent les organes qu'elles mettent en œuvre, et se preparent ainsi pour peu que l'organe morale et l'intellect soit

d'une bonne espece, le contrepoison | contre la peste de l'orgueil, des plus destructif des vices.

Voilà, mon cher Socrate, coment tout est bien, pour les moments heureux où l'homme voit clair. J'avoue que je n'ai pas là pour moi un grand sujet de consolation. Si je ne vous ecris pas vendredi, n'en concluez rien de facheux extraordinaire, mais seulement que la guerre intestine chez moi a reccommencé, ce qui dans les 1ers moments après la paix est plus sensible qu'apres une longue habitude.

Adieu, mon cher Socrate, l'idée que je ne dois pas recevoir de vos nouvelles de 2 jours de postes me pèse. J'espère que votre organe moral ne vous permettra pas d'executer votre menace, si vos affaires vous permettent de faire autrement. Je souhaite fort que ce soit au comencement et non à la fin de janvier que nous nous voyons. Portez vous bien et n'oubliez pas votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.134 – Diotime, 21 septembre 1786 = *Bd 4.243-244*

Angelmodde, le 21 de sept. 1786

Mon cherissime Socrate. J'ai reçu votre lettre comme on reçoit un ami cheri après une longue absence, mais si tard que ce n'est qu'en faisant courir la poste à ma plume que je puis gagner l'interval necessaire pour vous dire que je me porte bien.

Je viens de recevoir une lettre de la Princesse, qui me prouve bien jusqu'où les affaires en doivent être, et j'avoue que je ne suis pas tranquil la dessu.

Le Corps vient de me faire part qu'il est fort noir, vu qu'il auroit perdu 2000 fl. de rente par an par les nouveaux arrangemens de finance en Russie; je ne scais ce que je dois en croire! Qu'en pensez vous? Il m'assure en meme tems que ma pension lui sera toujours sacré tant qu'il lui restera de quoi, mais qu'actuellement | il ne lui reste qu'un peu plus de 4000 fl. de rente. N.B. J'ai d'autres lettres de lui de differans tems, où les calculs de ses revenues different

tellement, que je ne scais sur le quel compter, ou pour mieux dire, coment les combiner. En attendant voici ce que je lui ai repondu.

Mr. de Furstenberg ne jugeant pas plus à propos que moi que je fasse des offres, qui puissent entamer pour toujours le revenu qui m'est assuré par un ecrit, mais N.B. à la condition d'être pour toujours chargé d'en faire vivre moi, et mes 2 enfans, sans qu'on y ajoute rien pour leur etablissement, voyages ou quelque depense extrao. qui se fut; et sous ce point de vu il nous a paru que fut il assuré que le Prince seul garçon n'eut que 4500 fl environ de rente, il en auroit toujours pour le moins autant à proportion que nous. Dites moi votre avis sur tous cela, et renvoyez moi la copie de extrait de ma lettre à lui.

Adieu, cherissime Socrate, en grande, grande hâte.

❧

Lettre III.135 – Diotime, 26 septembre 1786 = Bd 4.245-248

Munster, le 26 de 7bre 1786

à 8 h. du soir

Mon cher Socrate, je suis à Munster auj., parceque je pars demain matin à 4 h. pour 5 à 6 jours avec Mr. de Furstenberg et les enfans, pour aller chasser chez des amis. Mais cela ne m'empechera ni de recevoir votre lettre jeudi, ni d'y repondre. Je serai alors meme plus près de vous, à Ahausen sur le chemin de la Hollande, et samedi ou dimanche je suis de retour à Angelmodde.

Ma santé continue encore ses merveilles, et mon ame jouït d'une serenité et tranquilité si ge que l'inquietude ou la tristesse me paraissent des choses absurdes et impossibles. L'approche de l'hiver m'instruira mieux je pense. | Quoiqu'il arrive, je benirai toujours ces 3 semaines d'experiences nouvelles qui m'ont beaucoup appris et entr'autre une distinction plus circonstancié et plus parfaitte de l'ame sensitive et de l'ame non sensitive, qui helas dans l'etat de mauvaise santé, où j'ai toujours vegetée, se confondent trop ou ne se distinguent que par des efforts de la derniere pour se tenir quelques moments au dessu de l'eau, en etat d'être observable sans melange enfin. Jamais je n'oublierai ces 3 semaines.

Adieu, cher Socrate, mon lit m'appelle, puisque je dois être levé bientot et que je suis avare de mon etat actuel de santé pour m'enrichir encore, | et faire provision pour les secheresses et famines approchantes. Dieu vous conserve et vous préserve dans ces tems critiques. Je serai mille fois plus aise de vous revoir que dans tout autre tems. Adieu, cher Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
fro Weesel

❧

Lettre III.136 – Diotime, 3 octobre 1786 = Bd 4.249-256

Munster, le 3 d'8bre 1786

Hier soir à 11 heures, mon cher Socrate, j'arrivai ici en fort bonne santé avec tous ce qui m'avoit accompagné dans cette partie de chasse. Le premier objet qui a frappé mes yeux en entrant dans ma chambre fut votre No. 76. Cette reception agréable me fut d'une si bonne augure, que je ne doute point que je passerai le reste de l'automne ici en benediction.

Chemin faisant nous avons fait, Mr. de Furstenberg et moi, quelques reflexions sur l'affaire pecuniaires du Corps, et à ce propos de l'importance pour moi (qui ne sais rien de ses affaires qui sont gerés par une famille dont je ne connois que la partie que vous savez et qui ne m'aime guere, parceque je suis etrangere et que je n'aime pas les {bouleques} etc., excepté le Prince Alexis, qui, helas, est fol) de posseder ou l'original ou une copie vidimée et legalisée, soit par l'ambassade Russe, soit par quelque chambre de Justice en Hollande. |

Vous savez, mon cher Socrate, qu'un contrat de mariage etant un instrument commun, plus interessant dans le cas present, surtout pour la femme, dont le sort social en depend que pour le mari; la feme est toujours legalement en droit de requerir, si elle n'en est pas en possession, une copie vidimée. Je suis donc resolu de me procurer une copie et cela au plutot, parceque un accident, une incendie, une mort subite de la part de mon mari pourroit egarer ou exterminer l'original, tellement que je serois un jour à la merci des parents de mon mari ou de mes enfans, aux quels cas je prefererois le plus dure travail, quelque bien que

je fusse avec eux. Rien n'ote comunément si surement l'influence aux parents que de vivre des graces des enfans. C'est un renversement de l'ordre naturel, qui chez les mellieurs doit avoir des suites, ne fut ce que la crainte et la defiance. |

Enfin, il ne s'agit ici que de voir la mellieure maniere d'avoir cette piece, sans se mettre dans le cas d'avoir à disputer ou de blesser le Prince.

Ier Moyen. J'ecrirai au Prince que son revers m'a fait penser, moi et mes amis, au cas tres possible quoique peu probable d'une incendie, d'une mort prématurée etc., au quel cas la piece d'où depend mon existance civile seroit aneantie; qu'en consequence de cela il ne pouvoit trouver etrange ou mauvais que je lui demande une copie legalisée de mon contrat de mariage, qui d'ailleurs m'etoit due, lequel droit je n'avois pas mis en usage jusqu'ici uniquement par une negligence qui ne seroit plus pardonable à mon age actuel, etc. etc.

II° Moyen. Vous iriez dès son retour chez | lui, lui dire qu'ayant apris par moi son revers, et ayant toujours été notee cet accident vous avoit fait faire des reflexions en consequence, desquelles vous aviez cru de votre devoir de m'exhorter à me mettre (à cause des accidens sus mentionnés si possibles, auxquels vous pourriez ajouter guerres civiles dans la Republique, et à son occation pillages etc.) en possession d'une copie fidimée de mon contrat de mariage, qui selon toutes les loix m'etoit due d'ailleurs et que, sans que je la demandasse meme, vous croyez de sa prudence et de sa conscience de n'attendre pas un moment pour la faire faire, la faire legaliser et me l'envoyer, soit par vous ou directement; que s'il ne vouloit pas prendre cette peine, qu'il m'envoye l'original, beaucoup plus interessant pour moi que pour lui, vu que mon existance | civile entiere en dependoit tandis qu'aucune partie de la sienne n'en depend, qu'est-ce que diroit de lui le public.

Si après m'avoir confié toute l'education et l'existance de 2 enfans, apres y avoir sacrifié ma jeunesse et ma santé, il m'exposeroit à la dependance de ces mêmes enfans, aux quels d'ailleurs il seroit plus utils (si l'un des 2 cas doit exister) de dependre de moi que moi d'eux, ils m'auroient du moins l'obligation de la plus parfaitte liberté.

Le IIe moyen, mon cher Socrate, nous paroitroit le plus sure, si vous voulez vous en charger, car vous avez des moyens de demi menaces de public, de la Princesse d'Orange, etc., à faire voir en profil, que je n'ai pas ou qu'il seroit

indecent que moi je fasse valoir. | D'ailleurs, cela préviendroit un cas possible, quoique peu probable, c'est à dire que si je le demandois, il me repondit qu'il ne l'a pas, ou qu'il me l'a deja remis une fois, au lieu qu'à vous. Il ne sauroit faire une telle reponse. Vue que j'ai encore de vos lettres de 3 à 4 ans, où à une certaine occation vous me dites avoir vu mon contrat de mariage en ses mains, enfin l'argument que dira le public, la Princesse d'Orange ne {def...} etc., lesquels j'ai dejà averti qu'en ami comun je voulois reparer, sa negligence de la Princesse, et vous rapellez qu'il convient qu'elle ait une copie legale, ou l'original de contrat. Si sachant que tandis que tout son sort futur depend de cette possession et qu'elle vous est inutile pour le vôtre, vous refusez | cependant un conseil d'un ami comun et interessé à son bienetre, ce qu'en chaque instant elle a le droit legal de pretendre. Enfin, mon cher Socrate, j'espere que si vous comencez par lui en parler serieusement et comme d'une chose à laquelle il auroit seulement ne pas songé, puis avec l'air de la persuation qua vos representations, sentant combien la chose est juste et importante pour moi, il s'empresseroit de faire une chose qui ne lui coutera que quelques feuilles de papier timbrées et un quart d'heure. Je crois que dans ce cas nous n'aurons pas besoin d'en venir aux menaces, mais quoiqu'il en soit, je tenterai tout pour me pourvoir d'une piece qui m'appartient si naturellement, et qui m'importe parmis les choses de ce monde autant.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu sait combien je fais des vœux pour vous!

❧

Lettre III.137 – Diotime, 6 octobre 1786 = *Bd 4.257-258*

Vendredi, le 6 d'oct 1786

Dans ce moment seulement votre lettre m'etant parvenu, je n'ai de marge que pour 2 mots de reponse, mon cher Socrate.

Je suis aussi bien portante que possible, et depuis bien des années je n'ai observé un phenomène de santé d'une telle durée et force chez moi.

Dieu vous conserve, vous guide et vous fortifie de toutes ses benedictions célestes, tandis que la Société se debat pour des Alumettes.

Lettre III.138 – Diotime, 9 octobre 1786 = Bd 4.259-262

Angelmodde, le 9 d'oct. 1786

Mon cher Socrate, une chose à laquelle vous m'avez dit, derniere precedente le 6, il y a plusieurs semaines ou mois, et à laquelle je n'ai pas repondu, uniquement parceque j'ai cru impossible qu'elle s'effectua, semble devoir arriver bientôt en effet comme la lettre ci incluse vous le prouvera.

Le Corps paroit decidé à s'etablir à Hombourg si je ne parviens à l'en disuader. Vous m'ecrivites dans le tems que vous l'y encouragiez! Mais, cher Socrate, avez-vous songez à tous les inconvenients qui s'en suiveroit, tant pour lui meme q pour moi. 1° pour moi, une fois parti de la Hollande et etabli parmis des princes et je ne scais quels gens auxquels je suis entierement etrangere, il n'existe plus de frein de honte, de public, plus d'influence de votre part, rien qui puisse l'arretter s'il s'avisoit d'avoir besoin de cela.

2do quant à lui. Vous vous rappellerez que lorsqu'il y a 3 à 4 ans il quitta le service malgré nous, nos representations et ceux de la Cour et de la ville, des Russes meme, ses motifs vis à vis de la Cour de Russie et du public furent son honneur, qui l'obligeoit à rester | etabli en Hollande, et à y terminer ses jours, sous les yeux de ses creanciers, y ayant contractés 40 ou je ne scais combien de millier de roubles de dettes, que d'ailleurs il aimoit mieux abandonner tous les biens de ce bas monde que de quitter sur ses vieux jours des lieux où il avoit tout ses amis, parcequ'à son age on n'en refaisoit pas ailleurs de pareils. Or, que dira-t-on, je vous en supplie, si après de telles clameurs il s'en va à brule pourpoint s'etablir à Hombourg? Qu'y deviendra-t-il lui meme au bout de quelques années, lorsque la fumée dont les petits princes alemands des environs ont aparament refait sa tête sera dissipée; et pour Mde Perrenot il est clair que (si toutes les histoirs qu'il nous a regalé et qui doivent au moyen de la Grande Comtesse avoir attaqués sa reputation et celle du Corps sont vraï) l'etablissement du Corps à Hombourg doit l'en bannir pour toujours. Enfin, mon cher Socrate, dans tous les moments où mon imagination rampe | malgré elle sur le sejour où regne la mechante lune, je ne puis m'empêcher de fremir de ce projet qui semble entierement arrêté, et je me crois en concience obligé de hazarder au moins mes representations contre. Voici pour cet effet une lettre au Corps que je vous

addresse avec la copie, puisqu'elle vous mettra à meme de parler du contrat de mariage, dont (plus que jamais si ce projet a lieu) je dois me presser de me mettre en possession. Je n'ajouterai rien à tous les motifs importans po le Prince de rester en Hollande, puisque vous lisez la lettre q je lui ecris ici incluse, qui les contient tout au long et approuvez aussi par Mr. de Furstenberg. S'il n'est pas à La Haye le Prince, il est, selon son incluse que je vs prie de me renvoyer, à Rozendal, et c'est à votre prudence à decider si vous voulez la lui envoyer là en y ajoutant une lettre convenable de votre part, ou si vous voulez simplement lui ecrire que vous avez cette lettre pour lui.

Adieu, mon cher S. Je suis fatiguée d'ecrire à {l'ecles}

❧

Lettre III.139 – Diotime, 16 octobre 1786 = *Bd 4.263-264*

Angelmodde, le 16 d'oct. 1786

J'ai passée la derniere poste sans vous ecrire, mon cher Socrate, une petite incomodité m'ayant retenu au lit ce jour là un peu tard, sans que je me rapellasse le jour de poste. Votre lettre ne m'etant pas parvenu à l'heure accoutumée, il est vrai que j'ai oublié de joindre à ma derniere lettre celle du Corps. La voici, mon cher Socrate, elle ne vous fera voir que trop la realité du projet en question.

Je ne scais ce que vous voulez dire de ses rapports avec la dame, je n'y en soupçonne aucun suspect, je crois simplement que le Corps s'ennuie entre ses chers amis à La Haye comme je le lui ai predit lorsqu'il les prit pour pretexte de tout quitter pour eux, ne pouvant s'en separer, et qu'il a été eblouï de quelques politesses que lui ont fait les princes allmands des environs de Hombourg, d'où il se figure comme tous les hommes vuides et ennuiés, qui toujours s'attendent à trouves des merveilles là où ils ne sont pas, qu'il trouvera chez eux des honneurs et plaisirs | capables de lui mieux faire supporter sa foncierement très triste existance, que ne font ceux de La Haye. Et lorsqu'il se sera suffisament ennuié, là où la honte de se contredire si publiquement ne le retiendra plus. Dieu sait où il voudra se retirer à la fin.

Mon très cher S., ce que je vous supplie de bien considerer, et les suites du manque absolu de toute influence de vous, de la cour etc. etc. sur lui par rapport à nous? Relativement à l'enfant de 8 ans dont vous devez diriger l'education, vous me prenez je crois pour la Sybille de Cumes si sur les données, que vous m'exposez vous pretendre que je pose quelque jugement raisonnable. D'ailleurs avez vous besoin de secours pour cela? Vous qui êtes sur les lieux et qui connoissez si bien tous ce qu'il appartient de connaitre pour faire quelque decision la dessu.

Dailleurs, conseiller sans connoitre les moyens d'execution du Conseil connut ou dailleurs le sujet par cœur) est chose plus que hardie.

Adieu, mon cher Socrate, je suis un peu bête pour la 1ere fois depuis plusieurs semaines, c.à.d. plus bête que de coutume. Ainsi recevez avec indulgeance les products de ma pauvreté.

❧

Lettre III.140 – Diotime, 20 octobre 1786 = Bd 4.265-266

Angel: mardi, le 20 oct. 1786

Dans ce moment à 9 h du matin je reçois votre lettre, mon cher S. A 11 et demi au plus tard ma reponse doit être à Munster à la poste, ainsi vous jugez que je n'ai que le tems de vous dire que ma santé et celle de tous ce qui m'est cher autour de moi est assez bonne à un peu de rhume près, et que je vous aime comme toujours, vous embrassant du fond de mon ame, et vous recomandant les affaires en question. |

❧

Lettre III.141 – Fürstenberg, 27 octobre 1786 = Bd 4.267-268

Munster, 1786, ce 27me 8bre

Monsieur,

Je fais encore ma triste fonction de secretaire, parceque Me la Princesse est attaquée de sciatique. Le dernier accès a été si fort, que je me flatte que la rage

de ce monstre s'est un peu assouvie. Elle est au lit, mais grace à Dieu sans fievre. Et elle se flatte de se retrouver en etat de vous ecrire, Monsieur, par le premier ordinaire.

Je ne vous dis rien, Monsieur, sur la rage qui attaque le Lion Batave. J'ai une si grande opinion du bon sens et d'un reste de moeurs antiques que le gros de la nation a conservé, que je me flatte encor, que si quelque cause externe ne precipite la crise, elle sera heureuse. Je le souhaite de tout mon coeur, car je suis bon voisin, et j'aime d'unir mes souhaits aux vôtres.

Etant pour la vie, avec une vraie admiration et un sincère attachement, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.

F. Furstenberg

❧

Lettre III.142 – Diotime, 31 octobre 1786 = *Bd 4.269-270*

Munster, le 31 d'oct. 1786

Un tres violent accès de sciatique, qui m'a obligé à me transporter à Munster il y a 8 jours, m'a privé depuis deux couriers du plaisir de vous ecrire, mon cher Socrate, et auj meme ce ne sera que par quelques lignes que je satisferai à ce besoin de mon cœur, etant encore prise par une forte colique et diharrée, par la quelle se terminent toujours ses accès de sciatique, ayant par dessu cela la tête très affoibli par une lutte soutenu pendant plusieurs jours contre les douleurs les plus violentes dont j'ai connoissance.

Si le Prince est à La Haye, je vous prie de lui faire prevenir ma maladie, mais sans lui dire q je vs ecris, afin qu'il ne soit pas ettonné que je ne lui ecrive pas, ce qu'en general je ne serois pas faché de pouvoir trainer jusqu'à ce que je sache l'effet de la lettre que je vous ai addressée pour lui.

Adieu, cherissime Socrate, j'espere que vous ne perdez pas de vu le projet de me venir voir cet hiver.

❧

Lettre III.143 – Diotime, 3 novembre 1786 = *Bd 4.271-272*

Le 3e 9bre 1786

C'est de hier que je suis entierement retabli de la sciatique, et d'une forte colique, qui m'a duré précisement 8 jours encore après la sciatique.

Vous me parlez, mon cher Socrate, dans votre derniere lettre précisément comme si la veille du jour qu'elle arriva. Vous m'aviez entendu disserter fort longuement sur la question, si tous ce que Platon a écrit uniquement pour présenter à l'ame du lecteur des verités, pouvoit être appellés des ornemens seulement, ou si plutot et les verités et leur enveloppes ne faisoient pas chez lui un corps inséparable pour presenter aux lecteur les memes rapports. Il y a des auteurs dont les verités qu'ils veuillent dire et les ornemens sous les quels ils veuillent les faire paroitre, sont deux choses, et il y a des hommes tels aussi dans leurs discours ordinaires, mais cela differe beaucoup de ce qu'à mon avis on nome si mal à propos | les ornemens de Platon; et je les nomerai aussi peu ainsi que je nomerois ornemens les graces naturelles d'une belle feme, comme je nommerois ornement les pierres precieuses, les perles et les etoffes dont elle seroit environnée.

Adieu, mon cher Socrate, par une suite de ma convalescence j'ai été un peu trop gourmande de sommeil auj., afin de reparer le tems perdu à veiller pendant mes douleurs, ce qui me prive du plaisir de causer avec vous plus longtems.

Tous ce qui m'est cher vous salue, Dieu vous protege, vous et tous ce que nous aimons.

❧

Lettre III.144 – Diotime, 10 novembre 1786 = *Bd 4.273-274*

Angelmodde, le 10 de 9bre

à 9 h + ½

Mon cher Socrate. Dans ce moment ci je reçois votre lettre et le courier qui doit vous rapporter ma reponse part à 11 h. et demie de Munster. Jugez vous même combien il me reste de tems pour faire cette reponse. Mes caves à la verité

sont grandes, mais vuides, ainsi ne comptez pas sur moi en tems de famine. Vous meme vous sentez assez la superiorité de vos richesses et forces sur les miennes. Lorsque vous dites à moi indigne, à qui la sciatique tient pieds et poings liés lorsqu'elle me tient qu'elle ne sauroit vous empêcher d'ecrire! Mon amour pour vous et pour moi aime cependant mieux en conclure que votre sciatique aparament n'est qu'une branche eloignée et affoiblie du monstre qui me devore la moelle des os, et qui interromp pour ainsi dire toute autre comunication entre l'ame et son logement. | Hors celle par ou il lui fait eprouver energiquement sa présence. Enfin il m'a entierement quitté, mais j'en suis encore etourdie, et elle m'a laissé des caves immenses pour loger la sagesse pourvu qu'elle veuille de se logement, C'est de vous, mon cher Socrate, que je l'attens, et vos plaintes ne me prouvent autre chose, si ce n'est que vous êtes tellement habitué à la posseder que vous ne vous appercevez plus de sa présence.

Adieu, le messager doit partir. Mr. de Furstenberg vous salue et Diotime vous benit et vous embrasse.

❧

Lettre III.145 – Diotime, 13 novembre 1786 = *Bd 4.275-276*

Angelmodde, le 13 de 9bre 1786

Non pas tout Euclide, mon cher Socrate, mais quelques propositions de ce livre traduit dans le langage pathétique, afin de laisser un model d'instruction dans ce genre, voilà ce dont je ne saurois vous faire grace, en prévoyant la grande utilité de ce nouveau genre, quoiqu'en puisse dire les rieurs, je ne vois rien d'absurde à cela et j'y suis fort interessé pour mon Amelie, qui d'un caractere fort tendre avalera cela comme sucre et miel. Je ne puis guère juger *Kalitcheff*,[47] les tems où je le connu, s'etant presqu'absolument effacée de ma memoire; le peu qui m'en reste c'est qu'il m'a paru bon garçon alors. Il pourroit ne nous être pas inutil q vous cultiviez cette amitié, mais expliquez moi quelle est son ortodoxie relativement au Corps? Car vous savez que ce mot change de signification selon la secte qui le prononce. Au reste il est le parrain de Mitri, et je n'aimerois pas qu'il

47 En chiffres: 69,26,15,19,42,45,46,47,76,77.

parla de | de lui en Russie, ni qu'il s'imagina que je le destine à quelque chose; le dernier parcequ'en effet je ne le destinerai jamais, et que jusqu'ici il ne paroit encore se destiner à rien, et puis parceque dans tous les cas je compte l'escamotter à la *Russie*[48] et que je voudrois que cela puisse se faire sans qu'on s'en apperçut.

Ma santé est entierement remise. Ainsi, mon cher Socrate, si vous êtes homme de parole, la vôtre doit l'être et je l'apprendrai dans votre 1ere lettre.

Adieu, cherissime Socrate, Mr. de Furstenberg vous salue ainsi que mes enfans et votre Diotime tres tendrement.

Il vient de paroitre une apologie victorieuse de Lavater, par un homme extremement aimé et respecté generalement en Allmagne. Un certain compositeur Reichhardt, signé de son nom et addressé en forme de reprimande paternelle à Mr. le Comte de Mirabeau, qui l'a horriblement enterriné et avec une legerité francaise admirable.

❧

Lettre III.146 – Diotime, 17 novembre 1786 = *Bd 4.277-278*

Munster, le 17e de 9bre 1786

Je suis à Munster pour un jour, pour être avec un jeune homme qui m'a été recommandé comme quelque chose d'excellent; vous avez passé une soirée avec lui chez vous il y a 3 à 4 semaines, mais vous ne m'en avez pas parlé. C'est le jeune Spalding, fils de l'auteur connu sous ce nom. Il est assis à la meme table où je vous ecris, ce qui abregera fort ma lettre.

Mardi prochain je vous en parlerai. Il est fort amoureux du grec et de la Grece, ce qui fait que je m'etonne de votre silence à son sujet.

Mr. de Furstenberg, qui est ici present aussi, vous salue. Nos santés sont bonnes à quelque rhume près.

N.B. vous me proposez dans votre derniere de repondre toujours à votre penultieme, mais permettez moi de vous observer, que depuis

48 En chiffres: 5,62,51,11,2,6.

longtems toutes vos penultiemes ne contiennent presque que des excuses de ne pouvoir m'ecrire auj. Quoiqu'il en soit, soyez | bien sure pourtant que ce n'est pas par rancune que je vous rends la pareille auj. Je vous baise les mains.

❧

Lettre III.147 – Diotime, 20 novembre 1786 = Bd 4.279-282

Angelmodde, le 20 de 9bre 1786

Mon cher Socrate, si vos lettres continuent à diminuer dans la proportion des précedentes, je prévois qu'il ne m'en restera dans peu qu'un infiniment petit du 3 ou 4e genre.

Je souffre toujours d'un rhumatisme dans les jointures de la jambe droite, mais sans sciatique jusqu'ici, depuis le dernier accès, et dailleurs je me porte modestement bien.

Mon jeune Spalding est parti avanthier d'ici après avoir passé encore le jour et la nuit précedente dans ma chaumiere; nous veïllames tard, un grand effort pour mon être actuellement sommeilleux, mais un effort qui cependant ne m'en couta guere, car il y a longtems que je n'ai vû un jeune homme si instruit dans la belle litterature des anciens et des modernes, qui eut si bien vu tous ce qu'il a vu, si pure, et d'une ettoffe si noble en tout et en partie. Je suis faché, et il le regrette bien aussi, de ce qu'il vous a si peu vû.

Jacobi lui a lu l'Alexis et en est enthousiasmé comme de tous ce à quoi le nom de beau | puisse jamais être applicable. Enfin, il s'exprima sur quelqu'un en disant que c'etoit une ame sainte et jamais je n'ai vu ni ouï prononcer ce mot avec une harmonie de sainteté dans l'expression, le geste et le regard, comme il le prononça. Mon ame gagne de l'embonpoint chaque fois que je decouvre de nouveau parmis les humains un homme, et si peu de memoire que j'ai d'ailleurs, je me rappelle pourtant parfaitement et avec toutes les circonstances chaque epoque de ce genre de ma vie. Il est de Berlin, et y retourne, mais il ne me paroit pas qu'il adoptera jamais la philosophie berlinoise. Et dans cet esperence je lui ai

ecrit dans son album, parcequ'il desira que j'y misse quelque chose, le passage du Phèdre de Platon que je traduis faute de traduction française; (ce finit ainsi) :

Celui qui aime le beau avec ce delir
erite seul le nom d'amant.

ainsi c'est ici qu'appartient tous ce qu'il y a dire de la 4e espece de delire general d'apres lequel un homme à la vue de la beauté terrestre se rappellent la veritable beauté de la vie passée. Il veut sans cesse comme ailé par se souvenir, s'elever vers elle, et quoiqu'il n'en ait pas la faculté, il dirige deja, semblable à l'oiseau qui va s'elever en l'air, ses regards vers le haut, mais comme en attendant ses desirs vers ce qui est là haut lui font trouver trop petit | tous ce qui est sur terre, il faut bien qu'il se soumette à être nommé ici un enthousiaste, en homme en delire.

Mon cher Socrate, chaque fois que je pense au Phèdre mon sang circule plus vite et je me sens d'une richesse immense. C'est un vrai antidote contre la pauvreté; aussi le ferai-je je crois relier en or brille afin qu'ettincelant de loin il me rappelle dans les tems de secheresse si frequents chez moi, où sont mes magazins. En verité il y a peu de ces magazins imprimés. Aussi voici de recheff une année du passée, où hors les disputes de Jacobi je n'ai rien lu que des choses que j'avois deja lu 10 fois. C'est que je me suis trop souvent apperçu qu'après avoir avalé un livre tout entier de plusieurs volumes, je suis aussi vuide qu'auparavant, mais plus vielle, ce qui n'est pas ragoutant. J'aurois encore bien des choses à dire, car ce souvenir de Phèdre et de mon Spalding m'enrichit, mais il me manque tems et espace sur cette page.

Adieu, cher Socrate, remontez je vous en prie de l'infiniment petit à l'infiniment grand. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.148 – Diotime, 22 novembre 1786 = *Bd 4.283-286*

Angelmodde, le 22 de 9bre

Mon cher Socrate! Pour être sure de repondre aux articles de votre derniere lettre de jeudi, je saisis le moment qui se présente, sans attendre celle qui devoit arriver hier, mais qui n'y est pas encore.

1° Le cas sur le quel vous me demandez mes sages conseïls me paroit difficile à resoudre, d'un coté mon cœur se serre en songeant que le temple socratique que vous decorez depuis si longtems avec la majesté requise, va l'être par un profane si vous le quittez. Cette idée me revolte. D'un autre côté, c'est la face de votre gouvernante qui se présente à mes yeux avec tout l'effet de la malheureuse Meduse petrifiant. Tout court, la parole qui voudroit sortir de ma plume pour vous conseiller de ne jamais quitter votre demeure sanctifiée par un si long sejour, c'est Scylla et Caribde, entre lesquels je me sens si etrangement balotté, qu'il faut que je vous demande encore une reponse avant d'oser me jetter dans la gueule effroyable de l'un ou de l'autre de ces monstres. | Vous voudrez donc bien me dire positivement à cet egard I° la valeur pour vous en minus de votre dependence de la susdite gouvernante, et II° la valeur en plus du voisinage du Corps et des autres amis que vous faites valoir dans vos raisons pour quitter. Lors ces deux inconnus seront degagés, il me sera peutetre un peu plus aise de former ma equation du total.....

Quant aux billets de lotterie et aux allusions que vous faites la dessus, il faut bien que je le souffre avec l'humiliante conscience de les meriter, mais j'espere qu'en retournant à Munster j'oserai parler tête levée sur le sujet.

Le Corps m'a repondu fort gracieusement l'incluse par la quelle, mais surtout par une precedente, où il me temoigne sa joie d'avoir été invité à Loo. Je crois entrevoir que nous ne devons pas trop nous glorifier, ni vous ni moi, de ce changement; il me paroit qu'il etoit decidé avant que nos sages influences ayent pu y toucher. |

Il m'a été impossible de trouver le tems de revoir les lettres que vous m'indiquez, mais je tacherai de l'attrapper d'ici à jeudi, et vous rendrai compte de mes decouvertes.

Voici votre No 91, infiniment petit en effet, qui m'arrive, mais trop grand encore pour les meaux qu'il contient et que je souffre avec vous sans cependant, je l'avourois, trouver autant de douceur que vous. Mais cela est bien naturel, et bien juste, attendu que vous êtes un Philosophe et moi à peine une feme, c'est à dire autant au dessous d'un hommᵉ ordinaire qu'une hommᵉ ordinaire l'est d'un philosophe commᵉ vous.

Que Spalding soit Furstᵉⁿᵇᵉʳᵍ, Dalberg ou Goethe, c'est ce qui m'est difficile à imaginer, d'autant que je n'ai vu aucun de ces 3 personnages à son age; mais si moi j'avois été à son age ce qu'il est, je serois bien à plaindre | aujourd'hui, puisqu'aparament je serois devenue amoureuse de moi meme, et aurois eu le sort du pauvre Narcisse, ce qui, je l'avoue, prouve mieux ma petitesse que son etendue solide. Enfin ce qui ne prouve au fond que mes dispositions admirables pour l'orgeuil. Quoiqu'il en soit, et sans entrer dans une classification que, pour cause, je n'aime pas à entreprendre vis à vis de jeunes gens de son age, et toujours un peu odieuse lorsqu'on compare le moins au plus sous des circonstances inegales, je me borne à {contester} qu'il m'a effleuré le cœur, et Dieu sait ce qu'il en eut fait s'il s'etoit arreté davantage. Au bout du compte j'ai bien le droit de laisser effleurer votre demeure, puis que vous trouvez tout simple de faire l'acerer la mienne par 5 ou 6 belle dames à la fois.

Adieu cependant, mon cher S., et sans rancune.

❧

Lettre III.149 – Diotime, 30 novembre 1786 = Bd 4.287-290

Angelmodde, le 30 de 9bre 1786

Mon cher Socrate, votre lettre, si vous avez daigné m'en ecrire une, ne peut m'arriver que demain matin vers les 10 heures ici, et dans la meme matinée à 11 h et ½ le courier part de Munster pour la Hollande. Je saisis donc à la hate le quartheure qui se presente pour vous dire quelques mots; à la hâte, dis je, parceque mes enfans m'attendent pour les accompagner à la chasse, un plaisir qu'apparament vous ne connoissez pas, quoiqu'il soit en quelque façon justifié par l'eloge que lui donne Xenophon. Il est vraï qu'il le considere d'un coté qui ne

sauroit servir à ma justification, aussi n'ai-je rien à dire pour moi, si non que c'est ma destinée d'être le singe de mes enfans sur mes vieux jours, à telle enseigne que j'ai dansé na guère, comme si je n'avois fait que cela depuis 15 ans.

Mon cher Socrate, si je faisoit cette lettre longue, j'ajouterois tant de sottises, ecrites aux sottises actives, que je viens de vous confuser, que je crainderois | d'epuiser le vaste magazin de votre indulgence, car j'ai un mal de tete singulier. Singulier, dis-je, car c'est un pressement perpendiculaire sur le cerveau, qui concentre mes idées, non pour en faire un total plus riche comme lorsque nous autres genies concentrons differantes genres, pour en abstraire pour ainsi dire un genre superieur qui représente à l'ame toutes les richesses des composans dans une unité. Ma concentration est si vigoureuse, qu'elle confond les elemens essentiels des genres, tellement qu'il en resulte une unité aussi, mais une unité qui ne represente les richesses d'aucun genre, une unité compacte, tenebreuse et lourde à l'exces, dont la definition meme que je vous donne de mon mal de tete peut vous servir d'exemplaire; une unité enfin semblable à ce que je suppose, qu'etoit la matiere generale avant que Dieu separant les elemens pour reunir les semblables, ordonna aux parties plus pesantes d'habiter le bas lieux et aux plus legers de monter. Il ne faudroit pas moins qu'une force divine pour faire cette operation dans mon petit univers, où je ne sens que deux essences | distinctes, savoir, mes cuisses, gouvernés par un gros rhumatisme, et mon cerveau en gros, modifié comme je l'ai dit. J'espere qu'une douzaine de coups de fusil y opere tous quelque transmutation.

Adieu, mon cherissime Socrate, je suis à vous de toute mon essence, c'est à dire de cuisse et tete pour le moment.

Votre pauvrissime Δ

P.S. Il y a une vilaine reflexion sur Rendorp dans la gazette de Cologne d'aujourd'hui qui me {faibli}.
Mr. de Furstenberg est parti ce matin pour Paderborn pour 6 à 8 jours, se portant tres bien. |

[Couvert] A son Excellence, Monsieur

❧

Lettre III.150 – Diotime, 4 décembre 1786 = *Bd 4.291-294*

Angelmodde, le 4 de Xbre 1786

Lorsque ma derniere lettre fut partie, je reçus votre Nro 92 (une h et ½ après). C'est avec un plaisir inexprimable que je viens de la relire pour la seconde fois. Elle m'apprend une chose qui, faute de la savoir, m'à souvent embarassé dans mon jugement, et je ne conçois pas comment je n'ai pas vue plutot ce que vous m'y expliquez avec tant de simplicité, savoir que le sublime peut être tantot subjectif et tantot objectif. Mais c'est le propre du genie de dire des choses que chacun, après les avoir appris de lui, s'ettonne de n'avoir pas trouvé lui meme. Cette verité cependant est si importante pour moi, qu'elle seule m'explique le mystere du petit nombre d'êtres qui par exclusion semblent avoir le monopole de ce feu sacré, propre à electriser tous ceux qui les approchent, pour peu que ce soient des essences electrisables, et en meme tems des horribles douleurs d'accouchement qu'on eprouve lorsqu'on sent subjectivement un sublime devorant qui gonflant la poitrine brule de se repandre, et qu'on rencontre un sujet peu ou point electrisable, dans le sein | duquel, pressé par le besoin et faute de mieux, on cherche vainement avec grands efforts et angoisses à s'en decharger. Le sublime Xion, le 1er d'heureuse memoire, peut vous avoir donné une sensation de ce genre, trop heureux encore de servir d'exemple pour montrer, comme dit Pope, ce qu'il faut n'être pas.

Mon voyage à N., mon cher S n'est qu'un projet eloigné, enfanté par reaction simpathique d'une forte action sur moi; ma pauvrissime santé ne me permet pas d'en former de determinés ou de prochain. Mon rhumatisme ne fait pas mine encore de me quitter. Dès que je saurai quelque chose de plus positif, vous en serez instruit, dans l'espoir flatteur que vous ne sauriez me savoir si près de vous, sans venir me joïndre quelque part en chemin et tolerer si non être complice d'un enlevement dans la personne de mon cher Socrate. Vous me dites relativement à l'education des choses sur | mes pretendus talens qui me font rougir, mais non pas d'un modeste orgueil, lorsque regardant mon Apollon, je le compare à votre magnifique tableau de mon savoir faire. La Montagne en travaille, enfanter une souris.

Adieu, mon cher Socrate, le resignation, vertue peu brillante dans la theorie, tient, croyez moi, son haut bout dans la pratique. A propos, depechez vous de grace de m'enseigner la theorie de l'engendrement des ames, et surtout combien au juste le mâle et combien la femelle y contribuent, chacun de leur fond. Pour peu que vous tardiez, vous aurez sur votre concience bien des malheurs. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.151 – Diotime, 7 décembre 1786 = *Bd 4.295-296*

Munster, le 7 de Xbre

Je suis ici auj, mon cher Socrate, avec Mimi toute seule, parcequ'elle m'a demandé ce tete à tete pour celebrer son jour de naissance. Ainsi je n'ai le tems de vous dire que je ne puis vous en dire davantage, voulant cependant laisser avant de retourner à Angelmodde ce mot ici pour vous servir de signe de vie.

Je vous aime, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ma santé est passable.

❧

Lettre III.152 – Diotime, 12 decembre 1786 = *Bd 4.297-300*

Angelmodde, le 12 de Xbre 1786

Mon cher Socrate! Après q le Corps m'eut ecrit qu'il m'enverroit le contract quand il me plairoit, je lui repondit qu'il me plaisoit. En autre termes, que puisque cela paroissoit ne lui donner aucun embarras je le priai de me l'envoyer ignorant le nom du notaire d'Aix la Chapelle. Sur cela il m'a repondu pour la seconde fois qu'il me l'auroit envoyé sur le champ, mais que comme cela faisoit un assez gros paquet, il preferoit d'attendre une occation; que si cependant je le voulois plutot qu'il me l'enverroit sur le champ, cela encore sans me nommer le notaire, de sorte que pour me mettre dans la possession tres essentielle pour moi

de ce contrat sans insister sur un envoie exprès, je lui ai repondu la poste derniere, que j'etois d'autant plus contente d'attendre une occation, que cette occation ne tarderoit pas à se prescenter, vû que vous aviez une caisse à m'envoyer, et que j'allois vous avertir de lui demander ces papiers à y ajouter lorsqu'il en seroit tems.

Il faut donc, mon cher Socrate, que vous ayez la | bonté de preparer une petite boitte platte de la grandeur de ce contrat, dans laquelle vous m'enverrez pour rester dans le vrai quelque livre ou autre chose insignifiant. Vous irez chez lui, lui dire que vous avez la caisse prete, et que je vous avez ecris de l'en avertir, parcequ'il vouloit y joindre le contrat ou des papiers. S'il dit qu'il ne peut pas le trouver sur le champ, vous direz que vous attendrez un couple de jour, qu'il se depeche cependant, et dans un couple de jours vous lui redemandez par ecrit ou de bouche ces papiers, jusqu'à ce qu'il les donne ou les declare perdus. Alors je pourrai lui demander le nom du notaire.

Voila mon cher Socrate, le service que je vous demande, comme le moyen le plus honêt d'obtenir ce dont j'ai un besoin essentiel pour l'independence de mon existance.

Mon projet de voyage q vs savez aura difficilement lieu, attendu que je ne sauroit pas me flatter que vous puissiez y venir m'inspirer. Mr. de Furstenberg ne le peut pas non plus, parceque l'assemblée des Etats va | s'ouvrir incessament ici, de sorte que je ne saurois y faire aucun bien, n'ayant pas la tete politique qu'il faut pour trouver en moi seul de bons conseils à donner dans une situation si epineuse, et que je n'entens que tres superficiellement. A cela se joïnt q le Corps qui viendroit m'y joindre m'ecrit deja d'avance qu'il a un sac plein de conseils, qu'il veut introduire là sous mes auspices, tandis que ma concience ne me permetteroit peutetre de leur preter à tous ces miens auspices, de sorte que je me trouverois là entre Scylla et Caribde seule sans secours et sans deffense, et j'y jouerois un sot role.

Quant à mes enfans, ce voyage ne me plait deja que très mediocrement. Si donc le bien q je pourrois y faire est si douteux pour ne pas dire pire, il ne me reste que des motifs contre.

Mais à propos de voyages, coment va le vôtre ici pour cet hiver?

Mon rhumatisme permanant jusqu'ici a besoin de cette medecine, voyez? Et recevez pour cet {...}. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fr Wesel

❧

Lettre III.153 – Diotime, 15 décembre 1786 = Bd 4.301-302

Angelmodde, le 15 Xbre 1786

Je ne fais que me lever, mon cher Socrate, ayant dû prendre de l'opium pour cause de rhumatisme, et il est dix heure, de sorte qu'il ne me reste pas un moment à perdre pour envoyer cellci à la poste. Je me borne donc, cher Socrate, à vous donner me benediction. Cette nuit ne pouvant dormir, j'ai causé avec vous sur bien des choses et j'aurois beaucoup, donné pour que cette conversation se fut tracé sur le papier, à mesure qu'elle se developpoit dans ma tête.

Adieu, cherissime Socrate, tachez de me repondre comme si je vous l'avois ecrite tout au long, afin d'ajouter à tous vos trophées philosophique celui de devin.

❧

Lettre III.154 – Diotime, 18 décembre 1786 = Bd 4.303-306

Le 18 Xbre 1786

Mon cher Socrate! Votre No. 96 contenoit un plan pour traiter le sublime, que votre 97 prouve n'avoir pas été trop superbe de votre part, car elle contient des echantillons d'ingrediens dans ce genre tout au moins fort hardis, tels que les paupieres des oreilles, et d'autres traits semblables, qui immortaliseront un jour quelque poemes epiques. Lorsque ma muse humble, uniquement fait pour être colportrice de la vôtre, enrichira le public du tresor de vos œuvres familiaires. Mais permettez que puisque dans votre precedente vous ne me jugeates pas indigne de partager meme vos travaux sur le sublime, je me trouve un peu dechue de mes hautes esperances, lorsque dans celleci je me vois reduite au role

du personnage de remplissage pour repondre des lieux comun à vos sublimes saillies. Lorsque vous mettez dans ma bouche le conseil de clouer la philosophie, et de vous vouer à l'occupation de trier des vilainies, j'avoue que vous faites sagement de pourvoir vos oreilles de | paupieres, une philosophie cloué dans l'ame est un mariage forcé, ce n'est pas en l'epousant qu'on la fixe. Cette Déesse qui n'est autre que la Venus Uranie elle meme, Socrate vous dira que c'est par les liens indissoluble d'un amour reciproque et libre. Seul qu'elle s'unit à l'ame et y reste fixé en depit des temps que cette Ste union fait pousser à l'ame ses plumes pour s'elever dans sa region celeste, et j'ajoute qu'elle fait pousser des oreilles que pourvu de ces oreilles, dont le vehicule d'action est d'une matiere trop pure pour que les vilainies puissent s'y attacher et être porté jusqu'à ces organes immateriels. Le triage se fait de soi meme de la maniere suivante. Tous ce qui est grossier, impure, absurde ou laid, enfin de quelque maniere que ce soit, est porté par son vehicule naturel dans l'oreille exterieur ou corporel, et reste comme à la porte. Tous ce qui est pure, sage, digne, enfin de cette belle, s'attache de soi meme à ce vehicule plus pure et entre seul dans cet oreille de l'ame, qui a été poussé avec les plumes par la chaleur, produit | de ce feu celeste, exité par l'amour entre l'ame et la celeste Venus philosophie, et il ne s'agit pas là d'autre vents que de ce Zephir leger imperceptible, quoiqu'impetueux, qui transporte les deux aimants sans cesse de regions en regions, jusqu'à ce qu'elles parviennent au sejour fortuné, patrie naturelle de tous les aimans et aimés. Je vois d'ici l'autel bleu celeste, mais je ne puis supporter l'idée que sa flamme brulant devant vos amours puisse s'eteindre faute d'huile!

Ma lampe est arrivé, mais n'etant pas à Munster je n'ai pu l'essayer encore. J'avoue d'ailleurs que la forme de la mienne n'a pas les attraits qui me renderoit la vôtre un objet d'envie, si elle n'etoit vôtre, et bien plus digne de bruler devant votre maitresse, que devant mon epouse clouée.

Ma santé va un peu mieux depuis quelque jour, malgré Neptune qui nous tyrannise autant que vous, Borée. Les fleuves, | qui environnent mon chateau de Campagne, se sont accrus au point que pendant deux jours nous fumes sur le point d'être coupées de la societé humaine. Il ne s'en falloit plus que d'un demi pied que tous les ponts autour de nous ne fussent submergés. Depuis hier les

arbres et les hayes des jardins commencent à reparoitre au dessu de l'inondation. Sans cela je serois hors d'etat de vous faire parvenir celleci.

Adieu, mon cher Socrate, si vous êtes resolu de voler ainsi toujours plus haut avec votre belle, n'oubliez pas de me pourvoir de tous ce qu'il y a de cordes dans le magazin de l'amirauté, afin de me tirer, du moins assez après vous pourqu'au moyen de vos binocles je puisse encore vous appercevoir ou vous soupçonner au moins comme les etoiles de la Voie Lactée.

Adieu et bon voyage.

❧

Lettre III.155 – Diotime, 25 décembre 1786 = Bd 4.307-310

Angelmodde, le 25 Xbre 1786

Je ne scais, mon cher Socrate, ce qu'il a plu à messieurs de la poste de faire de mes lettres à vous, mais il est sure que je n'ai pas passé de jour de courier (excepté le dernier) depuis longtems sans vous ecrire; mais je suppose qu'à l'heure qu'il est vous êtes deja eclairé sur ce fait, qui aparament ne sera dû qu'à un retard aisement occationné par la distance où je me trouve du lieu du depart des postes.

J'ai très bien reçu les papiers en question, fort satisfaite de la voie que vous avez choisi pour me les faire parvenir plutot et le plus surement.

Le reve que je vous dois, ne prendra malheureusement pas autant de place dans cette lettre que je le desirerois, parceque les details m'en sont echappé au moment de mon reveil, occationné par un grand bruit dans ma chambre. Or après maintes essais et reflexion sur les moyens de fixer dans la memoire eveillée un reve, je n'en ai trouvé qu'un à l'epreuve | pour les cas d'un reveil naturel: c'est de retenir toutes les parties de notre corps sans exception dans la situation exacte sans les deranger par un souffle, dans le meme etat où nous nous reveillons, et de repasser dans cette situation bien vite le reve que nous venons d'avoir eu avec toutes ses circonstances. Si pendant cette operation le moindre mouvement ou la moindre impression du dehors s'en mêle, adieu toutes les circonstances du reve, il n'en reste (et pas meme cela toujours) qu'une sensation generale du sujet. Les

details et circonstances disparoissent aussitot, ce qui est fort naturel pour un philosophe comme vous. Ainsi je ne m'etends pas sur la cause de ce phenomène; je dirai seulement que c'est là le cas de mon dernier reve très important pour moi par soi meme, et dont par cette raison je regrette infiniment les details. Quoiqu'il en soit, le voici en gros.

Je me | trouvai modifiée de maniere que mon organe moral sentoit dans chaque individu avec lequel j'avois affaire, non comme nous sentons actuellement meme dans les momens les plus purs de simpathie, mais comme ma conscience sent dans moi meme, mes actions, passions, mouvemens etc. avec toute leur causes, valeur ou non valeur, etc. etc., tellement que le mot justice, et charité envers les autres et semblables etoient des mots rayés de mon dictionnaire en tant que représentant des vertues. J'etois juste, parceque j'etois lui dans chaque autre comme je suis moi dans moi. Je delivrai les autres de leurs meaux et leur faisoit du bien, sans considerer si c'etoit à mes depens ou non mes amis ou ennemis etc., parceque on se fait du bien et à chacun à sa maniere, parceque j'etois lui dans chacun. Enfin, mon cher Socrate, | je ne pretends pas que vous me compreniez, puisque je manque de la piece essentiel pour se faire comprendre, savoir des mots, mais je souhaite que vous me sentiez. Alors vous ne trouverez pas absurd si je vous dis que ce reve est pour moi une revelation. D'un coté du comment de notre developpement futur et de ce que nous serons, lequel ajouté à 2 ou 3 autres reves qui m'ont donnés des sensations de developpement futurs d'autres cotés de mon être, forme pour moi une masse qui, sans representer encore à mon ame un tout claire et distinct, ce que je ne prevois pas être possible sous notre modification presente, me donne cependant sur la marche de ce developpement et sur la modification prochaine de mon essence, comment dirai-je, des vues! Non, ce n'est pas cela, cela dit trop et trop peu. C'est quelque chose qui ressemble à voir et qui se fait cependant sans yeux. C'est plus que sensation obscure. Tachez de trouver ce mal, mon cher Socrate, tant y a, que je ne donnerois pas 3 de mes reves pour 1.000.000 etc. etc. ecus de rente de plus, ni pour la santé la plus parfaitte.

Mon cher S., je n'ai plus le tems pour une autre feuille et de place ici que pour vous dire adieu.

De grace, ne montrez mes lettres dans ce genre à personne. Je vous jure que vous êtes le seul vis à vis duquel j'ose risquer ces sortes de choses, qui vis à vis de tout autre qui ne comprend pas la langage que nous nous sommes fait me feroit mettre ou au nombre des ex-Jesuits et Mystiques à la monde. Ou bien {...} droit une petite maison.

❧

Lettre III.156 – Diotime, 29 décembre 1786 = *Bd 4.Bd 4.311-312*

Angelmodde, le 29 Xbre 1786

Il est tems, mon cher Socrate, d'envoyer ma lettre à la poste à Munster, et je n'ai pas encore la vôtre. C'est donc fort à la hate que je vous dirai deux mots seulement. Vous me direz: que n'avez vous commencé plutot, mais outre que j'ai mal dormi cette nuit, et que je me suis levé avec la colique et diharré, un mal qui ne souffre guere le repos, je fremis lorsqu'on me parle comme à quelqu'un pour qui il existeroit un plutot ou plus tard dont il pourroit disposer; je fremis egalement, et des injustices criantes dont une telle supposition me rend le sacrifice et de l'entreprise digne d'Hercule de convaincre quiconque n'est pas, si non en moi, du moins continuellement si près de moi, qu'il puisse toucher du doigt et de l'œil les chaines d'Airain, qui m'attachent à chaque heure du jour à quelque joug ou à quelque charrue determinée. | Helas, je ne connois plus cette aimable velleïté vague. Je ne retiens plus que par un souvenir eloigné cette situation toute agréable, où l'ame, appercevant cette belle indifferante, se saisissant d'elle d'un bras vigoureux, la soumet à ses desirs. Il est vrai aussi que par la meme elle, c.a.d. l'ame est exempt aussi du spectacle amer et déchirant pour un cœur tendre et bien epris de se voir prevenu ou vaincu auprès de la belle par ses rivaux. L'image aux couleurs bigarrées et brillant comunément si agréable aux dames ou bien par sa sensibilité, qui par moyen de son ton plaintif de ses yeux humides, et son geste touchant, deduit si aisément notre sexe, ou bien encore par mr de l'intellect qui tantot par des airs tranchant tantot par ses sophisme le subjuga sans qu'il y paroisse. Voila, mon cher Socrate, comment les

biens et les meaux se trouvent toujours les uns à coté des autres sous le regne de Diane. J'eprouve toujours les rigeurs lorsque je suis obligé comme à present de vous quitter lorsqu'à peine j'en suis à l'introduction. Adieu, dedormage moi en m'ecrivant d'autre poste.

❧

Lettre III.157 – Diotime, sans date = *Bd 5.1-4*

Relativement aux rouleaux de la machine à copier: comme la destination de cette machine est d'être facile à transporter: la modicité du diametre est plus importante que 10 £s de poids de plus. Cependant, si les cilindres devoient avoir le même diametre qu'à l'ordinaire, le poids pourroit être très considerable! La question est si le bois qu'on appelle Boekhout ne seroit pas le meilleur; on s'en sert quelques fois pour faire les boëtes des roues, au lieu de les faire de bronze. |

[Couvert] fco Wesel |
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, la Hollande

❧

Lettre III.158 – Diotime, 2 janvier 1789 = *Bd 5.5-6, 13-14*

Munster, le 2 de janv. 1789

La fête du nouvel an se celebre chez nous d'une maniere si bruyenment vuide, mon cher Socrate, qu'outre l'etourdissement qu'elle m'a causé et qui me met hors d'etat de penser un peu raisonnablement, elle m'a oté hier tous le jour et occationné une courte matinée auj. D'ailleurs, je n'ai pas encore vos lettres, je vous fais en attendant ce mot, 1° pour bien comencer l'année, 2do pour ne pas m'eloigner de vos ordres, pour des souhaits. Je serois trop embarassé d'en faire pour moi même, supposé meme qu'un souhait fut suivi de l'accomplissement pour être riche en ce genre quand à mes amis.

Je me souhaite à moi même de souhaiter chaque jour moins, et c'est un souhait remplissable, surtout lorsque le sort appesentissant un peu son bras sur nous,

nous enseigne peu brutalement à connoitre un peu le prix des marchandises souhaitables sous la lune, votre ennemie. Adieu cherissime Socrate, le depart prochain de la poste me gouverne despotiquement.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 2 Jan.

❧

Lettre III.159 – Diotime, 5 janvier 1789 = *Bd 5.7-8*

Munster, le 5 de janv. 1789

Mon cher Socrate, l'eternel Jacob et sa Belle paroissent s'être emparé pour toujours de notre correspondance – à present ils me traitent comme si j'etois moi la cause que vous l'avez quitté – mais voici du plus parfait. Jacob n'a pas apporté avec lui un Losschein d'Hollande, c'est-à-dire un temoignage de son curé de La Haye, qu'il n'est pas marié la bas, temoignage sans le quel on ne peut se marier ici. Il s'agit donc d'envoyer tout de suite chez le curé catholique de La Haye, et de le faire prier d'ecrire tout de suite ce temoignage. Supposons q. le curé fut tout nouveau et n'eut pas connu Jacob, cela ne fait rien, car il n'a qu'à feuilleter son livre paroissial, où tous les paroissiens doivent se trouver inscrit, et, à moins que Jacob n'ait pas frequenté l'eglise et les sacramens, il doit s'y trouver noté; or c'est sur cela q. le curé ecrit son temoignage que je vous supplie d'envoyer d'abord, car je doute que la belle que j'ai vu avant-hier, puisse cacher davantage son embonpoint. Je vous supplie, cher Socrate, de m'envoyer aussi 2 ou tout au plus 3 tout petits encriers de terre, noir, comme j'en ai deja, par le chariot de poste.

Quelqu'un qu'il m'interesse d'obliger les desire beaucoup, et promptement. |

Cet hiver, plus froid sans comparaison que celui de l'année 40 selon le temoignage de toute l'antiquité de Munster, me fait jusqu'ici gr. bien. C'est un espèce de Stix sans doute qui me donne une trempe; que n'en est-il de meme pour vous! Mais on ne sauroit pretendre aussi toutes les espèces d'avantages. Vous jouissez de la trempe de l'espèce la plus noble, et nous laissez volontier celle des corps.

Je n'ai pas encore lu l'Optique de Schmit, parceque je n'en ai pas eu le tems jusqu'ici. J'ai cependant un peu compris votre bel ecrit grace aux Leçons d'Optique, dont vous même m'avez qualifié. Je demanderai les eclaircissement requis un autre jour, auj. je n'ai plus que le tems de vous renouveller mes homages, mes voeux et ma tendresse.

Adieu, cherissime Socrate

Δ

❧

Lettre III.160 – Diotime, 9 janvier 1789 = Bd 5.9-10

Ce 9 de janv. 1789

Mon cher Socrate, point de lettre encore de vous, et la poste presse. Ainsi ce seul mot pour vous dire que je ne puis vous en dire d'avantage.

Depuis quelque jours je suis tourmenté de grands meaux de tête; du reste la machine va encore et l'esprit se plie à la sainte patience peu à peu. Je vous baise les mains,

votre Δ

❧

Lettre III.161 – Diotime, 12 janvier 1789 = Bd 5.11-12

Le 12 de janv. 1789

Mon cher Socrate, j'etois si pressé les 2 derniers jours de poste, que je n'ai pas eu le tems de vous dire combien votre avant derniere, mineralogique admirable, m'à rejouis. Je ne connois rien parmis toutes les epitres d'Horace qui soit comparable à la finesse naturelle de satyre qui regne dans cette piece vraiment unique. Domage seulement que moi du moins, je ne puisse la faire passer à la posterité, car enfin elle ne sauroit etre parfaitement senti qu'ornée du portrait vivant de l'original, si pourtant ce mot se peut dire de quelqu'un qui n'est

original que de ce coté, precisément qu'il ne possede aucune particule à lui en propre. Enfin je l'ai lue 4 fois d'une haleine, et j'ai plus ri la 1ere que la seconde, la seconde que la 3e, et la 3e que la 4e fois. Et il en est celle de meme à un ami qui ne connoit l'original que de loin et qui n'a cessé de l'admirer. Lorsque je lui eu seulement expliqué que c'etoit une aplication, jugez de ce qu'il fut devenu s'il connoissoit l'original come nous. Enfin vous ne vous contentez pas d'être l'émule de Platon, vous savez egalement etre celui d'Horace, et Dieu sait l'emule que vous ne seriez pas, si vous vous avisez de le vouloir? |

J'ai une repugnance horrible à louer un ami en face, mais en verité, ceci coula de ma plume malgré moi. Et dailleurs, je ne compte pas vous avoir appris du nouveau et enfin, il en est des talents comme des richesses et du rang, le {Berger nait} à coté d'un gr. Roi, et le mineralogue à coté d'un grand philosophe come la vervaine aux pieds d'un grand chêne. Ils sont plus tranquils l'un à coté de l'autre; que les arbustes qui par leur mediocre inégalités se suçont les sucs et se font un ombrage l'un à l'autre, se desèchent reciproquemment.

Ma santé n'est plus si parfaite depuis que les grands froids sont passés, aparament quil me faut oter un peu de mon feu pour me rendre sage. Le Grand Homme a aussi un peu de toux dailleurs. Il se porte bien, et vous salue toujours grandement. N'oubliez pas votre Lettre sur l'Atheïsme, ce seroit oublier votre Δ qui en est la caution auprès de celui qui arrange actuellement son ouvrage en consequence de cette attente {siece} |

❧

Lettre III.162 – Diotime, 15 janvier 1789 = *Bd 5.15-18*

Munster, le 15 de janvier 1789

Mon cher Socrate! Hier votre Jacob fut chez moi pour la 1re fois. Il me causa de la fraieur en se mettant à genoux tout en entrant dans ma chambre et pleurant amerement. Vous sentez si je me hatai de le remettre sur pied et de le rassurer. Il etoit sans sa belle et m'en fit des plaintes amers, je tachai de l'adoucir en sa faveur, en lui montrant de mon mieux ses beaux cotés, qui à la verité ne sont pas en grand nombre. J'y reusis cependant et en fus charmé puisqu'il ne

sauroit eviter d'en faire sa moitié; mais en general je fus très touché de son deportement, et lui promis de l'aider de mon mieux dans le projet quil avoit formé, d'aller après son mariage s'etablir au pays de Nassau chez son père et d'y entreprendre quelque negoce. J'osai meme aller jusqua lui promettre que vous auriez en ce cas egard à ce qu'il avoit eu le bonheur de vous servir à votre gré pendant quelques années, et je finis, le voyant plus qu'adoucie envers sa belle par mes 1eres representations, à defaire un peu, et meme de propos bien deliberé, mon propre ouvrage, en lui enseignant quelques | metodes pour mettre en regle une feme capricieuse, paresseuse et depensiere; dont j'ajoutai que je croiai que son coeur un peu trop mou pour l'ordinaire quoiqu'impetueux dans certains instants pouvoit avoir besoin, car entr'autre il s'y plaignoit qu'elle lui depensoit tout son argent. Et lorsque je repondai constament: Pourquoi le lui donnez vous? il n'avoit pour toute replique qu'une infiniment piteuse maniere d'elever ses epaules jusqu'aux oreilles, ce qui, si je m'entends un peu en phisionomie, ne vouloit dire autre chose si non c'est que je suis une pauvre bête dont elle fait ce quelle veut. J'en eus une autre preuve encore, en ce quil me pria infiniment en partant, de lui permettre de m'amener sa belle afin que je lui donnasse les leçons les plus severes sur sa conduite future comme Madame Jacob, mais il ajouta en tremblant l'humble prière de stiler tellement ma leçon, quelle ne put s'appercevoir qu'il s'en fut plaint. Je lui ai accordé l'amenager, pour le stilage c'est une autre affaire, à savoir si elle voudra bien me croire inspirée!

Voila, mon très cher Socrate, ce que j'ai de plus interessant à vous dire tant le degel et la prise d'Otchalloff me stupifient, mais n'en | dites rien au Prince, qui en sa qualité de bon Russe se trouveroit, je crains, en droit de se faire separer de moi pour cause d'impuissance de ma part en fait de joie patriotique d'alliance, ah bombe malencontreuse! J'espere que cette avanture guerire nos bons ames les Turcs de leur sotte economie en fait de magazins à poudre, qu'au reste ils n'ont fait qu'imiter d'après nos nations les plus éclairées; mais c'est qu'à force de clareté on ne voit goutte souvent. Ici on n'a pas vu un mot de reponse ni au Conseil privé, ni à aucun dicastère, aux affaires les plus pressantes de la part de S.A.S. electeur depuis le mois de sept. J'imagine que c'est l'eclat aussi de ses depeches qui eblouissent. Les conseils et dicastères les ont empêchées de le voir.

Ma santé à l'imbecilité près, qui est une bagatelle dans ce monde tangible, est bonne. Mr. de Furstenberg n'est pas entierement delivré de sa toux, dailleurs bien portant.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse, et suis l'ombre de l'ombre de votre Δ. Mais ce qui me console c'est que vous avez demontré que de l'ombre on pouvoit conclure à la chose, dont cette ombre est ombre.

P.S. Je vous prie de me dire comment on peut reproduire le phosphore qui se trouve dans les petites flacons des 2 boittes que vous m'avez donné cet été et de m'en procurer encore un couple de ces boites, elles sont extremement comodes – et Mr. de Furstenberg en voudroit aussi. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre III.163 – Diotime, 19 janvier 1789 = Bd 5.19-22

Ce 19 de janv. 1789

Mon cher Socrate, il y a deja 5 ou 6 jours de postes que je vous ai supplié de me preter une de mes lettres, contenant mon jugement sur le chevalier Landriani; je ne m'en souviens plus si exactement que je vous le traçai, aparament peu après l'avoir vu, et on m'en demande mon jugement.

Je vous prie de me l'envoyer par la prochaine poste, je vous la restituerai dès que je l'aurai relue, si vous le desirez.

Ma santé qui menaçait de vaciller, s'est ravisée. Elle est plus enfermée que jamais à ce quil me paroit. M. de Furstenberg eut il y a quelques jours une petite attaque catharale, mais le voila entierement remis. Aussi l'air annonce-t-il le printems plutot que les frimats, tout degele à force si cela dure. Je compte pouvoir vous annoncer le retour des rossignols au 1er jour.

Vos lettres arrivent si tard a présent, quil n'y a pas moyen d'y repondre. C'est toujours au saut du courrier partant.

Adieu cher Socrate, je suis de grand coeur votre Δ, puisque vous le voulez. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 19 Jan.

❧

Lettre III.164 – Diotime, 26 janvier 1789 = *Bd 5.23-26*

Munster, le 26 de janvier 1789

Il me paroit qu'en effet vous êtes un peu distrait contre votre coutume d'exactitude, mon cher Socrate, car voila un tems infini que j'ai pris la liberté de vous prier de m'envoyer pour un jour de poste seulement ou deux, celle de mes lettres où je vous parlai de mon opinion sur le chevalier Landriani, et vous ne m'avez seulement pas repondu la dessus. Je vous en ai reparlé il y a 2 ou 3 jours de poste, et point de reponse ni ma lettre. Or, il m'interesse de la revoir cette lettre, quelqu'un me pressant de mon opinion dont en vérité je ne me resouviens pas exactement, car à dire la franche verité, le chevalier en question a plus piqué ma curiosité et mon esprit que mon coeur, qu'il n'a seulement pas efleuré, et vous ne me parlez plus non plus dans cette derniere des encriers et etuis à phosphore, que vous m'aviez annoncé devoient partir par le chariot de poste il y a deja 8 jours.

Pour ma lettre poetique, je ne m'en souviens plus; ce que je vous ecris est toujours si fort à la hâte, depend par consequent tellement du moment, qu'un obstruction, ou des obstructions | dans ces bouts des nerfs que vous respectez tant, en decide la plupart du tems. Et incontinent après que les minces effets de ces causes importantes se sont imprimés sur le papier, un torrant d'autres occupations vient avec toute l'impetuosité d'un elan retenu fermer la porte de ma memoire tellement, quil faudroit un bras de fer pour la forcer.

Voici une lettre de votre Jacob qui se trouve bien et duement marié depuis dimanche le 18 de ce mois. Je l'ai eu chez moi avec sa belle pour endoctriner et chapitrer la derniere de la bonne maniere en sa présence et à sa priere, comme je vous ai dit, très secrete, mais soit qu'il eut oublié m'avoir demandé le secret la dessus, soit que la force de la verité l'emporta, il n'a pu me laisser dire 10 mots sans me couper la parole pour s'en meler et lui dire sans cesse: « vois-tu », « ne te l'ai-je pas dit? » Il avoit tout l'air, non pas du jeune Oilée qui tire ses fleches

sous le redoutable égide de son frère, mais d'un poltron qui se sent fort pour la 1ere fois de sa vie, du bras d'un brave camarade. |

Mon cher Socrate, il faut que je vous avoue entre nous et à ma grosse honte, que je n'ai pas encore bien lu la lettre au Cte de Windischgrüsz. Jacobi eut la bonté de me dire que je pouvois la garder. Cette comodité joint à d'autres affaires {m'en rendu} a distraite entierement, mais je le ferai le plutot quil me sera possible. Mais à propos de cela il faut que je vous demande ce que j'ai voulu vous demander depuis longtems sans en avoir eu le temps, savoir une explication un peu plus ample des lignes sousignées dans l'incluse qui pique extremement ma curiosité.

Adieu cherissime Socrate, je vous scais le plus grand gré de ce que vous voulez bien pour l'amour de moi faire le penible metier de correcteur de votre propre lettre; j'en sens tout le prix comme doit le sentir celle dont vous avez bien voulu faire l'ombre d'un Δ.

Renvoyez moi je vs prie l'incluse Nro. 74.

❧

Lettre III.165 – Diotime, 30 janvier 1789 = *Bd 5.27-30*

Munster, le 30 de janvier 89

Mon cher Socrate, en mettant la date à cette lettre je songeai à la rapidité du tems. Voila deja l'hiver près de sa fin et à peine le croiai-je comencé! La reflexion cependant combien peu il vous est peu favorable me console de sa rapidité, car je ne serai veritablement tranquil sur votre compte qu'au retour des zephirs!

Je n'ai point encore de vos nouvelles et ne puis les attendre, si cette lettre doit vous parvenir par ce courier. Je suis à present en travail du monument pour Hamann avec mon teinturier. Voudriez vous, mon cher Socrate, me mettre l'inscription en lettres et position convenable sur le piedestal, afin que mon home n'ait qu'à la copier.

La voici:

Judaeis quidem scandalum
Gentibus autem stultitiam
Sed qua stulta sunt mundi elegit Deus,
Ut confundat sapientes;
Et infirma mundi elegit Deus,
Ut confundat fortia:
Ep. Pauli ad Cor. c. I. v. 23 et 27

Trouvez vous convenable d'y mettre son nom, et le mien? Sous quelle forme? Voila ce que vous me direz.

Son nom est Johannes Georg Hamann, le mien Amalia Adelheid, en allemand, en françois: Adelaide, en latin je ne le scais, mais Gallitzin ne doit pas y paroitre. |

Je vous supplie en grace de me satisfaire promptement la dessu, cherissime Socrate, et de m'envoyer occationnellement quelques uns de ces charmants petits vases noir. A force de desirer repandre ici le bon gout, je me suis privé de presque tous, et de tous les plus beaux pour la forme surtout. J'ecris au Prince pour vous rembourser de vos debourses à cet egard. J'ose aussi à cette occation vous rappeller la petite provision de pierres gravés à donner.

Je suis fort bien portant, et très sereine surtout d'esprit. Je comence à entrevoir que c'est un grand mensonge de dire que l'age amene la tristesse; jusquici la progression se montre précisément à l'envers chez moi, et il m'a semblé observer la même chose chez Mr. de Furstenberg, chez vous et chez quelques autres.

Adieu cher Socrate, à cette source inepuisable de notre bonheur, je suis votre

Δ. |

N.B. Là où j'ai mis les points dans l'inscription, je crois quil faudra quelque chose qui marque que ces 2 verses ne sont pas placés de suite dans l'épitre de St. Paul aux Corinthiens. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 30 Jan.

❧

Lettre III.166 – Diotime, 3 février 1789 = Bd 5.31-34

Le 3 de fev. 1789 à Munster

Je me porte extremement bien, cher Socrate, mais occupée au point qu'il m'est impossible de vous dire au dela de cet infiniment petit mot. J'en suis faché parceque j'avois quelques idées que je crains m'échapper. Du reste je ne suis jamais plus contente que lorsque je suis bien chargée, car enfin c'est le seul moyen que j'ai pour me sentir de tems en tems une petite particule cooperante de ce beau tout, tendant sans cesse vers son centre attractif et s'en approchant.

Ce que vous me dites de votre santé me ravit, mais j'aurois bien voulu entendre ce qu'a dit le gr. Esculap! Ne sauriez vous me le dire? A présent que le canal s'ouvre vous aurez des chous aigres et du vin bientôt, comme j'espere.

Adieu, cher Socrate, je suis bien.

Votre {Jacobi?} attend impatienment votre Lettre sur l'Atheïsme. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 3 Febr.

❧

Lettre III.167 – Diotime, 6 février 1789 = Bd 5.35-38

le 6 de fev.

Mon cher Socrate. Point de lettre encore de vous et voila qu'il me faut envoyer les miennes à la poste. Ce ne sera donc qu'un mot. Je me porte bien et vous aime cordialement.

N'oubliez pas de me parler de votre santé toujours.

Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

van den 6 Jan. [sic]

❧

Lettre III.168 – Diotime, 9 février 1789 = Bd 5.39-42

Munster, le 9 de fev. 1789

L'inscription est bien mon choix, mon cher Socrate, et non de celle du défunt, qui est mort sans se douter la veille, ni qu'il mourroit si tôt, ni qu'il seroit enterré chez moi. Et il est bon ce choix en ce qu'il peint parfaitement l'homme rare qui doit honorer ce monument. Quant à moi, il n'y a rien à y mettre, ou tout au plus dans un coin mon nom personel comme le lui ayant consacré. Enfin après avoir retravaillé le contour moi même 4 fois, il paroit qu'il sera achevé demain. La pierre y est aussi, pareille à celle du monument d'Althoff, et j'espère qu'il sera comencé après demain, et achevé dans 4 semaines. Je vous supplie donc, cherissime Socrate, de tracer l'inscription pour être mise sur le socle; je ne sache pas d'autre place propre à cela, car sur le vase cela est impossible.

Mon cher Socrate, votre societé me paroit si bien choisie, qu'il n'est pas ettonant que vous vous en contentiez; surtout lorsque vous êtes dans celle de vos propres idées.

Cependant je voudrois que vous fissiez un peu plus d'exercisse. Ma santé est toujours bonne et j'en suis si emerveillé que je ne m'y reconnois plus. Adieu, cher Socrate, vous aurez de moi une plus longue lettre bientôt. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 9 Jan.

❧

Lettre III.169 – Diotime, 16 février 1789 = Bd 5.43-46

Munster, ce 16 fev. 1789

Vous n'avez pas recu de lettre de moi, cher Socrate, la derniere poste, parceque j'etois trop occuppée à vous ecrire. Je suis à vous faire une longue lettre qui j'espere sera achevé cette semaine, car j'y emploie tous les moments que je puis; et c'est la raison pourquoi je ne vous dirai auj. encore que ces 2 mots, pour vous tranquiliser et me satisfaire.

Je me porte bien, je suis contente de savoir que mon bon Van der Aa est l'instrument qui doit me conserver, mon cher Socrate, d'une maniere un peu plus {tolerable} pour lui; faites lui en mon compl. et agréez mes voeux et mes tendresses.

Votre Δ |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fco Wesel
van 16 Febr.

❧

Lettre III.170 – Diotime, 19 & 20 février 1789 = *Bd 5.47-50*

Munster, le 19 fev. 89

Je viens de faire partir un ancre de vin blanc à votre addresse, mon cher Socrate; pardonnez s'il n'y en a pas davantage pour le present; un mesentendu fait que je n'en ai pas reçu la moitié de ce que j'en avois demandé. Je n'en ai pas assez pour passer l'hiver, mais j'ai deja fait ecrire pour en avoir davantage. Au reste, sa qualité est de beaucoup superieure à celle qui vous plaisoit tant etant ici.

Ne vous impatientez pas, cher Socrate, après la longue lettre que je vs ai promis. Lorsque vous l'aurez, Dieu sçait quand!, vous avouerez qu'elle ne pouvoit être achevé plus vite. Comptez que j'y ajoute quelque bout chaque jour. Et je fus en retraite à Angelmodde lundi et mardi en plus grande partie pour y travailler. Avec tous cela je ne saurois vous dire en combien de semaines elle sera achevée. Puisque vous sentez que je ne puis y travailler que comme à un accessoire, et combien me reste-t-il de minutes accessoires? helas | qui croira à leur petit nombre sans le voir!

Ma santé fait merveilles cet hiver, mon cher Socrate, tellement que je me crois quelques fois dans le cas des cignes qui dit-on ne font entendre des sons ravissans que lorsqu'ils sont près de leur fin.

Adieu, cherissime Socrate, puisse ce jour final être le plus beau de nos jours.

Le 20

Je rouvre ma lettre, dejà fermée, à la reception de la vôtre, pour vous dire, cher Socrate, qu'il ne faut à Hamann d'autres titres que son nom et ses surnoms, Johannes Georg ou Georgus (j'ignore coment George se dit en latin) Hamann. Un home come lui honore son nom et ne sauroit être plus honoré par ses titres – que ne l'avez-vous connu? D'ailleurs sa simplicité, son caractère le plus distinctif et le plus elevé me paroit mieux {...it} avec cette simplicité d'inscription. Quant au pied, vous aviez decidé qu'un parallepipede simple valoit mieux qu'un pied destal avec sa plinte et corniche. Si cependant vous etiez d'un autre avis, il seroit tems encore, mais il me semble que le bloc va mieux à la simplicité totale. Quant à la mesure, je l'ai prise plus grande que celle que vous aviez indiquée. Le monument devenoit nain sous cette mesure, et je crois que vous vous êtes trompé de nombre en la marquant. Adieu, cherissime Socrate. |

> J'ai bien envie de vous mendier un telescope d'observation. Vous en avez tant de superflu, et je n'en ai pas un seul grand, hors celui de reflexion. Quand paroitra la comète. L'astronomie fera si je vis un jour ma passion, je m'en occupai encore il y a quelque jours avec un enthousiasme semblable à celui que j'eus pour la musique. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fco Wesel
van 19 Febr.

❧

Lettre III.171 – Diotime, 24 février 1789 = Bd 5.51-54

Munster le 24 fev. 1789

Mon cher Socrate! Je n'ai passé qu'un seul jour de poste. S'il vous manque plus d'une lettre ce n'est pas ma faute, et meme cella ne vous manqueroit pas, si comme je vous l'ai dit je n'avois été trop occuppée à vous ecrire.

Je me flatte que l'air veritablement printannier dont nous jouissons depuis quelques tems vous engagera à vous promener un peu davantage. Mon interet le plus essentiel dans ce voeu est absolument votre santé. J'avoue cependant que j'en

ai un autre encore, qui est ma caisse; je n'ai plus que 6 bougies, plus de plumes, de papier, plus de crajon rouge, et si elle ne peut partir bientôt, je vous supplie de me le dire, afin que j'en fasse venir d'ailleurs, car ce sont des choses, surtout les bougies et le crajon rouge, qu'on ne trouve pas tolurablement ici, les bougies melés de graisse découlent, le crajon est rempli de pierres, les bonnes plumes y sont rares et cheres. Je voudrois, mon cher Socrate, pouvoir vous comuniquer quelque chose de ma santé; en verité, je ne scais presque plus que j'ai un corps, | ce qui fait que lors meme qu'il ne vaut rien je m'en apperçois moins. Il s'est fait en moi une revolution singuliere par rapporte à la serenité interne depuis plus d'un an, à laquelle je dois attribuer cet heureux changement phisyque. Peutêtre comme je le disois ailleurs est-ce le chant du cigne.

J'ai une grande curiosité de revoir ma corespondance avec vous avant mon arrivée à Munster et la 1ere année ici; dites moi, cher Socrate, si je pourrois la satisfaire dans quelque tems d'ici sans que cela vous fit de la peine ou de l'incomodité?

Mr. de Furstenberg n'est pas aussi bien qu'il l'etoit cet automne, mais cela est ordinaire dans la saison des grandes affaires et du froid. Malgré cela je ne suis pas tranquile la dessu, il n'est pas précisement malade, mais moins fort, moins dispos qu'à l'ordinaire.

Adieu, cher Socrate, j'attens l'inscription avec impatience, et vous embrasse cordialement.

Votre Δ |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
van 24 Febr.

❧

Lettre III.172 – Diotime, 27 février 1789 = *Bd 5.55-58*

Munster, le 27 de fev. 89

Mon cher Socrate! Je vous avoue que je vous aurois une grande obligation si vous daignez m'envoyer au plutot l'inscription en question, uniment en latin,

sans plus. Le but principale de ce monument n'est pas d'embellir la ville de Munster ou mon jardin par quelque beau modele, il {est} et doit servir uniquement d'expression à un vif sentiment de mon coeur pour cet excellant homme, auquel outre l'affection particuliere qu'il m'inspire, je suis fortement attaché par les liens d'une reconnoissance, dont surement il a ignoré lui-même (du moins pendant sa vie, car je suis persuadé qu'il ne l'ignore plus) et la cause et l'etendue. Il m'a fait beaucoup plus de bien d'une nescit ille, qu'il n'eut pu m'en faire jamais de propos deliberé. Je l'honore come un de ceux qui par le caractere profond de quelque vertue particuliere m'eut manifesté, c'est-à-dire donné l'intuition vive d'un des profils de cette grande vertue universelle invisible, dont mon coeur bien plus et bien avant ma raison m'apprit l'existence par la force de son attraction vers elle. Je ne scais si je me fais | bien comprendre, je veux essayer de m'expliquer d'une autre maniere.

Un home qui me montre toutes les vertues et pas une foiblesse (s'il est possible) peut m'arracher une froide admiration, mais come je scais à n'en pouvoir douter qu'il a des côtés foibles sans lesquels il n'existe point de vertue, il manque à ses vertues pour faire impression sur mon coeur le caractere essentiel, la confiance. Mon esprit a beau dire, mon coeur les suspecte, et incertaine où est le deficit, il ne se repose nulle part avec confiance. Le tout devient un être abstrait de pure speculation. Platon dit de Socrate qu'il portoit le satyre en dehors et les Dieux immortels (coe ces chapitres d'usage chez les Grecs) en dedans.

Ce mot s'applique parfaitement à Hamann. Il etoit couvert de haillons apparants, et ne montroit autre chose. Je n'ai jamais vu d'home qui eut à ce point le talent de cacher ses vertues. Mais par la même, celle qu'on appercevoit malgré cela avoit une empreinte si pure, si determinée, qu'elle devenoit ce que j'appelle absolument intuitive, comme un axiome pour quiconque l'avoit saisie; et c'est cette intuition vive qui me fait l'effet que je ne saurois exprimer autrement qu'en disant: j'appercois, je sens là un profil de la divinité de la vertue pure, parfaite, absolue. Si vous vous rappellez ce que je vous ecrivis l'année 80 sur | la justice de Mr. de Furstenberg, c'est depuis le moment qu'il me donna l'intuition de cette vertue que je me sentis comme forcé à l'homage qui dans moi exprime le plus à lui baiser la main, car il m'avoit manifesté un profil de la divinité. Je ne lui

refuse pas les autres vertues; quiconque en a une pure, parfaite, a surement avec elle le germe de toutes et les acquirera tot ou tard toutes mais ne les a pas encore, ne sauroit les avoir toutes dans la meme pureté, tant qu'il est sous l'influence de la lune. Ainsi celui qui me les montre toutes, m'inspire une juste défiance, ou contre sa verité ou de mon aveuglement, et cette defiance est un nuage, qui enveloppant le tout, empêche l'action, l'impression d'aucune des parties, comme une glace ternie par l'humidité, en rendant vague et affoiblissant les contours des objets que je vois à travers, empêche l'impression de chacun en particulier, et ne laisse dans mon sensorium qu'un total vague incertain, que mon imagination doit ou embellir et achever, ou jetter come incomode. Je pourrois vous nomer toutes les personnes qui depuis ma plus tendre jeunesse m'ont fournis quelques uns de ces profils; elles se sont gravés toutes dans mon coeur sous le caractere de mes plus veritables bienfaiteurs, et ne s'en effaceront jamais. Elles sont | intimement liés à la sensation de mon existance, et il me semble que paroissant un jour devant celui qui s'est manifesté à moi par leur vehicule, je ne m'y presenterai come une goute homogene à lui, et propre par là à être reunie à cette mer immense de felicité, qu'au moyen de ces exhalaisons purs que ces bienfaiteurs m'ont laissé humer auprès d'eux dans cette vie. A ce titre plusieurs vivants ont des monumens dans mon coeur, mais je respecte trop la vertue pure pour en faire sortir l'expression sous leur yeux.

Pour Hamann, s'il le voit, il le verroit egalement dans mon coeur, et il est à present sans doute au dessus des vapeurs impurs qui menacent meme la vertue la plus pure, tant qu'elle se trouve sous leur action. Voila la foiblesse de l'humanité, et en meme tems sa vertue et sa gloire. La vie est un combat, dit le sage. Et il dit vrai; une guerre defensive, continuelle contre l'influence des vapeurs grossieres qui ont trop d'affinité avec cette partie de notre composé qui appartient à la terre.

Je ne scais coment Hamann m'a entrainée à cette longue dissertation, mais habitué à votre indulgence la dessu je ne m'en repens que parceque je prevois que je vais courir toute la journée après la demie heure que j'y ai employé.

Adieu, cher Socrate.

❧

Lettre III.173 – Diotime, 3 mars 1789 = Bd 5.59-62

le 3 de mars 89

Mon cher Socrate,[49] je n'ai recu qu samedi de retour votre MSS sur l'Athéïsme, que je n'avois pu lire qu'une seule fois en courant, et qui est admirable. Comme il ne passera sous presse que le 23 de ce mois, voici quelques petits doutes, que j'ose vous proposer, come j'y suis engagé par vos ordres expres. Mais je ne pouvois le faire avant d'avoir bien lue la piece.

Pag. 8. Imagination ardente et fougeuse. C'est à elle que vous attribuez ici la naissance et l'existance du spinosisme, du moins il est impossible, selon la tournure de la phrase, de le comprendre autrement, et ne vous semble-t-il pas que l'imag. ardente et fougeuse fait un peu dissonance ici avec la marche froide et compassée qui a tissu le système de Spinosa. Vous ajoutez à la fin: ce n'etoit pas de l'atheïsme mais un theïsme très dificile à comprendre. Votre Dieu, cher Socrate, a une personalité, et quoiqu'Aristée soutienne qu'il faut conclure de Dieu un ordre dans l'univers et non vice verse, vous avouez qu'il y a un certain ordre reconnoissable dans l'univers, lequel est lié à l'idée d'une providence. Spinosa nie l'un et l'autre absolument, coment donc attribuer à un homme qui nie l'un et l'autre et qui derive tout d'une necessité de fer et de bronze un theïsmus. Vraï | est il, que le theïsme d'un Herder et de ses semblables, qui ont masqué ou habillié le spinosisme, est un theïsme très dificile à comprendre, mais des qu'il est bien compris, le theïsme disparoit, et il ne reste dans leur système qu'un pure atheïsme. Mais vous ne sauriez ce me semble vouloir attribuer une telle defiguration, une transfiguration si forcée du spinosisme, au système meme de Spinosa?

Enfin pag. 12 Il est à croire que Descartes, qui rioit aparament en cachette de la grotesque philosophie, qu'il avoit été obligé de former pour parvenir à son but, etc. Je vous avoue, qu'il me paroit non seulement un peu dure de deprecier Descartes (que je respecte) et ses illustres disciples comme des gens qui ont adoptés des absurdités qui vous paroissent telles qu'il vous semble impossible d'avoir pu y croire serieusement, mais (ce qui me paroit pire) de representer

49 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 170 (fragment); Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 144, p. 498-499 (fragment).

Descartes meme comme un philosophe purement politique; selon moi ce qu'on puisse dire de plus meprisable et de plus haïssable d'un homme, haïssable du côté de l'orgueil inouie d'oser oublier tellement qu'il est home et borné, pour se mettre à la place de la divinité, et decider sur ce throne imaginaire quels fantomes il doit créer pour le bien des homes meprisable en ce qu'après avoir osé se porter ses vices si haut, il oublie et celui qu'il entreprend d'imiter, et le respect qu'il doit à ses semblables, au | point d'entreprendre de fonder leur bonheur ou developpement sur un tissu de fables et de mensonges qu'il reconnoit lui-même come tels. Quel home s'il osoit en rire en cachette! Que Democrite, qu'on nous represente toujours pleurant les erreurs des mortels, et appliqué lui-même à la recherche des verités à sa portée pour la comuniquer à ses freres, me paroit un Dieu à coté de ce monstre.

Pardonnez, cher Socrate, si je m'echauffe, mais je respecte l'home, et vous aussi. Je n'oserois me permettre un mensonge vis à vis d'Amelie pour un plus grand bien, 1° parceque je ne connois pas de plus grand bien que la verité, 2° parcequ'en me permettant de me jouer de la sainte verité, je crains son courroux et qu'elle m'abandonne à son tour meme lorsque je voudrois la retrouver et m'en servir, 3° parcequ'à moins de me proposer d'environner l'enfant d'un mur inpenetrable de mensonges à jamais, il decouvrira celui ou ceux dont je me suis servi, et voila que j'ai perdu à jamais le droit le plus precieux, le plus actif pour nous aider nous avancer l'un l'autre, celui d'en être cru sans defiance dans les 100 milles occation où il importe d'en être cru dans l'instant, avant qu'on ait le tems de demontrer au meme dans les cas frequents où toute demonstration est impossible à jamais, | 4° enfin, parceque je frémirois en moi-même come je l'ai deja dit plus haut, et que je ne me sens pas la satanique vigeur, le front de fer, de me taxer tellement au dessu de tous les homes pour oser me mettre dans mon laboratoire, et y composer de mensonges et fictions prises dans mon imagination une verité, ou ce qui est la meme chose, une drogue, une voie, une route dont j'oserois assurer par tel home tel enfant parviendra avec le tems à la verité au bonheur. Cette entreprise outre sa temerité me paroit bien plus digne des petites maisons que tous les efforts des alchimistes, pour parvenir à composer de l'or avec des particules des atomes heterogenes à l'or. Et si je ne l'oserois pour un home, de quel nom me decorerai-je ou decorerai-je celui qui l'oseroit pour tous les homes?

Cher Socrate, en consideration de cette maniere de penser, à la quelle vous pouvez donner le nom de foiblesse, de petitesse, de bassesse si vous voulez, mais qui, tel nom qu'elle puisse ne meriter, est la mienne. Si je me suis senti un peu echauffé de l'idée, que vous qui à si juste titre devez influer sur la maniere de sentir de vos lecteurs, que mon ami paroitroit favoriser, aprouver ou du moins excuser un tel procedé, et en accuser Descartes...

Adieu, cher Socrate, je n'ai pas un moment de plus.

❧

Lettre III.174 – Diotime, 6 mars 1789 = Bd 5.63-66

Le 6 mars

Cher Socrate, je n'ai qu'une minute pour vous dire qu'il m'est absolument impossible de vous en dire davantage auj. sans rompre en visière à de pressants devoirs.

Je me porte bien, Dieu veuille que vous en puissiez dire autant.

Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame.

J'ai oublié d'ajouter à ma lettre derniere que je dois avouer que le système des tourbillons est si anti-geometrique, qu'il est difficile de ne pas soupconner Descartes de ce dont vous l'accusez. Mais l'essentiel ici (sans entrer en question sur une chose si dificile à decider), c'est qu'il m'a parue qu'il vaudroit mieux que ce ne fut pas vous qui l'en accusiez, du moins de la facon dont vous le faites, puisqu'on pourroit supposer faussement que vs approuvez une telle plaisanterie, que le besoin d'écarter la physique aristotelique ne me paroit pas excuser suffisament.

P.S. Si vous voulez me preter mes lettres, je vous supplie que ce soit bientôt. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fco Wesel
Van den 6den Maart

❧

Lettre III.175 – Diotime, 13 mars 1789 = *Bd 5.67-70*

Munster, le 13 de mars 89

Mon cher Socrate, ma santé decline un peu sur la fin de l'hiver, elle m'a deja fait manquer une poste, et celle-ci ne vous portera que mes doleances de ne pouvoir à force de douleurs de tête vous en dire davantage.

Je vous remercie bien, cher Socrate, de l'inscription; je voudrois omettre entierement la liaison factice entre les 2 versets qui ont entr'eux 2 ou 3 versets dans l'epitre. J'avoue que {nom est plus sonore que ...d, mais ...stiteur} mettre à la place du nom des points qui indicassent l'interruption. Dites moi seulement coment? Mettrai-je uniment 3 à 4 points à la place précise que tenoit ce mot, sans deranger le reste, ou coment faut il faire? Après y avoir pensé, il m'a semblé qu'il etoit contre la simplicité de tous le monument et de son objet d'y composer quoi que ce soit. |

Il est très vrai que Jacobi est enchanté de votre ecrit sur l'Atheïsme. Je ferai de vos corrections l'usage q'vs permettez.

Adieu, cher Socrate, ma lettre vous prouvera à l'oeil que je vois double et triple, et que la douleur a mis du desordre dans mes idées. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 13 Maart

❧

Lettre III.176 – Diotime, 20 mars 1789 = *Bd 5.71-74*

Le 20 mars

Cher Socrate, seulement 2 mots. Colique, douleurs de tête très fortes et sciatique m'empêchent de vous en dire en davantage. Les 2 1er meaux m'empecherent absolument la poste derniere. Mais je ne puis me resoudre à vous laisser sans nouvelles au second jour de poste.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre III.177 – Diotime, 24 mars 1789 = Bd 5.75-78

Ce 24 mars 89

Mon cher Socrate. Le phenomene psychologique dont vous me parlez merite bien notre attention assurement, et je suis toute curieuse de savoir ce que vous en pensez.

Pour Jacobi: je crois deja vous avoir marqué qu'il est enthousiasmé de votre ecrit en tout et partout, excepté les mes critiques qui venoient {uniquement} de lui, et que je ne vous aurois pas données comme miennes si relisant les passages lorsqu'il me renvoyez l'ecrit. D'un côté je n'eusse été de son avis, et que de l'autre, il ne {se f...} adressé de moi pour savoir si j'etois de son avis, surtout que vous m'aviez accordé la permission de vous proposer mes idées. Cependant pour ce qui regarde la critique concernant Descartes, je dois dire à l'honneur de Jacobi, qu'il fut beaucoup plus modéré à cet egard que moi, et que c'etoit la seule que j'avois deja faite avant de recevoir ses reflexions. Je me proposai d'abord de vous decouvrir ma petite reticence des que les choses seroient en ordre, n'aimant pas à me parer de plume | etrangere, ou aimant, si pourtant il faut en emprunter, rendre du moins sain et sauf à chacun ce qui lui est due. N.B. Jacobi ne vouloit pas paroitre, mais je lui ai ecrit que ma conscience timorée me pressoit de vous donner franchement avec son enthousiasme aussi les petites ombres, persuadé que vous n'en {préfériez} que davantage le 1er.

Ma santé ne va pas bien encore, et si ce n'etois vous, je vous assure qu'on me feroit difficilement ecrire une lettre.

Adieu, cherissime Socrate.

P.S. J'ose vous demander une inscription latine bien simple pour une fête sur un petit autel de papier, tel que vous avez apris à mes enfans à le construire, que la pieté filiale consacre à un père très cherie.

Pieté filiale ou quelque chose de come dans ce gout suffira, pourvu que vous ayez la bonté de mettre les lettres come elles doivent être. Quand au monument de Hamann, j'y ferai grace ce que vous conseillez. |

N.B. Il nous faudroit cette inscription bien vite, le tems presse; vous m'obligerez beaucoup, et come ce ne {...} que peu de mots, je me flatte que cela ne vous genera pas beaucoup. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 24 Maart

❧

Lettre III.178 – Diotime, 27 mars 1789 = *Bd 5.79-82*

Le 27 de mars 89

L'esprit ne m'est pas revenu encore, mon très cher Socrate, et les affaires courantes accumulées par une indisposition qui rendit ma tête absolument nulle, m'accable, de sorte que manquant d'espace et d'energie pour me mouvoir moi-même, vous jugez si je suis faite pour donner du mouvement et à qui? Il n'y a certainement de livre si mauvais qui ne vaille infiniment mieux que moi pour cela dans ce moment ci.

Je suis ici il y a un moment à labourer une lettre au Corps. Je vous jure qu'après avoir rempli 8 lignes de ma santé et de celle des enfans, j'ai dû la poser là percequ'il ne vouloit plus rien venir, et je viens de feuilleter un livre pour voir si je n'y trouverois rien qui puisse me tirer de l'horrible embarras de remplir la page au moins, etant indecente de ne pas achever au moins celle après avoir passé sous silence 3 jours de postes. Mais il me faudroit chercher ailleurs, et perdre la matinée entiere peut-être avant de trouver des idées qui harmonise la, | et il est humiliant pourtant de devoir avouer à quelqu'un qui ne sait ce que c'est que de n'avoir rien à dire, qu'il faut finir faute de mots.

Je viens de terminer ma page, mon cher Socrate, par la priere d'être instruite de l'heureux moment qui nous destine au plaisir d'un ample possession ici, et ma lettre fermé m'a rapellé la sensation physique que j'eprouvai lorsque je fus

delivré de l'enfant que je portois. Pour vous, mon cher Socrate, il n'en est pas de meme. J'ai bue toute honte, et j'eprouve à votre egard cette sage loi de la nature, qui fait que nous n'avons guere de honte que devant nos inferieurs. Loi bien naturelle et bien juste.

J'attens le portrait avec impatience, et vous embrasse de tout mon coeur. |

[Couvert] fco Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 27 Maart

❧

Lettre III.179 – Diotime, 3 avril 1789 = *Bd 5.83-86*

ce 3 d'avril

Mon cher Socrate, j'ai eu la fievre la poste passé, ce qui m'a empêché de vous ecrire, et je ne puis encore auj. vous ecrire que pour vous dire ceci, et que la fievre paroit m'avoir quitté hier, mais je dois me menager, et j'ai une mauvaise tête encore.

Adieu, cherissime Socrate, Dieu vous conserve et vous conduira. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
frco Wesel
Van 3 April

❧

Lettre III.180 – Diotime, 7 avril 1789 = *Bd 5.87-90*

Le 7 d'avril 89

Je vous felicite, mon cher Socrate, du retablissement de votre ami Camper, et des bonnes esperances que vous semblez avoir du vôtre. Pour ce dernier il faut bien me feliciter moi-même. Je viens de recevoir enfin encore une provision du vin blanc dont vous avez recu trop peu parceque je n'en avois pas davantage. Je vais vous envoyer du nouveau venu des qu'il sera reposé.

Le monument de Hamann est posé et fait un très bel effet. J'y ai fait graver le monogramme que vous m'avez proposé, et au lieu de philosopho Christiano, parceque cette epitete quadroit mieux, et avec le defunt, et avec l'inscription, selon l'avis de Jacobi et de Furstenberg, que j'ai approuvé. Quant au petit autel pour la fête, l'idée est qu'elle doit être donnée en apparence par nombre | auquels le Roi de la fête fait beaucoup de bien, mais qu'elle est donnée en effet par une fille qui l'aime beaucoup. Les enfans qui formeront la fête ne donneront d'autres jeux que de chanter des couplets en forme d'hymne de reconnoissance autour de cet autel, où ils le recevront. S'il vous vient en tête une inscription plus propre à exprimer tout cela, à la bonne heure, si non on emploiera ce que vous m'avez envoyé.

Adieu, cher Socrate. Enroué, enrhumé et très pressée par milles affaires, je vous embrasse en gde hâte.

Le Corps me marque bien son arrivée, mais non des projets pour cet été. Ne pourriez vous les scruter et me les apprendre? Nous avons le livre de Mirabeau. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 7 April

❧

Lettre III.181 – Diotime, 12 avril 1789 = *Bd 5.91-94*

Le 12 d'avril

Mon cher Socrate! 9 pages que j'ai cru devoir au Prince dans ce moment d'affliction m'ont pris tout mon tems. Dailleurs, vous n'avez pas besoin de consolation, vous en avez pour d'autres. Heureux l'home qui dans la tempête come dans le calme sait tenir ses yeux levé sur celui qui fait le calme et la tempête, et qui par consequent est independant de l'un et de l'autre.

Ma santé est toujours chancelante. Elle ne peut jamais tenir à la fin de l'hiver. J'ai avec cela un ami malade aussi, que je menai hier à la campagne pour se remettre. Cette petite course de 6 lieus me fit du bien, le tems etant fort clair.

Adieu, cherissime Socrate. Dieu veuille que j'apprenne de mellieure nouvelles de votre santé. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 12 April

❧

Lettre III.182 – Diotime, 17 avril 1789 = *Bd 5.95-98*

Munster, le 17 d'avril 89

Je vois, mon cher Socrate, qu'outre vos regrets, la perte que vous avez faite vous attire encore d'autres deboires, et je vous plaindrois davantage encore, si je ne sentois la verité de ce que vous dites dans une de vos lettres, savoir que l'activité pour le deffunt charme souvent et distrait en quelque facon de la sensation de privation si dure à digerer. Vous souffrez physiquement, mon cher Socrate! Hélas, si la conformité peut être consolant, je vous en offre autant. Depuis 4 semaines je n'ai pas joui d'un jour, je puis bien dire d'une heure, sans souffrances corporelles, et Dieu veuille que ce fussent là les plus grandes! La consolation la plus efficace pour moi dans les heures de decouragement est un pelerinage vers la tombe de mon cher Hamann, qui souffrit et ne souffre plus.

Adieu, cher Socrate, le moment de notre delivrance viendra come tant d'autres. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van den 17 April

❧

Lettre III.183 – Diotime, 21 avril 1789 = *Bd 5.99-102*

Munster, ce 21 d'avril

Votre silence, mon cher Socrate, m'inquiète beaucoup d'après votre derniere lettre qui ne parloit pas de votre santé d'une maniere consolante. De grâce, faites m'en doner des nouvelles par votre gouvernante en quelque langue que ce soit, si vous n'êtes pas en etat d'ecrire. La mienne se remet un peu, mais j'ai dans ma maison un ami malade, qui est pour moi plus encore que n'etois feu Hamann, et dont le sort m'occupe et m'inquiette à proportion.

Adieu, mon très cher Socrate, dans des circonstances pareilles la philosophie servit de peu de ressource, si elle n'avoit pour base la verité etternelle, qui ne perit et ne trompe pas. Adieu. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 21 April

❧

Lettre III.184 – Diotime, 24 avril 1789 = *Bd 5.103-106*

Munster, le 24 d'avril 1789

Mon cher Socrate, Mr. de Furstenberg se porte très bien. L'ami dont je parlai n'est pas lui; et ce dont j'ai parlé ne fut pas un voyage, mais une simple promenade.

{Je vous} supplie, mon cher Socrate, de me dire quelque chose de plus claire relativement à votre santé; vous me parlez de souffrances et j'ignore de quelle nature elle sont. Je vous demande pardont de ce billet informe et aussi horriblement griffonné. J'ai outre mes occupations quotidiennes Amélie, qui a pris un abces assez considerable à la jambe, et l'ami malade qui a été transporté dans ma maison afin d'être mieux soigné, à soigner.

Adieu, cherissime Socrate, nous jouissons s'il plait à Dieu quelque jour les uns des autres sans ces entraves qui, par bonheur, ne s'accroissent qu'à mesure de l'approche de la delivrance.

N'y a-t-il pas d'espoir pour l'arrivé du ballot que vous me destiniez? Ne vaudroit il pas mieux le faire soigner par un emballeur, quitte a imptere ce que vous ne voulez pas {lon... d'entre mains, mais non les bonnes nomer plum...} et dont j'ai si grand besoin, chacun fait emballer ces choses. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 24 April

❧

Lettre III.185 – Diotime, 28 avril 1789 = *Bd 5.107-110*

Munster, le 28 d'avril 1789

Ce que vous me dites, cher Socrate, de l'air malade de votre amie, mon cher Socrate, me fait songer à un phenomene contradictoire en aparance, mais qui ne le sera pas pour vous. C'est que rien m'inspire tant de pensées de vie, de jouïssance, de bonheur, comme la vue d'un cimetierre ou d'un tombeau; circonstance qui ne contribue pas peu à me rendre plus precieux encore la possession du tombeau de mon Hamann, et au contraire rien ne me remplit d'odeur cadavreuse et d'idées de destruction et de stagnation comme une assemblée d'hommes, surtout à proportion qu'elle est tumultueuse et que la face sociale s'y manifeste. Je crois que sur cette echelle je parviendrai quelque jour à trouver la joie sur la face blême et viellissante de mon ami. |

Même perfection de folie cependant à la quelle je ne suis pas encore arrivée. Tout à fait, parceque je crois, mon cher Socrate, qu'après ce debut vous me dispenserez volontiers d'allonger ma lettre; il vous annonce trop ce que vous auriez à attendre de ma tête auj., non pas du triste assurement, mais il y a des yeux de gaïe que les gens sages du Sicile ont la manie d'enfermer aux petites maisons, habitation peu agréable, surtout pendant la belle saison où nous entrons à grand pas.

Je terminerai donc ici, par le voeu genereux que votre face puisse être et rester longtems encore ressplendissante et ronde comme la pleine lune.

Adieu cherissime Socrate,

Votre Δ |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 28 April

❧

Lettre III.186 – Diotime, 1 mai 1789 = *Bd 5.111-114*

Munster, le 1er de may 89

La description de vos meaux, cher Socrate, n'est pas fort consolante, dautant que vous ne me dites pas sur quoi vous fondez l'espoir d'un retablissement prochain. Je l'attens de la belle saison, qui doit pourtant arriver enfin, quelque tardive qu'elle soit. Nous souffrons ici d'un air froid et humide par des pluies continuelles, qui multiplie les fievres, catharres, rhumatismes etc. etc. Ma pauvre Amelie a beaucoup souffert de les abces, car au 1er qui se partaga d'abord en deux, il en succeda un autre au genoux, causé par une resorbtion de pus, et qui a été heureusement ouvert hier, de sorte que la pauvre enfant a passé une nuit tranquille après plusieurs nuits de souffrances, qu'elle | a supporté avec une gde douceur. Elle dort encore, et je comence à respirer un peu de ce côté, qui, je vous l'avoue, m'a tenue bien oppressé depuis 8 à 10 jours, ne voyant point jusquou cela pouvoit aller; et les abces se trouvant tous aux joïntures, lieux dangereux, où le pus attaquant l'os (ce qui arrive si aisement surtout à un enfant qu'on n'oseroit operer avant une mureté parfaite à cause de sa sensibilité) rend souvent les enfans perclus pour la vie.

Voila un grand retard encore relativement à Angelmodde, après quel sejour. Nous soupirons tous, moi surtout n'ayant plus d'espoir de recouvrer ma santé, toujours declinante depuis environ 6 semaines, que dans les bains de la Werse, qui n'a jamais | trompé mon attente encore, et qui m'a toujours punie lorsque les circonstances m'ont forcés d'en omettre ou d'en interrompre l'usage. Les chirurgiens me flattent cependant q dans une quinzaine de jours nos voeux seront remplis.

Mr. de Furstenberg retourne demain à Paderborn pour affaires; jamais il ne se porta mieux dans cette saison.

Voici une lettre qui vient de m'arriver pour le Prince. Je prens la liberté de vous l'addresser avec bien des respects et des voeux pour lui de la part des enfans et de la mienne. C'est pour epargner le tems de faire un nouveau couvert et une autre addresse que je prens la liberté de vous charger de cela, le tems me manquant infiniment.

Voila un beau mariage de mots, | un minus infini. Mais qu'avez-vous besoin de nouvelle preuve du desordre de ma tête; si ma derniere ne m'a pas procuré une place au petite maison, c'est pure indulgence. Aussi ma tête est elle criblée de douleurs, et dans ma sensorium resserré de crampes, le peu d'idées qui forment ma provision ordinaire ne sont pas logés fort à l'aise.

Jacobi se porte fort bien come j'ai ouï dire, mais auteur tout entier. J'attens par son fils qui doit m'arriver auj. les 1eres nouvelles de lui depuis 5 semaines, avec son livre engendré pendant ce long silence.

Adieu, cher S. Soyez auteur je vous en supplie, mais non muet pour votre

Δ.

Je vous supplie de mettre dans la caisse s'il en est tems encore, 15 à 20 livres de chocolat, du moins cher sans epiceries.
Je supplie le Prince de me prevenir et de me mettre en correspondance avec quelque comissionaire, soit à La Haye, soit à Amsterdam.

❧

Lettre III.187 – Diotime, 8 mai 1789 = *Bd 5.115-122*

Le 8 de may

N'attendez rien de moi, cher Socrate, tant que je n'aurai pas été dans la Werse. Le jour de poste dernier j'etois tout à fait hors de combat. Le lundi, mardi et mercredi furent au vrai des jours de souffrances tels pour moi, que non seulement j'etois hors d'etat d'ecrire, mais hors d'etat encore de me rappeller quel etoit le jour, où il falloit ecrire. Tout se confondoit dans ma tête. La journée d'hier fut une journée de soulagement, mais c'etoit reculer pour mieux sauter,

car je me suis reveillée auj. avec des meaux de têtes plus violents que jamais, | avec la seule différance que mes idées ne se confondent pas tellement que je ne sache fort bien que c'est jour de poste et que je n'ai rien à vous envoyer qui vaille le port qu'elle vous fera payer, ni plus ni moins que si ma lettre contenoit quelque chose.

Amelie va fort bien. Pour mon venerable ami, comme vous l'appellez, il va tellement mieux, qu'il va demain pour 15 jours à la campagne achever sa guerison chez ses parents. Mr. de Furstenberg se porte très bien à Paderborn, ainsi que le Prince son frere du | gouvernement sage, duquel il est extremement content.

Votre tableau d'un auteur dans {certaines} embarras est admirable. Je vous supplie de m'eclaircir si le livre etoit deja imprimé à l'arrivée du pacquet au merites ou non, car c'est ce que votre lettre n'exprime pas clairement. Dans le 1er cas il faudroit une nouvelle edition, ou bien un errata un peu gros, ce qui seroit d'une nouveauté picquante.

Adieu, cher Socrate, je n'en puis d'avantage, cme vous voyez que je fais deja des apostrophes, où il n'en faudroit pas. |

[Couvert] frco Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 8 Mey

❧

Lettre III.188 – Diotime, 12 mai 1789 = *Bd 5.123-126*

Munster, ce 12 de may

Vous me parlez de fortes douleurs, cher Socrate, dans une saison dont j'esperois autre chose par rapport à votre santé. Dites moi de grace, votre etat a-t-il empiré depuis cet hiver come je crois le comprendre par vos lettres? Vos forces, l'apetit, le someil, coment tous cela est il conditionné? Je vous avoue que le ton de votre derniere m'inquiette, et me met hors d'état de vous parler d'autre chose aujourd'hui.

Dieu veuille que vous puissiez sans me cacher la vérité, avoir quelque chose de plus consolant à me dire bientôt.

Je vous embrasse du fond de mon ame, etant invariablement comme vous savez,

votre Δ. |

[Couvert] fro Wesel |
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 12 Mey

❧

Lettre III.189 – Diotime, 15 mai 1789 = Bd 5.127-130 [50]

Munster, le 15 de may 89

Mon cherissime Socrate! La discription de votre etat au moral m'a vivement affecté, je n'en imagine guere capable d'exiter plus vivement ma sympathie. L'idée de vous y savoir m'y met en partie. De voir mourir dans ses allentours est ce que j'ai toujours craint le plus, la pensée seule me rendoit hypochondre jadis. Je ne trouve de ressource contre ce phantome effrayant qu'en tachant de m'habituer de plus en plus à la sensation continue de cette source de vie et de bonheur, dont l'idée fait disparoitre tous les spectres effrayants de destruction, de separation et d'isolation. J'ai toujours été touché d'un mal qui se trouve | dans l'Evangile: vous m'abandonnerez tous, y dit Jésus Christ, et me laisserez seul bientot; mais je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi. Je vous jure, mon cher Socrate, que depuis environ un an je me sens continuellement comme quelqu'un qui va partir pour un grand voyage, qui empaquette, et ne trouve plus la peine de faire tel ou tel arrangement dans une maison qu'il va quitter incessament, tellement que lorsque je me surprend en soins ou inquietudes pour le futur, je ne puis m'empêcher de rire de moi meme come si dans une raillerie, où je ne devrois que passer la nuit. Je me trouvois environné d'ouvriers, | et occupé à la faire meubler.

Lorsque je pense à ce qui m'est cher, ma pensé me transporte subitement avec eux là où seuls nous demeureront veritablement, et aussitôt que ce ton d'ame m'abandonne. Les pertes que j'ai faites, celles dont je suis menacés, ma triste

50 = Lettre I.98; Gallitzin-Nachlaß Kapsel 17 no 98.

santé, et ma destinée avec celle de mes enfans si prodigieusement incertaine et indeterminé sur cette terre me dispose à une noir hypochondrie.

Voila, cher Socrate, plainte contre plainte, pourquoi nous refuserions nous à la douceur de les repandre dans le sein de l'amité. On peut sentir ses meaux sans en murmurer et se debattre. L'huitre, s'il ne s'agissoit pour être philosophe que de ne rien sentir, seroit le plus grand philosophe de la terre. Pour moi, je n'ai | honte de rien de ce qui est naturel, et je trouve plus de petitesse à cacher qu'à montrer à l'amitié ce qui nous affecte. Je vous jure que je vous trouve infiniment plus grand lorsque vous me dites: j'ai du mal, j'en souffre etc., que si vous me disiez: j'ai du mal, mais je le sens avec volupté, à moins que vous n'ajoutiez: puisque Dieu me l'envoyant je suis sure qu'il m'annonce une felicité proportion.

Adieu, cherissime Socrate, mon ame embrasse la vôtre, et tend avec elle vers le grand centre de reunion de tous ce qui le reconnoit pour tel.

❧

Lettre III.190 – Diotime, 21 mai 1789 = *Bd 5.131-134*

le 21 de may 1789

Mon cher Socrate! Point de lettre de vous, cela m'effraye dans l'etat ou vous vous êtes depeint. Je ne scais que vous dire. Je suis à Angelmodde avec espoir de m'y remettre bientôt, mais de grace, faites moi dire quelquechose par le prince ou un domestique, tant que vs êtes si malade, lorsque vous serez empêché d'ecrire vous-même.

Dieu veille sur vous et sur moi, cher Socrate, je vous embrasse du fond de mon ame.

Δ |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 21 Mey

❧

Lettre III.191 – Diotime, 25 mai 1789 = Bd 5.135-138 [51]

Angelmodde, le 25 de may 1789

Mon cher Socrate! Votre lettre m'a tiré d'une grande inquiétude, qui n'etoit moderé que par le silence du Prince sur votre sujet dans la lettre que j'en recus ce jour là. Elle etoit dailleurs rempli de plaisanteries, que je supposai qu'il n'eut pu se resoudre à m'ecrire s'il avoit scu quelque chose de sinistre à m'annoncer. De grace, procuré moi de maniere ou d'autre, fut-ce en hollandois par votre gouvernante, un mot de votre part en l'absence du Prince.

Le depart du ballot me fait plaisir, plus encore parcequ'il m'annonce votre pouvoir que parcequ'il contient des marques de votre vouloir, dont je suis d'ailleurs assez convaincue. A propos de vouloir, il me vient à l'esprit que vous avez bien voulu promettre quelque secours à votre ex-domestique Jacob et à sa | dame, lorsqu'ils seroient etablis dans sa patrie. Ils m'ecrivent qu'ils le sont actuellement, me priant de vous rappeller cette gracieuse promesse, dont les necessités d'un 1er etablissement les rendent très avides.

Je crois bien, cher Socrate, que theoretiquement parlant, mes consolations etoient superflues, mais je ne les crois pas toujours superflu de rappeller en certains moments, même au plus sage des homes, titre que vous avez modestement decliné auprès de Mde. De la Fite, ses propres maximes et principes de consolation; car la tristesse et l'hypochondrie, sa mère et sa fille, consiste dans cet etat appésenti de l'ame, soit par des causes externes ou internes, qui met des entraves à la reproduction libre et facile de nos idées, nous clouant à quelques unes qui ne sont toujours ni les plus sages, ni les plus consolantes. |

Je tombe d'accord que le germe du bonheur repose dans le sein de l'être libre et dans l'assurance, que le Dieu-Createur est partout où nous sommes et où nous serons jamais. Mais l'être libre appellé home ne l'est encore que bien peu ici à proportion de l'immensité de ses desirs de jouissance, dont les plus vehements sont tournés d'une maniere vague, d'un cote pour lequel il n'a ici bas que les yeux d'un certain pressentiment composé de ses jouïssances passées et de certains elans obscurs, auquels s'ajoutent chez quelques uns ceux de la Foi, qui determinent un peu plus clairement ses expectations par un mot de St. Paul qui

51 = Lettre I.99; Gallitzin-Nachlaß Kapsel 17 no 99.

m'a toujours ravi, puisqu'il s'accorde si parfaitement à tous ce que mon ame peut se former de germes d'idées de la seule sorte de jouissance infinie et non sujette au degout:

> Charitas numquam excidit: sive prophetiae evacuabuntur, sive linguae cessabunt, sive scientia destruetur. Ex parte enim cognoscimus | et ex parte prophetamus. Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. ... Videmus nunc per speculum in aenigmate: tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte: tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. Nunc maneant, fides, spes, charitas: tria hoc; major autem, horum est charitas. ... Ubi est mors, victoria tua? Ubi est mors, stimulus tuus?[52]

Pour ce que vous me dites de feu Camper, je n'en suis nullement ettonné. Je vous avoue que j'ai dû souvent rire sous cape lorsque vous me parliez de cette amitié parfaite. J'ai un assez bon nez en fait d'amitiés pour taxer celleci depuis longtems. Parlez moi de celle entre lui et le Corps. Voila du parfait et du conveniant: ce n'est pas tant la distance intellectuelle et la difference des systèmes, que celle du tact et de l'elevation d'ame qui eleve des barrières entre les homes. Adieu cher Socrate,

votre Δ.

❧

Lettre III.192 – Diotime, 2 juin 1789 = Bd 5.139-142

Angelmodde, ce 2 de juin

Mille excuses, cher Socrate, de mon silence dernier et de mon laconisme d'auj. Le Corps m'a mis dans une confusion totale par son arrivée precipitée de 8 jours plus tot qu'il ne m'avoit dit. Je dois instaler une gouvernante. J'ai decouvert un voleur domestique, une servante agréé, je ne puis ni tout faire avouer, et elle a deja avoué plusieurs choses, ni que je veux perdre de sorte qu'il faut la garder à vue et cela sans que cela transpire. Je dois transporter les choses necessaires pour

52 = *Première épître aux Corinthiens* ch. 13 v. 8-10, 12-13, ch. 15 v. 55.

recevoir le Prince: allez bon gré malgré moi à Osnabruk pr des raisons indignes du Corps, que je vs comuniquerai une autre fois; sans quoi dans mes circonstances et embaras presents, pour tout au | monde, je n'y serois pas allé.

J'ai des ouvriers dans ma maison où l'on batit quelque {chose}, enfin je suis continuellement par voie et par chemin à Munster, où mes embarras m'attire par les cheveux, à Angelmodde où j'ai mes enfans.

Adieu, cher Socrate, pardon si d'ici à 2 jours de poste ou jusqu'au retour d'Osnab. vous ne recevez q des chiffons de moi. |

[Couvert] fro Wesel |
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 2 Juny

❧

Lettre III.193 – Diotime, 8 juin 1789 = *Bd 5.143-146*

Munster, ce 8 de juin 1789

Mon cher Socrate! Votre avant derniere lettre contient deja une grande partie des raisons dignes de ..., dont je voulois parlai, si vous y ajoutez que par là on rabattera le caquet des Mylaidys et je ne scais quelles autres dames qui disent je ne scais quoi, et qui s'en morderont les doigts je ne scais quand; enfin je pars vendredi et serai de retour dimanche. Ainsi je ne manquerai aucune de vos lettres.

Pour le petit livre en question, je doute qu'il soit trouvable dans nos environs. L'auteur, puisqu'il me l'addresse, auroit bien dû au moins m'en envoyer un exemplaire, {et puis} qui vous avez bien voulu lui prêter votre nom. Vous auriez bien fait de lui prêter aussi cette politesse. Jacobi arrive ici le 16 avec | toute sa famille, mais ce n'est qu'en passant pour aller à Hambourg et je ne scais où encore, et il ne s'arretera ici que 2 ou 3 jours.

Mr. de Furstenberg est de retour depuis 8 jours; il repart auj. po. affaires, mais il ira le 13 de Paderborn à Osnabruk aussi et retournera de là ici pour y rester le tems en question; et ce ne sera qu'après cette fatigue qu'il ira prendre les bains

comme il a coutume de faire tous les ans. Cela est juste, et le tems est bien pris assurément de toute façon, ne trouvez vous pas?

Il me semble que vous m'avez annoncé le depart de la caisse il y a 15 jours. Cependant je n'en entends pas parler encore. Je vois avec plaisir dans cet instant le soleil percer au travers des nuages, après une longue suite de jours froids et pluvieux, en songeant combien ce tems doit influer sur votre santé. |

Dieu veuille que vous m'en annonciez bientôt l'entier retablissement.

Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
Van 8 Juny

❧

Lettre III.194 – Diotime, 15 juin 1789 = *Bd 5.147-150*

Munster, le 15 de juin 1789

Mon cher Socrate, l'histoire de mon voyage est bien courte. J'arrivai à Osnabruk avec Mr. de Furst. vers les 2 h. J'y trouvai deja le Prince. La Princesse d'Orange arriva une demie h. après nous. Je restai avec elle jusqu'à ce qu'elle se couchoit. Ce fut à 8 h. et ½. Je fis revenir mes chevaux et quittai Osnabruk à 9 ½ le soir, y laissant le Prince. J'allai coucher bien accompagnée à 3 lieues de là dans un lieu charmant au haut des plus belles montagnes de la Westphalie. Hier matin nous parcourumes ces montagnes et dinames au couvent du lieu, et après y avoir passé jusqu'à 2 h. et demi notre tems un peu plus agréablement que la veille à Osnabruk, nous nous | remimes en route, Mr. de Furstenberg, un autre ami et moi, pour Munster, où arrivant à 8 h. du soir nous y trouvames le Prince tout etabli.

Ce matin à 6 h. environ j'ai eu l'honneur de sa visite jusqu'à 8 h., ensuite de 8 h. et ¼ jusqu'à 8 h. ¾, en suite depuis 8 h. 58 minutes jusqu'à 9 h.3 et ½ minutes, ensuite depuis 9 h. 15 minutes jusqu'à 9h. 16 m. A present il est 9 h. ½, je me hatai de profiter de la 1ere intervale pour vous faire ces details interessants. Heureusement qu'ils sont interessants en effet, car quand bien

même ils ne le seroient pas, je ne pourrois vous offrir autre chose, n'ayant autre chose | dans une tête creuse par 3 nuits passés sans dormir, et une matinée extremement profonde en fait de conversation, ce qui fait que mon genie epuisé pour le fond des choses n'a plus à vous offrir que des formes locales et temporaires. Je pourrois bien vous parler encore de Mr. De Liano, de Mde. Bost et d'un monsieur dont j'ai oublié le nom, mais qui s'est mal trouvé de n'avoir pas suivi les conseils du prince dans l'occation x, y et z. Mais je crains de n'avoir pas tous le tems qu'il faudroit pour achever une si ample matiere.

Adieu donc, cherissime Socrate. Je suis à la colique hemeroïdale près, qui s'est emparé de moi depuis 8 jours en grande partie, tout à fait votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 15 Juny

❧

Lettre III.195 – Diotime, 19 juin 1789 = *Bd 5.151-154*

Munster, le 19 juin 1789

Mon cher Socrate! Jacobi est ici depuis avant-hier, outre le Prince, et il part ce soir (Jacobi s'entend). Vous comprenez donc que ce n'est pas le moment de le quitter pour ecrire. Il me charge de vous faire sa devotion. Agréez la mienne et ma reconnoissance des belles choses en tout genre que je viens de recevoir dans la caisse qui contient les bougies et le chocolat. Je suis faché d'être si peu digne du magnifique homme. Qui sait! … peut-être qu'un jour? Pour les vases, mon cher Socrate, vous savez mieux que moi que leur forme n'est pas belle, et cela me fait presumer avec douleur que ceux à belles formes come j'en ai recu de vous il y a 2 ans, que malheureusement j'ai donné pour la plupart dans l'{upoice} d'etendre un peu | le bon gout ici, sont epuisés. A propos de gout, j'ai fait faire il y a quelques semaines un vase d'après la naïve de votre collection pour être placé à la campagne d'un gentil-hoe d'ici. Je vis par hazard un monstre de forme comencé pour lui chez mon sculpteur. J'appris pour qui l'etoit, j'arretai l'ouvrage et fut chez le gentilhome, le prier de souffrire que je lui fournisse un meilleur model pour la depense qu'il vouloit faire. Il y consentit à condition que je

pourvoiois à la bonne execution, ce que j'ai fait, et après plusieurs raccomodages il a fort bien reussi.

Adieu, cherissime Socrate, Mr. de Furstenberg vous salue, le Corps se porte parfaitement bien. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
Van den 19den Juny

❧

Lettre III.196 – Diotime, 23 juin 1789 = Bd 5.155-158

Munster, ce 23 de juin 1789

Vos lettres sont bien courtes à présent, mon cher Socrate, ce qui s'appelle ajouter à ma pauvreté, la famine. Je n'ai pas manqué de jour de poste que je sache, mais peut-être avez-vous pris l'une ou l'autre de mes lettres pour zero, et en ce cas vous n'avez pas tort. Mais si la pitié peut vous exiter à l'indulgence, sachez qu'outre le mal moral qui me deseche j'ai la colique la plus opiniatre qui fut jamais, depuis 3 semaines deja. Permettez que je vous reïtere mes remerciemens de belles choses dont vous avez accompagné les bougies et le chocolat, en | particulier de l'attention touchante qui vous a fait songer à des precautions si efficasses contre les refroidissemens tant en ville qu'a la campagne, et du superbe Virgile etc. etc.

Jacobi est parti vendredi passé, comme je crois vous l'avoir mandé, et il ne compte pas repasser par ici comme je l'avois cru, ce dont , vu les embarras qui m'obruent cette année, je ne puis être aussi faché que je le serois dans un autre tems.

Mon cher Socrate, si je ne savois que l'augmentation des troubles, embarras et peines annoncent ordinairement la catastrophe dramatique, je crois que je | serois noirement hypochondre, mais en me rappellant ceci, je m'egaye.

Adieu, à l'eternité, à l'union parfaite de tous ce qui est divin et de tous ce qui y tend. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 23sten Juny

❧

Lettre III.197 – Diotime, 25 juin 1789 = *Bd 5.159-162*

Munster, ce 25 juin

Mon cher Socrate! Il semble que le laconisme s'est emparé de nous en même tems; chez moi il est en verité forcé, car, comme vous ne partagez plus mes doux plaisirs de la matinée, vous jugez que j'en jouis toute seule, et dans ce moment meme c'est en pleine jouissance que j'ai l'honneur de vous faire ces lignes à la hate, pour vous dire seulement que je me porte mieux.

Mr. de Furstenberg, qui vous salue, ainsi que le Prince se portent bien aussi. Lundi prochain nous irons un peu à Angelmodde, où le mauvais tems et d'autres circonstances qui auroient | empêché Mr. de Furstenberg de pouvoir nous accompagner, m'ont tenu eloignée jusqu'ici, malgré les attraits du bain.

Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 25 Juny

❧

Lettre III.198 – Diotime, 30 juin 1789 = *Bd 5.163-166*

Munster, le 30 juin.

Mon cher Socrate! Comme le tems ne se met pas au beau, nous restons en ville pour contenter le Prince, jusqu'à son depart dont j'ignore le moment.

Je n'ai pas vu le livre dont vous parlez et ne m'en suis pas fort empressé, parcequ'egalement je n'aurois pas le tems de le lire quand bien même je le possederois.

Ma tête decline de jour en jour, mais j'ai remarqué ce phenomene tous les ans dans cette saison.

Je joins ici, pour vous dedomager en quelque façon de la pauvreté de ma lettre, une lettre que Mde de Hogendorp m'a envoyé par le Prince et dont l'histoire est, que Mdelle de Dankelmann a dit | au general De Schmid, beaufrère de Mde de Hogendorp: Si Mde De Hogendorp oublie jamais ce qu'elle doit au Prince et à la Princesse Gallitzin, elle est la plus ingrate des femes.

Mr. le General l'a rendu bien vite cet arrêt à Mde sa belle soeur, qui dès le lendemain envoya après 7 ans de silence cette belle lettre au Prince pour moi et j'en ai trouvé entr'autre le stile si extraordinaire, elevé, noble, elegant, et la matiere si interessante, que je n'ai pu me resoudre à vous priver de cette lecture. Je vous prie de me dire quel effet elle aura produit sur vous. Je suis curieuse de savoir s'il sera aussi marqué que celui qu'elle a fait sur moi. Surtout les phrases du genre de celle qui comence: je lui permis donc (à friz) de se chercher femme | Les traits de craion que vous trouverez sur la 4e page ne signifient rien si non que nous avons essayé un crayon {dusre}; car s'il falloit marquer de traits les choses remarquables, toute la lettre ne seroit qu'un trait de craion.

Adieu, cher Socrate, je vous aime du fond de cette ame, qui embrasse la vôtre. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 30 Juny

❧

Lettre III.199 – Lettre de Caroline à la princesse, 1 juin 1789 = *Bd 5.167-170*

Voulez vous bien me permettre, ma chère Princesse, de me rapeller à votre souvenir. Toujours ai-je encore esperé que vous viendriez nous voir, mais à présent que j'apprends que vous verrez notre chère Princesse d'Orange à Loo, ou au moins pendant Sa route, je conclue qu'il y a tout à craindre que de bien longtems peut-être nous ne vous revoions ici.

J'ai donc à solliciter de vos nouvelles. Dites moi, ma chère Princesse, comment vous va, et comment va avec nos chers enfans Mimi et Mitry, qui ne sont plus

enfans et que je desirerois infiniment de revoir. Je ne puis vous dire le plaisir que vous me feriez en me parlant d'eux et de vous.

Je veux aussi vous parler des miens. Dirk, marié depuis Xbre 85, eut le bonheur de devenir père d'un fils en Xmbre 85, l'enfant vivoit et etoit bien le 17 dec., dernier date | des dernieres nouvelles que je sais de lui, dont j'attends mon paquet de lettres d'Angleterre, n'en ayant que l'annonce par Monsieur de Nagel. Le sejour de Dirk au Bengale lui a été bien plus instructif que lucrativ, et si sa chère femme ne se retablit d'une forte maladie, que elle prit quelques jours après les couches. Je plains mes bons enfans, car la continuation de leur heureuse union peut lente les consoler des revers de fortune qu'ils ont eprouvés par la direction du lord Cornwallis à l'egard lentement des employés de notre Compagnie. Cette automne j'attends donc encore des nouvelles interessantes de Batavia, pour où Dirk s'est embarqué avec femme et enfant le 18 dec dernier.

Pour Charles, ma chère Princesse, le voila marié ce 4 de may. Il epousa Mad.elle Clifford dont vous connoissez la mère, à present Me. De Kinsbergen. Mes voeux se sont accomplis si ce digne fils soit aussi heureux cme moi, la tendre mère, je le lui souhaite, mais S.M.R. [le] | sait, et peut-être vous en parlera-t-Elle à quel point on lui a fait achetter cher son bonheur. Ses parens en ont agis bien inconsequemment envers nous, et bien inconvenablement envers leur fille, aussi pour le present ce mariage n'est point avantageux. Quand à la fortune, elle a 3 M. fl. de revenu du bien de son père et grand-père; lui en a autant de son emploi. La mère dit qu'elle donnera 500 fl. par quart d'an, tant qu'elle sera contente d'eux. Ainsi ne doivent ils compter que sur 6 M. par an à depenser. J'avois peut-être tort, mais je m'etois flattée d'une meilleure fortune pour mon Charles. L.H.P. daigne toujours l'honnorer de Sa protection, et Sa conduite fut comme vous savez, et reste toujours irreprochable.

Willem est grace à la même protection secretaire à Haarlem. Il desire à present aussi trouver à se marier. Il eut ces jours passer 24 accomplis; je lui permet donc de se chercher femme. |

Frits m'a donné des inquiettudes par son pêché original, il a joué. Mais j'ai espoir qu'il tiendra la derniere resolution prise de ne plus jouer. Il a de l'esprit, un jugement sain, aime la bonne compagnie, sait s'y produire de sorte que j'ai

espoir que s'il veut seulement un peu plus s'apliquer, il reussira à un certain point dans le monde.

Mes filles, je n'ose en parler. Toujours avec moi depuis leur naissance. N'en suis-je responsable si elle ne reussissent point... Mais elles et moi vivons en bonne union et intelligence, elles me prient de les rapeller à votre souvenir, et desirent bien vivement que leurs plus anciennes connoissances Mimi et Mitri leurs donnent une fois de leurs nouvelles.

N'ai-je abusé de votre patience, ma chère Princesse, et obtiendrai-je de vous ma prière: voudrez vous par quelques lignes de reponse me mettre au fait de ce qui vous concerne.

Acceptez en attendant mes voeux pour votre bonheur, et l'assurence de ma gratitude toutes les fois que mon sort actuel me rapelle ce que je dois à mes amis russes. Oui, ma chère Princesse, vous vous êtes acquis des droits sacrés sur ma reconnoissance. Croyez moi aussi avec le plus sincère attachement, votre devouée

Caroline

La Haye, ce premier juin 1789

❧

Lettre III.200 – Diotime, 2 juillet 1789 = *Bd 5.187-190*

ce 2 de juillet

Mon cher Socrate, je suis à Angelmodde pour ce jour y ayant des affaires, et retourne à Munster demain. Mais comme je n'y arriverai qu'après le depart de la poste, je vous ecris ces deux mots par le Prince qui retourne coucher à Munster, et sans avoir encore votre lettre, pour vous dire que je ne me porte pas bien. Insomnies, crampes à la tête et à l'estomac, voila mon pain quotidien. Cela finira un jour, et entre nous l'hypochondrie m'assiege de toute part, mais je fais la meilleure contenence que je puis, et m'amuse en attendant avec des maitres très heterogenes comme faisoit ce gouverneur de plaie dont parle Mr. de Fallard.

Adieu, cher Socrate, aimez moi, mais de grace, ne suivez pas mes traces.

Mr. de Furstenberg se porte bien, mais il est tracassé aussi. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

van 2 July

❧

Lettre III.201 – Diotime, 7 juillet 1789 = Bd 5.199-202

Munster, ce 7 de juillet

C'est toujours en bonne compagnie que je vous ecris, cherissime Socrate, au son de la douce flute qui ne vous est pas inconnu, et qui entonne auj. un air triomphant, attendu que l'Academie des sciences a fait faire par celle de Bruxelles les remerciemens dues et bien merités de la relation interessante (ce sont les termes propres) qu'on a fait du froid de l'hiver dernier; je suis faché de n'avoir pas été assister, j'aurois pu livrer des notes tirés de ma propre experiance, fort interessante (pour moi du moins) et qui m'eut valu peut-être quelque part à ces illustres et honorables | remerciemens.

Mes insomnies continuent, mon cher Socrate, et sont d'une espèce singuliere. Ordinairement je m'endors d'abord, une heure après je me reveille, comme reveillé par quelqu'un qui me parle tout haut, et la conversation continue avec une force qui me tient reveillé sans que je puisse me rendormir. Souvent ce qui m'est dit est assez pauvre pour la quantité, mais toujours assez energique pour fixer même malgré mon attention souvent jusque une tension qui me fait mal à la tête, et chasser le sommeil entierement. De jour je me porte à une toux et une grande lassitude près assez bien.

Dieu veuille que votre nouveau remede continue à operer comme il a comencé.

Adieu, cher Socrate, agréez les voeux de votre Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 7 July

❧

Lettre III.202 – Diotime, 10 juillet 1789 = Bd 5.195-198

Munster, le de 10 juillet

Mon cher Socrate, voici la 1ere nuit depuis 4 semaines, où j'ai dormi de suite, et jamais je n'eus plus de someil après m'être cependant levé, si tard que je n'ai que le tems de vous dire le bon jour; entre nous cela vaut toujours mieux que rien.

Hier je trouvai un grand pied de telescope en rangeant quelques meubles. Cela me fit soupirer, je crois que c'est le pied de celui qu'on raccomodera je pense à toute eternité.

Adieu, cherissime Socrate, il est consolant de penser | qu'un jour nous n'aurons plus besoin de telescopes.

L'hypo. dont je vous parlai est toute physique, il n'y est nullement question d'idées preponderante. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
Van 10 July

❧

Lettre III.203 – Diotime, 14 juillet 1789 = Bd 5.191-194

Munster, le 14 de juillet

Je crois que le Prince part demain, mon cher Socrate. Il l'a dit la semaine derniere, mais comme ce sont de ces choses dont on n'aime pas à parler, il n'en a plus été question entre nous depuis.

Mon cher Socrate, il m'est venu dans l'esprit de me servir de l'Envie comme comissionnaire. Elle y est fort propre, connoissant le prix des choses, visibles et tangibles s'entend, et elle atteindroit le but qu'elle doit avoir de paroitre reconnoissante; qu'en dites vous?

Depuis 3 jours je dors un peu et vous voyez que les bonnes idées | me viennent d'abord. Pour comencer, voudriez vous lui envoier la carte incluse de ma part? Cela vous donnera du plaisir peut-être en vous mettant en relation avec elle, et si

cela pouvoit l'amener jusque dans votre cabinet, cela vous feroit encore ce bien, que le plomb dans vos veines foudroit à l'instant au feu de ses beaux yeux, et vous vous sentiriez {leger} à la course comme à l'age de 15 ans.

Bon jour, mon très cher Socrate. A propos, j'oubliai de vous remercier des quadruples crajons; j'en ai donné 2, un au Grand Homme, | et j'ai trouvé dans ma propre circonference le gr. genie que vous me souhaitiez po: le tailler; soit dit sans trop de vanité.

Adieu, je voudrois avoir du genie, les ailes, car j'en ai la main taillatrice, j'irai bien vite vous porter celleci avec un postscript vocal que je n'ai pas le tems d'y mettre. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 14 July 1789

❧

Lettre III.204 – Diotime, 16 juillet 1789 = *Bd 5.183-186*

Munster, le 16 de juillet

Le Corps est parti, cher Socrate, et moi je suis en plein demenagement po: aller me retablir à Angelmodde avec Mr. de Furstenberg demain. C'est au bout d'une journée fort occupée que je vous ecris ce mot, parceque demain cela ne me sera guere possible.

Je n'ai pas bien compris le genie qui vous parle à l'oreille et que vous croyez si bien, le comprenant si mal. Comme ces choses m'interessent j'aimerois à en avoir une idée claire.

Adieu, cher Socrate, en gde hâte.

N.B. Je suis convalescente d'une fievre catharale, qui me prit il y a quelques jours. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 16 July 1789

❧

Lettre III.205 – Diotime, 23 juillet 1789 = *Bd 5.175-178*

Angelmodde, ce 23 de juillet

Mon cher Socrate, j'ai manqué le dernier courier parceque j'etois fièvreuse. Je le suis encore, mais c'est auj. mon bon jour jusqu'au soir; et je veux prendre mes precautions pour demain, pour vous dire au moins la raison de mon silence. Car du reste insomnies, meaux de tête, fièvre, crampes d'estomac, rhumatisme, tous ces ennemis redoutables se reunissent pour {lier} mes pensées et les instrumens propres à les tracer.

Adieu cherissime Socrate, je n'en suis pas moins de tout mon coeur votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 23 July 1789

❧

Lettre III.206 – Diotime, 28 juillet 1789 = *Bd 5.179-182*

Ce 28 de juillet

La sciatique a force d'insomnies et de fièvres terminera aparament cette belle suite d'evenemens, qui depuis quelques tems suspendent toutes mes occupations plus que moi, mon cher Socrate, de ne pouvoir suivre mon penchant à vous ecrire autant que je le voudrois. Pour le reste, comme le plaindre ne sert à rien je vous en dispense. Mais ici, il est utile, car vous rappellant les causes de la pauvreté de mes billets, vous vous sentirez plus porté à l'indulgente pitié qu'à cette imagination fiere qui saisit quelque fois les grands genies contre la betise et l'ineptie.

Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] fco Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 28 July

❧

Lettre III.207 – Diotime, 30 juillet 1789 = *Bd 5.171-174*

ce 30

La sciatique ainsi que les insomnies continuent, mon cher Socrate, mon billet ne sauroit être qu'infiniment pauvre, car je ne saurois tenir en place et j'ai fort mal à la tête.

Je suis inquiette des Serents et je vais prendre des informations sur leur sujet à Bruxelles, où entre tant de princes du sang se trouve aussi le Comte d'Artois. Mr. de Furstenberg se porte bien. Adieu cher Socrate,

Votre invalide Δ |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 30 July

❧

Lettre III.208 – Diotime, 7 août 1789 = *Bd 5.203-206*

Le 7 d'aout

Mon cher Socrate, une forte sciatique et ses accompagnemens m'a empêché de vous ecrire la poste derniere; elle est passé mais j'ai passé la nuit sans dormir absolument, et j'ai fort mal aux yeux. Dieu veuille que ce dernier mal du moins n'empire pas, car ce seroit le pire de tous les meaux pour moi. Quand sera ce que je pourrois vous ecrire un mot raisonnable.

Adieu, cher Socrate, plaignez moi par rapport à mon impotence, mais ne m'en aimez pas moins. |

[Couvert] frco Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 7 Aug.

❧

Lettre III.209 – Diotime, 14 août 1789 = Bd 5.215-218 [53]

Angelmodde, ce 14 d'aout 1789

Je crois qu'il n'y a point de situation plus favorable pour la santé du corps que celle dont vous parlez, mon cher Socrate, pour quelqu'un surtout dont le système nerveux est habituellement tendu et en irritation. Quant à celle de l'ame, je crois qu'elle peut être nuisible aux ames naturellement moles et foibles come la mienne, mais non à ces ames fortes et vigoureuses, qui savent conserver, avec les renes du gouvernement de leur ame à chaque instant presents à l'esprit, cette grande verité, que le concert le plus sublime sous la lune ne sauroit être que moyen, non pas fin, qu'on peut bien l'ecouter en passant comme un voyageur jouit en passant d'un beau vallon, d'un beau site quelconque, mais sans s'y arretter et dedaigner ensuite les bruyeres et les roches arides, sans lesquels on ne pourroit parvenir à la fin proposée. Si vous me demandez ce que c'est que cette situation | de l'ame, je vous dirai qu'autant que dans ce très court moment je puis le soupçonner, je la crois composé de deux parties, l'une bonne l'autre mauvaise. La cause est pour l'ordinaire comme vous dites un tableau riche d'une situation passé qui se presente subitement à l'imagination et agit de là sur 2 facultés: 1° sur l'organe morale passif où il cause une attendrissement sur nous même du genre à peu près de celui que nous cause le grand Pompé errant et fugitif sur les côtes de l'Affrique, lorsque nous ne nous rappellons pas sa petitesse, ou bien la famille de Darius aux pieds de leur vainqueur si nous lui pretons des charmes et une elevation d'ame qu'elle n'avait peut-être pas, et cette partie de l'attendrissement ne vaut rien. Secondement sur l'organe moral actif où avec le secours de la faculté poetique de l'ame, il se forme à proportion de la richesse de cette ame et de la perfection de ces deux facultés, coment le nommerai-je, un pressentiment | plus ou moins riche d'un future hors des limites de ce monde, un clair de lune qui jette ses rayons dans une autre economie, où nos regards le suivent.

Vouloir depeindre coment elle est affectée lorsqu'elle entrevoit des choses qui n'ont point de signes comunicables dans les langues humaines, seroit une entreprise aussi vaine que superflue vis à vis de quiconque l'a eprouvée.

---

53 Voir *Ma toute chère Diotime, 1789-1790*, lettre 10.62 appendice.

Je suis faché, mon cher Socrate, de devoir redescendre à terre des belles regions où mon imagination etoit transportée et où aparament elle avoit entrainée la vôtre d'autant plus facilement que c'est sa demeure habituelle, mais il faut que je vous prie de faire presser un peu Mad. de Hog. pour obtenir une reponse relativemt aux tapis. Je lui ai donné et destiné mes comissions: 1° pour mettre sa reconnoissance à l'abri des soupçons vis à vis du public et surtout | de la Cour; 2do pour vous en decharger, car rien n'est plus ennuyeux pour vous que marchander et achetter. Quant à l'emballage je vous supplie de donner la comission à notre emballeur ordinaire. Il se peut que je voie le Mgr. De Serent et toute sa famille en peu. Demain je le saurai.

Adieu cherissime Socrate, il est bien doux de penser que Dieu nous regarde. Si nous le regardons aussi, nous nous voyons en lui. Puissions nous nous y voir à toute eternité. Que dites vous des 3 provinces espagnoles qui redemandent leur droits et privileges aussi?

Mr. de Furstenberg, qui vous salue, approuve fort votre projet.

❧

Lettre III.210 – Diotime, 21 août 1789 = *Bd 5.207-210*

Angelmodde, ce 21 d'aout

Mon cher Socrate! Votre vase m'a fait grand plaisir. Il est certain qu'il ressemble parfaitement à celui dont je vous ai parlé quant aux ornemens et à la figure en generale. Mais il n'y a nulle comparaison quant à la beauté de la courbe et des proportions en general, tant l'ancien est au dessu du moderne.

La lettre m'est arrivée tard, la poste va repartir en peu d'heures, et il faut envoyer encore celleci à Munster; ainsi je dois abreger auj. malgré moi, etant bien disposée à causer avec vous.

Je ne verrai pas les Serent helas, ils ne peuvent bouger de Spa, où ils attendent un courier pour en | être obligé d'en partie d'un moment à l'autre sans delai. Et moi, je manquois de moyens pour faire ce voyage couteux. Jamais je ne fus si pauvre que cette année, ayant été obligée à un couple de depenses assez considerables, dont je ne pouvois me dispenser, moralement parlant. J'ai recu de

lui 3 lettres {de Spa} hier une très longue que je vous comuniquerai avec le tems puisque aparament vous en êtes curieux. Je vous supplie de faire prier Boas de ma part de payer au fils Oldecop, successeur de son père comme agent russe à Amsterdam, 75 florins | de ma part. Je lui ai donné comission de m'achetter 3 couvertures à 25 fl. piece, et il m'a repondu qu'il lui falloit payer l'argent d'avance. L'hiver s'approche et j'en ai besoin, ainsi que du tapis de pied que j'ai recommandé à vos soins, quand il sera achetté.

Adieu, mon bien cher Socrate. Si vous saviez combien souvent je souffre de ne pouvoir vous ecrire plus à mon aise mes fantaisies et speculations, vous me plainderiez. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 21 Aug. 1789

❧

Lettre III.211 – Diotime, 24 août 1789 = *Bd 5.251-254*

Angelmodde, ce 24 aout 1789

Mon cher Socrate, sauf rancune, vous n'aurez pas un mellieur billet de moi que vous ne m'avez ecrit, la difference est que chez vous il y a 3 dimensions et chez moi seulement 2. Mais aussi n'êtes vous pas philosophe pour rien.

Je me porte très bien depuis quelque jours. Si votre comerce avec l'Envie ne produit pas bientôt quelque chose, dites le moi, afin que j'en entame un direct, car j'ai un pressant besoin des tapis de pied pour ma santé. Je vous ai deja dit je crois, que je ne verrai pas les Serents, et cela me peine.

J'ai ouvert votre lettre hier avec la precaution de l'esperance, qu'elle contenoit quelque chose | que j'eus craint de voir tomber à terre, et de salir, mais zero. Cependant quelqu'espoir de recevoir quelque chose jeudi prochain.

Adieu, cherissime Socrate, votre mellieure santé me rejouit, que je ne saurois vous l'exprimer. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
van 24 Aug.

❧

Lettre III.212 – Diotime, 28 août 1789 = *Bd 5.211-214*

Le 28 d'aout 89

Mon cher Socrate, si en finissant votre lettre si ironiquement, vous ne m'aviez oté le courage de vous comuniquer mes lumieres, ce qui joint au manque etternel de tems fait, ajouté ensemble un minus considerable, peut-être me serois-je fait le cadeau à moi-même de causer un peu avec vous ajourd'hui pour mon jour de naissance. Mais pour vous punir de votre aparante incredulité sur mon manque de tems, je vous condamne à l'obscurité. Si cependant vous saviez combien vous me faites tort en prenant peut-être pour des defaites les expressions de la plus dure necessité, je suis sure que vous seriez touché de repentir. Et pour ne rien | dire de plus, croiriez vous que j'ai là dans mon portefeuille environ 20 feuilles infolio à votre addresse de l'hiver passé encore? Non, vous ne le croiez pas, eh bien, rien de plus vrai pourtant; j'y ai mis tous les momens que je pouvois attrapper; est ce ma faute si je n'en ai pu saisir encore autant qu'il m'en faut pour achever cette pièce?

Jugez après de tels travaux coment et votre incredulité et vos petits billets vengeurs doivent m'affecter, et si je ne dois pas comencer à être de l'avis du genereux C. que dans le monde | ci, on ne fait que des ingrats.

Adieu, cher et ingrat Socrate, je n'en suis pas moins votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
van 28 Aug.

❧

Lettre III.213 – Diotime, 31 août 1789 = Bd 5.255-258

Munster, ce 31 d'aout

Mon cher Socrate! Pour des affaires indispensables je me suis un peu rechauffée hier, ce qui me causa dès le soir une perte de sang, qui dura toute la nuit et jusqu'à 1 heure après midi. Cela m'a si fort affoiblie que la tête me tourne à force de vertiges et mes yeux n'y voyent guère. D'ailleurs cela va bien et je serai remise comme je n'en doute pas dès que je me serai nourrie pendant un couple de jour autant qu'il faut pour rattrapper la masse perdue. C'est ce que j'ai voulu vous ecrire ce soir encore, de peur ou plutot dans l'espoir, que demain à force de lassitude je ne pusse entre les bras d'un sommeil reparateur le tems de vous ecrire. Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
Van 31 Aug. 1789

❧

Lettre III.214 – Diotime, 3 septembre 1789 = Bd 5.235-238

Ce 3 de sept.

Mon cher Socrate! Si je ne vous envoyois que quelques unes des pages in folio qui vous sont destinés, je suis sure que vous prefereriez n'en avoir recu aucune après les avoir lues. Ainsi prenons patience jusqu'à un tems plus propice.

Je {prie} beaucoup Mde de Hogendorp de m'envoyer quatre cent quarante pieds de Rhinlande en longeur, je dis 440 pieds de Rinlande du tapis de pied, dont je viens de recevoir l'echantillon par la voie d'Amsterdam. J'ai mesuré par pieds parceque je ne connois pas la mesure de l'aune d'Hollande; et je vous supplie, mon cher Socrate, d'avoir soin que cela soit emballé et envoyé ici au plutot, de peur que le mauvais tems ou des gelées precoces ne me privent de ce meuble si necessaire à ma santé. |

Puis je vous prie de me mander aussi si vous avez eu la bonté de charger Boas d'envoyer 75 ecus à Mr. Oldecop fils à Amsterdam, avec ordre de m'envoyer les 3 couvertures de laine et la quittance.

N.B. Avec un jeune seigneur si exacte il y auroit de la honte à l'être moins, puis je vous supplie de voir si vous ne trouveriez pas à La Haye une etoffe de laine bien chaude et legere pour me faire un paul jones; cela etant je vous supplie d'en fourer la quantité d'aunes requises pour un paul jones (ce que l'aura l'illustre Bordas) avec le tapis de pied. Puis vous allez recevoir encore un ancre du vin blanc que vous aimez, et le reste, dès qu'il plaira | à notre comissionaire hambourgois. Les choux aigres sont encore à faire.

Voici une noble lettre, je vous en demande très humblement pardon; mais obligé d'assister à une fête que mes enfans me preparent {pour cela l'aslave}, ayant demandé et {obtenu} la grace de passer seul ma fête même, vous sentez que je suis afairée come une reine de fête. L'interet seul de ma peau a pu me faire interrompre de telles affaires, mais ma tête est trop legere auj. pour penser autrement que par instinct. Je suis et par instinct et par choix

votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
Van 3 Sept. 1789

❧

Lettre III.215 – Diotime, 7 septembre 1789 = *Bd 5.243-246*

Ce 7 de sept.

Votre discription, mon cher Socrate, si votre imagination grecque n'a pas embellie la chose, me donne veritablement un grand desir de voir la tasse en question. Vous sentez bien, mon cher, que ce n'est pas à moi à desaprouver votre constante passion pour le beau dans les arts, puisque je ne puis pas m'imaginer coment il pourroit jamais exister un ciel, une beatitude pour une ame sans tacte et sans gout. Il me paroit que c'est du nombre des choses où la toutepuissance de Dieu même ne sauroit qu'echouer. Mon cher Socrate, come vous ne me repondez rien au sujet des 75 fl. à envoyer de la part de Boas au jeune sieur Oldecop, et que la saison du | besoin des couvertures approche, voici une lettre

que je vous supplie d'envoyer seulement chez Boas. Elle contient ma comission. A propos de Boas, savez vous que j'ai encore un billet de lotterie Nro. 15713? Comme je n'en entens pas parler et que l'année tire à son dernier tiers, j'ai pensé que vous pourriez l'avoir oublié!

Mon cher Socrate, pour vous prouver quel rang les beaux arts et les grecs tiennent encore dans ce coeur, couvert seulement à l'exterieur de frimats, c'est qu'ayant eu l'inexprimable satisfaction (helas bien rare) de pouvoir lire le Symposium à quelqu'un qui le sentoit vivement et richement, je n'ai pu le lire sans repandre | des larmes, riches mais absolument inexprimables, en aucune langue moderne. Pour ce qui est de la grecque, helas je l'ignore. Mon Dieu que ce Symposium est unique en son genre, je ne scais qu'une chose à quoi le comparer.

Apres cela, me refuserez vous encore longtems les desseins que je vous ai demandé avec tant d'instance? Adieu, cher Socrate, de grace depechez un peu mes tapis de pied, avec des pieds froids on perd la faculté d'admirer le beau.

> N.B. Auriez vous par hazard les oeuvres de Luther, la 1ere edition, et quelques belles edition des Pères de la 1ere Eglise ce seroit obligée beaucoup de personnes et entrainer le Grand Homme que de nous en dire les titre et pour Luther de nous en pretter l'un ou l'autre volume que ns vs indiquerions. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 7 Sept.

❧

Lettre III.216 – Diotime, 11 septembre 1789 = Bd 5.223-226

Angelmodde, ce 11 de sept. 89

Mon cher Socrate, pour aujourd'hui je ne repondrai pas à votre lettre ne l'ayant pas recue encore; je l'ai attendue jusqu'à present, et {il a ici le} tems d'envoyer celle ci à Munster afin qu'elle arrive à tems à la poste. Lundi prochain le 14 je m'en vais trouver Mr. de Furstenberg chez le Prince de Paderborn, son frère, où

nous nous arreterons comme les autres années pendant quelques jours pour donner aux enfans le plaisir de la chasse. Que cela ne change rien à notre correspondance, cher Socrate, continuez à m'addresser vos lettres comme de coutume à Munster, je ne serai absente qu'un jour de poste. Si ce jour là vous ne recevez point de mes | nouvelles, vous saurez à quoi l'attribuer, car nous somes là à un château de chasse eloigné des postes de quelques lieues. J'espere retrouver à la chasse ma santé. L'automne est d'ordinaire la mellieure saison pour moi à cet egard. Il me semble qu'alors je meuris comme les fruits, malheureusement il me semble aussi que je gele ou desseche avec eux en hiver, et il ne me semble pas que je refleurisse en printemps. Cependant il arrivera enfin un printemps où je refleurirai surement et vous aussi cher Socrate, et tous ce que j'aime, et voila qui est assez consolant pour faire supporter et {eploier} aridités de cette vie. En regardant par le telescope on voit deja les roses. Adieu. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 11 Sept.

❧

Lettre III.217 – Diotime, 14 septembre 1789 = *Bd 5.239-242*

Ce 14 de 7bre 1789

Mon cher Socrate! Depuis que vous m'attribuez un trépied je me sens plus maitre que jamais, sentant trop bien que de la bouche dont on attend des oracles il ne doit point sortir des sottises. Aussi de peur d'en dire je me tiendrai terre à terre et ne parlerai que de choses à ma portée comme de paul jones etc. etc. Si je dois en avoir deux, j'en voudrois un fait comme pour dames pour les grandes occations où je dois paroitre, et un large, fait come pour homes pour l'ordinaire, car j'aime à m'envelopper | dedans, ce qui ne va pas trop bien, lorsqu'ils sont faits justes à la taille. Or voici les 2 echantillons qui me plaisent le mieux, je garde les autres ici pour vous epargner le port. Parmis les minces voici qui me plait le mieux. Mais pour des paul jones je pense que ceux à long poile valent mieux. Je les prefere aussi à cause de la pluie qui ne perce pas aisément.

Mon voyage chez Mr. de Furstenberg et son frère aura lieu demain ou après demain. Une maladie d'une ami et de Mr. Mikel m'a arreté, mais ils vont mieux tous deux. |

Adieu, cherissime Socrate, voila des oracles qui peuvent servir d'inscription à la tasse pour en rendre la beauté complette. |

[Couvert] fro Wesel |
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van 14 Sept.

❧

Lettre III.218 – Diotime, 18 septembre 1789 = Bd 5.219-222

Ce 18 de 7bre 1789

Mon cher Socrate, je suis sur mon depart pour aller joindre Mr. de Furstenberg à Neuhaus près de Paderborn. Cette course qui devoit se faire des le comencement de la semaine, a été retardée par la maladie d'un ami qui avoit besoin de moi ici, et outre cela Mr. Miquel[54] qui doit nous accompagner etoit malade de la fievre aussi, et n'est retabli entierement que depuis très peu de jours.

J'avois mesuré très exactement ce qu'il me falloit en tapis, j'ignore ce que peut être devenu ma lettre; il m'en faut pour la sale et pour un cabinet que j'ai fait ajouter à la chambre que vous avez occupée. La sale, mesurée en pied de Rhinlande tient vingt et un pieds et demi en largeur et 41, je dis quarante et un pied en longeur, et le cabinet | 15 pieds en largeur et 12 ½ en longeur.

Mon cher Socrate, au lieu d'un ancre vous allez recevoir en peu sous l'adresse que vous m'avez envoyée un oxhoft, c'est-à-dire un grand tonneau contenant 6 ancre du vin blanc que vous aimez. J'ai trouvé une occation de vous en faire passer un directement de Bremen. Vous m'avez beaucoup surprise en me disant que vous n'avez recu de ce vin ni cette année, ni l'année precedente, et les choux aigres seulement au printemps. C'est Henri qui l'automne dernier a transporté

54 Anton Miquel: Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), p. 334.

lui-même le petit tonneau de vin, et les choux aigres au canal à votre adresse, et je m'en vais faire les perquisitions | requises pour savoir ce que cela est devenu. Quant aux paul jones, je vous ai prié dans ma derniere si j'en dois avoir deux de me faire faire, l'un juste à la taille et l'autre large fait comme pour homme, s'entend simplement par rapport à la façon. Car quand à la legerté je desire qu'ils soient legers l'un et l'autre, et j'ai coutume de faire vouatter les miens au lieu de les faire doubler de pluche ou de ces grosses choses dont les homes ont coutume de les faire doubler, cela les rend d'une très agreable, c'est-à-dire très legere portée.

Mon cher Socrate! Je sens bien que j'ai fait une sottise en vous embarquant dans la correspondance en question pour le tapis. J'etois même assez bete en imaginant cette | belle chose pour croire frapper d'une pierre deux coups importants, l'un de tirer de l'embarras de l'ingratitude cette bonne amie qui m'assure de sa vraie amitié, l'autre de vous debarasser d'une comission ennuyeuse, que dans l'absence du prince je n'aurois cependant scu à qui donner.

N.B. Pour rendre une raison complette de ce dernier motif, il faut que je vous avoue que votre silence etternel sur le prix de comission dont je prens la liberté de vous charger, joue un aussi grand role pour le moins dans le parti desesperé que j'ai pris que ma generosité. Enfin il faut que ce soit cette destinée plus forte que Jupiter, qui m'ait condamné à faire mal pour vous, de quelque maniere que je m'y prenne.

Adieu, cher Socrate.

> Comme vous avez le tapis meme si proche de vous, je n'ai gardé d'obéir à l'ordre que vous m'a donné de vous renvoyer l'echantillon qui vous coutera deux florins environ de port.

❧

Lettre III.219 – Diotime, 20 septembre 1789 = *Bd 5.227-230*

Munster, ce 20 de sept.

Sur le point de partir le dernier jour de poste, mon cher Socrate, il me survient un empêchement, mais pour auj. nous partons assurement en 2 heures d'ici.

Je ne puis que repondre en hate à vos 2 questions: 1° voici les 2 echantillon dont je parlai; le 3e s'est glissé par hazard dans la lettre apparament.

2do. Si l'on ne peut avoir du tapis en question, qu'elle m'en envoie d'une autre sorte, par exemple de l'espece qui etoit marquée à XX sols l'aune, car vue la saison j'en aime mieux un quelconque que de risquer de n'en point avoir si la gelée s'en meloit.

Je n'ai aussi aucune nouvelle de mes couvertures de Oldecop fils; je crains que Boas ait oublié de lui | envoyer les 75 fl. en lui mandant que c'est pour trois couvertures de laines fines, telles que son père m'en a toujours fait avoir, qu'il doit m'envoyer.

Je soupire après vos desseins, cher Socrate. Et à propos de soupirs, il y a longtems que Mr. de Furstenberg soupire après une bible latine en beau et bien lisibles caracteres. Ne sauriez vous où je pourrois trouver une belle edition?

Adieu, cher Socrate, c'est parmis le tumulte et l'ambarras d'un emballage que je vs ecris. Je ne serai absente qu'un jour de courrier et mes lettres me suivent près de Paderborn, où nous serons pendant 5 à 6 jours au plus. Adieu. |

> Je me rappelle à present que ce n'est point par meprise que je vs ai envoyé 3 echantillon. Je voulois dire que parmis les gros les 2 attachés ensembles avec une epingle me plaisent egalement et mieux que les autres, sans que je puisse dire puisse dire lequel de ces {...} le mieux, et parmis les minces, c'etoit le seule que je joins derechef ici aux deux autres. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 20 Sept.

❧

Lettre III.220 – Diotime, 28 septembre 1789 = *Bd 5.231-234*

Neuhaus chateau de residence du Prince Eveque de Paderborn, ce 28 7bre.

Dans ce moment je recois votre lettre du 22, mon cher Socrate, un peu effrayée de ce que vous ne voulez pas m'envoyer le tapis à moins que je ne vous envoye

sur le champ l'echantillon, ce que je ne puis avant ce vendredi prochain, s'il n'est pas jetté N.B. depuis mon depart.

Quoique je parte ce soir d'ici, je ne serai à Angelmodde que demain bien après le depart de la poste. Mais de grace, | pourquoi voulez vous priver ma pauvre santé du secours puissant de ce tapis, plutot que de laisser achever cette comission à la dame reconnoissante, ou plutot que de m'en envoyer un quelconque, ce que je prefererois à rien, et ce qui se peut très bien puisque vous avez la mesure des 2 pieces qui en demandent. Pour le prix de celui de Mde. Hog. je me rappelle qu'il devoit être de 17 ou 19 sols, je ne scais lequel des 2. Il y avoit dans le paquet | un autre echantillon, qui devoit couter 10 ou 11 sols l'aune. Enfin, quoique vous m'envoyez je serai contente, pourvu que ce soit du tapis chaud pour les pieds.

Si je ne vous dis pas autre chose auj. vous en êtes en parti cause. L'horrible menace de me laisser sans tapis a tellement gelée mes idées par avance, que je ne sens plus où elles sont pour les tirer de leur lieu.

8 jours de chasse par devoir pourroient | bien avoir contribué un peu à ce phenomene triste, à une grande lassitude de corps et {histoire} de l'ame (car le rien faire est assurément une des plus gde fatigue pour cette essence active). Je me porte bien, surtout auj. voyant deja Angelmodde d'ici comme en perspective.

Mr. de Furstenberg qui a bien voulu être mon compagnon même à la chasse, se porte bien, ainsi que le Prince son frère, dont l'antique simplicité de moeurs et de caractere me charment. Mes enfans, les plus amusées de la compagnie avec Mrss Hase et Miquel n'ont d'autre chagrin ou douleurs que celui qui leur cause la trop petite quantité du gibier ou leur maladresse à l'abattre. Et Amelie s'amuse aussi de la mesure des quantités, non de celles des tirables mais des mangeables; pour moi je dois être contente de me sentir encore

votre Δ

❧

Lettre III.221 – Diotime, 1 & 2 octobre 1789 = *Bd 5.259-262*

Munster, ce 1er d'oct. 89

Mon cher Socrate, je vous avoue que votre proposition d'attendre jusqu'au printemps un tapis de pied, dont je vous ai ecrit a plusieurs reprises, et dont dailleurs il est naturel de penser qu'il ne peut servir que pour chauffer les pieds en hiver, m'etonne tellement de la part d'un home aussi sage, et aussi rempli de soins et d'attention pour ma santé, que je ne puis m'empêcher de penser que c'est une plaisanterie. Je ne suis pas moins etonné qu'il vous faille, comme vous dites, le gros echantillon de ce tapis que je n'ai retenu, dabord malgré vos 1eres lettres que pour epargner des frais de poste. Ne sentant nullement le besoin que vous pouvez en avoir puisque Mde H. doit bien connoitre ce qu'elle m'a envoyé, et se le rappeller et en savoir le prix. Quoiqu'il en soit, puisque je suis menacé d'être privé du tapis pour la saison pour laquelle il m'est le plus necessaire, par | la circonstance qu'ayant quelqu'un de plus logé chez moi, je dois necessairement occuper la sale, qui très chauffable par enhaut, ne l'est pas pour les pieds, parcequ'elle est au dessu des remises.

Je vous envoie cet echantillon par le chariot de poste. Serai-je donc reduite à avoir les pieds froids tout l'hiver, si pour je ne scais quelle raison que je ne puis comprendre, vous pretendez, cher Socrate, ne m'envoyer ce tapis qu'au printemps? Je m'etois addressée à Mde de Hogendorp pour faire d'une pierre 2 coups, tirer sa reconnoissance d'embarras et me procurer ce tapis pour sure avant l'hiver sans vous donner cette peine, sachant très bien, combien l'extreme exactitude d'emballages etc. etc. dont vous vous picquez retarde comunement les comissions et doit vous les rendre incomode à executer, ce que je sens avec peine encore tout recenment dans votre derniere lettre. C'est pourrquoi je vous supplie | de remettre cette charge sur le dos de la vilaine comme vous l'appellez. Mais de quelque maniere que vous en decidiez, toujours est il sure que, à moins qu'il n'arrive un miracle qui fasse geler tous les canaux dans le mois d'octobre, ce tapis et ces autres pourroient être ici au moins des moins à la fin de ce mois, c'est à dire beaucoup avant le tems des gelées; car enfin posons l'absurde, qu'il faille 15 jours pour faire parvenir à Amsterdam l'ordre d'addresser ici à moi tant et tant d'aunager du tapis, encore restroit il autres 15 jours jusqu'à la fin du mois

pour le faire arriver jusquici. Or j'ai mis, vous l'avouerez, de part et d'autres tant de jours de trop qu'en some cela fait au moins 20 jours de trop, car proprement on ecrit de la Haye à Amsterdam en 24 heures. Mettons largement un couple de jours pour l'eballage, et 8 jours (cest assurement une belle marge) pour le transport, reste toujours 18 à 20 jours | de plus qu'il ne faut, jusqu'à la fin du mois.

Enfin, mon cher Socrate, j'ose, si ma santé vous interesse, vous supplier par cet interet, de me dire positivement dans votre 1ere lettre, ou quel jour ce tapis se mettera en chemin, ou bien que vous ne sauriez le faire partir dabord, afin que je puisse m'addresser dans ce cas directement à Mde de Hogendorp. Le billet attaché à l'echantillon dit 5/4 de largeur et dixneuf sols et demi de prix pour l'aune.

Adieu, cher Socrate, je suis si ennuyée de ce tapis, qu'il ne me faut pas moins que les maladies dont je suis menacés cet hiver dans cette sale sans ce meuble pour me resoudre à passer par l'humiliation d'en parler encore, après avoir eprouvée combien d'embarras j'ai occationnée par la, sans avoir pu le prevoir assurément. Comptez, cher Socrate, que cela me corrigera pour le futur, et agréez tous mes voeux pour le retablissement de votre santé.

N.B. J'aime sans comparaison mieux me passer des paul jones que du tapis, qui ne peut être remplacé ici, au lieu que le 1er manteau de drap tiendra fort bien la place du paul jones.

Ce 2 d'oct.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que l'echantillon ne peut partir que mardi le 6. Le chariot etoit deja parti ce matin lorsque je voulois l'y envoyer de grace ne retarder pas pour cela l'envoi du tapis puisque vous n'avez que faire demander à Mde Hogendorp de quelle piece cet l'enhaulisser {...} absolument vous ne voulez pas {...} l'acheter.

❧

Lettre III.222 – Diotime, 9 octobre 1789 = Bd 5.271-274

Angelmodde, ce 9 oct. 89

Voici le second jour de poste que je suis sans lettre de votre part, cher Socrate. Je n'ai pas le courage d'ecrire sur quoi que ce soit avant que je n'apprenne la raison de ce silence qui m'inquiette et beaucoup. En attendant que ce cruel probleme soit resolue, je ne puis addresser qu'à Dieu ce que je sens à ce sujet.

Ma santé est bonne actuellement ainsi que celle de Mr. de Furstenberg et de tous ce qui m'est cher ici.

Dieu veuille que je puisse en dire bientôt autant de vous.

Votre Δ.

A la hate, la poste partant de Munster en une heure et demie, je rouvre ma lettre, venant de recevoir la vôtre, mon cher Socrate; elle me confirme bien fort dans le regret que j'ai de vous avoir causé l'incomodité de vous meler d'une comission si ennuyeuse; mais je ne me vis si amer, et cela me corrigera j'espère, car le remord est sensible. Il me semble que je vous ai ecrit plus d'une fois deja, que c'est moi-même qui compte occuper ma sale, et que c'est sur cela meme que j'ai été un peu surprise de votre proposition d'attendre le tapis jusqu'au printemps. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 9 Oct.

❧

Lettre III.223 – Diotime, 11 octobre 1789 = Bd 5.263-270

Ce 11 de 8bre 1789

Mon cher Socrate! La seule faute que je sache avoir commise dans une affaire qui m'a causé pendant quelques instans un veritable chagrin, c'est de vous avoir addressé le 1er billet à Mde de Hogendorp faute uniquement par la raison que je n'ai pu imaginer qu'après avoir determiné les aunages, et que je desirois du plus comun, il s'agiroit

d'autre chose pour Mde de Hogendorp que de l'acheter et de me l'envoyer, tout au plus de m'envoyer des echantillons à choisir; mais coment aurois-je pu prevoir qu'il en resulterois pour vous une corespondance, et surtout une corespondance aussi frequente et difficile que l'est celle dont vous vous plaignez dès le comencement, bien moins qu'au bout du compte vous l'oteriez, et la Hogendorp pour vous en | charger vous-même, ce qui précisément je voulois eviter pour plusieurs raisons, et principalement pour deux raisons sur lesquelles je ne me serois pas expliquée pour cause que je laisse à votre tact à deviner si plusieurs de vos lettres consecutives et sur tout votre nro. 77, que je ne puis oublier si vite comme ce meme tact vous le fera comprendre aisément, ne m'y determinoient. C'est que je remarque que depuis un an, ou deux, mes comissions vous importunent assez pour que malgré votre extreme delicatesse à vous en cacher, vous n'avez pu y reussire tout à fait dans vos lettres.

D'un autre côté il y eut toujours une irregularité du coté des comptes entre nous, où à beaucoup près vous tiriez le plus court, et que malgré mes instances je n'ai jamais pu vous engager à rectifier. | Souvent, mon cher Socrate, en me forçant pour ainsi dire à accepter vos livres, vos tresors des arts, et même des nipes d'or dont ni vous ni moi ne faisons cas, en me disant: je suis vieux, je n'ai que des parents eloignés riches, dont je ne me soucie pas et qui me feront aucun bon usage, acceptez donc ces choses pour ma tranquilité, entre vos mains je ne les perds pas, même après ma mort, puisque l'usage que vous en ferez est précisement l'usage que je voudrois en faire. Ainsi je vous transmet proprement ma volonté. Voila l'unique motif, mon cher, qui m'a determiné à ne plus m'opposer que foiblement à vos dons de quelques natures qu'ils fussent, même en argent comptant, car considerer ainsi le dons de marchandises comme robe de chambre d'Inde, montres d'or et tant d'autres choses dans ce genre dont vs m'avez gratifié | et que je ne sache pas depuis que je suis sorti de l'enfance de ma vie avoir acepté de qui que ce soit, pas même d'aucun grand seigneur, dont on est cependant dans l'usage de recevoir des dons de cette nature. Je ne dis pas qu'il n'existe personne dont je n'en accepterois autant, mais vous sentez (à moins que vous ne m'ayez oublié tout à fait) combien les conditions requises doivent être rares. Ce ne seroit pas de Jacobi, combien que je l'aime, par exemple. Si vous daignez vous souvenir de moi, vous ne pouvez pas ignorer non plus que je ne fais aucun cas de ces choses que pour les repandre à mon tour, et il y a longtems que les 2 montres que vous m'avez apporté sont en d'autres mains; meme relativement au livres et aux plus belles pieres de l'art. Je vous | avoue qu'après avoir joui des dernieres jusqu'à la passion quelque tems, je n'y ai plus d'autres plaisir que celui que

je puis comuniquer à d'autres. Et quant aux livres: d'une centaine que vs m'avez donné, peutêtre n'y en a-t-il pas un, meme de ceux qui me font le plus de plaisir, dont je ne me passerois, sans que mon bonheur fut diminué d'un jota. D'autant que l'honneur de laisser après moi une à mes enfans, belle et rare biblioteque et nulle à mes yeux, et le profit fort petit pour leur avancement s'il n'eut apris à s'en servir; et dans ce cas ils auront egalement appris à s'en passer.

Voila, mon cherissime Socrate, le tarif du cas que je fais de vos dons; si vous en defalquez le plaisir que je crois vous faire en me chargeant d'en être pour ainsi dire le distributeur, soit par la | comunication du plaisir, soit en en transferant la jouissance à qui en a le plus besoin.

Il en est de meme de vos services. Ecrivant à un marchand: envoyez moi tant d'aunages de tapis etc. etc. et le payant, je sent ni embarras, bien moins la peine d'imaginer que j'afflige ou embarasse un ami que j'aime autant que je vous aime. Ainsi m'envoyant les addresses de ceux qui vendent mes besoins quelconques, une autre fois, soit bougies, tapis, paul jones ou quoi que ce soit, vous sentez que vous m'obligerez bien plus reellement qu'en prenant vous-même la moindre des peines. Une reflexion que vous ecririez sur un chifon pour me la comuniquer | pendant ce tems m'obligeroit cent fois plus reellement. C'est pour cela que d'abord après la mort d'Oldecop je vous ai supplié comme aussi le prince de me procurer un autre comissionnaire.

Adieu, mon très cher Socrate. Je suis come toujours et à toujours votre Δ, mais ne l'oubliez donc plus de grace. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 11 Oct.

❧

Lettre III.224 – Diotime, 16 octobre 1789 = Bd 5.275-278

Ce 16 d'oct 1789

Mon cher Socrate! Je suis charmé d'avoir recu derecheff une lettre de vous d'un ton qui me peigne un ombre de notre rapport naturel. Je ne suis pas si fort dans le tort que vous le pensez d'avoir cru que les tapis de pied se vendoient par aunage puisque

jusquici je les ai toujours fait acheter ainsi. Marcoff etant à La Haye m'en envoya de quoi tapisser 3 chambre, à 10 sols l'aune, et le prince m'en envoye aussi toujours en grande quantité, et je les recevois 15 jours après les avoir demandé sans difficulté en payant. J'ai donc pu penser sans avoir absolument perdu le sens, qu'il en seroit de meme; mais basta sur le tapis. |

Je ne scais rien d'Anacharsis, il ne se vend pas ici. Je le ferai venir lorsque vous m'en aurez dit le defaut, afin que je sache si après cela je trouve qu'il en vaille la peine. Car pour ce qui est de lire un livre en 6 vol, cela me sera impossible d'ici à plusieurs années. Si après cela je vis encore, nous verrons.

Il est mort avant-hier ici une jeune demoiselle de 22 ans que j'ai beaucoup vu pendant sa maladie, parceque ma presence lui donnoit de la consolation. Elle est morte avec le plus grand plaisir du monde. C'est là proprement sentir le but de cette vie, et à voir l'attachement prodigieux et croissant avec l'âge souvent dès lors à mille choses, on diroit que c'est tout au contraire. C'est presque | un bien comun que de dire qu'avec l'age l'amour diminue et l'avarice se met à la place. Pour moi, je trouve que c'est tout le contraire, et Socrate et Euriximaque dans le Symposium l'ont dit bien avant moi.

Adieu, cher Socrate, je me rejouis de penser que nous nous aimerons un jour sans nuage et sans melange. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
Van 16 Oct.

❧

Lettre III.225 – Diotime, 23 octobre 1789 = *Bd 5.279-282*

Angelmodde, ce 23 oct. 89

J'avois eu une matinée si occupée le dernier jour de poste, que je songeai trop tard à vous ecrire, mon cher Socrate. J'espère que l'extraordinaire beauté de la saison aura une influence aussi heureuse sur votre santé que sur la mienne, qui à quelques insomnies près qui me reviennent de tems en tems, est bonne à present.

Mr. de Furstenberg est toujours encore arretté à Neuhaus par la meme affaire. Tous les jours de poste il espere que cette lettre sera la derniere. Hier il m'ecrit que le Prince son frère est un peu incomodé; cela l'arretera encore quelques jours de plus.

Quant aux petits troubles d'Hildesheim, ils eurent lieu entre le Magistrat | et la Bourgeoisie et le prince n'y eut rien à faire heureusement. Il m'a dit lui-même que les bourgeois avoient eu raison et le calme est retabli là. Depuis longtems c'est un peu differant en France. Il me semble que la nation se montre aussi folle, legere et inconsequente dans les tragedies que dans les comedies, les moeurs et les modes qu'elles sont en possession de donner au reste de l'Europe. Leur Roi joue un joli role, et n'auriez vous pas voulu voir le Trio Touchant qui s'est fait voir entre leurs Majestées et le Dauphin sur le balcon aux garces de Paris, et par leur ordre? Si, je ne veux pas me salir l'imagination par tant de tableaux et de contrastes degoutants.

Adieu, mon cher Socrate, il fait bon voir de près de tems en tems la petitesse et vilenie du grand et la grandeur et beauté du petit de ce monde. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
van 22 Oct. 1789

❧

Lettre III.226 – Diotime, 27 octobre 1789 = Bd 5.247-250

Ce 27 d'oct 1787 [55]

Mon cher Socrate, il me paroit naturelle que l'ame après s'être imbibée et saturée du beau en tout genre dans ce monde, eprouve de tems en tems un degout, là où elle seul ne pouvoit plus trouver beaucoup de nouriture, et un certain desir de sortir d'une demeure qui precisement parcequ'elle s'est saturée à peu près de ce qu'elle pouvoit en tirer, ne lui paroit plus que tapissée tout au tour d'un crêpe noir. Ce qui lui reste en tout tems c'est l'honneur d'obeïr à l'ordre de l'eternelle beauté dont elle sera saturée un jour, même en supportant tant qu'il plait à celle-ci le degout que son exil lui cause. Je l'eprouve de tems à autre | aussi, mais j'en ai honte puisque je sens bien que je ne me suis pas à

55 L'année 1787 est probablement incorrecte.

beaucoup près saturée encore du beau qui est mis ici à ma portée, mais c'est que je me sens quelque fois comme {perdu} de paresse pour l'aller chercher, et je voudrois la recompense avant le travail, ce qui est absurde.

Je ne scais s'il m'est permis de parler encore de paul jones et choses pareils sans achever de {risquer} à vos yeux les ouvertures qui font entrevoir des choses plus riantes, mais come il gèle actuellement et que dans l'esperance d'être saturée de paul jones, c.a.d. d'en recevoir encore plus que je n'en ai demandé, je n'ai rien acheté pour me couvrir, et que | mon ancien paul jones est come un crible, la necessité m'oblige à vous demander si j'ai encore espoir d'en recevoir de vos graces, ou si je dois me pourvoir ici. Je demande la même chose par rapport au tapis, seulement oui ou non, afin que j'ecrive {celle-ci} pour me pourvoir aussi de ce {cote}; car mon entrée en ville s'approche, et la sale que je dois habiter cet hiver ne sera pas tenable sans tapis.

Adieu, cherissime Socrate, je vs baise les mains. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 27 Oct. 1789

❧

Lettre III.227 – Diotime, 30 octobre 1789 = Bd 5.283-286 [56]

Ce 30 d'oct. 1789

La description de l'etat de vos facultés, mon cher Socrate, m'a causé un plaisir très vif. Vous ne sauriez me rien imposer que je fasse avec plus de satisfaction que de vous preciser de travailler, et si vous me donnez le choix, je vous avoue que je prefère les sujets philosophiques moraux de beaucoup à la politique, qui certainement y tient, mais qui se rapporte beaucoup plus cependant à l'home consideré comme cheville ouvriere ou roue d'une grande machine qu'à l'homme consideré comme individu. Et je trouve que cette derniere facon de voir l'homme, outre qu'elle est plus essentielle, nous est plus necessaire dans un siecle où l'on semble avoir oublié que | l'homme est

56 = Lettre I.100; Gallitzin-Nachlaß Kapsel 17 no 100.

autre chose que cette surface mince, qui ne contient de lui que ce qui s'en manifeste sous la face sociale.

Vous avez comencé un dialogue l'Alexis 2e qui meriteroit bien d'être achevé sans cela. Le sujet que j'aimerois moi le mieux voir traité par vous, c'est le tact, sa prodigieuse influence sur toutes les autres facultés, et son grand rapport avec ce principe de perfectibilité avec cette insatiable et divine tendance, qui fait le bonheur et le malheur de notre vie vers une jouïssance toujours plus intime avec la Beauté par excellence, disseminée dans toute la Nature, surtout dans son chef d'oeuvre l'home qui nous en presente par des profils, plus ou moins saillants quelques fois même des 3 quarts, dans tous ce qui nous attire comme beau. Cette tendance, proprement la meme chose que ce qui est autrement nommé Amour, en general, et je crois fermement que l'energie, la vehemence de ce principe de perfectibilité, cette insatiable tendence de cet amour, qui | aparament sera la mesure de notre felicité en Dieu, puisqu'il est la mesure de notre attractivité ou notre acceptivité au bonheur, est proportionné dans chaque home à son tact, ou peutêtre vice verse, ce que je crois plutot. Si je n'avois à faire à vous, mon cher Socrate, pour qui ce langage est simple, je serois en peine de la brièveté dans la quelle le tems m'oblige de renfermer un tout qui est trop profondement logé pour pouvoir être transporté sans un grand appareil en ce peu de mots clairs dans ce moment. Pour vous aparament et peutêtre plus que moi-même, pourrait paroitre à d'autres tres composé et compliqué et cela prouve bien combien ce que les hommes noment simple doit être relatif car enfin un homme dont le trefle seroit à peu près 80 ou 90 par tout, auroit une simplicité bien riche, bien elevée, et p.c. touchante pour le tact de ses pareils, et pouroit sembler fort composé à un trefle d'à peu près 20 ou 30. Vrai est-il que pour pouvoir paroitre simple il faut une harmonie quelconque, mais toute harmonie ne paroitra pas simple à tout oeil. L'harmonie | ne paroitra toujours simple qu'à ses semblables et à ses superieurs, {plutot} encore à ceux qui seroit immediate au dessous d'elle quant à la richesse du trefle, mais non à une grande distance d'elle.

La belle harmonie du beau tableau des Batailles d'Alexandre de Le Brun n'est surement que desordre pour un grand nombre d'homes. Je tiens que c'est là la raison pourquoi un très pauvre genie, dont le trefle passeroit 20, mais 20 en harmonie, est ordinairement un de ces êtres aimé de tout le monde. Car en tant que harmonie il doit plaire au plus superieurs, du moins comme une de ces fleurs des champs qui reposent la vue. Et il en a si peu au dessous de lui pour ne plus l'attendre. Il est donc clair qu'il plaira à tous le monde, mais sans inspirer à personne cette enthousiasme

d'amour, cette divine chaleur qui selon | Platon fait croitre les aisles de l'ame et avance sa maturité. Au lieu qu'une ame riche et harmonieuse ne sauroit être | sentis que d'un petit nombre. Mais aussi à elle seule apartient de comuniquer ce St. Enthousiasme et de vivifier ainsi ce petit nombre, et par eux indirectement et invisiblement un grand nombre d'autres. De là vient peutêtre le proverbe, qu'il vaut mieux peser que compter les suffrages, et cet autre: gardez vous d'un homme qui plait à tout le monde. Adieu.

> N.B. Jesu Christ et Socrate, tout deux aimés jusqu'à l'enthousiasme par quelques uns et meconnus du reste des hoes, agisent bien plus efficassement sur le reste des hoes par ce peu d'aimants avec cet enthousiasme elle tient que n'a jamais faite Henri 4 aimé de toute la terre où il connu generalement parlant les hommes cherchent plus l'exeption de la douleur que la jouissance positive. Or rien ne cause une douleur plus vive que le grand et le beau. Platon l'exprime admirablement par la bouche d'Alcibiade dans le Symp. et dans son Phèdre. C'est un mal affreux, pour quiconque n'est heureux que parcequ'il porte sur ses yeux une croute qui l'empêche de voir un horizont plus etendu qui bientôt feroit disparaître son mince bonheur. Car toute aparition du Beau tend à arracher cette croute qui se renouvelle, mais O Dieu, que cette douleur est delicieuse pour qui ne merite qu'à jetter peu à peu toutes ses croutes!

❧

Lettre III.228 – Diotime, 3 novembre 1789 = *Bd 5.287-290*

Mon cher Socrate!

Je n'ai que le tems de vous dire deux mots, le messagers, pressé par d'autres raisons partant tout à l'heure. Je suis charmé de savoir que les paul jones sont en chemin, car delabrée come l'est ma garderobe, j'allai, forcé par le froid en faire faire un. D'autant que je ne puis guere entrer en ville cette année, obligée comme je l'ai deja dit être, d'occuper la sale parceque la chambre de devant servira à un autre, avant l'arrivée du tapis. Car quand mes pieds gelent je suis bien assuré de ne rien garder de sain, et je vous en demandai des nouvelles pour savoir s'il falloit me pourvoir | d'un autre côté.

Si je pouvois rester à la campagne aussi tard que les autres années, je ne serois pas si pressée, mais à cause de quelques colleges de droit, etc. je dois entrer cette fois ci un peu plus tot.

Adieu, mon cher Socrate, le depart du courier d'ici à Munster me presse. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 3 Nov.

❧

Lettre III.229 – Diotime, 10 novembre 1789 = Bd 5.291-295

Ce 10 9bre 1789

Mon cher Socrate! La quantité de ballots n'y fait rien, pourvue que le contenu me parvienne avant les gelées. Je vais ecrire à Boas par la poste prochaine pour faire payer le compte; auj. je ne saurois q. vs accuser en peu de mots la reception de la vôtre. La sciatique et une perte de sang qui a duré 18 jours m'ont affoiblis et pris assez desagreablement du tems. C'est à ces {visites} facheuses que je vous prie d'attribuer mon dernier silence, et d'agréer mes benedictions.

Votre Δ |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
van 10 Nov.

❧

Lettre III.230 – Diotime, 12 novembre 1789 = Bd 5.299-302

Angelmodde, ce 12 9bre 1789

Mon cher Socrate!

Je n'ai point encore de vos nouvelles, cependant il faut que ma lettre parte, ou plutot mon billet, car c'est tous ce que j'ai le tems de vous ecrire. Ma santé se

retablit, mais lentement. Je vous supplie de me dire si ma proposition de travaille vous agrée ou non, car vos 2 dernieres lettres ne disent proprement rien la dessu. Si non, que vous m'avez compris. Je vous prie de me dire aussi ce que c'est que la plus belle biblioteque de l'Europe, qui (selon le gazettier) doit se vendre le mois de mars prochain à Amsterdam, dont le catalogue seule doit couter 9 florins.

Adieu, mon cher Socrate, je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, ni le tems ni l'espace où une crampe à la tête renferme ma pauvre cervelle aujourdhui, ne me le permet. D'ailleurs j'ai encore une fête à celebrer, c.a.d. le jour de naissance de ce charmant enfant d'Amelie. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
Van 12 Nov.

❧

Lettre III.231 – Diotime, 16 novembre 1789 = *Bd 5.307-310*

Angelmodde, ce 16 9bre 1789

Mon cher Socrate, il n'y a point de lettre de votre part, quoique la poste d'Hollande soit arrivée. J'espère que vous ne me punissez pas de l'obscurité de mon stile, dont vous vous plaignez relativement à une de mes lettres. En vérité, mon cher Socrate, si accablée comme je le suis, vous cessez d'être indulgent sur la qualité de mes lettres, coment oserois-je vous ecrire, à moins d'avoir une journée à moi ce qui est bien rare, et encore me seroit-il difficile d'ecrire quelque chose qui soit digne de votre esprit.

Adieu, mon cher Socrate, je suis inquiette de votre silence. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel
Van 16 Nov.

❧

Lettre III.232 – Diotime, 23 novembre 1789 = *Bd 5.295-298*

Angelmodde, ce 23 de 9bre

Mon cher Socrate!

C'est la guerre qui m'a privé du plaisir de vous ecrire le jour de poste passé, quoique de longtems je n'en ai eu tant d'envie, n'ayant de longtems reçu de vous une lettre plus gracieuse.

Mr. de Furstenberg m'ecrivit un billet pour m'engager à amener vite vite Mitri en ville pour le faire assister au depart des trouppes munsteriennes pour l'execution dans le pays de Liège. Cette expedition, qui ne souffroit pas de delai, m'enleva le tems que j'aurois voulu employer à m'entretenir avec vous. Dites moi, je vous en supplie, si c'est toujours encore du meme mal local que vous souffrez? Vous me dites dans la lettre que j'ai recu ce matin, que vous | avez un service à me demander pour votre marchand de vin; mais vous avez oublié de me dire lequel, ou peutêtre avez-vous remis expres à me le dire une autre fois.

Le ballot n'est point arrivé encore, heureusement il ne fait pas froid encore, et pourvu qu'il arrive assez tot pour que je puisse occuper ma sale vers Noel, je serai contente.

Pour l'Anacharsis, je suis curieuse de le lire et desir en trouver le tems. Ce sera le 1er livre loué par certaines persones, surtout par une dame (que je ne vous nome pas, parcequ'egalement vs ne la connaissez pas) d'une certaine espèce, que j'aurai trouvé bon. Pour pouvoir plaire à des persones aussi opposés que vous et | les personnes dont je parle en meme tems, il faut qu'il ait des qualités singulieres et singulierement opposées.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse avec tendresse. Que ne puis-je aider de tems en tems vos amis à vous supporter chez vous, comme il vous plait vous exprimer. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 23 Nov. 1789

❧

Lettre III.233 – Diotime, 26 novembre 1789 = *Bd 5.303-306*

Angelmodde, ce 26 9bre 89

Mon cher Socrate. Votre derniere lettre du 20 ne m'annonçant que des douleurs, m'a fait de la peine, et je ne puis être tiré de cette peine avant le depart de celle-ci, grace aux mauvais chemins et à l'espace qui me separe de la poste. L'esperance que vous m'y faites luire cependant de voir encore de vos ouvrages, me donne mellieure opinion de votre santé que la description que vous en faites, et m'a causé une joie que je ne saurois vous exprimer. Si Les Loix sont, come on le dit, l'ouvrage de la viellesse de Platon, je ne doute pas que l'ouvrage de la viellesse de Socrate n'en soit la couronne. Comme l'ouvrage susdit m'a toujours paru être celle de Platon, je ne parle pas de ses Dialogues, puisque ce sont proprement les ouvrages un peu modifiés peutêtre de son maitre. |

Je vous conjure, mon cher Socrate, de me donner la satisfaction de voir encore l'enfant de votre viellesse. Je suis sure qu'il en sera comme de ces raisins muris qui ont le plus de force et de douceur.

Vous demandez des nouvelles du Prince? Selon ses lettres il doit être à La Haye, ou il y sera incessament. Apres avoir passé son tems à Achaffenbourg jusqua la fin d'oct., il a trainé sa vie d'auberge en auberge jusqu'à Mastricht et Osterhout chez l'illustre Compte Gabriel, que vous estimez tant.

Adieu, mon cher Socrate, c'est d'un desir bien interessé que j'attends des mellieures nouvelles de votre santé. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel
Van 26 Nov. 1789

❧

Lettre III.234 – Diotime, 1 décembre 1789 = *Bd 5.311-314*

Angelmodde, ce 1er Xbre 1789

Le ballot est arrivé, mon cher Socrate, en parfaite santé, et je vous reïtere mes remerciemens des peines que vous avez bien voulu prendre, quoique très faché qu'elles ayent été si excessives que vous le dites, ce qu'assurement je n'en aurai pas souffert si j'avois pu le prevoir; mais outre qu'en general cette peine ne vous a été

devalué que par hazard, etant destinée en entier à Mde. De Hogendorp, je n'aurois jamais imaginé que faire comander ou acheter un tapis et le faire emballer par un emballeur put occationner tant de travaux.

Pour les paul jones ils sont si beaux que je le conçois plutot, si c'est vous qui avez pris la peine de les ordonner, ce que je croirois presque à cause du | gout qui y regne et dont j'avois à peine cru un paul jones suceptible. Le plus gros ne sera pas le plus inutile dans les occations où il faut se tenir tranquil, mais quant au plus agreable, à cause de sa legerté, je parle du rayé, il m'a causé un peu de chagrin, puisqu'en m'inspirant de tous la plus grande attraction, le plus grand desir d'union la plus parfaite possible, il est le moins en etat de satisfaire ce vehement desir, car il s'en faut de la largeur de 3 mains environ qu'il ne puisse fermer devant et les manches sont trop etroites aussi. Le tailleur n'a pas compté aparament sur les grosses robes de chambres qui doivent habiter la dessous. J'ai demandé conseil à mon tailleur dans ce cas urgent, et il m'a dit qu'avec 4 aunes (que vous auriez la bonté de m'envoyer par le chariot de poste), il feroit mon bonheur, le raccomodant tellement qu'il eut de nouvelles manches et la largeur requise. | Le brun, doublé de bleu, etoit trop etroit aussi, mais heureusement, il etoit si long, que de ce qu'on coupe en bas, il peut être elargie du moins sur le bas ventre, où il est le plus essentiel qu'il ferme, et par bonheur les manches de celui-ci sont assez large.

Voila, mon cher Socrate, une lettre sublime en son genre, dont Mr. Bordas pourra je pense mieux jugez la valeur que Mr. de Furstenberg, qui vous salue.

Adieu, cherissime Socrate, je vous rends grace aussi pour l'Anacharsis. J'ai deja comencé à y lire, par deriere, mais des que je pourrai je l'entamerai par le bout opposé.

*) Je dois prevenir l'abjection que votre bon gout pourroit faire sur ce rapiecement, en disant que les poils de cette assiete coureront sur une ligne à angle de 90 degré avec les autres, en nous avertissant que cette piece d'ajouté sera caché par le genie de mon tailleur qui compte faire passer, par dessu à une partie de la belle doublure si cela convient. C'est ce que j'ignore et c'est son affaire. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 1 dec.

Lettre III.235 – Diotime, sans date, … 1789 = *Bd 5.315-318*

Mon cher Socrate!

Votre belle dissertation sur le stile abrupte m'apprend une chose que j'ignorai, c'est que j'ai un stile. Je croiois n'en avoir aucun. Avec vous, ne me rappellant pas qu'il me soit venu à l'esprit seulement, depuis longues années de vous ecrire une lettre, car enfin un lettre doit proprément faire un tout ayant un comencement, un millieu et une fin, et mes lettres ce me semble n'ont ces trois choses qu'en supposant qu'on le considère du côté du nombre des mots ou des lettres. Et encore ne seroit il pas bien sure que dans ce cas elles eussent toujours un millieu. Vous dites que je n'abuse pas du stile abrupt. | Helas, mon cher Socrate, bien loin de vouloir en abuser, si j'en use (ce que j'ignore) c'est bien malgré moi. C'est la faux du cruel viellard qui m'y force sans cesse.

Nos trouppes sont en vedete dans le pays de Limbourg. Je ne scais s'ils ont là le mellieur poste. Le General de Wartensleben, qui les comandoit est tombé malade et a demandé d'être relevé. Il l'est par le General De Wengen. Pour notre General Schlifen nous n'en avons jusqu'ici aucune nouvelle directe.

Adieu cherissime Socrate. Mr. de Furstenberg, qui vs salue, se porte très bien et moi de meme. Jacobi est toujours dans les douleurs des enfantements metaphysiques, d'ailleurs passablement bien portant.

Votre ancien domestique, marié malgré lui, se recomande sans cesse à votre souvenir.

Comment va la lotterie. J'ai un plan de maison d'education, où un peu d'argent feroit grand bien.

Mimi vous rends grace de votre souvenir. Moi j'attend bien impatienment vos desseins.

❧

Lettre III.236 – Diotime, 11 décembre 1789 = Bd 5.319-322

Angel., ce 11 Xbre 89

Mon cher Socrate!

Je recois votre lettre dans cet instant, cad à 10 h. moins un quart. Jugez ce que je puis vous dire si ma reponse doit être à la poste à Munster à 11 h. et demie. Heureusement vous n'aurez pas le droit de vous croire trop mal paié, en considerant le volume de la vôtre. Je crois vous avoir dit deja, qu'il me faudroit 4 aunes de l'etoffe rayé. Quand au paul jones brun, je le porte deja depuis longtems; j'en ai fait coupe en longeur ce qui trainoit par terre, c'etoit environ une bande d'un pied et demie de largeur, et l'ai fait ajouter à l'ampleur, les poils posés à angle droit, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, attendu que cela ne se pouvoit autrement, | comme vous le comprendrez aisément si vous appellez à votre secours l'esprit geometrique qui vous est si naturel.

Avec 4 aunes d'etoffes rayé, l'autre pourra être raccomodé sans angles droits à ce que m'a dit mon tailleur. En tout cas envoyez en s'il vs plait 4 et ½, la derniere po. les accidens; les manches et le total etoit trop etroit de beaucoup, voila le seul deffaut. D'ailleurs tout est très eleganment arrangé, et Mr. Bordas en le representant, non ma très maigre figure mais l'ample grosseur des robes de chambre, dont elle est actuellement enflée, eut parfaitement reussi. C'est ce dont je vous prie de l'assurer pour sa consolation, en lui presentant mon respect.

Adieu, cherissime Socrate, il est 10 h. moins 5 minutes, il faut encore 8 min. pour cachetter et ecrire encore un billet, qui doit aller en ville avec ceci. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel
Van 11 dec. 1789

❧

Lettre III.237 – Diotime, 15 décembre 1789 = Bd 5.323-326

Munster, ce 15 Xbre 1789

Mon cher Socrate! Je vous supplie de me dire un peu plus en detail de quel genre sont les douleurs que vous souffrez actuellement; je me flattois il y a

quelque tems, sur les descriptions que vous me faisiez de votre etat, qu'il ne seroit plus question de douleurs.

Pour moi, je me porte beaucoup mieux, depuis un mois environ, que je n'ai fait de toute l'année. Un mal tout nouveau qui s'est mis à la place et que je ne connoissois pas, est la faim qui me devore. Je ne scais si vous connoissez cette maladie. Je ne l'avois pas eprouvé, autant qu'il me souviens depuis l'age dont j'ai perdu la memoire. C'etoit donc un nouveau sujet de contemplation, et il m'a paru que | j'aurois dû la trouver dans votre petit livre d'or, sur les desirs. Car certainement elle est du genre des desirs qui tende à l'union, et elle a cela de comun avec l'amour le plus pure et le plus spirituel, que quand l'assimilation, l'union, n'est pas parfaite. L'ame eprouve des douleurs cuissantes à proportion qu'il y a de separations ou heterogeneïtés dans les regions de l'estomac et du bas ventre. Quelque fois meme l'horreur de cette desunion est assez forte pour embarasser et enchainer les regions plus nobles où habite la pensée.

Adieu, mon cher Socrate, je crains que la profondeur de cette metaphysique ne vous cause les douleurs | que j'ai tâché de vous depeindre; c'est pourquoi j'aime mieux finir tout court, car je suis si pleine de ce riche sujet de ma contemplation, que je craindrois si je continuois, de vous faire un livre au lieu d'une lettre; et avouez que le titre de ce livre ne seroit pas peu difficile à trouver.

Adieu, je vous baise les mains.

> P.S. Vous m'avez parlé dans une de vos lettres d'une bible d'Amsterdam, dont vous vouliez prendre des informations. Vous devez avoir mal lue ou plutot je dois avoir mal ecrit un passage d'une lettre, où je vous priai de me dire si vous aviez le catalogue d'une superbe Biblioteque qui se vendra à Amsterdam ce printemps, et qui est annoncée sous le nom d'une des plus belles de l'Europe. |

[Couvert] fro Wesel |
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
van den 15 dec. 1789



Lettre III.238 – Diotime, 22 décembre 1789 = *Bd 5.327-330*

Munster, ce 22 de Xbre 1789

Mon cher Socrate![57] Vous sentez que je ne suis pas fort ettonnée de ce que le Gott de Herder ne vous a pas plu. C'est un sepulchre couvert de fleurs, l'odeur cadavreuse penetre au travers. Mais après avoir vu la personne, ce livre ne m'a pas surpris. Vous savez que je n'ai pas trop goutée cette personne là.

A propos, n'avez-vous rien resolu encore touchant ce qu'il m'addressa en comun avec Mr. Dalberg junior, au sujet de la melodie et de l'harmonie?[58] Vous devriez bien y repondre, ne seroit ce que pour me sauver de la honte de n'avoir pas repondu encore; je pourrai dire pour lors que j'attendai toujours votre dissertation, je ne puis vous en dire davantage. Auj. le jour de naissance de Mitri m'attendant, la poste derniere je vins trop tard, ayant manqué l'heure.

Adieu, cherissime Socrate.

Votre Δ |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 22 Dec. 1789

❧

Lettre III.239 – Diotime, 25 décembre 1789 = *Bd 5.331-334*

Munster, ce 25 Xbre 1789

Il m'est du tout impossible, cher Socrate, de vous ecrire auj. Ce n'est que pour vous le dire que je vous fais ces lignes.

Le drap pour raccomoder le paul jones rayé est arrivé, et le paul jones raccomodé. Je vous en fais mes remerciemens.

Ma santé n'est pas bonne auj. Ma tête est tellement en desordre, que vous êtes trop heureux de n'avoir pas à lire ce qui en sortiroit.

57 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 180 (fragment).
58 Le manuscrit est préservé: Gallitzin-Nachlass, Kapsel 37.

Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] fro Wesel
A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
Van 25 Dec.

❧

Lettre III.240 – Diotime, 29 décembre 1789 = *Bd 5.335-338*

Munster, ce 29 Xbre 89

Mon cher Socrate! Si le proverbe point de nouvelle bonne nouvelle etoit aussi axiom que la plupart des proverbes que {Sancho} nomme non sans raison la sagesse des nations, j'aurois tout lieu de me rejouir, car je n'ai rien recu de votre part le dernier jour de poste. Et dans l'incertitude de la cause de ce silence je ne scais que vous dire de grace: ne prolongé point ma peine, et si vs n'avez pas le tems d'ecrire, dites à votre domestique de m'ecrire 2 mots seulement.

L'hiver est si doux, que j'en augurai bien pour votre santé. Imaginez vous que l'herbe pousse ici entrautre dans un jardin de maniere que le maitre nourrit un couple de vaches de la quantité qu'on en coupe, en ajoutant très peu d'autre nourriture peutêtre, | et je n'ajoute cette derniere circonstance que pour ne pas exagerer, car autant que je me rapelle il disoit qu'il les nourissoit tout à fait.

Mr. de Furstenberg se porte très bien et vous salue. Je me porte bien aussi, attendant avec impatience ce courier du jeudi pour en apprendre autant de votre part. Adieu, cherissime Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

❧

Lettre III.241 – Diotime, 8 janvier 1790 = *Bd 5.339-340*

Munster, ce 8 de janvier 1790

Votre petit billet, mon cher Socrate, après un silence total, fut du baume pour moi, tant il est vrai que plaisir et peine ne sont que des sensations relatives sous la lune. Vous m'y parlez si obscurement, que je dois vous avouer pour la 1ere fois n'avoir pas compris ce que vous voulez dire. Par ex.: qu'en decembre prochain je dois vous juger, et puis vous parlez de quelque chose qui rend votre silence excusable, sans me dire ce que c'est. Il est vrai qu'il n'est que trop aisé de comprendre que c'est votre santé, mais come vous ne me parlez pas de cette santé qui m'est si precieuse, que vous m'ecrivites dernierement avoir encore fait visite au prince, et que mon coeur repugne à cette idée. Il est naturel que je m'en defens tant qu'il me reste encore la moindre ressource.

Mr. de Furstenberg se porte très bien, et vous fait mille amitiés. Mes enfans se recomandent à vos bontés. Adieu cherissime Socrate, mon ame embrasse la vôtre et prie Dieu que ces 2 ames jouissent bientôt l'une de l'autre de ce qui vaut la peine d'être appellé jouissance.

❧

Lettre III.242 – Diotime, 19 janvier 1790 = *Bd 5.341-342*

Ce 19 janv. 1790

Je suis faché, mon cher Socrate, que vous ne m'ayez pas comuniqué la demonstration de la probabilité q la memoire nous reste. Je le crois fermement, parceque sans elle notre existance ne seroit pas une chaine. Elle comenceroit proprement à chaque nouvelle epoque semblable à celle de la mort du corps. L'idée de ce que nous appellons nous perfectionner, nous developper, ce qui pour quelqu'un qui s'est observé et qui tend au mieux avec energie toute sa vie, produit une suite de sensations distinctes, qui ont pour base le souvenir, me paroit apartenir si essentiellement à la felicité de l'home, que je ne conçois pas coment cet edifice peut se passer de la memoire. Mais je crois qu'après notre 1ere mort, si alors il a proportion, qu'alors nous serons moins ou plus du tout

asujettis aux modifications du tems et de l'espace. | Nous verrons que la memoire et l'intuition seront deux facultés coincidentes, une qui ne paroissent deux sous notre maniere d'être actuelle que parceque nous somes bornés, limités. Je vous demande pardon, mon cher S., de jargonner metaphysiques devant vous ex abrupto, sans y avoir bien reflechie pour ce moment.

Cependant j'ai pensé souvent sur ce sujet et c'est proprement le resultat de mes pensées d'autrefois que j'ecris dans ce moment, n'ayant qu'un moment.

Si le Prince se plaint que je ne lui ecris pas auj., dites lui que je vous ai adressé une lettre po la Princesse d'Orange. Il aime tant cela que je suis sure que vous le rendrez content par là.

Adieu, cherissime Socrate, vouez à la sagesse infinie. Que pouvions nous desirer au delà, nous somes bien là, tenons nous y.

❧

Lettre III.243 – Diotime, 26 janvier 1790 = *Bd 5.343-346*

Munster, ce 26 janv. 1790

Vous ne sauriez imaginer, mon cher Socrate, quel prodigieux plaisir m'a causé le ton de votre derniere lettre. C'est-à-dire de celle du jeudi dernier (car avant-hier dimanche je n'en ai point reçu). En y retrouvant ce ton de gaïeté que je n'y ai vue de longtems, j'ai cru revoir mon Socrate parfaitement bien portant, avec son ancienne santé. Et bien, que le silence du jour suivant me fasse craindre que ce ne soit qu'une douce illusion, je me sens encore consolée d'avoir entrevu en quelque façon la possibilité plus prochaine d'un entier retablissement.

Outre ce bien votre lettre m'a encore faite celui de donner quelque mouvement à des parties internes de mon corps, qui de longtems n'avoit fait | un exercisse aussi fort, car etant toute seule je n'ai pu m'empêcher de rire tout haut, car je fis lors d'une autre lettre mineralogique de l'année derniere, chef d'oeuvre de bonne plaisanterie tel que je n'ai pu m'empecher alors de la comuniquer à Jacobi, qui a ri et qui l'a admiré come moi.

A cette occation j'ai imaginé que la convulsion du rire doit aparament secouer les hypochondre et en delivrer par là quelque vapeur noir corompue, cause de la

funeste hypochondrie, car je me suis appercue qu'etant dans une de ces dispositions hyp. peu auparavant, | cette secousse la chassa entierement.

Domage qu'on n'a pas ce remede à ses ordres, moi surtout. Il est très rare que je puisse rire, c'est-à-dire au point que cela produise cette secousse; je me souviens pas d'avoir ri, hors vos 2 lettres mineralogiques plus d'une 3e fois dans cet interval ... On me dit qu'il est tems de mettre les lettres à la poste.

Adieu donc, cher Socrate, tout court. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Van 26 Jan. 1790

❧

Lettre III.244 – Diotime, 2 février 1790 = *Bd 5.347-348*

Munster, ce 2 de fev. 1790

Je veux esperer que ce n'est que d'après ce dont vous êtes convenu avec moi, c'est à dire pour vous epargner la fatigue que vous cause l'ecriture, que vous avez gardé le silence le dernier jour de poste; mais ce vouloir, cher Socrate, n'a pas assez d'efficacité pour me laisser sans inquietude. Dites moi, je vous supplie, coment par votre philosophie, qui sait des remedes à tout, on supplie à ce defaut?

A ma tête près je me porte assez bien, mais il s'est fourré dans cette tête une douleur presque constante depuis 8 jours, qui ne laisse pas de faire une exception un peu desagreable. Mr. de Furstenberg se porte assez bien à quelque rhumes près, auxquels il est sujet cet hiver plus que de coutume. Du reste nous vivons en paix, au millieu des guerres qui s'elevent autour de nous. Si Dieu nous conserve cette paix interne, nous attenderons ce qui arrive | autour de nous, come on attend les greles, les vents et les pluies de l'automne après avoir joui des chaleurs de l'été. Tant que nous serons sous le regne de Dieu il fera toujours ou trop chaud ou trop froid, ou trop sec, ou trop humide, etc. etc. Trop de guerre rend les homes farouches et libertins, trop de paix les fait croupir, les rend paresseux et froids. A ce Dieu, cher Socrate, qui seul connoit et dirige toutes choses à la fin, de nous faire parvenir à la vraie temperature.

Lettre III.245 – Diotime, 5 février 1790 = *Bd 5.349-352*

Munster, ce 5 fev. 1790

Que Herder n'ait été du parti des Illuminés, je n'en doute nullement, mon cher S. Mais ce parti est si bas actuellement, que personne ne daigne plus s'informer qui en est ou n'en est pas. Pour le Corps, j'ai jouï de l'honneur d'en recevoir les memes instructions et nouvelles que vous à peu près, mais j'en ai recue par une preferance fondé en raison de tendresse matrimoniale concernant Mde de P. et Mylayd. {...} qu'aparament vous n'avez point recu, et que je veux bien par le desir que je me sens de contribuer à votre divertissement et par une juste retribution vous comuniquer, de meme que vous daignez me comuniquer vos jouissances. Si dans ces epanchemens intimes vous apprenez quelque chose de positif sur les plans de cet été, vous voudrez bien sans doute m'en avertir d'avance, afin | de me faire jouir par anticipation.

J'ai revu une de vos lettres où vous me demandez qui est celui qui loge chez nous. Bien que je crois vous l'avoir dit plusieurs fois, je suis en doute si j'ai repondu à cette lettre; ainsi je vous dis ici que c'est un nomé Overberg, dont Mr. de Furstenberg vous a parlé come de l'home de tous le pays qui y par l'espece de son genie y fait le plus de bien. Il a mis les ecoles de campagne dans tous le pays sur un pied meconnoissable, et celle de la ville où il preside est connu des grands comme des petits pour le plaisir de l'entendre. Sa maniere d'instruire est un drame perpetuel, et les institutions de la religion qui jusqu'ici furent l'ecole de l'ineptie et de la demence la plus complette pour les enfans, est devenu | entre ses mains ce qu'elle doit être, la source de toutes les vertues et meme de toute instruction. C'est le vehicule au moyen du quel il fait passer dans les enfans une logique exacte, un tableau de la nature riant et capable de les premunir de bonne heure contre les prejugés de la superstition et la morale la plus elevée. Il a une grace si irresistible dans sa maniere d'instruire que meme les gens de qualité, les savants, et quant aux etudiants de la 7 et 8e classe en gr. nombre vont assister dans ces petites ecoles à des instructions, et un gr. nombre, la plume à la main pour ecrire tous ce qu'il dit. Et c'est le 1er homme que j'aie vu pratiquer la methode de Socrate à la lettre et avec profondeur, sans l'avoir puisé chez lui même. Meme avant de l'avoir jamais lu, il avoit deja ecrit une excellente dissertation sur le

Dialogue, | et notament sur la difference de la methode, lorsque par le moyen du dialogue il s'agit d'enseigner, en mettant pour base ce que l'autre fait et developpent, ou d'examiner sur ce que l'autre sait deja. Ce n'est que de cette année ci que je lui ai fait faire la connoissance de Socrate et d'Homere, dont il est profondement admirateur, comme de raison, car je connois peu de personne plus faites pour sentir le sublime de la simplicité de l'un et de l'autre, chacun dans un genre different. C'est le caractere de son ame et de son genie. Quant à ses vertues, je crois vous avoir dit l'idée qu'avoit Mr. de Furstenberg de sa pureté. Lorsque pour {l'exprimer} il dit que si on pouvoit oser jamais souhaiter des tentations difficiles à quelqu'un, ce servit à celui ci, afin de mieux faire eclater sa vertue, tant il le croioit sure de la vaincre.

Adieu, mon cher Socrate, je me hate de finir po ne pas manquer la poste.

❧

Lettre III.246 – Diotime, 12 février 1790 = Bd 5.353-356

Munster, ce 12 fev. 1790

Les effets de votre cicuta ne m'etonnent point, Hoffmann m'en a souvent parlé come tels, mais en ajoutant qu'il falloit bien connoitre l'activité et toutes les qualités de cette drogue pour oser l'administrer, ce qui est le cas aussi de l'opium. C'est la ciguë. J'ignore si c'est celle qui a eu l'honneur de delivrer Socrate d'un monde qui n'etoit pas digne de le posseder. Elle n'en seroit que plus digne de rendre le nouveau S. à la jouissance de ses amis.

Voici que je viens de retrouver enfin tous ce qui concerne l'affaire de l'harmonie, je vous l'envoie en vous suppliant de me le renvoyer avec une reponse comunicable, | et qui contienne en meme tems quelques mots sur votre santé, qui vous a empêché jusqu'ici de remplir par ce mot de reponse les voeux de Mr. Dalberg.

Pensé[59] que je n'ai pas encore repondu à la lettre de Herder, qui accompagnoit ce paquet. Par pure honte de devoir me montrer à lui et à son ami, si denué de ce credit qu'il m'y suppose auprès de vous, credit sur lequel il s'appuyoit pour

59 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 184 (fragment).

esperer une reponse aux objections de son ami Dalberg. Je ne vous envoie pas la lettre de Herder, ecrit | en caracteres allmands et que je vous ai lu et traduite en son tems, à moins que vous ne la desirez, dans quel cas elle est à vos ordres.

Adieu, cher Socrate, j'ai un accident facheux à la jointure de la main droite, qui me rend l'ecrire très difficile. Sans cela je ne me serois pas vengé de votre silence la poste derniere, et je serois moins laconique auj. De grace, continuez à m'informer des effets de votre nouvelle medecine.

Adieu, cherissime Socrate.

> Dites nous donc quelque chose de l'etrange aparition de la Princesse au Conseil d'Etat. Voici une preuve des confidences quarheures, auxquelles je vous jure que je ne reponds pas en ingrate. Domage q le Corps ne vs comunique mes lettres. Vous y verriez ce que je puis en fait de sciences profondes.

❧

Lettre III.247 – Diotime, 15 février 1790 = *Bd 5.357-358*

Munster ce 15 fev. 90

Cher Socrate! Quelque juste que soit la cause de votre frequent silence, je ne puis m'y faire, et suis toujours frappé comme si je ne m'y attendois pas lorsqu'on m'apporte la gazette sans lettre. Sed, usque quo?

Le beau tems ne fait il pas quelque changement favorable à votre santé? Nous avons ici le printems en plein, tant du côté de la chaleur que de la verdure. Les boutons des arbres sont enflés et plusieurs deja epanouïs et fleurissont. Je ne me rappelle que l'anné où j'ai quitté la Hollande, que nous vimes en fev. un arbre tout en fleur.

Adieu, cherissime Socrate, je n'ai pas le courage d'ecrire lorsque j'ignore l'etat où vous êtes.

❧

Lettre III.248 – Diotime, 19 février 1790 = Bd 5.359-360

Munster, ce 19 fev.

Mon triste poignet, mon cher Socrate, est dans une forte guerre contre l'inclination qui me porte à vous ecrire, et malheureusement il n'a pas à faire à un philosophe comme vous, qui contemple sa douleur avec jouissance. Pour moi, je ne la contemple qu'à mon corps defendant, lorsqu'elle me crie si fort de finir, que je n'entends plus mes propres pensées, surtout lorsque les cris de la colique s'en melent come dans ce moment ci. Alors je dois bien finir faute d'd'etoffe. Mais, cher Socrate, si la cigûe est si dangereuse, usez en donc je vous en conjure qu'à bonnes enseignes. Adieu, cherissime Socrate, je vous quitte en grimaçant ce que heureusement vous ne sauriez voir. L'abscence est pour laql bonne à cela.

❧

Lettre III.249 – Diotime, 26 février 1790 = Bd 5.361-362

Munster, ce 26 fev. 90

Votre silence, mon cher Socrate, outre ce qu'il a de facheux par lui-même, a ce desagrement prodigieux qu'il exite violenment mon imagination dans le vaste champ de toutes les douleurs possible et tellement, qu'il me coute toujours des efforts pour la contenir. Une idée obscure prend plus de place, mille fois qu'une idée claire et distincte, c'est une verité que j'eprouve à l'occation de vos douleurs que je ne saurois me figurer, de sorte qu'en y songeant j'eprouve pas mal sciatique, colique, crampes, obstructions, points, etc. etc., tous ce que j'ai jamais eprouvé dans ces basses regions, et dans ce sens je pourrois dire aussi avec quelque verité, mon cher S., j'ai eu cela 100 fois pis que vous. |

Le Corps me paroit inquiet sur sa pension de la Cour, qu'il croit pericliter à ce qu'il m'ecrit. Je voudroit seulement qu'il put se bien persuader que dans un tel cas j'aimerai beaucoup mieux souffrir cette perte que de le voir en souffrir dans ses comodités et plaisirs. Aidez moi à l'en persuader, car vous pouvez bien penser qu'il m'est beaucoup plus essentiel qu'il se divertisse et se trouve à son aise que d'avoir plus ou moins d'argent. Je connois nombre des malheurs infiniment plus

grands que ne le seroit celui par exemple de gagner de l'argent en pedagogisant ou en general d'être à l'etroit, pourvu qu'il me reste de quoi acheter de l'opium.

Adieu, cherissime Socrate, Dieu veuille que nous nous embrassions dans son sein.

❧

Lettre III.250 – Diotime, 5 mars 1790 = Bd 5.363-364

Munster, ce 5 de mars 1790

Votre lettre d'hier, mon cher Socrate, m'a affecté d'une maniere etrange. Lorsque je considere d'un coté votre tete et votre ecriture, et de l'autre la discription de votre etat, je suis affecté come quelqu'un qui se sentiroit intimement l'obligation d'être convaincue que deux fois deux font cinq.

De grace, dictés à quelqu'un l'histoire precise de votre maladie et l'envoyez à Hoffmann, puisque vous avez confiance en lui. Je vous en conjure, faites le. Si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre Δ.

L'home en question n'est point ici, à moins qu'il ne se derobe aux perquisitions | les plus exactes. Mais des princes il y en a assez, dans la nation meme. C'est le gout general aujourd'hui: une très bonne lettre de Paris dit, que l'auteur se promenant dans les rues rencontra une trouppe du peuple à la quelle il entendit conclure entre elle, que desormais on executeroit deux aristocrates par semaines. Il dit que la guerre civile est sur le point d'éclater.

Dites moi, cher Socrate, si vous avez recu mon paquet avec les ecrits de Dalberg sur Harmonie, Melodie, etc., et ce que vous comptez en faire, s'il y a espoir que vous direz un mot ladessus?

Adieu, cherissime Socrate, je ne scais si c'est le printems, mais depuis quelque tems je me sens foiblir au point que cette nuit, sans autre mal, je n'ai pu dormir, à force de sentir le poid de mon corps; cela m'a paru nouveau.

❧

Lettre III.251 – Diotime, 12 mars 1790 = Bd 5.365-366

Munster, ce 12 de mars

Mon cher Socrate, le Corps m'a bien rassuré dans sa lettre par rapport au danger de votre etat, mais ce que vous me mandez de vos douleurs ne mettroit pas mon coeur beaucoup plus à l'aise, si je ne me flattois, surtout depuis que Hoffmann se mele de vos affaires, que cette situation douloureuse cessera. Car le Prince m'assure qu'il n'est aucunement question ni de pierre ni meme de gravelle.

Pour ma malaise, si pourtant cela merite ce nom, elle n'est nullement accompagné de mauvaise humeur; au contraire, je me sens une grande serenité d'ame et beaucoup plus de talent naturele pour cette question que vous meprisez un peu trop, je veux dire pour la patience, que ci devant. | Quoiqu'il en soit, cette lassitude continue encore, et m'a changé qu'en ce qu'il y a aparent grace par là un jour d'interval, et qu'elle comence à devenir simplement lassitude.

Sans être accompagné de ce poids douloureux, lorsmême que j'etois couchée, plusieurs personne se plaignent ici de ce mal plus ou moins; j'en conclu que le tems singulier qu'il a fait, et tous l'hiver et qu'il fait à present, y a sa part.

Mes enfans vous presentent leurs homages, Mr. de Furstenberg les siens; il se porte fort bien.

Adieu, cherissime Socrate, à ce Dieu qui fera etternellement le centre de notre bonheur.

❧

Lettre III.252 – Diotime, 19 mars 1790 = Bd 5.367-370

Munster, ce 19 de mars 1790

Mon cher Socrate, 2 jours de poste sans signe de vie de votre part m'eut reduite en un deplorable etat, si le Prince ne m'avoit donné hier les nouvelles les plus consolentes, m'assurant que les remedes de Hoffmann vous acheminent visiblement à une guerison dont il y a toute apparance qu'elle sera radicale. L'excellence de cette nouvelle, votre silence (deja le second jour de poste) met un contrepoid dont je ne saurois me delivrer. C'est une inquietude obscure qui sans

doute ne provient que de la nouveauté de la chose. | Le Prince me parle d'un certain effet de ces remedes, qui sans doute vous aura empeché d'ecrire, et je vous supplie bien fort de ne jamais vous gener la dessus. J'ai prié le Prince il y a 15 jours de me donner de vos nouvelles chaque fois qu'il m'ecrit, et depuis ce tems il n'y manque pas.

Adieu, cher Socrate, vous êtes present à ma pensée et à mon coeur. Adieu.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.
Verschott 8 fl

❧

Lettre III.253 – Diotime, 23 mars 1790 = *Bd 5.371-374*

Munster, ce 23 de mars

Votre derniere lettre, mon cher Socrate, toute courte qu'elle fut, a mise du baume dans mon sang d'un coté et augmenté mes inquietudes de l'autre, puisqu'elle semble diminue fort les belles esperances fondés sur les remedes de Hofmann, que le Prince m'avoit donnés. Cependant, n'y renonce pas, puisqu'il est bien sure que les remedes qui doivent detruire un mal sans en causer un pire n'opèrent d'ordinaire qu'à la longue.

J'eus un rêve il y a quelque jour, qui seroit assez digne d'être placé dans la collection de nos experiences à ce sujet, si je savois le rendre en paroles. Je revois être de nuit au clair de lune où etant avec d'autres personnes dans une des rues de Munster qui donnent droit sur le rempart. Du bout de cette rue en avancant vers le rampart je vis passer sur le rampart un cheval blanc, dont ceux qui etoit à côté de moi (et qui dans mon rêve ne pouvoit dire que la verité) me dirent: voyez vous ce cheval en flamme? | Moi je ne voyois qu'un cheval blanc, mais à ces mots je fis des efforts dans ma tête, dont je sens encore (en y pensant) assez distinctement la nature pour voir dans ce cheval blanc un cheval en flamme, et je parvins par une gradation que je sens si parfaitement que je sens eveillé toute autre operation familiere de l'ame (seulement avec la difference que le meme effet ne suit pas, il est vrai cependant que je ne l'ai pas essayé assez serieusement parceque cela fatigue, ce que je me propose de faire encore). Je parvins, dis-je, à

voir d'abord mon cheval de blanc que je le vis d'abord devenir brillant comme pa. ex. une etoile ou la lune, mais d'un brillant tout blanc, tout argenté; ensuite continuant l'effort, | je parvins à le voir aussi rouge, c'est-à-dire enflamme, et je reflechis sur mon operation comme si j'etois tout eveillé, me felicitant moi-même d'avoir une fois bien observé le mecanisme par le moyen duquel l'ame se peut tromper elle meme et voir ce qu'il lui plait.

L'operation dans la tête me semble beaucoup mais pas tout à fait cependant à ceci. C'etoit comme si dans ma tête le blanc brillant etoit enveloppé dans le blanc, m'est tellement que par un pressement doux, tranquile, mais continue sans nulle distraction; je l'en fis peu à peu sortir, puis {desire} le rouge ou l'autre couleur de feu, du blanc brillant.

Cherissime Socrate, je vous ecris cette reverie pour vous divertir un petit moment de vos meaux. Je languis après le tems heureux, où 4 pages s'appelloient chez vous un billet, et où 16 pages n'etoit pas rare. Savez vous de quoi je me rejouis tous les jours davantage, mais souvent avec une vivacité enfantine? C'est d'être convaincu de l'imortalité de l'ame et d'une bonheur future inalterable et eternel. Comme je le suis de mon existance et d'apprendre ici, en aimant à entrevoir et par consequent à desirer ce bonheur par le seul bout par le quel il est donné à l'home de pouvoir l'entrevoir et le desirer dans ce monde. Cela fait qu'à tout prendre mon contentement, ma serenité, ma paix interne s'augmente avec l'age. Et je suis charmé de cette experience encore, parce qu'elle me tranquilise infiniment sur votre etat interne. {Nous qui ...} encore sur moi l'avantage d'une maison si richement meubleé pour vous amuser.

❧

Lettre III.254 – Diotime, 2 avril 1790 = *Bd 5.375-376*

Ce 2 d'avril 1790

Cherissime Socrate! Depuis quelque tems je me sens si epuisée de lassitude, dans le bras et les jambes surtout, que je voudrois ne pas bouger, et que reellement le bras ne fait que se trainer sur le papier, ce qui me fait un vrai tourment de l'ecriture. Je ne vous dirai que cela afin que vous n'imaginiez pas

que je me venge de votre silence hélas forcé, dont la cause me fait encore plus de peine que la chose.

Et me voila reduite à languir après les nouvelles que le Prince me donne de votre santé. Adieu, cher Socrate, à ce Dieu au sein duquel nous nous reunirons, j'espère en parfaite santé.

❧

Lettre III.255 – Diotime, 9 avril 1790 = *Bd 5.377-378*

Munster, ce 9 d'avril 1790

Mon cher Socrate! Je sens fort bien qu'avec vos incomodités je ne saurois helas esperer que vous m'ecrivez comme de coutume, mais être privé tout à fait de vos lettres est un mal que je n'avois pas prevu encore, et qui m'est d'autant plus sensible. Je ne pretends pas, cher Socrate, que vous ecriviez, mais n'y auroit-il pas moyen que vous dictiez à quelqu'un quelques mots de tems en tems, ne seroit ce que pour me dire au juste l'etat de votre santé. Les nouvelles du Prince la dessus n'etant pas trop certaines, puisque souvent dans le tems qu'il m'ecrit, il ne vous avoit vu comme c'est le cas dans sa derniere lettre où il me mande qu'il vous avoit vu comme c'est le cas dans sa derniere lettre, où il me mande qu'il vous avoit vu mieux depuis 3 jours, que vos souffrances etoient prodigieusement diminuées, et qu'il se flattoit de vous trouver de meme aujourd'hui. Je ne puis conclure de cette phrase quand il vous vit la derniere fois, ni quel est l'etat precis actuel où vous vous trouvez. |

J'ignore aussi si vous recevez mes lettres ou non, ce qui m'ote le courage d'y mettre quoique ce soit qui ne puisse être lu de tous le monde. De grace, cher Socrate, dictez quelques mots, soit meme en hollandois. Surement vous avez quelque domestique ou votre gouvernante qui sache ecrire, et ces lignes ecrites sous votre dictée me seront plus precieuses que toute autre nouvelle moins directe.

Adieu, cher Socrate, Mr. de Furstenberg vous salue, mon ame embrasse la vôtre, elle desire je pense la meme chose qu'elle. Adieu.

❧